BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
7 C
27

6. L. C. 27

51

IEAN RENAUD DE SEGRAIS

L'ENEIDE DE VIRGILLE

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

TRADUCTION
DE
L'ENEÏDE
DE
VIRGILE,

Par Mr. DE SEGRAIS, de l'Academie Françoiſe.

Nouvelle Edition reveuë & corrigée.

Enrechie de Figures en Taille-douce.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHECA CAN. MONTIS ZION

A LYON,

Chez ANDRÉ DEGOIN, Marchand Libraire, proche l'Egliſe de Saint Nizier.

M. DCCXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AU ROY.

BIBLIOTECA DEL RE
ROMA
VITTORIO EMANUELE

SIRE,

C'EST une grande temerité d'avoir entrepris la Traduction de l'Eneïde : mais c'en eſt encore une plus grande de l'offrir à VOSTRE MAJESTE', quand on conſidere ſon par-

fait discernement en toutes choses. Aussi quelque passion qui fasse souhaiter l'honneur de son estime, je n'eusse osé lui presenter un travail que je ne puis en juger digne, si MADEMOISELLE *ne m'en eut donné l'asseurance. Cette grande Princesse a crû, que l'Ouvrage le plus heroïque de l'antiquité, & consacré à l'honneur du plus Auguste des Cesars, demandoit la protection d'un Monarque, en qui l'on void éclater la grandeur des Cesars, & la vertu des Heros. Que si les ames des morts reprenoient une nouvelle vie, comme Virgile l'a feint si agreablement; ce seroit sans doute,* SIRE, *sous le regne glorieux de* VOSTRE MAJESTE', *que ce grand Poëte voudroit revivre; puis qu'il verroit revivre en elle les excellentes qualitez de son Prince Victorieux.* VOSTRE MAJESTE' *a triomphé de tous ses Ennemis; elle a fait admirer sa prudence dans sa premiere jeunesse; signalé son courage dans ses hautes entrepriſes; & porté sa gloire aux climats les plus éloignez: Elle rétablit les Loix; elle fait fleurir les Lettres & les Arts; & la plus belle*

partie

partie du Monde lui eſt redevable de ſa tranquillité & de ſon repos. A ces Illuſtres marques, SIRE, Virgile reconnoîtroit le ſiecle d'Auguſte ; & nous lui verrions conſacrer ſes veilles à l'immortalité de vos grandes actions. Il auroit cet avantage dans un ſi beau ſujet, que la ſplendeur du Sang qui vous anime, vous éleve au-deſſus de tout ce qui a regné ſur la terre ; & qu'au lieu que les victoires d'Auguſte ne ſe termineront qu'à établir une puiſſance illegitime, VOSTRE MAJESTE' ne fait qu'augmenter l'éclat de la plus juſte, & de la premiere Monarchie du Monde. L'Eneïde que je lui preſente a mêmes (par je ne ſai qu'elle deſtinée) cette conformité avec ſon original, de paroître au jour dans une paix auſſi profonde que celle qui le vid naître. Mais, SIRE, de toutes les qualitez de Virgile, je n'ai que ce même zele pour la gloire de VOSTRE MAJESTE', que ce grand homme eut pour la gloire de ſon Prince. Si j'euſſe oſé concevoir quelque eſperance d'un travail ſi long & ſi pénible ; ç'eut été, SIRE, d'apprendre de quelle maniere on doit loüer

les Heros, pour être un jour moins indigne de parler de VOSTRE MAJESTE'. L'admiration que j'ai pour elle m'inſpire ce deſir : ſi ma foibleſſe s'y oppoſe ; je conſerverai du moins les ſentimens qui me font reverer ſes vertus veritablement Royales ; & je ſerai toute ma vie avec un profond reſpect,

De Voſtre Majeſté,

SIRE,

Trés-humble, très-obéïſſant, & très-fidèle ſujet, & ſerviteur.

SEGRAIS.

PRE-

PREFACE.

CEUX * qui aiment la Poëſie, & qui s'y connoiſſent ont d'ordinaire quelque choſe de beau & d'agreable dans l'eſprit : On peut neanmoins l'avoir très-bon & très-ſolide, ſans avoir aucune diſpoſition à ce genre d'écrire, ni aucun ſentiment de ſes beautez. De grands Capitaines, de grands Miniſtres, même de grands Perſonnages dans les Lettres en ont fait voir des exemples dans tous les ſiecles. La Poëſie demande un eſprit particulier, comme la Muſique & la Peinture. Tel homme de bon ſens ſe paſſe fort bien de toutes les trois ; tel les aime toutes & s'y connoît ; & tel ſe borne à une ſeule, & n'a ni goût ni application pour les autres. Mais ce qui ſurprend encore davantage, c'eſt qu'entre les Amateurs de quelqu'un de ces beaux Arts, & entre les Poëtes même il s'en trouve qui ont un genie admirable pour un des genres de la Poëſie, qui n'ont nulle ouverture d'eſprit pour les autres, & ſont ſi préoccupez de la maniere qui leur plaît davantage, qu'ils ont de l'averſion pour tout ce qui n'y reſſemble pas. Cependant on ne voit rien de ſi ordinaire, que des Juges de

* *I. Qu'il faut avoir l'eſprit de la Poëſie, pour en bien juger.*

toutes ces choſes dans toute leur étenduë, & des Juges qui ſans raiſonnement, & ſans étude décident ſouverainement, donnent leur goût pour une Loi, & condamnent hardiment de beaux ouvrages. Cela vient de l'amour propre qui eſt aveugle, ou d'un jugement borné ; ou quelquefois de l'habitude qui nous rend ſuſpect ce qui nous eſt inconnu. Et par quel moyen peut-on donner du jugement ou du goût à qui n'en a pas ? Il ſeroit plus facile de ſe défaire de cet amour propre qui nous préoccupe, ou du moins de s'en défier, & de ſe demander à ſoi-même avant que de juger, ſi l'on ſait bien ce qu'on va dire ; ſi l'on a traité de pareilles matieres ; ſi on a plus de ſuffiſance que ceux qu'on condamne ; & ſi l'on a fait autant de reflexions qu'eux ſur les choſes qu'on veut cenſurer.

Mais * à cauſe de la diverſité des eſprits, il ne faut pas auſſi que ceux qui s'expoſent en public, prétendent de plaire à tout le monde : on eſt au-deſſus des uns ou au-deſſous des autres, & mal-aiſément trouve-t-on le ſecret de plaire en même tems aux eſprits relevez, aux petits, & aux mediocres. Dans la reflexion que j'ai faite ſur ces ſortes de jugemens ; j'ai remarqué que comme il y a trois choſes qui compoſent les Ouvrages d'éloquence, les termes, les figures, & le diſcours ; tous les eſprits qui ſont touchez de cet Art étant de l'une de ces trois claſſes, ſe réduiſent pour la plûpart à une de ces trois choſes. Les eſprits bas qui ne vont pas plus loin que les mots, ſe bornent là. Un bel Ouvrage

* *II. Des divers jugemens reduits à trois ſortes.*

Ouvrage où ils pourront cenſurer quelque terme qui leur ſemblera rude, ou qui leur ſera nouveau, leur déplaira davantage, qu'un galimatias continuel qui n'aura point de mots auſquels ils ne ſoient accoûtumez. Il eſt vrai que leurs déciſions ne ſont pas d'un grand poids; parce que ne ſachant pourquoi ils jugent, ils ne peuvent ſe fixer dans leurs jugemens, mais attendent volontiers celui de quelqu'un qu'ils croyent plus habile qu'eux. Les eſprits du ſecond ordre ſont plus dangereux, parce que le nombre en eſt plus grand; & que comme ils ont quelque capacité, ils établiſſent leur ſecte. Leur connoiſſance toute bornée qu'elle eſt, ne laiſſe pas de les rendre opiniâtres, étant aſſez grande pour porter quelque lumiere dans leur eſprit, & trop petite pour leur faire diſcerner la verité d'avec de fauſſes apparences. Ce ſont ceux-la qui s'attachent ſur tout aux belles penſées; ce ſont ces chercheurs de beaux endroits qui en accablent les autres, & ne s'entretiennent d'autre choſe; qui font bien plus de cas d'un beau vers que d'une ſcene bien conduite; & pour qui la frequente Antitheſe, l'Hyperbole violente, ou la Metaphore doublé ſont d'un grand goût. Ce n'eſt pas ſans doute la maniere d'agir des plus grands eſprits. Ceux-là examinent en general l'Ouvrage qu'on leur preſente avant que d'en venir au particulier. L'ordre, l'œconomie, le ſtyle, la matiere qu'on ſe propoſe, la varieté, l'obſervation des caracteres & des bienſéances, la fuite des choſes frivoles, & de toute affectation, ces grandes beautez qui ſe découvrent plus au jugement qu'à l'eſprit, ſont les raiſons qui

les

les forcent de décider. Et bien qu'ils ne dédaignent ni les termes ni les figures, ils ne mettent pas devant toutes choſes ce qui ne doit être conſideré que le dernier.

Comme nôtre ame ſe fait encore remarquer en ces trois fonctions, la Memoire, l'Eſprit & le Jugement; on peut dire que ces trois ſortes de perſonnes y rapportent tous leurs ſentimens. Les petits ſemblent ne juger que de leur ſeule memoire; parce qu'ils ne jugent que par rapport & par exemple, & ne ſauroient faire davantage; les mediocres ne jugent que par l'eſprit, à cauſe qu'ils ſont ſi charmez du leur, qu'ils en oublient tout le reſte. A force de s'admirer, ils ſe rempliſſent d'un amour propre qui leur rend la reflexion penible, & ſouvent déſagreable. Mais les derniers qui ont plus de force & plus de ſageſſe, en uſent tout autrement. Ils gardent leur memoire pour ſe ſouvenir; & quand il eſt queſtion de juger, ils s'en ſervent pour examiner ſelon les regles des Anciens les plus approuvées, l'ouvrage qu'on leur preſente, par comparaiſon avec les autres qu'ils ont déja vûs: Ils employent leur eſprit à chercher les raiſons de ce qui eſt bon, & de ce qui eſt mauvais: & de cette ſorte leur jugement inſtruit par leur memoire, & éclairé par leur eſprit fait un juſte diſcernement.

Ceux * qui voudront s'élever à ce rang, ne jugeront pas d'un Poëme Heroïque comme d'un Madrigal. Ils conſidereront que celui qui l'a entrepris

* *III. Que le Poëme doit contenir toutes ſortes de beautez & qu'elles ſont dans l'Eneïde.*

entrepris ayant dû ſe le propoſer comme un des chef-d'œuvres de l'eſprit humain, ce ne ſeroit pas un grand-chef d'œuvre, s'il ne contenoit qu'un genre de beauté : Encore, comme dit Ciceron *, que chacun ne louë que ce qu'il eſt capable d'imiter : Encore que les Dames ſoient plus touchées des endroits tendres que de tout le reſte ; les gens de guerre des actions de valeur ; les ſavans de la doctrine, & ainſi chacun ſelon ſes diverſes inclinations : l'Auteur d'un Poëme Epique ne doit pas laiſſer de ſe propoſer pour but une plus grande choſe, que de plaire à une ſorte d'eſprits. Et ce ſera la faute du Lecteur s'il le reprend, de n'avoir pas mis aſſez de ces ſortes de beautez, dont il eſt le plus touché ; pourvû qu'il n'y en ait point qui y manque ; car pour faire place à toutes, il faut que chacune y entre avec diſcretion, & avec proportion.

C'eſt la premiere reflexion qu'il faut faire ſur l'Eneïde. Quiconque ſera touché des charmes de la grande Poëſie, obſervera qu'il n'y manque rien de tout ce que l'eſprit humain peut s'imaginer de plus capable d'embellir un recit heroïque. On y voit de l'amour, des combats, des jeux, des naufrages, des exemples d'amitié, des prodiges de valeur, des ſentimens de generoſité, des deſcriptions magnifiques, des comparaiſons merveilleuſes, des chef-d'œuvres d'éloquence, des miſteres, de l'érudition, de hautes entrepriſes, des avantures ſurprenantes ; enfin

* Tantùm quiſque laudat quantùm ſe poſſe ſperat imitari. *Cic.*

enfin il n'y a rien de grand, de noble & d'agréable, dont on n'y trouve un parfait modéle ; & tout cela conduit avec tant de jugement & un ſi bel ordre, que c'eſt avec raiſon que le docte Scaliger a donné à cet admirable ouvrage le titre de Divin. Je n'entreprendrai pas pour prouver cette verité de parler à fonds du Poëme Epique en toutes ſes parties. Cette matiere a été ſi doctement traitée par les grands Genies qui nous ont, en ces derniers tems, donné leurs Poëmes, que je n'en pourrois parler après eux que foiblement, & inutilement. Je n'entreprendrai pas non plus de groſſir ce Volume de toutes les remarques qui ont été faites ſur ce grand Ouvrage : on feroit une Bibliotheque raiſonnable des Auteurs qui ont commenté ce ſavant Poëte : mon deſſein eſt de dire ſimplement mon ſentiment particulier : je ne puis moins accorder au grand amour que j'ai eu dès ma plus grande jeuneſſe pour le merveilleux genie de Virgile ; que de publier quelques-unes des raiſons qui ont cauſé ma paſſion, & qui m'ont engagé dans la temerité de le traduire ; & je ne puis refuſer à la même paſſion les armes dont je me ſuis fortifié par ſa lecture pour le défendre des principales accuſations faites contre lui. J'aurois dequoi faire un volume plus ample que ſes Ouvrages, ſi me laiſſant emporter à mon admiration, je le voulois défendre de tout ce qu'on a dit contre l'Eneïde, & repreſenter toutes les beautez que les longues reflexions de la traduction m'y ont fait remarquer. Je ne répondrai qu'aux principales fautes qu'on lui attribuë, & commençant par ſes beautez, mon deſſein eſt

ſeule

ſeulement de ne parler ici que de ce qui regarde ſon Ouvrage en general. Que ſi dans quelque point je viens au particulier, ce ne ſera pas dans cette Preface, mais dans quelques Remarques ſur chaque Livre, les plus breves que je pourrai, & que j'ajoûterai à la fin de la Traduction.

Pour * loüer ou pour blâmer un Auteur, il me ſemble que la premiere choſe à remarquer eſt ſon deſſein; car s'il a bien fait ce qu'il a voulu faire, & qu'il ait dû le vouloir, non ſeulement dequoi le peut-on reprendre? mais dequoi le peut-on loüer davantage? Virgile ſe trouva ſujet d'Auguſte, il vécut pendant la ſplendeur de l'Empire Romain dans le ſiecle le plus poli, le plus délicat, & le plus juſte qui ait jamais été dans toute la durée de la langue Latine: Il paſſa ſa vie ſous le regne d'un Prince qui le combla de richeſſes, & qui a été l'un des ples grands hommes qu'on puiſſe propoſer aux autres pour exemple: la nature lui donna un jugement merveilleux, & un genie admirable pour la Poëſie, avec une naïveté, & une facilité que nul autre n'a jamais euë dans ſa langue pour la verſification parfaite. Après avoir achevé ſes Eglogues & ſon Poëme de la vie ruſtique qui ont été jugez par un ſiecle ſi éclairé, & par toute la poſterité, les Ouvrages les plus accomplis, qu'on ait jamais entrepris dans ces deux genres d'écrire; il crût que pour monter à la plus haute reputation où puiſſe aſpirer un Poëte,

* *IV. Du deſſein de l'Eneïde, & qu'il eſt tel que Virgile l'a dû concevoir.*

te, il falloit exceller dans le genre ſublime, comme il avoit fait dans les deux autres ; & concevoir en même tems un Ouvrage qui fût honorable à ſon Auteur & à ſa Patrie ; & qui témoignât ſa reconnoiſſance envers ſon Prince. Tout cela ſe rencontre dans le deſſein de l'Eneïde, & comme Jule Ceſar qui avoit adopté Auguſte, venoit de fonder l'Empire Romaine ; Virgile a trouvé dans le Fondateur de leur Maiſon le fondement de ſon Poëme.

Il * faut donc le regarder en même tems comme un ſujet d'Auguſte, obligé à ſon Maître, & comme un Romain charmé de la gloire de Rome ; & ſur ce raiſonnement on ne peut aſſez admirer la grandeur & le ſuccez de ſon entrepriſe. Mais pour en juger dignement, il faut auſſi entrer dans les ſentimens des Romains, & ſe repreſenter la gloire & la grandeur des Ceſars. Car ceux qui jugent d'un Auteur ancien, des mœurs & des opinions des ſiecles paſſez ; & qui les veulent ſoûmettre au goût, aux mœurs, & aux ſentimens de nôtre ſiecle, n'en jugent pas mieux que ceux qui reprendroient Marot, ou quelque vieil Auteur François de ne parler pas comme l'on parle aujourd'hui. Il faut ſe détacher de l'habitude & de la préocupation ; & pour ainſi dire ſe défaire de ſon ſiecle, pour ne ſe conformer qu'à la raiſon qui nous doit faire entrer dans les ſentimens de l'Auteur que nous voulons lire. C'eſt en cela que Virgile excelle audeſſus de tous les autres ; car

* *V. Qu'il ne faut pas juger d'un Auteur ancien par les mœurs du ſiecle où l'on vit.*

car bien qu'en la conformation de ſon Heros, & en quelques autres points il y ait quelque choſe où il faille s'élever aux mœurs les plus auſteres, & ſe deſacoûtumer des nôtres ; on peut dire neanmoins qu'il n'y a jamais eu d'Auteur de tous les ſiecles comme lui, tant le bon ſens & le jugement paroiſſent par tout dans la conduite de ſon Ouvrage. Il y louë ſon Prince ſans affectation, & avec tant d'adreſſe, & éleve à un tel degré la grandeur de ſa Nation, que ce Poëme eſt ſans doute le plus illuſtre monument de la gloire de Rome.

Si * après ces conſiderations qui regardent Virgile, ſon Maître & ſon ſiecle ; on paſſe à celles qui regardent le Public, & que de ſon but particulier il en faille venir au deſſein general des Poëtes Heroïques, qui eſt d'inſtruire par de beaux exemples ; & comme un Ancien l'a ſi bien dit, d'exciter les Princes & les hommes de courage à entreprendre de grandes choſes : que pouvoit-on propoſer à un Heros de plus conſiderable que le ſalut de ſa Patrie entierement ruinée, & dans ſon rétabliſſement le fondement du plus grand Empire qui ait jamais été ? Telle eſt l'action qui compoſe l'Eneïde. Le R. P. Rapin qui n'eſt pas moins bon Juge de Poëſie, qu'excellent Poëte, ayant eu communication de cette Preface, me témoigna qu'il étoit de ce ſentiment ; & depuis il a fait voir au Public par un beau Traité qu'il a fait, que l'action de l'Eneïde eſt beaucoup audeſſus de l'action de l'Iliade

* *VI. Quelle doit être l'action d'un Poëme, & qu'il faut inſtruire & ſe ſervir de l'entremiſe des Dieux.*

l'Iliade ou de l'Odiſſée. Je ferai voir dans mes Remarques ſur le douziéme livre, que cette action doit être une, ſimple, & ſe terminer heureuſement, & dans celles que je ferai ſur le ſeptiéme, qu'elle doit être imitable, & que cette maxime qui a été ſuivie par ce grand Poëte, fait une des grandes beautez de ſon Ouvrage.

Mais s'il faut encore que ces ſortes d'entrepriſes ſoient conduites par le miniſtere des Dieux, pour apprendre aux hommes que les plus vaillans & les plus ſages ne peuvent rien ſans le ſecours de la Providence celeſte; dans quel autre Poëme peut-on remarquer plus de ſageſſe dans l'entremiſe des puiſſances divines, & plus de ſoûmiſſion dans le Heros? Je ne dis rien qui ne ſoit inutile pour les Doctes, & foible en comparaiſon du ſujet : mais comme mon Livre pourra tomber entre les mains de perſonnes de bon ſens, ou de quelques Dames d'un beau genie, qui n'auront pas tant de ſcience, je croi que ce raiſonnement ne leur paroîtra pas déſagreable ou ſuperflu; puiſque ce n'eſt qu'un abregé des obſervations qui ont été faites ſur le deſſein, & ſur la conduite d'un Poëme. Je toucherai le reſte de la même maniere.

Quand * on a conçu une action grande & ſublime, telle que je viens de la repreſenter dans le deſſein de l'Eneide, il faut en compoſer ſon ſujet & le bien ordonner, afin qu'il attache l'eſprit du Lecteur, & qu'il en ſoit ſurpris & émû. Il faut bien ménager cette partie du Poëme,

* *VII. Du merveilleux.*

me, qui doit entretenir la curioſité, l'admiration, & la ſurpriſe. Quelques-uns qui en ont déja parlé, l'apellent le *Merveilleux*, & ce me ſemble avec raiſon, puiſque c'eſt l'art de faire voir au Lecteur de continuelles merveilles, en conſervant toûjours le caractere ſublime & heroïque. Cette partie eſt commune aux Romans, & c'eſt ſans doute l'un des plus dangereux écueils qu'on puiſſe trouver dans une mer ſi vaſte. Les Anciens ont crû que pour ce ſujet il faloit encore ſe ſervir de l'entremiſe des Dieux, ne pouvant établir autrement la vrai-ſemblance de ces grands évenemens qui touchent l'imagination; mais contre qui le jugement ſe revolteroit d'abord s'il n'étoit captivé par une foi aveugle. Or ſi cette foi ne peut paſſer que par un organe divin; il faut auſſi entrer dans la créance du Poëte, & de ceux pour qui il écrivoit. Ainſi s'ils étoient Payens, il faut raiſonner ſur la certitude qu'ils croyoient avoir de l'exiſtence de ces Dieux, & de leur toute-puiſſance; & penſer que rien ne doit paroître impoſſible de ce qui arrive par leur miniſtere. Il ne reſte qu'à juger ſi ce miniſtere eſt à propos, & il eſt de bien meilleur ſens de leur attribuer ces miracles qui doivent être frequens dans le Poëme, que de les entaſſer par un jeu de hazard, ou de les donner au ſeul artifice des hommes. Sur le même fondement nos Poëtes Chrétiens ont établi leurs fictions ſur la baſe de nôtre foi: peut-être auroient-ils mieux fait d'examiner ſi nôtre Religion n'eſt point trop ſainte, pour employer ſes Miſteres en des choſes qui ne peuvent répondre à leur ſublimité: mais outre qu'il n'eſt pas

de mon ſujet d'aprofondir cette queſtion, je ne ſuis pas aſſez temeraire pour m'oppoſer au ſentiment de tant de grands hommes qui ont crû ſanctifier la Poëſie, en la détachant d'une Religion profane, pour l'unir à la veritable Religion. Je voi neanmoins par l'opinion la plus generale, que les imaginations qui ſont appuyées ſur la ſuppoſition des Dieux de la fable, plaiſent & touchent davantage, que celles où nous faiſons agir les Anges & les Saints. Quoiqu'il en ſoit, Virgile étoit Payen, & ſe ſervant du miniſtere de ſes Dieux, il n'a fait que ce qu'il a dû pour autoriſer la vrai-ſemblance dans les miracles ſurprenans & continuels qui attachent à ſon ſujet : & on doit obſerver qu'il s'eſt ſervi de cette machine qui eſt le grand reſſort du Poëme, plus ſobrement & plus ſagement que ceux qui l'ont precedé. Quelques Modernes ont voulu mettre les enchantemens en ſa place ; & il faut du moins avoüer qu'ils ont été plus raiſonnables que ceux qui n'ont voulu, ni Dieux, ni Anges, ni Saints, ni enchantemens. On le void par la reſſemblance qu'ont tous ces ouvrages, qui pour entretenir le Merveilleux, n'ont que des prodiges de valeur, & des avantures fortuites entaſſées les unes ſur les autres. Ces grands coups d'épées ne peuvent aſſez ſe diverſifier ; & il eſt bien difficile de ſe ſervir ſi judicieuſement des accidens ſurprenans que le Comique & l'Heroïque ne ſe confondent quelquefois. Car pour les décrire en ſorte que le Lecteur s'y puiſſe attacher, il faut ſouvent entrer dans de petites circonſtances : & cela eſt entierement contre l'eſprit de la grande Poëſie

&

& du Roman ſerieux, qui ne doivent pas tant dire les choſes que les ſignifier. C'eſt encore une raiſon pour laquelle un même ouvrage ne peut plaire aux grands & aux petits eſprits ; car ſi les choſes ſont exprimées nuëment, & comme elles arrivent, on déplaît aux eſprits ſublimes qui vont audelà, & qui les cherchent plûtôt dans l'Hiſtoire que dans le Poëme : & ſi on ne fait que les enveloper ſous les figures de la fiction, comme c'eſt un des grands ſecrets de la Poëſie & du Roman, les petits & les mediocres même ne peuvent s'élever aſſez haut pour voir au travers de ce voile miſterieux & divin, qui n'eſt mis ſur les objets que pour les relever. Mais outre ce miniſtere des Dieux ſi neceſſaire pour entretenir l'admiration & la ſurpriſe du Lecteur ; il faut encore obſerver, que Virgile n'a rien negligé de ce qui pouvoit y contribuer d'ailleurs ; preſſant ſes matieres, ne raportant jamais rien que de grand, faiſant toûjours voir quelque choſe de nouveau, fuyant les puerilitez, les baſſeſſes & les affectations avec tant de ſoin, que l'on ne ſauroit déſavoüer qu'il n'ait excellé par deſſus tous les autres, en ce qu'il n'a rien dit d'inutile.

Après * ces obſervations qui regardent principalement le choix des matieres qui ſont toutes grandes, bien diſpoſées, & dignes de ſon ſujet ; il me ſemble que c'eſt ici le lieu de toucher la premiere beauté de l'Eneïde, qui ſelon mon avis eſt la narration. Il n'y a que ceux qui ont examiné avec ſoin les ouvrages des plus grands

* *VIII. De l'excellence de la narration de Virgile.*

Auteurs qui ſachent combien il eſt difficile de bien raconter dans quelque genre que ce ſoit ; & principalement dans le genre ſublime ; on a beaucoup de peine à ſe ſoûtenir, & on eſt en danger de tomber à chaque pas par la difficulté des circonſtances qui obligent pour la vraiſemblance d'entrer dans un détail de choſes quelquefois communes, & mêmes baſſes. Il eſt auſſi très-difficile d'y garder la mediocrité ; car s'il eſt dangereux d'y en mettre trop, le trop peu n'eſt pas de moindre conſequence. Or c'eſt en cela que ſe doit faire voir l'adreſſe du Poëte, & le jugement du Lecteur. Car il ne faut pas que dans une Relation longue & relevée on cherche les pointes aiguës qui ont meilleure grace à la fin de l'Epigramme & du Madrigal ; mais bien plûtôt la liberté d'un Genie ſublime, les fictions nobles, la belle ordonnance, & l'expreſſion magnifique. C'eſt ce qui ſe peut remarquer par tout dans ce beau Poëme. Il eſt aiſé d'en faire voir mille exemples dans le détail, parce que ces grandes beautez éclatent moins par elles-mêmes, que par la fuite du défaut qui leur eſt opoſé. Tout le monde ſait encore que la narration doit être ſimple & claire, qu'il faut que le Poëte ſemble avoir plus de hâte que le Lecteur d'être à la fin de ſon recit ; mais tout le monde n'en conſidere pas la raiſon.

Je * dis donc qu'il faut qu'elle ſoit ſimple, parce que comme le premier but de toute perſonne qui raconte doit être de ſe rendre croyable, & de ſe faire écouter avec plaiſir, c'eſt s'éloigner

* *IX. Pourquoi la narration doit être ſimple.*

s'éloigner de ce but, & de cette ſimplicité, que de s'amuſer à moraliſer ; & c'eſt ſe declarer partial, que de s'emporter dans des apoſtrophes, ou dans des déclamations qui découvrent le ſentiment particulier de l'Auteur, ou l'interêt qui l'anime. Ce n'eſt point par ces belles reflexions, ni par ces longs chapitres de morale qu'affectent les Auteurs ordinaires, qu'on fait entrer le Lecteur dans ſes ſentimens. L'eſprit de l'homme naturellement libre ſe revolte contre ces preventions trop évidentes ; il faut que le Poëte tende à ſa fin par un artifice plus couvert : il faut que ce ſoit les circonſtances de ſa narration, les ſentimens qu'il donne à ſes Heros, & leurs actions juſtes, belles, nobles, & déduites avec énergie, qui nous engagent dans leur parti. Cette maxime eſt ſi judicieuſement obſervée par Virgile, que bien qu'il n'ait point ignoré que les ſentences ſont une des grandes beautez du Poëme ; & que c'eſt ce qu'on en retient plus ordinairement, on n'en trouve point en tout ſon ouvrage dans la bouche du Poëte, qui excedent un vers ; encore ne s'en ſert-il que très-rarement, & par forme de tranſition. Mais elles ſont judicieuſement ſemées dans les diſcours des perſonnages qu'il fait parler ; & toûjours avec égard & ſans affectation. La même choſe eſt de l'Apoſtrophe, cette admirable figure, quand on s'en ſert à propos. Tous les jeunes eſprits y donnent d'abord ; tel qui n'a fait que des Sonnets ou des Elegies, n'a rien conçu qu'il n'ait exprimé par cette figure ; car on ne peut dans la premiere jeuneſſe comprendre la beauté de la narration dans ſa ſimpli-

cité. Mais comme rien n'eſt plus patetique que ces apoſtrophes, quand elles ſont bien placées; il n'y a rien qui touche moins, ou qui dégoute davantage quand elles ne le ſont pas, ou qu'elles ſont trop frequentes. Virgile en a encore uſé plus ſobrement que tous les autres: il n'en a fait que cinq ou ſix dans tout ſon Poëme; les unes en forme de tranſition, les autres où la beauté du ſujet ſembloit le requerir, mais toutes fort courtes. Celles qu'il fait faire à ſes Heros le ſont un peu moins. Sur tout il ne s'interrompt jamais, & témoigne par tout la même precipitation d'arriver à la fin de ſon recit. Les qualitez qui regardent cette ſimplicité ſi riche, conſiſtent principalement encore dans la fuite de l'affectation; & ſur tout dans ce ſtile enflé, & de ces grands efforts d'un eſprit mediocre que les demi-beaux eſprits appellent des penſées, les Provinciaux des pointes, les Italiens *belli concetti*, & les Latins tantôt *laſcivire*, & tantôt *luxuriari*.

Tous * ces défauts ne s'oppoſent pas moins à la breveté, & même à la clarté de la narration, qu'à ſa ſimplicité, & quoique differens en leur eſpece, ils partent preſque tous d'un même principe; d'un eſprit vain & amoureux de ſes conceptions, & qui n'a qu'une mediocre idée de l'éloquence. Ces perſonnes trouvent bas & commun tout ce qui eſt naturel; ils penſent qu'il faut s'obſcurcir & s'enfler pour paroître plus élevé; qu'il faut montrer de la dureté pour faire

* X. *Que pour donner au Lecteur le plaiſir de penſer, il ne faut pas tout dire.*

faire voir de la force ; & que pour être eſtimé ſavant il faut épuiſer toutes les matieres qui ſe preſentent. Ils veulent décrire tout, & s'imaginent qu'ils ſeroient arrivez au plus haut point de la Poëſie, s'ils n'avoient rien laiſſé à penſer à ceux qui liront leurs ouvrages. De tels caracteres ſont même très-déſagreables dans la converſation, & ceux qui ont un peu étudié le monde & l'art de lui plaire ; ſavent que c'eſt un chemin tout contraire à celui qu'il faut tenir. L'homme eſt naturellement ſi amoureux de ce qu'il produit, & cette action de nôtre ame qui contrefait la création, l'ébloüit, & la trompe ſi inſenſiblement & ſi doucement, que les eſprits judicieux obſervent qu'un des plus ſeurs moyens de plaire n'eſt pas tant de dire & de penſer : comme de faire penſer & de faire dire. Ne faiſant qu'ouvrir l'eſprit du Lecteur, vous lui donnez lieu de le faire agir, & il attribuë ce qu'il penſe & ce qu'il produit à un effet de ſon Genie & de ſon habileté, bien que ce ne ſoit qu'une ſuite de l'adreſſe de l'Auteur, qui ne fait que lui expoſer ſes images, & lui preparer dequoi produire & dequoi raiſonner. Que ſi au contraire on veut dire tout, & épuiſer les ſujets, non ſeulement on lui ôte un plaiſir qui le charme & qui l'attire ; mais on fait naître dans ſon cœur une indignation ſecrete ; lui donnant ſujet de croire qu'on ſe défie de ſa capacité ; & il n'y a guére d'eſprit ſi humble qu'il puiſſe être, qui ne s'afflige quand on lui fait ſentir qu'on connoît ſa petiteſſe. Ce ſage artifice eſt dans tout l'Eneïde, depuis le commencement juſqu'à la fin. Virgile a tellement gardé

cette moderation, & ſuivi cette maxime, qu'on peut dire qu'il eſt preſque le ſeul qui en ait dit aſſez, & jamais trop. Il n'a pas ſitôt entâmé une matiere, que quand il l'a aſſez touchée pour n'y laiſſer point d'obſcurité, il paſſe à une autre encore plus agréable, ou du moins differente; de ſorte qu'il ne laiſſe pas le loiſir de s'ennuyer quand on le voudroit. Sa belle maniere d'ordonner fait encore que rarement il retouche les mêmes images: & ce grand Art fondé ſur un ſi profond raiſonnement & ſi conforme à la nature, fait que d'abord il attache ſon Lecteur (s'il eſt digne de l'entendre) puis il ſe rend maître en quelque ſorte de ſon eſprit, il le touche, l'échauffe & le ravit. Ceux qui ont le goût naturel, ſentent ce que je dis en le liſant: il n'y a preſque point à choiſir dans tout cet ouvrage; ſur quelque endroit qu'on puiſſe tomber, on y void avec un très-beau ſens, & avec un divin genie, un effet continuel de cette belle varieté, & de cette merveilleuſe diſpoſition, qui orne & ſoûtient toutes les parties de ſon recit.

Il* eſt aſſez évident pourquoi il faut que la narration ſoit claire, puiſque le premier but de la parole eſt de ſe faire entendre: il eſt auſſi facile de connoître pourquoi le recit doit être bref, puiſqu'autrement il eſt ennuyeux. Il ne faut pas non plus faire de grands efforts pour montrer quelle clarté & quelle netteté ſe rencontrent par tout dans Virgile, & combien ſa narra

* XI. *De la clarté & bréveté de la narration de Virgile.*

narration eſt bréve, quelque grande matiere qu'elle contienne : puiſqu'il ne faut que le lire pour en être perſuadé. Et quand on conſiderera qu'il n'y a point de beauté dans l'Iliade ou dans l'Odyſſée, qui ne ſoient dans les douze livres de ſon Eneïde, bien que ces deux Poëmes ſoient de vingt-quatre livres chacun ; Qu'il en a touché les plus belles deſcriptions, les plus riches comparaiſons, & perfectionné les inventions les plus heureuſes ; qu'outre cela il a compris toute l'antiquité de l'Italie, toute la Religion, & toutes les mœurs des Anciens : Qu'il n'a oublié aucun des grands perſonnages de l'Hiſtoire Romaine, ni aucun de leurs plus celebres exploits, & que les loüanges de ſon Prince y ſont ſi amplement touchées ; il eſt impoſſible de comprendre comme il a pû ramaſſer tant de richeſſes, & renfermer un ſi ample ſujet en moins de dix mille vers. Cette precipitation d'arriver à la fin eſt une des plus grandes marques d'un eſprit profondement ſavant. Les plus grands hommes ſont ceux qui aiment moins à parler ; & il n'y a point au contraire de plus grands parleurs que les demi-ſavans ; parce qu'il aprehendent de perdre l'occaſion de dire ce peu qu'ils ſavent. Ce défaut ne ſe trouve point dans Virgile, il eſt ſi aſſuré de ſa richeſſe, que ne diſant que peu de choſe, il ne craint point de paſſer pour ſterile, parce qu'il n'oublie rien de ce qu'il y a de principal & de plus beau ſur chaque ſujet. Si on trouve des choſes qu'il a touchées deux fois par la neceſſité de ſon recit, c'eſt d'une maniere ſi differente, qu'on ne peut l'accuſer pour cela d'avoir dit deux fois la même choſe.

choſe. Non ſeulement il n'y a point de livre qui ſe reſſemble ; mais ſi n'y en a point deux parties entierement ſemblables. Toutes les actions de la guerre qu'il a été obligé de décrire, n'ont nul raport. Ici il parlera d'un ſiege, & là d'un aſſaut. S'il décrit un combat de cavalerie dans un livre, il raporte dans un autre une bataille, & en tous ces divers évenemens il ne fait jamais revenir les mêmes images. Dans les choſes où il a été contraint de s'étendre comme dans ces prédictions qui devoient enfermer les loüanges de ſon Maître & de ſes amis ; que n'a-t-il pas fait pour être très-court ? N'ayant pû éviter de toucher ce ſujet aſſez amplement, du moins il s'eſt bien gardé de le traiter tout à la fois, comme ceux qui ont fait des livres entiers des loüanges de leur Mecene & de ſes Anceſtres. Quand tout ce que Virgile a dit des Ceſars & des plus illuſtres des Romains ſeroit ramaſſé enſemble, il ne contiendroit guere plus de deux cens vers ; cependant ayant jugé que cela feroit languir ſa narration, s'il le mettoit tout de ſuite ; il a diviſé cette matiere en trois lieux differens. On le void dés le premier livre, où par une adreſſe inimitable, comme pour ouvrir ſa ſcene, & flater d'abord ſon Prince en la perſonne de ſon pere, & celebrer la paix qu'il donnoit lui-même à toute la terre ; il feint ſi judicieuſement que Jupiter pour conſoler Venus des longues traverſes d'Enée lui predit la naiſſance de Ceſar, ſa gloire, & le bonheur de cette profonde paix. Si dans le ſixiéme livre Anchiſe montre à ſon fils les grands Perſonnages qui doivent tirer leur origine de ſon ſang,

il

il en reſerve les actions pour le bouclier de Vulcan, & ſur tout la celebre bataille d'Actium qu'il dût conſiderer comme la plus grande gloire de ſon Maître. Je laiſſe appliquer à chacun ces reflexions generales ſur la richeſſe de cette ſimplicité, & ſur l'agrément de cette abondante bréveté de la narration, aux ouvrages qui ont paru en nôtre ſiecle, & aux ſuccez qu'ils ont eu.

Ces * mêmes remarques font ſi bien connoître une des autres excellences de cet admirable Auteur qui eſt ſon ſublime jugement, que bien que ce ſoit ici le lieu d'en parler, je n'entrerai point dans un champ ſi vaſte, le croyant aſſez établi de ce côté-là par tout ce que j'ai dit des parties qui en dépendent, & par la commune opinion de tout le monde. Si je voulois penetrer dans cet abîme, il me faudroit faire autant d'obſervations qu'il a fait de vers; puiſque parmi ce beau feu qui l'emporte: on ne peut pas dire que la regle & la juſteſſe l'ayent jamais abandonné; & s'il ſe repreſente quelque remarque nouvelle ſur un ſujet que tant d'autres ont traité, c'eſt plûtôt une choſe qui regarde le détail de chaque livre, que ce que j'en veux dire en general. Je pourrois encore m'étendre ſur le choix de ſes caracteres, & ſur la conduite inimitable qu'il a tenuë pour ne s'en éloigner jamais; mais outre que je prétends en dire quelque choſe quand je répondrai aux objections qu'on fait contre ſon Heros; c'eſt une de ces beautez qui ſe manifeſte aſſez d'elle-même, outre

* *XII. Du jugement de Virgile.*

outre que je n'ai pas entrepris de parler de toutes.

Ainſi * après avoir prié le Lecteur de conſiderer que ce grand Poëte a conçu ſon ſujet tel qu'il le devoit concevoir, qu'il l'a ordonné comme il devoit l'ordonner, & qu'on ne pouvoit le raconter plus parfaitement : je paſſe au ſoin qu'il a pris de ſe montrer équitable, ſage & déſintereſſé : je ne puis ſuprimer cette reflexion que j'ai faite par la lecture des meilleurs Auteurs, & par la communication des hommes qui paſſent pour les plus habiles. Il y en a bien peu qui dans leurs écrits ou dans leurs diſcours ne laiſſent quelques traits de leur caractere particulier, ſoit de vanité, s'ils en ont été capables, ſoit du penchant de leur humeur vers la triſteſſe ou la gayeté immoderée, ſoit d'une dureté incapable de tendreſſe, ou de l'autre extremité ; ſoit d'impieté ou de ſuperſtition, de leurs vertus enfin ou de leurs vices ; tant il eſt naturel à l'homme de s'endurcir & de ſe fortifier dans ſes défauts, & difficile de ſe déguiſer entierement, quelque ſoin qu'on y aporte. Mais outre que ce ſavant Poëte n'a rien oublié de ce qui pourroit inſtruire celui qui liroit ſon ouvrage, par les beaux exemples qu'il a propoſez ; les actions de civilité, de probité, de juſtice & d'honnêteté y ſont ſi frequentes, que je ne crains point de dire après Scaliger, quand je devrois être accuſé comme lui, d'avoir aimé ce merveilleux Poëme, juſqu'à l'idolâtrie : que je ne l'ai jamais lû ſans avoir trouvé ſujet de devenir

* *XIII. Du caractere des mœurs de Virgile.*

devenir meilleur, & que je croi ſa lecture auſſi profitable que les preceptes des plus ſages Philoſophes. Je n'y ai jamais rien remarqué, qui ne témoigne partir d'un eſprit très-bien fait & très-noble, d'un homme ſage & moderé, d'un courage libre, & ennemi de la baſſe flaterie & de la ſervitude, d'une humeur portée à une gayeté honnête, d'un cœur tendre & bon, & ſur tout d'un vrai Philoſophe fort éloigné de l'oſtentation & de ces affectations vaines qui ne peuvent partir que d'un eſprit mediocre.

Il † ne me reſte donc plus qu'à parler de ſon ſtyle magnifique, égal, & poli; de ſa pureté & de ſon élegance, du ſoin qu'il a pris de fuïr les expreſſions proſaïques; de ſa verſification nette, facile, naïve, & douce dans ſa plus grande pompe. Tout cela ne lui peut être conteſté: il poſſede ces excellentes qualitez à un point où nul autre n'a jamais pû atteindre. Mais ces mêmes qualitez regardent bien plûtôt l'original que ma Traduction. Et au lieu de m'étendre ſur leur ſujet, je dois plutôt avertir le Lecteur qu'il ne connoîtra jamais cet inimitable Original, s'il n'en juge que par ce que je lui en preſente. Je le prie de s'imaginer que ſi je lui expoſe une Hiſtoire belle en ſa conception, ſurprenante en toutes ſes parties, & conduite avec un ordre merveilleux; il faut qu'il ſonge que la foibleſſe du Traducteur, encore plus que celle de nôtre langue, lui dérobe des beautez qui ſont inconcevables.

Comme * à l'égard du champ ſi vaſte où je ſuis

† *XIV. Des qualitez du ſtyle de Virgile.*

* *XV. Réponſe à ceux qui accuſent Virgile de manquer d'invention.*

ſuis entré, lorſque j'ai entrepris de faire voir les perfections de ce fameux ouvrage, je n'en ai parlé que ſuccintement, quelque longue que ſemble cette Preface. Je traiterai de même les principales objections qui regardent ſa conception totale : remettant encore aux remarques que j'eſpere joindre à chaque livre, ce qui pourra regarder le détail.

L'accuſation qui ſemble la plus forte contre Virgile, parce qu'on eſt fort prevenu contre lui en ce point, eſt qu'il a pris beaucoup de choſes d'Homere, & des autres qui l'ont precedé ; & que par conſequent il ſemble qu'il manque en la principale qualité qu'on deſire en un Poëte, qui eſt l'invention. Je ne dirai point ce que de très-grands hommes ont déja dit ſur ce ſujet, que ſi Virgile a imité Homere dans l'invention ; il l'a de beaucoup ſurpaſſé dans l'expreſſion & dans l'ordonnance : Qu'il paroît n'avoir cherché dans ſes Ouvrages, que comme on foüille dans les mines des pierres précieuſes, où l'on ne trouve le diamant que brut & informe ; mais qu'il l'a poli, enchaſſé, & mis en œuvre. Je ne dirai point encore que s'il a emprunté d'une langue étrangere, il n'a fait que ce qui eſt loüable en tous les Auteurs qui écrivent en leur langue, qui doivent avoir pour but de l'enrichir : Qu'il n'a fait que ce que nous voyons loüer tous les jours ; & que les Grecs qui ont tiré leurs fables de la ſainte Ecriture, & de la Theologie des Egypriens, n'en ont pas moins fait que lui. Je ſuivrai toûjours le deſſein que j'ai pris de ne point parler de cet Ouvrage, comme un homme qui veut s'appuyer de ſon érudition ; mais

ſeulement

ſeulement d'un ſimple raiſonnement fondé ſur les reflexions que j'ai faites en le liſant. J'oſe dire neanmoins que cette objection eſt plûtôt faite par des Critiques qui n'ont ſçû ce que c'étoit d'inventer ; que par des Poëtes qui ſavent bien qu'on n'invente rien de longue haleine qui ſoit nouveau dans le tout & dans ſes parties. Je la jugeois toutefois ſi forte dans la voix publique, que d'abord il me ſembloit qu'il faloit s'y rendre. Mais quand j'ai appris de Scaliger que l'Hiſtoire de Troye n'étoit pas plus de l'invention d'Homere, que de celle de Virgile, & que ce conte étoit dans la bouche des moindres femmes avant qu'il fût écrit par ce Grec : Qui doit donc, ai-je dit, paſſer pour inventeur en ce monde, ſi on veut en ôter la gloire à ces deux grands hommes ? On ne voit rien de nouveau ſous le Soleil, ſi l'on en croit le Sage : mais ce ſeroit ſans doute une rigueur bien injuſte d'accuſer pour cela un Poëte de manquer d'invention : & en effet, ceux qui blâment Virgile d'avoir imité quelques endroits d'Homere, d'avoir employé quelqu'une des mêmes deſcriptions, & de lui avoir emprunté quelque comparaiſon, en uſent de même qu'un homme, qui en conſiderant le Louvre, ou quelqu'autre grand Palais, diroit que ces ouvrages ne ſeroient pas nouveaux ; parce qu'il auroit vû ailleurs des domes & des pavillons ; des fenêtres même & des portes. Ces deſcriptions, ces figures, & ces fables ſont comme les materiaux de la Poëſie. Tout cela eſt dans le grand magaſin ouvert à tous les Poëtes, ou dans la grande carriere de la nature, dans laquelle l'eſprit humain a droit de

tirer

tirer tout ce qui lui ſemble propre à ſon ſujet. Mais l'argument d'un ouvrage, c'eſt-à-dire, ſon action principale, avec l'œconomie ou l'ordonnance ; c'eſt ce qui diſtingue les copies d'avec les originaux. Le Poëte qui n'empruntera rien des autres, & qui ſera celebre eſt encore à naître : & je ne ſai ſi en s'éloignant du chemin battu, il pourroit trouver une route plus droite. Quoique dans l'Eneïde il y ait des parties qui reſſemblent à des parties de l'Iliade ou de l'Odyſſée : Quoique par exemple Enée ſoit deſcendu aux enfers comme Ulyſſe ; quoiqu'il ait aimé Didon, comme ce Grec aima Calypſo ; & qu'il ait combattu & vaincu comme Achille : peut-on dire pour cela que ce ſoit la même Hiſtoire ? N'y a-t-il point d'invention dans tout le reſte ? N'y en a-t-il point dans la belle diſpoſition de tant de matieres ? & a-t-il emprunté de quelqu'un la ſource des grandes deſtinées qui établiſſent l'Empire de ſon Maître, & la gloire de ſa Patrie ? Sur le fondement de cette objection, cette profonde connoiſſance de l'antiquité n'étoit point à lui ; car il n'a pû ni dû l'avoir inventée, non plus que cette docte Theologie des Anciens, qui a un ſi grand charme pour les ſavans ; ces miſteres, ces ſacrifices, & ces ceremonies dont il nous a laiſſé les plus beaux monumens qui nous en reſtent. Ne pourroit-on pas faire le même reproche à Ovide, qui paſſe pour avoir le plus d'invention entre les Poëtes, puis qu'ayant emprunté des Grecs toutes les fables de ſes Metamorphoſes, il n'a fait que les aſſembler & les mettre par ordre ? Il en ſeroit de même du Taſſe, qui a auſſi imité Homere, &

preſque

preſque copié tout Virgile ; & ce défaut ſe devroit attribuer encore davantage à nos plus grands Auteurs qui les ont imitez tous trois, & les imitent encore tous les jours ; & ne ſauroient l'éviter quand ils le voudroient : tant il ſeroit malaiſé de ne ſe pas rencontrer dans le plus grand chemin, quand il eſt droit. Ainſi dans cette neceſſité d'imiter, ſi on en croit tant d'hommes Doctes, Virgile a du moins la premiere loüange en ce qu'il a devancé ſes Predeceſſeurs dans la belle expreſſion, & que ceux qui l'ont ſuivi n'ont pû l'atteindre. Il a encore la gloire, non-ſeulement d'avoir mieux exprimé ſes inventions, que n'a fait Homere ; mais de les avoir embellies : car enfin ſans entrer dans le détail des exemples, comparera-t-on la deſcente d'Ulyſſe aux Enfers, avec le ſixiéme livre de l'Eneïde, & le tranſport de Calypſo, avec la fureur de Didon ?

Cette * malheureuſe Reine de Carthage me fait paſſer aux deux grandes objections qu'on fait à Virgile ſur ſon ſujet, à ſavoir qu'Enée & Didon n'ont pas été d'un même tems, & que ce Heros a eu une grande ingratitude pour elle. Quant à ce premier point, je trouve des avis ſi differens ſur cet Anacroniſme, & la choſe a été ſi agitée, que je ne prétend pas de l'approfondir. Mr l'Abbé de Maroles, qui par la traduction de tous les Poëtes s'eſt aquis une grande érudition, a fait un traité où il prétend avoir montré que toutes ces Genealogies des premiers tems ont raport à l'opinion de Virgile. Il alle-

* *XVI. De l'Anacroniſme, & de la queſtion, ſi Enée a été en Italie.*

gue encore que bien loin qu'aucun des contemporains de ce Poëte lui ait fait cette objection ; cela paſſoit à Rome pour une opinion ſi generalement reçuë, qu'Ovide en a parlé comme lui. Le Reverend Pere Labbe Jeſuite, qui étoit très-verſé dans l'Hiſtoire, a prétendu avoir montré le contraire. J'ai apris du ſavant Mr Bochart, que cet Anacroniſme ne ſe peut pas conteſter : mais que cette difficulté ne s'eſt bien éclaircie que par les veritez de la ſainte Bible, ſur laquelle ſeulement on a pû juſtifier les Chroniques des Tyriens : & comme apparemment Virgile ne l'avoit pas leüe, c'étoit par là qu'il eût voulu l'excuſer, ſi ces fautes étoient d'une ſi grande conſequence, que quelques-uns ſe l'imaginent. Ce grand Perſonnage, qui de l'aveu de tous les Savans, étoit le plus éclairé dans cette obſcure Antiquité, étoit plus capable que perſonne d'en donner un entier éclairciſſement. Il en faiſoit quelquefois le deſſein : mais la mort l'a prévenu : & comme ce point de Chronologie ſemble plûtôt regarder le quatriéme livre que tout ce Poëme, & que je fais tout ce que je puis pour abreger ce diſcours, je remets aux remarques que je ferai ſur ce livre en particulier, les raiſons qu'il m'a communiquées. Cependant n'oſant de moi-même décider une queſtion qui demande tant de doctrine, je me contente d'admirer avec le Taſſe (ſoit qu'Enée ait été du tems de cette Reine ou non) l'invention de Virgile, admirable en ce point d'avoir ſû trouver dans l'Hiſtoire de ſon Heros une ſource de la haine de Rome & de Carthage dés la fondation de leurs murailles, & d'avoir dés ce commencement,

mencement, comme ſoûmis la ville vaincuë au deſtin de celle qui en a triomphé. Je ne puis encore en cette occaſion diſſimuler que mon ſentiment eſt que de toutes les fautes que le Poëte peut faire, celles qui ſont contre le profond ſavoir ſont les moindres, & ſur tout quand il n'eſt queſtion que d'un point de doctrine obſcure, ancienne, ou embaraſſée comme cette queſtion qui regardoit une antiquité d'onze cens ans dans un tems où les livres ſe perpetuoient moins qu'aujourd'hui. Car bien que le Poëte doive être ſavant, on n'a jamais ſouhaité de lui qu'il le ſoit autant qu'agréable. Le grand jugement qui a fait les regles s'en eſt toûjours reſervé l'empire, & ne s'en fait jamais l'eſclave. D'ailleurs ſi la maxime generale de la Poëſie eſt de preferer toûjours le vraiſemblable qui plaît, à la verité qui choque; pourquoi Virgile n'a-t-il pas eu le pouvoir de ſuppoſer par une fiction Poëtique, que Didon a vêcu du tems d'Enée, quand même il auroit ſû le contraire; afin de trouver dans cette fable la ſource des guerres de Rome & de Carthage, & la matiere des beaux évenemens qu'il décrit? Pourquoi le condamnera-t-on d'avoir fait une fiction contre l'ordre du tems, ſi on permet bien quelquefois aux autres Poëtes d'en faire même contre l'ordre de la nature? En ſeroit-il moins Poëte, quand il n'auroit jamais appris la Chronologie? On ne doit appeller faute, dit Ariſtote, que celles qui ſe font contre l'art qu'on profeſſe, juſques-là même qu'il y a des ignorances affectées qui ont bonne grace. Ce ſont les extrêmitez ſeules qui ſont vicieuſes en cette rencontre, comme en la

plûpart des choſes. Il ne ſeroit pas bien de contredire un point d'Hiſtoire connu de tout le monde ; de faire par exemple Scipion & Annibal du tems d'Alexandre, & de les repreſenter amis intimes : mais dans cette profonde antiquité qu'il faut étudier à fonds, pour en tirer les moindres éclairciſſemens, le grand Poëte peut & doit hardiment dire les choſes, non comme il peut découvrir qu'elles ont été ; mais comme elles ſont plus capables d'embellir ſon ſujet. C'eſt pour cela même qu'on lui conſeille de prendre un ſujet plûtôt bien éloigné de ſon ſiecle que trop proche. C'eſt la beauté de ſes hardieſſes qui éleve la Poëſie audeſſus du ſavoir même, car il eſt plus facile d'apprendre comme les choſes ſe ſont paſſées, que de les imaginer agréables. On a beau étudier, on ne ſauroit faire que de mauvais Poëmes, quand on n'a point le genie de feindre ni d'inventer : au contraire, pourvû que les inventions plaiſent (ce qui arrive toûjours quand elles ſont naturelles, & que la ſuite y répond comme en la fiction de Virgile) l'ouvrage réüſſira toûjours : car ſans doute ſi on demandoit à ceux qui le blâment le plus en cet endroit, s'il voudroient qu'il eût ſuivi l'Hiſtoire, il faudroit qu'ils fuſſent bien de mauvaiſe humeur pour aimer mieux qu'il eût privé ſon Eneïde de ce riche ornement, que d'avoir contredit une Hiſtoire envelopée dans l'obſcurité de tant de ſiecles barbares. Et le plus critique avoüera qu'il y a plus de jugement d'avoir fait cette faute, quand c'en ſeroit une, qu'il n'y en auroit eu à ne la pas faire. C'eſt l'opinion de Scaliger, & celle de Mr Bochart, comme on le

verra

verra par une docte Diſſertation ſur ce ſujet, qu'il m'a fait l'honneur de m'adreſſer. S'il faloit aſſujettir le Poëte à la verité exacte, il pouſſe encore la choſe bien plus loin que l'Anacroniſme ; & je croi qu'il ſeroit malaiſé de prouver qu'Enée ait jamais été en Italie contre les fortes autoritez qu'il rapporte au contraire. Mais il y répond lui-même, & il conclut, comme je fais, que cette exacte recherche de la verité n'eſt nullement du Poëte. Le fondement de l'Eneïde peut n'être qu'une fable : & il le croit par trois fortes raiſons : la premiere, par l'explication des paſſages d'Homere, & par des témoignages de l'ancienne Hiſtoire, qui rapporte qu'Enée eſt mort aux environs de Troye, & qu'il y a laiſſé des enfans qui y ont regné pluſieurs ſiecles. La ſeconde eſt priſe de la Religion des Troyens, & des Dieux qu'Enée eût dû apporter en Italie, dont il ne ſe trouve nulle trace dans les antiquitez de Rome : la troiſiéme eſt tirée de la langue Phrygienne ou Troyenne qu'il auroit auſſi apportée avec lui, & dont il ſeroit demeuré quelques mots dans la langue Latine, comme des langues des autres peuples, avec qui les Romains ont eu habitude ou commerce. Mais bien qu'il établiſſe fortement ſon opinion, il montre neanmoins que ce grand Poëte a eu raiſon de fonder ſon Eneïde ſur une opinion contraire, puiſqu'elle étoit univerſellement ſuivie dans Rome. Pour cet effet, il montre que plus de deux cens ans auparavant, tout ce qu'il y avoit eu de Poëtes, d'Hiſtoriens, d'Orateurs & de Critiques l'avoient ſuivie. Que même pluſieurs Auteurs Grecs étoient de leur

ſentiment, ſans parler de Jules Ceſar & d'Auguſte ſon fils adoptif, qui prenoient un grand interêt à autoriſer cette chimere, pour faire croire que la famille des Ceſars étoit deſcenduë d'Enée, & par conſequent de Venus & de Jupiter : ce qui les rendoit plus conſiderables parmi le peuple qui ſe repaît de la vanité de ces choſes. Il prouve que les Décrets du Senat & du peuple confirmoient cette créance, & que tous les Romains preſumoient être deſcendus des Troyens. Que même avant que les Ceſars euſſent le gouvernement de l'Etat, la Republique, prenoit les habitans d'Ilion en ſa protection, & les recommandoit comme parens aux Rois de l'Aſie ; & que depuis qu'ils l'eurent conquiſe, ils leur donnerent de grands Privileges, & les déchargerent de toutes ſortes d'impoſitions : parce qu'ils tenoient à honneur d'être ſortis d'un peuple celebre par les vers d'Homere ; d'une ville qui avoit produit des Heros, & qui avoit merité que les Dieux l'euſſent bâtie, & euſſent entrepris ſa défenſe. Enfin il conclut, comme j'ai fait au ſujet de l'Anacroniſme, que quand Virgile eût eu une pleine connoiſſance de la fauſſeté de cette opinion, il ne devoit pas s'y oppoſer, puiſque l'Etat & les Empereurs aimoient cette erreur, & avoient interêt de la ſoûtenir ; & qu'en un mot ce n'eſt pas la profeſſion des Poëtes d'enſeigner la verité. Il traite cette queſtion ſi doctement & ſi au long que je n'en dirai pas davantage. Bien loin de détruire la beauté de la Poëſie & de ſes inventions, cette reflexion en fait encore bien mieux voir le prix. Ses charmes ſont ſi puiſſans, qu'ils offuſquent

les

les lumieres les plus claires, & effacent les connoiſſances les plus fortes. Ses fables, ſes menſonges, ſes impoſtures deviennent l'entretien & l'admiration de tout le monde, & avec le tems l'opinion generale des peuples. On en eſt ſi prévenu, qu'on en vient juſqu'à haïr ceux qui veulent ſoûtenir le contraire. Cependant ce n'eſt que l'imagination d'un homme qui fait tout cela; mais ſans doute ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on en vient auſſi juſqu'à le croire poſſedé de quelque divin eſprit. Si on compare les effets de la plus belle Hiſtoire avec ceux de la belle Poëſie, quelles ſont les belles veritez que l'Hiſtoire a jamais renduës ſi publiques que la Poëſie a fait ſes fictions? Combien de perſonnes ont lû, & même appris Virgile & Homere par cœur en la meilleure partie de leurs Ouvrages, en comparaiſon du nombre, quoique grand, de ceux qui ont lû les meilleurs Hiſtoriens Grecs ou Latins? Combien de perſonnes ne ſauroient point la conquête de Hieruſalem ſans le Poëme du Taſſe, toute glorieuſe qu'elle eſt à la Chrétienté? Qu'on aille aujourd'hui en Forêts déſabuſer le monde des fictions agréables de l'Aſtrée, on y trouvera plûtôt des perſonnes qui montreront le Saule où Celadon, & ſa Bergere mettoient leurs Lettres, qu'on n'y en rencontrera qui prendront plaiſir à ſe laiſſer dire que ce ſont de pures imaginations de Mr d'Urfé. Et plus l'Ouvrage vieillit, plus l'erreur prend racine, par je ne ſai quel interêt que tout le monde trouve à ſe flater de l'opinion qu'il eſt d'un ſang, ou d'un nom qui a part à quelque choſe d'illuſtre, ou ſeulement d'un païs où il s'eſt fait quel-

que chose de memorable. Faut-il donc s'étonner si les Romains ont si bien reçu l'Eneïde ? Quelle gloire ne fait-elle pas à leur nation, de voir qu'après dix-sept cens ans tout ce que peuvent faire les hommes les plus doctes, est de démêler la fable de la glorieuse origine qu'elle leur donne ? Se faut-il étonner si l'Empereur pour qui elle a été entreprise, s'en est laissé flater si doucement ? Car quelle idée ne donne-t-elle pas de la noblesse de son sang, & de la gloire de ses actions ? Quel Panegirique pouvoit meriter d'être lû aussi souvent & aussi agréablement ? & quelle plus belle marque nous reste-t-il aujourd'hui de la grandeur de sa fortune ?

Je * passe à cette ingratitude, ou du moins à cette insensibilité, dont on accuse Enée envers Didon, & j'arrive au terme que j'ai mis pour parler de la conformation de ce Heros. Pour ne separer point ce qui doit être traité conjointement, j'ajoûte encore que je n'ignore pas qu'on accuse Virgile d'avoir mal formé ce Prince, qu'il a voulu donner pour l'exemple des Rois, des Capitaines, & des Politiques. L'aversion qu'on a conçuë pour ce Heros a été si loin, qu'on a passé jusqu'à dire que le Poëte l'avoit fait timide, aussi bien qu'ingrat ; qu'il lui a mis trop souvent les larmes aux yeux, qu'enfin ce caractere de pieté qu'il lui a donné, n'est pas si agréable que ce caractere d'amour que nos faiseurs de Romans donnent à leurs Heros. Avant que de dire mon sentiment sur toutes ces choses, je prie le Lecteur de considerer ce que j'ai déja touché en quelque maniere, qu'il ne faut pas

* *XVII. De la conformation du Heros.*

pas juger d'un ſiecle par un autre. Comme les jeunes eſprits ſont plus ordinairement charmez de la Poëſie que les autres, & qu'ils ſont auſſi plûtôt touchez de la paſſion de l'amour, ils ont tourné en habitude, non ſeulement de trouver la Poëſie amoureuſe la plus belle, mais auſſi d'excuſer toutes les fautes que l'amour fait faire. Cette erreur qui s'inſinue en nous dès nos premieres années, nous emporte ſi loin, qu'un fils qui pour s'attacher à ſa maîtreſſe, ſe revolte contre ſon pere dans une Tragedie ou dans un Roman, un ſujet rebelle & impie, qui pour l'interêt de ſon amour, s'écrie comme l'Alcionée de Du Rier,

J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurois faite aux Dieux :

Toute perſonne enfin qui ſe ſoûmet à la tyrannie de cette paſſion au préjudice de toutes les Loix, nous ſemble quelque choſe, ſinon de plus parfait, du moins de plus agréable à lire que cette obéiſſance qu'Enée a pour ſes Dieux, quand ils lui commandent d'abandonner Didon. Mais pour en parler franchement, eſt-ce que nôtre Morale eſt meilleure ? Ne craignons point de le dire, n'eſt-ce point que nos mœurs ſont corrompues ? Car enfin à en juger par l'équité naturelle, par les Loix de la raiſon, & par la ſeule vûe du bon ſens, lequel eſt le plus, ſelon le droit & ſelon la bienſéance ? Quand Virgile a entrepris ſon Poëme, il n'avoit point les exemples auſquels nous ſommes accoûtumez. Le divorce paſſoit à Rome pour une galanterie ; & l'Empereur auquel il vouloit plaire, l'avoit auto-

autoriſé dans ſa famille : ayant donc reſolu de donner à ſon Heros les qualitez les plus ſolides, & indirectement de le former autant qu'il le pourroit, ſemblable à ſon Maître, n'a-t-il pas fait ce qu'il devoit faire ? Que dirions-nous, s'il l'eût fait rebelle à l'ordre des Dieux ? En eût-il uſé plus ſagement, ſi comme on le voit dans quelques-uns de nos Romans, il eût donné pour exemple un jeune Prince parfait à l'âge de quatorze ou quinze ans, & paſſionnement amoureux de quelque Reine rencontrée par un accident inopiné ? Il a jugé que les plus grandes vertus d'Auguſte conſiſtoient en cet art parfait de gouverner les peuples, qui l'a fait regner plus de quarante ans dans une grande felicité. Il a conſideré qu'il étoit vaillant, civil, populaire, éloquent, politique, & religieux ; il a donné toutes ces qualitez à Enée. Mais ſachant que la pieté enferme ſeule tous les devoirs de l'homme envers les Dieux, envers la patrie, & envers ſes proches, il a crû qu'il faloit que ce fût le premier caractere d'un homme qu'il vouloit faire eſtimer parfait. En effet, ceux qui conçoivent par exemple la loüange qui vient de la valeur, comme la plus grande de toutes, n'examinent pas que la valeur dénuée des autres vertus ne peut rendre un homme digne d'une veritable eſtime. Cette qualité qui ne ſignifie qu'un courage intrepide, peut être ſeparée de beaucoup d'autres qui ſont bonnes, & accompagnées de beaucoup de mauvaiſes. On peut fort bien être vaillant, & être impie, imprudent, menteur & vicieux. Mais il n'en eſt pas de même de la pieté : elle exclut toutes les mauvaiſes qualitez,

& enferme la valeur même avec toutes les autres qui ſont bonnes : Car peut-on, par exemple, donner la loüange de cette vertu à un homme qui verroit offenſer ſes Dieux, & n'auroit pas le courage de les défendre, à un homme qui abandonneroit ſon Roi & ſon Pere : Qu'on examine donc ſi Virgile n'a pas beaucoup mieux fait de prendre le principal caractere de ſon Heros d'une de ces vertus eſſentielles de qui toutes les autres dépendent. Comme il a dû ſavoir auſſi qu'on n'eſt capable d'un grand gouvernement, qu'après que la fougue de la premiere jeuneſſe eſt paſſée, & que pour commander il faut avoir obéï ; il a trouvé qu'il étoit raiſonnable de nous le figurer tel qu'il paroît naturellement dans cette Hiſtoire, comme un Prince qui s'étoit ſignalé pendant les dix années de la guerre de Troye, où par l'aveu même d'Homere (qui comme Grec étoit ennemi de ſa patrie) il avoit acquis après Hector la premiere gloire en valeur & en conduite. Sur ce fondement qu'un homme illuſtre par tant de pieté, devoit chercher un aſile à ſes Dieux qui promettoient à ſon ſang l'empire de toute la terre, eût-il été juſte de lui faire quitter une ſi grande entrepriſe malgré les ordres de Jupiter pour ſatisfaire à ſa paſſion ?

C'eſt * une choſe étrange que ſur tant de fauſſes maximes, nous ayons tellement laiſſé corrompre la morale que la Religion nous enſeigne, que chacun liſe aujourd'hui comme une choſe reçuë ſans conteſtation, qu'il y a plus de

* *XVIII. Raiſons de l'inſenſibilité d'Enée au départ de Carthage.*

de gloire à ceder à ſes paſſions qu'à les combattre, & que ce que fait un amant paſſe pour generoſité, pourvû que l'objet de ſa paſſion ſoit aimable. Virgile, à dire le vrai, ne l'a pas crû; il a eſtimé au contraire que la principale marque de la vertu étoit de vaincre ſes paſſions: & comme l'amour eſt la plus indomptable, il a jugé qu'en la faiſant dompter à Enée, il lui donnoit la plus grande marque de vertu qu'il lui pouvoit donner. Je confeſſe pourtant qu'il pouvoit quitter Didon avec plus de tendreſſe, & que Virgile ſans le faire déſobeïr aux Dieux, pouvoit marquer un peu davantage la violence & l'agitation de ſon amour dans les diſcours qu'il lui fit faire. Mais il faut conſiderer qu'il n'a pas voulu contredire ce premier caractere de pieté qu'il n'a pû accorder avec celui d'amour. Il faut conſiderer que comme il a bien prévû qu'on lui feroit cette objection, il eſt allé au devant, en diſant que ſon Heros étoit forcé par les deſtins, & qu'un Dieu lui bouchoit les oreilles.

Fata obſtant placidaſque viri Deus obſtruit aures.

L'épithete même de *Placidas* fait entendre qu'il agiſſoit contre ſon naturel, & les autres paſſages marquent qu'il diſſimuloit ſa paſſion qui étoit trés-grande.

Curam ſub corde premebat.
Multa gemens, magnoque animum labefactus amore

Ce Poëte ne ſemble-t-il pas même reparer cette inſenſibilité par les ſentimens qu'il donne à Enée, quand il retrouve Didon dans les Enfers? Il faut

faut être bien certain de ſon jugement, pour oſer accuſer Virgile d'en avoir manqué. Si on conſidere la perfection de ſes Georgiques & de ſes Eglogues, on ne peut pas l'accuſer de s'en être trop pardonné, quand il a eu le loiſir de ſe corriger; & il eſt, ce me ſemble, bien plus honnête & bien plus raiſonnable, quand on trouve quelque choſe à ſouhaiter dans un homme ſi excellent de penſer que la mort l'avoit empêché de le revoir: que ce ſont ces défauts qui lui étoient plus ſenſibles qu'à nul autre, qui lui firent condamner au feu cet admirable Ouvrage, & qu'enfin tout défectueux que les plus critiques le puiſſent concevoir, nul autre n'a rien fait de plus accompli. Voilà, ce me ſemble, ce qu'on doit juger de cette pieté, qu'on ne revere pas aſſez; & de cette ingratitude qu'on condamne trop legerement. Il ne me reſte plus que ſa valeur à défendre, & ces pleurs dont on le trouve ſi liberal.

Je * ne ſai pourquoi on s'eſt imaginé qu'un Heros ne doit pas être tendre, & qu'il ne peut verſer des larmes ſans ſe deshonorer. Les pleurs que Virgile fait répandre au ſien ſont ſi loüables, quand on en conſidere le ſujet que je ne puis comprendre ſur quelle raiſon on a pû fonder une objection ſi foible: On louë dans l'Hiſtoire les larmes qu'Alexandre répandit en apprenant les belles actions d'Achille; & les larmes de Céſar, ſur les victoires d'Alexandre: On n'a jamais blâmé Homere d'avoir fait pleurer cet Achille même, quoique ſi dur & ſi inexorable; & ſes larmes ſont auſſi frequentes & auſſi abondantes dans

* *XIX. De la valeur & des larmes d'Enée.*

dans l'Iliade, que celles dont on veut rendre Virgile criminel, le peuvent être dans l'Eneïde. Les Heros de nos Romans n'en ſont guere plus avares que ces Heros anciens, pour peu que leurs amours ſoient traverſées. D'ailleurs un Poëte ne s'exprime pas toûjours par le propre ſens des termes. Pleurer, ſoûpirer, ſe plaindre, & gemir, ſont ſouvent pris pour la même choſe. Mais outre que ma Traduction doit montrer comme j'ai crû qu'il falloit entendre ces termes, prenant maintenant les choſes à la rigueur, qu'y a-t-il de ſi reprochable en ces larmes d'Enée? Il pleure quand il reconnoît ſes anciens amis peints dans le Temple de Carthage, tous morts pour la défenſe de leur Patrie: quand il void le tableau d'Achille, qui vend le corps d'Hector ſon frere d'armes à ſon Roi, accablé de douleur & d'années. Il pleure la mort funeſte de ſon Pilote: il déplore la perte de Pallas en le voyant rapporter tout percé de coups, & ſe repreſentant la douleur d'Evandre. Qu'on examine un peu en quels termes le Poëte fait ces tableaux. Ce n'eſt qu'en de pareilles rencontres que Virgile dépeint ce Heros les larmes aux yeux, & la triſteſſe dans le cœur: cependant il y a des hommes, dont l'injuſtice eſt ſi grande, qu'ils trouvent à redire qu'il faſſe enterrer ſa nourrice: & il ſemble à entendre quelques-uns de ces Cenſeurs, que dans tout ce bel Ouvrage, il ne faſſe que pleurer. Il eſt facile de voir combien eſt mal fondée cette critique qui ſe contredit elle-même; en traitant Enée d'inſenſible quand il abandonne Carthage, & ailleurs d'un homme qui pleure aux moindres accidens.

Cette

Cette opinion & l'injuſte idée qu'on a de ſa valeur ſont venuës d'un même principe. Beaucoup ſe mêlent de juger d'un ſi excellent ouvrage qui ne l'entendent pas trop bien, ou qui ne ſe ſont pas donnez le loiſir de le lire tout entier, & avec quelque ſoin. Pour moi je m'imagine que ceux qui ne trouvent pas Enée vaillant, ſont de ce nombre : car je ne puis croire que s'ils lui avoient vû faire toutes les actions de ſoldat & de Capitaine dans les derniers livres, qu'ils pûſſent faire une objection ſi facile à refuter. Ils changeroient de ſentiment, s'ils conſideroient le carnage qu'il fait aprés la mort de Pallas, & la maniere dont il combat Mezence, qui eſt dépeint comme un homme redoutable : ſi après que les Latins eurent violé la tréve, ils l'avoient vû ſe rengager ſi avant dans la mêlée, que ſes armes enchantées ne purent le garantir d'être bleſſé, & avec quelle fermeté il porte ſa bleſſure. Qu'on peſe ſeulement ces paroles,

Proxima quæque metit gladio.

& mille autres ſemblables, par leſquelles le Poëte marque ſi noblement quelle étoit la magnanimité & la valeur de ſon Heros, & l'on conviendra ſans doute qu'il ne cede en rien aux plus braves Amadis. Je ſai bien qu'on me peut repliquer qu'il étoit aiſé aux uns & aux autres de faire des actions ſi hardies avec leurs armes enchantées qui les mettoient à couvert du peril, & qui les rendoient ſi redoutables à leurs ennemis. J'ai premierement à répondre que ces armes peuvent fort bien n'être qu'une figure du bonheur que ces Heros avoient de ſe jetter ſi

avant

avant dans les perils, ſans être bleſſez : car comme ce bonheur ſi grand & ſi rare, ne peut venir que des Dieux ; qu'importe que ce ſoit par un ſecours viſible, ou inviſible, puiſque c'eſt toûjours la même choſe, & n'eſt-il pas aſſez apparent que c'eſt ce qui a donné lieu à cette fiction. Ces preſens des Dieux ſont même une preuve de la valeur du Prince à qui ils ſont faits ; & il ne ſe trouve point que les méchans, & les hommes mediocres ayent obtenu des graces pareilles : la Providence ne les accorde qu'aux hommes rares qui meritent ſeuls qu'elle les conſerve dans les dangers où leur courage les porte. Autrement il faudroit dire qu'Achille n'étoit pas vaillant, puis qu'outre un pareil ſecours d'armes forgées par Vulcan, ſa mere avoit encore ajoûté des charmes qui le rendoient invulnerable. Il n'eſt pas neceſſaire de ſe faire tuer, ou de revenir eſtropié d'une bataille pour acquerir la reputation de brave : il ſuffit de s'y comporter comme Enée avec un grand courage. Mais que peut-on répondre à cette fermeté inébranlable, avec laquelle ce Heros ſous la conduite d'une Vierge, va ſi reſolument dans les Enfers où tous les monſtres qu'ils produiſent ſont incapables de l'étonner ? Il n'avoit point encore ce divin ſecours qu'on prend comme une marque de ſa timidité. Il n'avoit que des armes ordinaires, la nuit qu'on embraſa Troye où il s'acquitta ſi dignement de tous les devoirs de la pieté, comme je prétens le faire remarquer ſur le ſecond Livre qui contient de ſi grands exploits. De plus que, que ſavoit Enée ſi ces armes étoient impenetrables : & quand il

ſe

ſe battit ſi genereuſement contre Turne, quelle aſſurance ſi extraordinaire pouvoit-il prendre en ces armes qui n'avoient pas empêché qu'il n'eût été bleſſé le même jour ? Quelques-uns ſe contentent de dire que Virgile devoit donc faire connoître d'abord une valeur ſi rare, par un autre truchement, que par lui-même ; & qu'il devoit dès le commencement donner quelques-unes de ces idées ſi avantageuſes qu'il a reſervées pour la concluſion de ſon Ouvrage. Ce raiſonnement ſeroit digne de conſideration, ſi Virgile avoit choiſi pour ſon Heros un homme entierement inconnu, ou ſeulement peu fameux. Mais il faut remarquer que l'Iliade étoit ſi fort en uſage parmi les Romains, qu'il n'a pas dû prendre beaucoup de peine pour les perſuader d'une choſe qu'elle leur avoit renduë familiere. Enée n'eſt pas le ſeul Heros, dont il faille croire les exploits ſur ſa ſeule parole. On ne doit pas ſeulement preſumer qu'un grand Perſonnage puiſſe mentir pour ſe vanter : qu'il raconte ſes combats lui-même, ou qu'il les faſſe raconter par ſon Eſcuyer, comme on a trouvé ce bel expedient en nos jours, le Lecteur ſera bien credule, s'il ne croit pas l'Eſcuyer auſſi aiſé à corrompre que le Heros, pour peu qu'il veüille ſoupçonner leur bonne foi. Mais ſi l'on a plus de créance à ce qu'en dit le Poëte, Virgile ne parle-t-il pas de la valeur d'Enée dans les premiers livres ? Et le Lecteur ne doit-il pas ſur ſon rapport le conſiderer comme un homme rare, ſelon ce qu'Ilionée repreſente à Didon, & comme un homme qui n'avoit point de pareil en valeur, auſſi-bien qu'en juſtice & en pieté ?

quo juſtior alter
Nec piétate fuit, nec bello major & armis.

Quelle opinion n'en donne-t-il pas encore, quand il inſinuë qu'il étoit repreſenté dans la mêlée avec les plus grands Heros des Grecs & des Troyens en ces Tableaux qu'il lui fait trouver dans le Temple de Carthage.

Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis.

Quelle idée n'en donna pas encore Andromaque dans le troiſiéme livre, quand elle l'égale à Hector, & qu'elle témoigne qu'ils étoient inſeparables ? Enfin eſt-ce là une objection de ſi grande conſequence, qu'il en falût changer la belle Ordonnance de l'Eneïde ?

Virgile * écrivoit, comme je l'ai dit dans le temps de la profonde paix du regne d'Auguſte : cet illuſtre Empereur étoit dans l'âge où les actions de jugement & de conduite, donnent plus d'admiration que ces boutades & ces emportemens qui ſont ſi agreables à la premiere jeuneſſe : & ce grand Poëte ayant conſideré que rarement un livre plaît à toutes ſortes d'eſprits, il choiſit de plaire à ceux qu'il crût les plus judicieux. Beaucoup qui ont écrit depuis, n'ont pas eu le même but ; ils ont penſé que les petits & les mediocres ſont en beaucoup plus grand nombre, & que ſi la renommée qui vient de leur aplaudiſſement n'eſt pas de ſi longue durée ; du moins elle jette un premier éclat qui fait

* XX. *Qu'il faut tâcher de plaire ſeulement aux eſprits relevez, & que ç'a été la maxime de Virgile.*

fait plus de bruit que celle qui vient du bonheur de plaire au petit nombre des ſages. En cela comme en beaucoup d'actions de la vie, les choſes plaiſent ſelon qu'on les conçoit, mais ſi on fait ſi grand cas de la loüange qui vient du jugement des moindres eſprits, il faut conſiderer que ne ſachant pourquoi ils jugent, il y a ſujet de craindre qu'ils ne ſe dédiſent. Que ſi on ſe contente de plaire aux mediocres, comme pour prendre un chemin entre les deux extrêmitez, on a le deplaiſir de voir diminuer châque jour cette grande eſtime qu'on a crû d'abord obtenir par leur moyen : parce que ces mediocres même qui vous ont tant louë s'élevent avec le temps au-deſſus de leur premiere admiration : au lieu que plaiſant aux meilleurs juges, quoi que beaucoup moindres en nombre, on a l'avantage que leur jugement éleve à la fin celui des inferieurs, & qu'il ne deſcend jamais ; & que par conſequent la renommée qui vient de leur approbation, n'eſt jamais ſi petite qu'en ſon commencement. Cette difference de ſuccez ſe peut remarquer par la difference des Ouvrages d'eſprit & de feu, & des Ouvrages de jugement & de conduite. Ces premiers jettent d'abord, & pour un temps ce grand éclat dont je parle ; mais châque jour ternit cet éclat ; au lieu qu'un Ouvrage judicieux, qui ſemble au commencement n'obtenir pour toute grace, que de ne pouvoir être blâmé avec raiſon, s'inſinuë inſenſiblement ; & ſe fortifiant par le temps qui affoiblit les autres, ſe découvre de telle nature, que plus on le lit, plus on s'y attache : & plus ces beautez qui ſembloient preſque imperceptibles

s'accroiſſent & ſe multiplient aux yeux du Lecteur qui les découvre, & qui même ſe ſait bon gré de les découvrir, parce que celui eſt une marque qu'il s'éleve & ſe fortifie lui-même. Ceux qui ſont dans un âge meur, ſentent cette verité, s'ils veulent rappeller leurs premieres idées de la Poëſie, & ſe ſouvenir de ce qu'ils admiroient en leur jeuneſſe. C'eſt pour ceux-là principalement que Virgile a écrit, il n'ignoroit pas ce qui pouvoit plaire à toutes ſortes d'eſprits; mais il n'imitoit pas ceux qui ſentant bien qu'ils ont laiſſé des choſes dans leurs Ouvrages mal conçuës, ou foiblement exprimées, ſe flatent de ce qu'elles auront été approuvées par quelque eſprit faux ou foible; & diſent s'ils travaillent pour le Theatre, qu'il faut laiſſer quelque choſe pour le Parterre, qui veut avoir ſa part au Spectacle, où il bat des mains avec plus de bruit. Ce n'étoit pas le ſentiment du ſage Phocion qui craignoit d'avoir dit une impertinence, quand il s'étoit attiré l'approbation du Peuple; & ce n'étoit pas ſans doute celui de Virgile. Il n'eût eu garde de faire comme le Taſſe, qui ayant connu que ſon debut par l'Epiſode d'Olinde & de Sophronie avoit quelque choſe d'une affectation, qui étoit au-deſſous de la grandeur de ſon eſprit, & qui lui fit confeſſer depuis que cet embelliſſement n'étoit pas en ſa place, s'excuſoit dans le commencement, en diſant que cette faute étoit un charme pour le Prince qu'il regardoit comme ſon Mecene, & qu'il faloit la laiſſer pour l'amour de lui. Quand l'eſprit d'Auguſte n'eût pas été d'un caractere plus relevé que celui de ce Duc de Ferrare, toute

te ſa puiſſance n'eût pas fait faire la même choſe à Virgile : il ſavoit qu'il faut prendre parti, & qu'on ne peut plaire à des eſprits ſi differens. Il ſe determina donc de plaire aux eſprits ſublimes, & étant ſans doute de ce caractere il choiſit de ſe plaire à lui-même ; ne voulant faire des vers que pour ceux qui ſeroient dignes d'en juger ; & ſe reſolvant en tout cas d'être le Poëte des Doctes, s'il ne pouvoit être celui de tout le monde.

La * ſeule choſe à laquelle il me reſte à répondre, en traitant de la conception entiere de l'Eneïde, & où j'aurai beſoin de m'étendre un peu davantage, eſt l'opinion que quelques Savans ont euë, que l'Eneïde contenoit plus d'une année dans le temps que le Poëte prend pour la repreſentation de ſon action principale : & l'on pretend qu'un Auteur qui faiſoit les choſes avec tant d'art & de juſteſſe, n'a pas dû pecher contre une regle, qu'on juge auſſi eſſentielle à un Poëme Epique & à un Roman, que la regle des vingt-quatre heures à une Tragedie, ou aux autres piéces de Theatre. Je n'examinerai point ni ſur quel fondement cette Loi eſt établie, ni mêmes ſi elle ſubſiſte, puiſque je ne ſerai peut-être que trop long ſans cela : je dirai ſeulement après Ariſtote, que la principale difference de la Tragedie & de l'Epopée, conſiſte en ce que la Tragedie ſe doit paſſer entre deux Soleils, & que l'autre n'a point de temps limité. Et cela eſt veritable en un ſens : car ſi on enferme dans ce temps tout ce qui ſera compris en un Poëme

* *XXI. Que l'Eneïde eſt dans une année.*

par le recit du Poëte, par les narrations, & les predictions qu'il fait faire, cela peut aller à l'infini. Virgile même en donne l'exemple dans ſon Eneïde : par le recit d'Enée il fait mention de la guerre de Troye ; & par les predictions de Jupiter, d'Anchiſe & de Vulcan, il touche ce qu'il y a de plus memorable dans l'Hiſtoire Romaine, juſqu'au ſiecle d'Auguſte. Mais ce n'eſt pas là la difficulté : autrement la Tragedie qu'on veut enfermer dans vingt-quatre heures pourra contenir beaucoup davantage ; parce que le Poëte pourra faire reciter par quelqu'un de ſes Perſonnages des choſes paſſées depuis long-temps. Mais par la durée de ces Poëmes on doit entendre le temps qui ſe paſſe depuis l'ouverture de la Scene, juſqu'à la fin de l'action. Et il eſt aiſé de s'imaginer que le bon ſens a voulu que l'action qui fait le ſujet d'un Poëme heroïque, fût enfermée dans le cours d'un an, par la même raiſon qui donne un jour au Poëme Dramatique ; pour mettre quelque borne à l'excès où l'on pourroit porter ces repreſentations : car autrement comme on a pouſſé ſi loin ſur la Scene le manque de jugement, qu'il s'eſt trouvé des Auteurs qui dans le premier Acte repreſentoient leurs perſonnages au berceau, & les faiſoient voir hommes dans le ſecond ou le troiſiéme ; il ſe pourroit faire auſſi qu'il y auroit des Poëtes qui ne pourroient finir leur Ouvrage, que quand leur Heros ſeroit biſayeul ; à l'imitation des Auteurs de nos vieux Romans qui ont fait l'Hiſtoire entiere du pere & grand-pere, du fils & des arriere-neveux. Mais que ſur cette objection, ce fût une faute intolerable, quand le ſujet

jet d'une Tragedie dureroit vingt-ſix heures, ou qu'un Poëme Epique paſſeroit un peu d'une année à l'autre ; c'eſt ce que je ne comprens pas comme une choſe ſi fort contre le bon ſens, qu'elle fût capable de décrier un Ouvrage. Neanmoins ſans conteſter le fondement de cette Loi, je ſuppoſe, s'ils le veulent, que c'eſt une faute de paſſer l'année d'un ſeul jour : mais auſſi je ferai bien voir, ſans qu'on me puiſſe prouver le contraire, que l'action de l'Eneïde qu'ils croyent s'étendre juſques à ſeize & dix-ſept mois, peut être renfermée dans dix ou onze. Cela ne dépend pour éclaircir cette matiere en peu de paroles, que de trouver la ſaiſon de la fin, & la ſaiſon du commencement, & puis calculer. Ronſard eſt le premier Auteur de ces derniers temps, qui a ſupoſé cette regle de l'unité de l'année, & qui a condamné Virgile d'y avoir manqué. Il fait ſa ſuppoſition dans la Préface de ſa Franciade, qu'il y avoit déja un an qu'Anchiſe étoit mort, quand Enée retourna en Sicile pour y celebrer les jeux funebres de l'anniverſaire de ſon pere, & qu'il n'aborda que long-temps après en Italie. Le R. P. Mambrun qui me fait reſpecter ſa memoire par ſes beaux Ouvrages, a ſuivi cette opinion, & ſans s'expliquer ſur quel fondement il allegue que l'Eneïde dure ſeize mois, & ajoûte que cela étoit difficile à decider. Mais comme j'ai connu d'autres perſonnes qui pouſſent le terme à une année & demie, ſur cette même ſuppoſition que Ronſard ne touche qu'en paſſant, je croi qu'il eſt à propos de faire leur calcul avant que d'en venir au mien. Ils ſuppoſent donc qu'Anchiſe mourut au commen-

cement du Printemps, ou à la fin de l'Hyver; qu'Enée l'ayant enterré, partit de Sicile auſſitôt, dans l'eſperance d'arriver en Italie; qu'il fut jetté par la tempête ſur les côtes d'Afrique, qu'il paſſa juſqu'à la fin de l'Hyver à Carthage, & qu'ainſi l'année étoit complette quand il retourna en Sicile : Qu'enſuite les jeux qu'il y celebra; ſon abord en Italie; le ſiege de ſon camp par Turne; le ſecours qu'il alla chercher; la levée du ſiege de ſon camp; & l'aſſaut de la ville des Latins ne peut durer moins de quatre ou cinq mois : & qu'ainſi au lieu d'une année il en employe près d'une & demie. Mais avec le reſpect que je dois à de ſi fortes autoritez, je croi que ce n,eſt pas tout-à-fait bien calculer. Prenant la même Epoque, pour parler en termes de Chronologie, je fixe la mort d'Anchiſe, comme Ronſard l'a dû faire auſſi-bien que ceux qui l'ont ſuivi, à la fin de l'Hyver, ou au commencement du Printemps; & l'on ne ſauroit en douter, puis qu'il y a des paſſages dans l'Eneïde qui répondent à cette opinion. Premierement quand Enée partit de Carthage, l'Hyver n'étoit pas entierement achevé, puiſque c'eſt une des raiſons que Didon lui allegue pour le faire demeurer.

Quinetiam hyberno moliris ſidere claſſem,

& beaucoup d'autres ſemblables. En ſecond lieu, comme les excellens Peintres conviennent toûjours de leur païſage, de la ſaiſon même, & du jour qu'ils veulent donner à leurs tableaux, avant que d'ordonner les figures de l'Hiſtoire qu'ils veulent repreſenter; parce qu'il ſeroit ridicule

dicule de faire voir à la fois des arbres chargez de fleurs ou de fruits, avec des rivieres glacées & des campagnes couvertes de neige : les excellens Poëtes en font de même ; quoi qu'ils ne s'attachent pas à un ordre de Chronologie ſi exact, qu'ils marquent les mois & les jours. On ne trouvera point dans la belle Ordonnance de Virgile, que ſon ciel ne s'accorde pas avec ce qu'il dépeint, & juſques dens une Eglogue où il aura parlé des chaleurs de l'Eſté, ou de la beauté du Printemps, tout ſera poſé ſur ce fondement, ſans que rien ſe contrediſe. Il en eſt de même de ſon Eneïde ; l'ayant ſuivi pied à pied, j'ai trouvé comme les autres, que ſans doute Enée partit de Carthage durant l'Hyver, & qu'il relâcha en Sicile pour y celebrer l'anniverſaire d'Anchiſe en cette ſaiſon, ou au commencement du Printems : cela me paroît deſigné par cette petite tempête, qui arrive naturellement au commencement du cinquiéme livre, & par le doute que ce Heros ſemble avoir, ſi le temps ſera beau, le jour qu'il deſtine pour ouvrir les jeux qu'il veut celebrer en la memoire de ſon pere, ce qui marque aſſez un temps encore incertain, comme il l'eſt dans cette ſaiſon.

ſi nona diem mortalibus almum,
Aurora extulerit radiiſque retexerit orbem.

Or ſi l'anniverſaire d'Anchiſe ſe celebre au commencement du Printemps, comme il s'eſt dû celebrer au terme revolu de ſa mort ; il faut qu'elle ſoit arrivée au Printemps ; & cela eſt conſtant, puis qu'Enée le dit expreſſement.

Jamque

Jamque dies ni fallor adeſt quem ſemper acerbum,
Semper honoratum (ſic Dij voluiſtis) habebo.

Mais ſur ce fondement, il ne s'enſuit pas qu'Enée ſoit parti de Sicile immediatement après la mort d'Anchiſe ; & c'eſt en cela que conſiſte toute la difficulté. Ceux qui veulent qu'il ſoit parti, & que ſur ce calcul le cours de l'Eneïde ſoit de ſeize mois ou davantage, demandent ce que ce Heros auroit fait en Sicile, après y avoir enterré ſon pere ; & diſent qu'il n'y avoit point d'apparence qu'aſpirant après l'Italie depuis ſept ans, il demeurât inutilement en cette Iſle. Je répons à cela qu'il n'y a point de regle, ni de raiſon qui oblige un Poëte à rendre comte de tous les momens, & à décrire les actions de ſon Heros, par un journal précis : Que cette exactitude qui ſeroit d'un grand travail, ne ſeroit pas d'un grand agrément : Que les ſept années que dura la navigation des Troyens, juſqu'à leur abord à Carthage, ne ſont pas mieux diſtinguées, comme je le ferai voir dans le détail du troiſiéme livre qui les contient toutes. Enfin que ce n'eſt pas une raiſon à alleguer ſans fondement qu'il n'avoit point d'affaires en Sicile ; parce que ſans fondement auſſi on n'auroit qu'à répondre qu'il y en avoit beaucoup. L'apparence ſeroit pour moi, puis qu'il conſomma facilement pluſieurs jours, ſuivant la coûtume des Grecs & des Romains pour les obſeques de ſon Pere, & employa encore un long-temps à radouber ſes vaiſſeaux qui en pouvoient avoir beſoin après une ſi longue navigation. D'ailleurs

leurs s'il fût parti au commencement du Printemps ; ſeroit-il à propos que le Poëte lui fît paſſer tout le reſte de cette ſaiſon, tout l'Eſté ſuivant, & preſque tout l'Hyver dans Carthage ? Il n'y avoit nulle neceſſité : trois ou quatre mois ſuffiſoient pour la durée de tout ce qui s'y paſſe, & il n'y a point de paſſage qui en parle autrement, ſinon qu'il y paſſa la meilleure partie de l'Hyver. Il vaut donc bien mieux ne s'expoſer point à la neceſſité d'un ſi prompt départ, où nulle contrainte ne nous oblige ; & ſi tout peut s'ajuſter dans l'année, & même en moins de temps ſur une autre ſuppoſition ; pourquoi ne la pas ſuivre, puis qu'elle n'eſt combattuë par aucune autre difficulté, & qu'elle a des paſſages qui l'appuyent ? Je dis donc qu'Anchiſe étant mort au commencement du Printemps, Enée fit ſes obſeques : qu'enſuite il équipa ſes vaiſſeaux, & les munit ; & que pour peu qu'il ait attendu le vent favorable, ſon départ ne pût être plûtôt qu'au mois de Juillet, ou au mois d'Août, & qu'il n'arriva à Carthage qu'au fort de l'Eſté. Sur ce fondement, qu'on ne peut combattre par de bonnes raiſons, je trouve que tous les endroits où il eſt parlé des ſaiſons, s'accordent fort bien, & proportionnent parfaitement le temps neceſſaire aux évenemens qu'il décrit. Mais pour preuve encore de ma ſuppoſition, on doit obſerver que dans la harangue qu'Ilionée fait à Didon au premier livre, ce qui ſe rencontre dans le trois ou le quatriéme jour de l'ouverture de la Scene, il attribuë la tempête qui avoit jetté les Troyens ſur les bords de Carthage, au lever d'Orion.

Cùm

Cùm ſubitò aſſurgens fluctu nimboſus Orion.

On tient que le lever de ce ſigne eſt orageux. Or Virgile qui étoit ſavant dans l'Aſtronomie, comme on le juge par tout ce qu'il a écrit, n'avoit garde d'attribuer ce preſage au lever journalier de ce ſigne, parce que comme il n'y a point de ſigne qui ne ſe leve châque jour, il s'enſuivroit que châque jour Orion exciteroit des tempêtes. Il a ſans doute entendu ſon lever heliaque, ou ſon lever achronique, comme parlent les Aſtronomes : le lever heliaque d'une conſtellation, eſt quand elle ſort de deſſous les rayons du Soleil, & qu'elle commence à ſe faire voir un peu devant le jour : ſon lever achronique, c'eſt quand elle ſe leve en oppoſition du Soleil qui ſe couche. Mais à toute rigueur ce lever heliaque n'eſt ſupputé preſentement qu'au ſixiéme jour de Juillet, & ce lever achronique environ cinq mois après. Je n'ignore pas que du temps de Virgile il les faut ſupputer un peu auparavant ; mais cela ne va qu'à quinze jours ou trois ſemaines. Il faut donc forcer ce paſſage, ſi on veut faire partir Enée plûtôt ; car même à n'entendre que ce lever journalier d'Orion, Ilionée ne l'auroit pû voir, s'il fût parti avec les Troyens au commencement du Printemps, ſelon l'autre ſuppoſition ; car alors cette conſtellation étoit ſous les rayons du Soleil, où l'on ne la peut voir. Mais le Poëte n'y agit pas ſi legerement : & il eſt à remarquer que quand la ſœur de Didon lui conſeille d'arrêter Enée pendant l'Hyver elle parle encore d'Orion,

Dum

Dum pelago deſævit hyems, & aquoſus Orion:

& ſur nôtre ſuppoſition ſi Ilionée entend le lever heliaque de ce ſigne, ce que dit Anne doit êtré entendu de ſon lever achronique, & ces épithetes diſſerentes de *nimboſus* & *aquoſus*, ſemblent encore le deſigner. Car le Poëte appelle Orion orageux dans ſon lever heliaque qui arrive l'Eſté, & il l'appelle pluvieux dans ſon lever achronique qui n'arrive que l'Hyver. Et cette obſervation ne doit pas paſſer pour vaine; * Quintilien marque expreſſement dans ſes Inſtitutions oratoires que l'Aſtronomie eſt neceſſaire pour l'intelligence des Poëtes, & qu'ils ſe ſervent du lever & du coucher des Etoiles, pour marquer les differentes ſaiſons. De plus, quand Didon prie Enée le premier jour de ſon arrivée à Carthage de lui raconter l'Hiſtoire de Troye, voici les termes dont elle uſe,

nam te jam ſeptima portat,
Omnibus errantem terris & fluctibus æſtas.

& je les ai traduits dans leur ſens literal & poëtique.

Pour la ſeptiéme fois l'Eſté dore nos plaines.

Or bien que je n'ignore pas qu'en ces endroits, *æſtas* peut ſignifier la ſeptiéme année, & rien plus; il n'eſt pas incompatible que Didon ne deſignât auſſi l'Eſté preſent. Autrement je trou-

ve

* Nec ſi ſiderum rationem ignoret, Poëtas intelligat, qui ut alia mittam toties ortu occaſuque ſyderum in declarandis temporibus utuntur.

ve une grande contradiction au calcul de Ronſard, & de ſes Sectateurs, quand ce vers preſque pareil,

Septima poſt Troiæ excidium jam vertitur æſtas,

ſe trouve encore au cinquiéme livre dans la bouche d'Iris déguiſée en cette feinte Beroé, qui exhorte les femme Troyennes à brûler leurs vaiſſeaux. Car ſi Enée étoit arrivé à Carthage au commencement du Printemps ; ou Didon, ou la feinte Beroé ſe tromperoit, & ſupputeroit mal, le Poëte les faiſant parler à une année l'une de l'autre ; ſi c'étoit ſept ans pour Didon, & qu'elle eût dit le ſeptiéme Eſté eſt paſſé depuis que tu cours les Mers, un huitiéme Eſté ſe paſſeroit avant que Beroé ſe plaignît, puis qu'elle ne parle que le Printemps ſuivant, & ainſi ce ſeroit huit à neuf ans pour elle, qui n'avoit garde de les diminuer, voulant par leur longueur ſoûlever les autres Troyennes. Ma ſuppoſition, ce me ſemble, l'explique plus naturellement. Ce ſeptiéme Eſté qui étoit venu quand Didon reçut Enée à Carthage, commençoit la ſeptiéme année qui finiſſoit quand Iris ſe plaint ; comme le mot *jam vertitur* le ſignifie plus fortement, que la phraſe dont ſe ſert Didon ; car c'eſt comme ſi l'une diſoit : *Nous ſommes au ſeptiéme Eſté*, & l'autre *le ſeptiéme Eſté eſt paſſé.* C'eſt par cette raiſon que j'ai traduit ce vers qu'Iris dit au cinquiéme livre ;

Le ſeptiéme Printemps peint la terre de fleurs,

ſur la ſuppoſition des plus Doctes qui tiennent que Troye fut priſe au ſolſtice d'Eſté. Quand Enée

Enée arriva à Carthage, l'Eſté dont parle Didon, commençoit la ſeptiéme année qui s'étoit paſſée depuis ; & quand Iris parle, le ſeptiéme Printemps la finiſſoit, & c'eſt ſans doute le ſens du Poëte. Outre ces deux paſſages aſſez difficile à concilier ſur un autre principe, tout le reſte s'explique admirablement bien : en convenant qu'Enée aborde l'Eſté à Carthage. Cette premiere nuit qui s'étoit ſi-tôt paſſée dans l'appareil du feſtin de Didon, & qui alloit finir quand elle pria Enée de lui raconter ſon Hiſtoire, marque déja une nuit d'Eſté plûtôt qu'une nuit d'Hyver, ou du commencement du Printemps. Il faiſoit l'amour en Automne, alloit à la chaſſe dans les beaux jours de l'arriere-ſaiſon ; & paſſoit l'Hyver dans les délices.

Nunc hyemem inter ſe luxu, quam longa fovere.

Il fallut partir ſur la fin par l'ordre des Dieux ; il arrive peu de temps après en Sicile, dont le trajet étoit court ; & après avoir honoré par ſes jeux, le tombeau de ſon Pere, il paſſe de même en Italie, deſcend aux Enfers, & en revient encore plus promtement, comme le Poëte le marque. Il arrive enfin dans l'embouchure du Tybre au Printemps, qui eſt décrit par le chant des oiſeaux qui ſaluoient le jour, & par la beauté du lieu, que le Poëte ſemble dépeindre expreſſement au ſeptiéme livre.

Aurora in roſeis fulgebat lutea bigis,
Cum venti poſuere,

& peu après,

Varia

Varia circumque ſupraque,
Aſſueta ripis volucres, & fluminis alveo,
Æthera mulcebant cantu.

Le reſte peut s'être paſſé en moins de trois mois, parce qu'il faut remarquer que quand Enée va chercher du ſecours, le Poëte feint que l'Armée des Toſcans revoltés contre Mezence étoit toute prête, & ne chèrchoit qu'un Chef : ainſi ſur cette ſuppoſition, quu rien ne peut détruire, qui eſt eſſez apparente ; & qui s'ajuſte même aux paſſages de l'Auteur, au païſage & au ciel de ſon grand tableau, tout ce qui ſe paſſe dans le cours de ce Poëme, peut non ſeulement ne pas exceder les douze mois, mais encore être renfermé dans un moindre eſpace.

* Voilà, mon cher Lecteur, ce que je n'ai pû refuſer à l'admiration que j'ai toûjours euë pour ce grand Poëte. Si vôtre naturel vous fait tomber en quelque ſorte dans mes ſentimens ; & ſi vous conſiderez la grandeur de la matiere, vous avoüerez ſans doute qu'il étoit dificile d'en dire moins. Mais outre que j'ai à craindre que le peu que j'en dis, ne paroiſſe ſuperflu aux moins habiles ; je confeſſe qu'on me peut reprocher avec juſtice que plus j'ai tâché de mettre au jour les perfections de Virgile, plus je me ſuis expoſé au haſard de découvrir mes défauts, En effet, ſi un original eſt parfait ; c'eſt alors qu'il eſt dangereux d'en donner une mauvaiſe copie : & j'ai bien plus à deffendre les imperfections

* *XXII. Qu'il eſt dangereux de traduire un Auteur parfait, & du motif de cette Traduction.*

fections de ma Traduction, qu'à publier le merite de l'Eneïde. Pour quelques-uns qui ont été assez hardis, pour en censurer quelque partie; tous les Doctes d'un consentement universel le regardent comme le plus grand chef-d'œuvre de l'esprit humain : au lieu que je sai fort bien que non seulement ma Traduction ne peut répondre à une si grande loüange ; mais qu'elle me met encore dans une condition si malheureuse, que si j'étois assez aveuglé de mon Ouvrage pour entreprendre sa défense, il faudroit commencer par le seul dessein que j'ai eu de cette Traduction même, qui a toûjours semblé temeraire aux plus hardis, & impossible aux plus sages. J'avoüe que j'ai toûjours été de cette opinion, dont je ne me dédis point encore ; & que le hasard seul m'a tellement conduit, que je ne conçoi pas comme un homme aussi peu appliqué, & aussi paresseux que je suis, a pû fournir une si longue carriere.

Je comprens bien qu'il me seroit plus honnête de dire qu'ayant jusques ici étudié, sans avoir pour but aucune utilité, ni pour le public, ni pour moi-même, j'ai trouvé que l'application qu'il me faudroit avoir pour la Traduction de cet Ouvrage pourroit m'être utile ; & que si je pouvois reüssir dans un si haut dessein, j'aurois au moins la satisfaction d'avoir rendu mon étude non seulement agreable, mais encore avantageuse à mon païs, parce qu'il n'y a pas de doute que la fable de l'Eneïde, l'érudition, & les beaux monumens de l'antiquité qu'elle enferme, sont plus necessaires à savoir que la meilleure chose que j'eusse pû inventer.

Je pourrois dire auſſi qu'entre tous les Poëtes anciens, j'ai choiſi Virgile comme celui qui a laiſſé la meilleure opinion de ſes mœurs & de ſes ſentimens. Je pourrois ajoûter que ſi j'avois voulu mettre d'autres noms, & appliquer quelqu'autre ſujet à la meilleure partie de ma Traduction, j'euſſe fait un Poëme qui auroit paru nouveau, cõme quelques autres, à la moitié du monde. Mais je confeſſe franchement que je n'avois jamais ſongé à cette entrepriſe juſqu'au jour que je la commençai ; & qu'il ne me vint point dans l'eſprit de pouvoir pouſſer ma temerité juſqu'au bout. Cette inclination qui m'a fait donner à la Poëſie la meilleure partie du loiſir de mes premieres années ; de quelques petits Ouvrages, où je crus d'abord que toute ma capacité pourroit s'étendre, me fit paſſer aux Eglogues, plus pour exprimer mes ſentimens, que dans l'eſperance de quelque approbation : comme dans ce mediocre travail j'imitai quelques endroits de Virgile aſſez heureuſement, à ce que me diſoient mes amis ; cela me fit aimer encore davantage la lecture de ce grand Poëte. Depuis me trouvant un jour dans une maiſon de campagne ſeul, & dans un grand loiſir, ſans ſavoir qu'il y eût d'autre Traduction de l'Eneïde que ce que le Cardinal du Perron avoit commencée du premier & du quatriéme livre, & ſans avoir d'autres livres qu'un de ces petits Virgiles qu'on porte dans la poche, je voulus eſſayer de rendre en nôtre langue le commencement du premier livre, à deſſein de n'y ſonger pas davantage, dès que je pourrois me procurer un autre divertiſſement. Ma premiere boutade m'emporta en deux

jours,

jours, juſqu'à la fin de la tempête, & la facilité que je trouvai à faire mal, ou la grande paſſion qui me ſaiſit m'anima tellement, que je me propoſai d'achever le premier livre ; ce que je fis dans un mois : mais bien reſolu d'en demeurer là, & de m'en divertir ſeulement avec mes amis. Je ne les nommerai point pour ne les pas charger de la faute qu'ils m'ont fait faire ; bien que ce ſoit le ſeul moyen de la juſtifier ; peut-être ferois-je ſoupçonner leur bonne foi, ou découvrir ma trop grande credulité. Mais quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la complaiſance que je crus devoir à celle qu'ils eurent pour ce premier livre, m'engagea au ſecond, & ce ſecond à tous les autres. Cependant avec quelque precipitation que je me ſois embarqué, je n'en ai pas moins vû l'apparence du naufrage, je n'ai point ignoré que les Ouvrages où l'éloquence a plus de part, ſont les plus difficiles à traduire : la naïveté, la pompe, l'énergie, la politeſſe & la grace paſſent malaiſement avec le ſens d'une langue en une autre ; & je ſerai le premier à conſeiller à ceux qui peuvent lire l'Eneïde en Latin, de ne s'amuſer point à cette Traduction, qui eſt peut-être la moindre de toutes. Si l'honneur de celui qui traduit eſt de faire reſſembler parfaitement, & d'embellir plûtôt l'Auteur qu'il choiſit, que de le rendre difforme ; on doit bien moins choiſir Virgile, Horace, Ciceron, & les Auteurs qui excellent principalement dans les qualitez dont je parle, que ceux qui ne ſe ſont attachez qu'à un bon ſens, & ont negligé les ornemens de l'éloquence ; parce qu'il eſt plus aiſé de concevoir & de conſerver ce bon ſens,

& de leur prêter ce qui leur manque que d'atteindre à la perfection des autres. Le belle Traduction des Hymes de l'Egliſe, les excellentes Traductions de quelques ouvrages des Peres qui ont paru de nôtre temps ; & principalement celles de Mr. d'Andilly, ſont une preuve de ce que je dis : car ces belles copies ſont bien au-deſſus de leurs originaux. Je ne juſtifie donc point ma temerité d'avoir oſé toucher à un Ouvrage ſi parfait, puiſque ma ſeule excuſe eſt le grand amour que j'ai pour lui, & que même cet amour ſe declare contre moi ; parce qu'il me le fait tellement admirer, que bien loin de me flater de la créance qu'un genie auſſi foible que le mien le pût égaler, je le conſidere comme la borne de la plus grande ſublimité de l'eſprit humain. Ce même charme a fait, que tout incapable que j'étois de reüſſir en ce deſſein, je l'ai conçu plûtôt qu'un autre ; parce que j'y ai trouvé mon plaiſir. Je m'en ſuis fait ſans y penſer une occupation ſerieuſe ; mais je plains ſi peu le temps que j'y ai employé, que ſi je n'en ai point d'autre ſatisfaction, au moins il me reſte celle de n'avoir point paſſé de temps avec plus de douceur. Je ſai que les opinions touchant la maniere de traduire ſont partagées : les uns veulent qu'on s'attache à la lettre, au ſtyle & à toutes les penſées d'un Auteur : les autres eſtiment que les Traductions un peu paraphraſées ſont les plus belles. Il ne ſe peut rien ajoûter au traité que Monſieur Huet a donné au public ſur ce ſujet, tant pour la beauté de ſon ſtyle, & pour la force de ſes raiſons, que pour ſa doctrine incomprehenſible en un homme auſſi jeune que

lui

lui. Cependant de grands Auteurs ont ſoûtenu dans leurs Preface des maximes contraires. Je n'ignore pas que leurs obſervations & leurs réponſes regardent plûtôt les Traductions en proſe, que les Traductions en vers, dont je n'ai point encore vû de regles ; & par conſequent la choſe eſt encore plus indeciſe.

Je * ne trouve donc pas à propos de juſtifier ici ma maniere de traduire, & encore moins de condamner celle des autres. Mais je dirai ſeulement quelque choſe des Loix & des Maximes que je me ſuis impoſées, & j'avoüerai que ſi je ne les ai pas ſuivies, du moins ce ſont celles que j'ai voulu ſuivre. J'ai conſideré en premier lieu que la Poëſie ſe diſtingue principalement de la Proſe, en ce que ſon langage eſt plus preſſé & plus figuré. J'ai reſolu d'enfermer le plus de ſens que je pourrois en auſſi peu de paroles que le deſir de la netteté & la contrainte de nôtre langue, qui ne peut oublier les articles, me le pourroit permettre ; & j'ai tâché de conſerver la figure autant qu'il me ſeroit poſſible. A l'égard de ce premier point, ſi je ne donne pas la meilleure Traduction, je penſe au moins donner la plus courte. Mais comme les figures ne peuvent pas toûjours paſſer d'une langue dans une autre, ainſi qu'il me ſera facile de le faire voir par quelques remarques particuliere, ç'a été en cela que j'ai trouvé la plus grande peine ; car j'ai tâché d'égaler les idées de nôtre Poëſie Françoiſe aux idées de la Latine. Quand je n'ai pû ſuivre le ſens exactement ſans faire quelque

* *XXIII. Des maximes que j'euſſe voulu ſuivre.*

choſe de difforme, j'ai eſſayé de ne m'y pas oppoſer ; & pour le dire en peu de paroles, ſi je n'ai pas pris toute la même route, j'ai tâché du moins de ne m'en détourner pas, & d'en trouver une autre ſi courte, auſſi aiſée, & auſſi naturelle. Sur ce fondement on ne trouvera dans mon Ouvrage, ni une Paraphraſe, ni une Traduction litterale. J'ai crû qu'il étoit meilleur de tenir le milieu entre les deux, en m'approchant toutefois plûtôt du ſens literal, que de l'autre extrêmité, & peut-être trop, puiſque mon ſcrupule m'a quelquefois empêché de prendre d'autres ſens plus François que Latins, & plus capables par conſequent de briller aux yeux du Lecteur qui ne ſauroit pas la langue Latine, pour lequel j'ai principalement écrit. On trouvera que je me ſuis tant ſoit peu écarté quelquefois : mais on trouvera plus ſouvent des vers que j'ai rendus preſque mot pour mot. Enfin mettant en uſage tous les materiaux de ce divin Auteur, j'ai voulu donner l'Eneïde en François comme j'ai conçû qu'il l'eût donnée lui-même, s'il fût né ſujet de nôtre Monarque ; mais en reconnoiſſant toûjours que j'étois bien éloigné de la ſublimité de ſon genie : j'ai ſouhaité, ſelon mon peu de force, que ſon ſujet ſe trouvât ici tout entier ; qu'on y reconnût Virgile, non ſeulement par le gros de ſon Ouvrage ; mais par ſes moindres parties, qu'on le ſuivît de periode en periode, auſſi-bien que de livre en livre. J'ai fait tous mes efforts, pour conſerver dans cette copie quelque choſe de l'eſprit de ſon Auteur, & j'ai crû que je meriterois quelque loüange, ſi je pouvois en quelque ſorte imiter la clarté, la

pureté,

pureté ; la facilité, & la magnificence de ſon ſtyle : j'ai été perſuadé que pour bien faire il faloit faire tout cela, & j'y ai tâché ; mais je ſens bien que je n'y ai pas reüſſi : & faiſant reflexion ſur mon travail, je me fais l'application de ce qu'Horace a dit des Poëtes, par la comparaiſon des plus excellens joüeurs de harpe, que la main & la corde ne rendent pas toûjours le ſon que l'oreille demande. Mais comme ceux qui m'ont precedé dans ce travail, ne m'ont point empêché de l'entreprendre, je n'empêcherai point auſſi ceux qui voudront courre une même carriere ; & du moins je laiſſe le champ auſſi vaſte que je l'ai trouvé. Ayant achevé le premier livre, ſans avoir alors avec moi ce que le grand Cardinal du Perron avoit fait, & confrontant après mon travail au ſien, je ne trouvai que trois hemiſtiches entierement ſemblables, dont j'en ai changé un depuis : cette diverſité de comprendre les choſes, ouvre la même entrepriſe à tout le monde : c'eſt une des reflexions que mon Ouvrage me fait faire : il ne m'en reſte que deux à ajoûter pour finir ce diſcours.

La * premiere eſt, qu'il m'a ſemblé par l'exacte lecture de Virgile, qu'après les principales parties de la grande Poëſie, qui conſiſte dans la conception du deſſein, dans l'Ordonnance, & dans les ornemens, rien ne contribuë davantage à ſa beauté que l'harmonie des termes. Comme il y a beaucoup de perſonnes qui ont inclination pour cet Art, & qui n'en comprennent pas d'abord toutes les fineſſes ; c'eſt pour ceux-là

* *XXIV. De l'harmonie des mots.*

principalement que je veux parler. Le Poëte doit être Peintre, & ſon principal but eſt d'imiter : mais il faut que ce ſoit en embelliſſant autant qu'il lui eſt poſſible. Il peint avec les mots, comme le Peintre avec les couleurs : C'eſt pourquoi le choix en eſt abſolument neceſſaire, & c'eſt une des grandes exactitudes de Virgile. Deux choſes font rejetter les termes, & les rendent deſagreables, une idéé choquaute, & la rudeſſe de leur prononciation : c'eſt pour cela que le nombre des verbes, & des noms dont Virgile & Ciceron ſe ſont ſervis eſt moindre qu'en nul autre Auteur ; parce qu'on ne polit qu'en retranchant. Je penſe encore que cette conſideration & la contrainte de la meſure des vers n'ont pas peu contribué à l'invention & à l'uſage des figures, par leſquelles l'Art Poëtique permet de transferer le propre ſens d'un mot à une autre ſignification. Car prenant indifferemment une partie pour le tout, ou le tout pour une partie ; l'effet pour la cauſe, ou la cauſe pour l'effet ; ce qui contient, pour ce qui eſt contenu ; le genre pour l'eſpece, ou l'eſpece pour le genre, & ainſi des autres, on peut quand un terme ſe trouve bas, & moins beau qu'on ne voudroit, en trouver un plus noble par ces figures, & ſatisfaire ainſi les oreilles les plus délicates. Ceux qui ont de l'antipathie pour les vers ne peuvent ſentir ce que je dis, il y en a même beaucoup qui en veulent faire, qui ne vont pas juſqu'à ce rafinement. Si leur eſprit n'eſt touché de cette délicateſſe qui a fait appeller la Poëſie le langage des Dieux ; on ne peut faire de preceptes pour les y rendre ſenſibles : c'eſt pour cela principalement qu'on a dit

que

que la naiſſance fait les Poëtes, comme on le peut dire auſſi des Peintres & des Muſiciens : l'Art peut bien perfectionner les diſpoſitions d'un beau naturel ; mais ſi on ne nait avec ces diſpoſitions, rien ne les ſauroit donner. Or ſur ce fondement, qu'il faut diſcerner ce qui fait grace & beauté dans la Poëſie, & connoître que l'un & l'autre dépend en partie du choix des termes ; il faut auſſi remarquer que ſi celui qui voudra traduire un Poëte en vers, ſait ſeulement que *cano* ſignifie je chante, & *arma* les armes, & puis rimer les paroles qu'il aura interprêtées, malaiſement fera-t-il un beau Poëme. On doit autant ſonger, ſi le mot qu'on veut employer fait la même beauté dans la langue, en laquelle on veut écrire, qu'étudier ſa ſignification propre ; car toute la Poëſie ne doit être que figure, & un mot ſera noble en Latin qui ſera burleſque en François. Pour mieux faire entendre ce diſcours par quelque exemple ; le mot de *bœuf* fera quelquefois une idée baſſe, ou celui de *taureau* en fera une belle. Qui voudra traduire le *mollis amaracus*, ſur lequel Venus emporte le jeune Aſcagne pour le faire repoſer à ſon aiſe, en uſera mal, à mon avis, s'il ſe ſert du mot de *marjolaine*, qui eſt ſa propre ſignification : car cette marjolaine peut difficilement faire une idée heroïque en François. Ne fera-t-il pas mieux de ſonger que la beauté du mot a plûtôt touché Virgile que ſa ſignification, & qu'il n'eſt pas de l'eſſence du vers, ni du ſujet qu'il traite, que ce ſoit plûtôt cette plante qu'une autre, qui pourroit faire une image auſſi agreable. Monſieur Ménage qui a marqué ſon exactitude & ſa

poli-

politeſſe dans tous ſes Ouvrages, & qui connoît parfaitement le tour, la juſtice & l'harmonie du vers n'a point ignoré que *corylos* ſignifioit des coudriers, quand il a voulu traduire ou imiter ce bel endroit des Bucoliques.

Phyllis amat corylos, &c.

Mais il a pourtant mieux aimé dire,

L'agreable Phylis aime les Aliſiers;

ſachant bien que ce n'étoit pas la beauté du coudrier qui l'a fait mettre par Virgile en un lieu ſi honorable; mais le bonheur qu'il a d'être nommé dans la langue Latine d'un mot doux à l'oreille. Cet exemple peut en faire remarquer mille autres dans tout ce que les Poëtes ont emprunté les uns des autres. Les Latins ont ainſi imité les Grecs; & c'eſt pour cela qu'Horace a dit que marchant ſur les pas d'un Auteur excellent, il ne faut pas le ſuivre mot pour mot, comme un fidèle interprête: & ainſi il me ſemble qu'on pourroit mettre quelque difference entre interpreter & traduire, donnant au premier cette exactitude de la gloſe, qui veut qu'on s'attache au propre ſens des termes, & à l'autre conſideration de la langue dans laquelle on écrit qui exige, qu'on prepare, & qu'on lui amene, pour ainſi dire, les choſes plus proportionnées à ſon uſage, comme le mot de Traduction ſemble même le ſignifier. Je ſai qu'on m'objectera qu'Horace entend parler de l'imitation, & non pas de la Traduction: j'en conviens: mais je réponds que quand on m'accuſeroit d'avoir plûtôt imité Virgile, que de l'avoir traduit, je ne

m'en

m'en offenſerois point, ſi j'avois aſſez bien reüſſi, pour faire dire que mon imitation eſt exacte dans le ſens, dans l'eſprit de ce grand homme, & dans ſa divine expreſſion.

Je * paſſerai avec ce mot à la derniere choſe qui me reſte à dire, a ſavoir que de mille perſonnes qui jugent de l'eſprit d'un Ouvrage, & de la juſteſſe des penſées avec aſſez de fineſſe, à peine s'en trouve-t-il un très-petit nombre qui juge de même de l'excellente expreſſion. Cependant il y a bien de la difference entre la ſimple conception des choſes, & la maniere de les dire. Ceux qui trouvent peu d'eſprit dans Virgile, à cauſe qu'il penſe toûjours dans le bon ſens, & qu'il ne s'écarte jamais de la nature, ſont de cette Secte malheureuſe, qui eſt ſi ſenſible aux attraits de l'éloquence. Je mets au même rang ceux qui ne peuvent ſentir le tour qu'il donne à ſes penſées & à ſes vers, ni le choix, ni la beauté de ſes termes. On y doit mettre encore ceux qui ne peuvent diſtinguer ſes expreſſions d'avec les expreſſions de ceux qui l'ont precedé ou ſuivi; & qui ſur ce fondement l'accuſent d'avoir dérobé aux premiers une notion quelquefois aſſez commune, comme une comparaiſon qui ſe preſente aux yeux de tout le monde, ou une deſcription dont l'idée ſe conçoit facilement. On y doit mettre ceux qui s'imaginent que les Poëtes qui l'ont ſuivi, ont parlé auſſi-bien que lui, parce qu'ils ont dit la même choſe. Si le monde n'étoit compoſé que de ces gens-là, les grands

* *XXV. De la beauté de l'expreſſion que peu de monde connoit.*

grands Poëtes auroient bien perdu leur peine. Si Virgile au jugement des plus Doctes, n'eſt pas moins admirable en ce qu'il n'a pas voulu dire qu'en ce qu'il a dit : s'il a pris plaiſir à tirer de l'or du fumier d'Ennius, il ne faut pas s'étonner que ce ſoit un ſoin & un art que les petits & les mediocres eſprits n'admirent gueres. Car encore que j'aye dit au commencement de ce diſcours, que ceux-ci ne s'attachent qu'aux figures qui les touchent & les piquent, & que ceux-là ne peuvent aller plus loin que les mots, je ne les croi pas pourtant juges de l'expreſſion ; parce que ce n'eſt pas en cela ſeulement que j'en fais conſiſter la beauté. Je comte encore pour beaucoup la pureté de la phraſe, auſſi-bien que celle des mots, la netteté de la conſtruction, le tour du vers & de la periode, une certaine hardieſſe qui a ſes bornes, une grande délicateſſe, & une politeſſe qui ne ſe peut exprimer juſqu'où ces deux ſortes de Juges n'ont garde de s'élever, puiſque de grands Auteurs même n'ont pû y parvenir. Par les exemples que nous avons de beaucoup d'Ouvrages de nôtre ſiecle, il y en a qui ont tout donné à l'invention, & rien du tout à l'expreſſion ; & d'autres qui au contraire ont entierement negligé l'invention, pour donner tout à l'art de bien écrire, ſoit par la foibleſſe de leur genie, ſoit par un ſcrupuleux rafinement de Grammaire. Cependant il n'y a point à choiſir entre ces deux extrêmitez, & aſſurement un beau genie ſans art, fera encore de plus belles choſes, que le plus grand art du monde ſans genie. C'eſt dommage auſſi qu'un grand Poëte neglige l'expreſſion. Ceux qui ont le plus de reputation en

ce

ce ſiecle, ſont de ce caractere là plûtôt que de l'autre : & j'aimerois mieux à leur exemple avoir eu de belles & de hautes conceptions qu'ils n'ont pas ſi bien exprimés, que d'avoir employé un grand ſoin, & un long-temps pour en exprimer de mediocres. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un grand malheur, ce me ſemble, de ne pouvoir ſentir cette difference : mais outre que je ne prétens pas qu'elle ſoit dans mon Ouvrage ; il ne me ſieroit pas bien d'en faire des preceptes, les ayant ſi mal ſuivis.

Enfin, comme j'ai plûtôt fait cette Preface, pour témoigner mon admiration pour Virgile, que pour ma juſtification ; je n'en dirai pas davantage ; bien qu'il fût aſſez à propos d'ajoûter quelque choſe de la verſification Françoiſe. J'ai fait beaucoup de reflexions ſur ce ſujet, dans le long-temps que j'y ai employé : mais quand mon deſſein ſeroit d'en parler, il vaudroit mieux en faire un traité à part, que d'allonger encore celui-ci. Quand j'ai pris la reſolution de m'expoſer au public, je me ſuis ſoûmis à ſa cenſure ; & ayant ſuivi de ſi loin ceux qui m'on precedé, je ne prétens pas de donner pour exemple à ceux qui ſont à venir.

IN NOBILISSIMI SEGRESII

ELEGANTISSIMA OPERA.

NATUS & eſt Cadomi, dudum quem regia novit
Sincero candore, & vita inſignis honeſta,
Sermoníſque ſciens Aulæ, purique nitoris
SEGRESIUS, numeris aures qui mollibus implet,
Dum calamo teneros Paſtorum luſit amores.

Altius inde tuba clangente horrentia Matris
Bella ſonans, divinum auſo felice Maronem
Ore loqui edocuit Franco, tentaverat ante
Succeſſu quod nemo pari.

ANTONIUS HALLÆUS.

Me verò primùm dulcet ante omnia Muſæ.

TABLE

TABLE GENEALOGIQUE
DES
ROIS DE TROYE.

1 SCAMANDRE Roi de Crete qui s'établit en Phrygie. — JUPITER. — ATLAS.

2 TEUCER ou TEUCRUS. — CORITUS Roi d'Hetrurie qui épousa ELECTRA fille d'ATLAS. — ELECTRA, SICULUS Roi d'Esp.

3 BATEA mariée à DARDANUS. — DARDANUS qui ayãt tué son frere JASIUS, s'enfuit d'Italie & vint en Asie où il bâtit Ilion. — JASIUS frere de DARDANUS, & Pere de

4 — ERICTHONIUS, CALLIROE. — CORYBANTE qui regna en Hetrurie par l'expulsion de DARDANUS qui en fut chassé par SICULUS leur oncle maternel

5 — TROS qui donna le nom aux Troyens, épousa ACALIS fille d'EUMEDES.

6 ILUS — GANIMEDE enlevé par Jupiter. — ASSARACUS mari de CLITIDORE.

7 L'AOMEDON. — CAPYS qui épouse NAYS, Nymph.

8 PRIAM, HECUBE. — HESIONE, donnée pour recompense à THELAMON. — THITON, CLYTION, ICETAON, LAMPUS. — ANCHISE, Amant de VENUS.

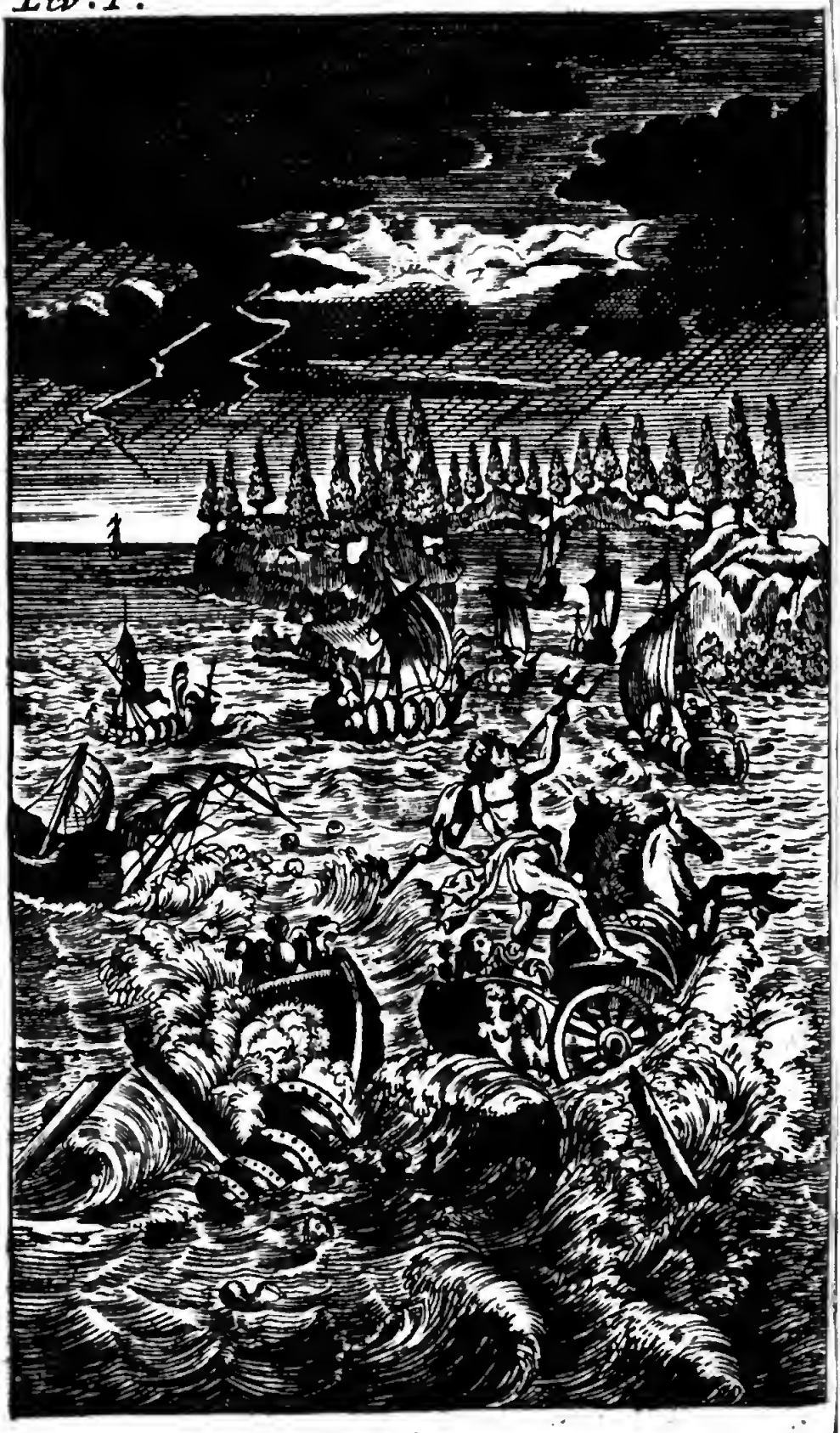
9 HECTOR, ANDROMAQUE. — PARIS, DEIPHOBE, TROILE, POLIDORE, CHAON, HELENUS, &c. — ILIONE Reine de Thrace, CREÜSE femme d'ENÉE, POLIXENE, CASSANDRE, &c. — ENÉE épousa CREÜSE, fille de PRIAM.

10 ASTYANAX. — ASCAGNE, ou JULE, fondateur de la maison des JULES patriciens Romains.

STACE livre XII. de ſa Thebaïde.

Nec tu divinam Æneïda tenta,
Sed longe ſequere, & veſtigia ſemper adora.

L'ENEIDE


1

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE PREMIER.

DANS la fleur de mes ans, à l'ombrage des Haiſtres,
Je faiſois reſonner mes Airs doux & champeſtres ;
Depuis abandonnant les Monts & les Foreſts,
J'enſeignai l'art fecond de la blonde Cerés,
Au Laboureur avare œuvre utile & plaiſante :
Mais j'entonne aujourd'hui la Trompette éclatante.
Je chante les combats, & paſſe aux champs de Mars
En faveur du Troyen, qui par mille hazards
Genereux fugitif aborda l'Auſonie,
Et vainqueur éleva les murs de la Lavinie.
Long-temps il éprouva le celeſte courroux ;
Long-temps dans les tranſports d'un ſouvenir jaloux,
Junon le pourſuivit, & ſur mer, & ſur terre,

Et lui fit reſſentir tous les maux de la guerre ;
Avant qu'il pût fonder ſa Ville aux champs Latins,
Et de ſes Dieux errans y fixer les deſtins,
Par qui la gloire d'Albe eſt encore vivante,
Le Tybre redoutable, & Rome triomphante.
Muſe, raconte-moi, quel crime, ou quel mal-heur
De la Reine des Cieux irrita la douleur ?
Mît en bute aux fureurs d'une haine implacable
Un Monarque pieux, un Heros équitable :
Ces aveugles couroux, ces tranſports furieux
Peuvent-ils, juſqu'au Ciel, troubler l'ame des Dieux ?
Vers les ſables brûlans de l'Africain rivage,
Furent les murs hautains de l'antique Carthage,
Colonie autrefois des riches Tyriens,
Ville ardente à la guerre, & floriſſante en biens.
Junon lui confioit, & ſon char, & ſes armes ;
L'agreable Samos pour elle eut moins de charmes ;
Et ſon plus doux eſpoir, ſi le ſort l'eut permis,
Fut de voir tout le monde à Carthage ſoûmis.
Mais apprenant, qu'un jour elle ſeroit la proye
Du peuple, qui naîtroit des ruïnes de Troye,
Que l'honneur de la guerre, & le pouvoir ſans fin
Etoit déja promis à l'Empire Latin ;
Tel des Parques étoit l'Arrêt irrevocable !
Elle ſent dans ſon cœur un dépit indomptable ;
Et ne peut oublier combien en mille aſſauts
Sa faveur pour les Grecs lui coûta de travaux.
Le rapt de Ganimede irrite ſon courage ;
Sa beauté mépriſée, impardonnable outrage,
De l'amoureux Paris le fatal jugement,
Contre tous les Troyens l'anime inceſſamment ;
Et livre à ſa colere en vengeance fertile
Ces reſtes mal-heureux de la fureur d'Achille
Repouſſez en tous lieux par le ſort conjuré

Des

Des rivages fleuris du Tybre desiré.
Depuis long-temps erroit leur flote vagabonde,
Le rebut de la Terre, & le joüet de l'Onde;
Et sur la vaste horreur des gouffres écumeux
Ils ne sembloient chercher qu'un naufrage fameux;
Tant étoit l'entrepriſe, & penible, & hautaine
De fonder la grandeur de la Race Romaine.
Non loin de la Sicile, & par un temps ſerain,
Leurs Nefs fendoïent les flots de leur tranchant airain,
Et la voile étenduë, & le vent favorable
Rempliſſoient tous les cœurs d'un eſpoir agreable:
Junon, qui conſervoit un dépit plein d'aigreur,
Sentit, à cet objet, rallumer ſa fureur.
Ont-ils vaincu, dit-elle, & ma haine impuiſſante
Verra-t-elle aborder leur flote triomphante?
Je ne puis l'écarter du rivage Latin,
Et par tout je me trouve eſclave du deſtin.
Qui ne ſait, que Pallas pour mettre Ajax en poudre,
Sur la flote des Grecs a pû lancer la foudre,
A pû la diſſiper, l'abîmer ſous les eaux?
Pour le crime d'un ſeul, perdre mille vaiſſeaux?
Tout percé, tout brûlant ſa colere implacable,
Dans un noir tourbillon enleve le coupable,
Et le précipitant par d'inhumains efforts
Aux pointes d'un rocher elle briſe ſon corps.
Et moi Reine des Dieux du Ciel & de la Terre,
Moi, la femme, & la ſœur du Maître du Tonnerre,
Je combats contre un Peuple en tous lieux étranger,
Et depuis tant d'Hyvers je ne puis m'en vanger.
Qui me reconnoître deſormais pour Deeſſe,
Et qui craindra Junon après tant de foibleſſe?
Roulant ces ſoins divers dans ſon cœur irrité,
Son char paſſe les airs d'un vol précipité,
Et vient aux creux rochers des Eoliques plages,

Le nebuleux ſejour des vents & des orages.
Là, le Dieu qui regit ces ſujets mutinez
Les domte, les enferme, & les tient enchaînez.
Ils grondent ſous ces monts, ils ſe livrent la guerre;
Pour ſe faire paſſage, ils ébranlent la Terre:
Ils tremblent toutefois à l'aſpect de ce Roi,
Qui reprime leur fougue, & leur donne la Loi:
Sans cet ordre éternel de l'arbitre du Monde,
Leur rage confondroit le Ciel, la Terre & l'Onde;
Cruels Tyrans de l'air & du moite élement,
Ils n'aiment que le trouble & le dereglement:
Mais ils ont pour priſon ces grottes tenebreuſes;
Reſſerrez ſous ces Monts & dans ces roches creuſes,
Le puiſſant Jupiter leur donne un Souverain,
Qui leur lâche, à ſon ordre, ou leur retient le frein.
Ce Souverain Monarque eſt le ſuperbe Eole;
C'eſt à lui que Junon adreſſe ſa parole.
Toi qui reçeus des vents le Scepte imperieux
Par le Roi des Mortels & le Pere des Dieux,
Les Troyens fugitifs, ces objets de ma haine,
Avec leurs Dieux vaincus fendent la mer Tyrrene,
Bravent inſolemment tous mes divins efforts,
Et tranſportent Pergame aux Italiques bords.
Abandonne à tes vents les campagnes ameres;
Pourſui, diſperſe, abîme, & Noches & Galeres;
Ainſi je te promets le ſort le plus heureux
Dont ſe puiſſe flater un eſpoir amoureux:
De mes Nymphes l'honneur, l'aimable Deiopée
D'un doux trait de ſes yeux a ton ame frappée;
Tu l'aimes, elle eſt belle, & j'en puis diſpoſer;
Penſe, pour me ſervir, que tu dois tout oſer.
Eole lui répond. Commandez grande Reine,
C'eſt à moi d'obeir, & j'obeï ſans peine;
Je regne ſur les vents, je dompte leur courroux;
Mais

Mais tout ce grand pouvoir ne me vient que de vous :
Par vous, j'ai toûjours eu Jupiter favorable ;
Par vous, il me fait ſeoir à ſa celeſte table.
Il dit, & d'un grand coup il renverſe le mont ;
Echo dans les vallons, à ce grand coup répond
Des prompts Enfans de l'air la mutine cohorte
Du moindre jour ouvert, s'ouvre une large porte ;
Ils ſortent tous en foule, & ce gros bataillon
Eleve dans ſa courſe un épais tourbillon.
La Terre eſt émûë : ils paſſent ſur les ondes ;
La mer en void ouvrir ſes entrailles profondes ;
Eure le redoutable, Aquilon le neigeux,
Et l'humide Africain plus que tous orageux
Changent l'azur poli des liquides campagnes,
En rochers écumeux, en bruyantes montagnes.
Des cordages, des cris, ſoudain ſifle le bruit ;
Sous un nuage épais, le Ciel, le jour s'enfuit ;
La nuit vient, l'éclair brille, & le tonnerre gronde,
Tout preſente la mort aux yeux de tout le monde.
Enée en eſt ſurpris, il leve au Ciel les yeux,
Et deplore, en ces mots, ſon ſort injurieux.
O trois & quatre fois mort bien-heureuſe & belle,
La mort de ces Troyens, qui d'une ardeur fidelle
Combattant près des murs de leur triſte Cité
Aux yeux de leurs parens perdirent la clarté !
Pourquoi fils de Tydée, aux combats indomptable,
N'ai-je fini par toi mon deſtin lamentable ?
Que par les traits d'Achille avec le grand Hector,
Qu'ainſi que Sarpedon, ou mille autres encor
N'ai-je achevé ma courſe aux beaux champs de Phrygie
Du ſang même des Dieux, par tant de fois rougie ;
Où le fier Simoïs roule encore les os,
Les caſques, les pavois de tant de grands Heros.
A ces mots l'Aquilon s'entonne dans les voiles ;

Pouſſe avecque fureur les flots juſqu'aux étoiles ;
La rame rompt aux mains du Nocher rebuté,
La nef tourne la prouë, & prête le côté ;
Et le Pilote cede à la vague aboyante,
Qu'il void, comme un grand mont, ſur ſa tête pendante.
Elevez ſur ces monts, les uns touchent aux Cieux
Les autres abîmez par un choc furieux,
Entre les flots béans apperçoivent la terre :
Juſqu'au ſable profond les Vents livrent la guerre.
Borée attaquant ſeul trois des plus grands Vaiſſeaux
Les pouſſe ſur un Roc caché deſſous les eaux :
Trois autres ſur un banc, par l'Eure impitoyable,
Demeurent enfoncez ſous des monceaux de ſable.
Oronte, Chef hardi des adroits Lyciens,
Du plus haut de ſa poupe encourageoit les ſiens ;
D'un front audacieux il brave la tempête ;
Le flot qui s'en émût, s'éleve ſur ſa tête,
Creve, & tombe ſur lui, montre un abîme ouvert ;
La nef tourne trois fois, diſparoît, & ſe perd.
Peu du gouffre profond reviennent à la nage,
Sur les flots ſont épars les débris du naufrage :
Le puiſſant Galion du valeureux Abas,
Celui qui porte Achate intrepide aux combats,
La Nef d'Ilionée, & la Nef que commande
Alethés le plus vieux de la Troyenne bande,
De l'orage battus, deçà, delà jettez,
Et tourmentez du choc, s'ouvrent de tous côtez.
Neptune cependant, au bruit que font les Ondes,
S'éveille & ſe courouce en ſes Grottes profondes ;
Sent ſon vaſte Palais émû de toutes parts,
Paroît, & ſur les flots attache ſes regards.
De l'invincible Enée il void toute la Flote
Abandonnée aux Vents par le triſte Pilote ;
Il void l'Orage affreux, & par tant de fureur

Il reconnoît la haine & l'eſprit de ſa Sœur.
Approche ; Eure, dit-il, & toi mutin Zephire ;
Et par ce fier propos leur exprime ſon ire.
Qui vous rend ſi hardis, Sujets ſeditieux ?
Eſtes-vous Souverains de la Terre & des Cieux,
Pour venir ſans mon ordre exciter un orage,
Et juſques ſur mon Thrône exercer vôtre rage ?
Inſolens .... (mais il faut mes Ondes applanir)
Abſous pour cette fois, tremblez pour l'avenir :
Fuyez vers vôtre Maître, & lui faites entendre,
Qu'à l'Empire des Mers il ceſſe de pretendre,
Que par le choix du ſort le Trident n'eſt qu'à moi ;
C'eſt parmi vos Rochers qu'il peut faire le Roi.
Là peut tenir ſa Cour le Dieu qui vous gouverne,
Et ſur ſes Vents enclos regner dans ſa Caverne.
A peine il a parlé, qu'il rend le calme aux Flots,
Le jour à l'Univers, l'eſpoir aux Matelots.
Avecque les Tritons, les Nymphes ſecourables
Dégagent les Vaiſſeaux, des Rochers & des Sables ;
Mêmes où le danger eſt le plus évident,
Neptune les ſecourt d'un coup de ſon Trident ;
Et volant ſur ſon Char par les humides plaines ;
A ſes Chevaux marins abandonne les rênes.
Tel devient d'un grand Peuple un ſoudain mouvement.
Ce Monſtre forcené dans ſon emportement
De grais, & de tiſons forme un épais nuage ;
Croit tout juſte, oſe tout, de tout arme ſa rage ;
Mais ſi quelque homme grave à l'air imperieux
S'offre, & mêle ſa voix aux cris ſeditieux ;
On s'arrête, on l'écoute ; & ſa bouche éloquente
Adoucit la fureur de la foule inſolente.
De la Mer irritée ainſi ceſſa le bruit ;
Devant Neptune ainſi la Tempête s'enfuit.
Les Troyens vont cherchant les plus proches Rivages,

Et ſe trouvent portez vers les Lybiques Plages.
Au lieu le plus deſert de ce ſauvage Bord,
Sous ſa pointe avancée une Iſle fait un Port,
Cache un Golphe paiſible, où l'inconſtant Nerée
N'a jamais troublé l'Onde en tout temps azurée.
Deux Montagnes autour s'élevent juſqu'aux Cieux,
Et font taire des Flots les abbois furieux;
Une haute Foreſt de ſes feüillages ſombres,
Couronne leur ſommet, & porte au loin ſes Ombres:
La Nature au deſſous forme un Antre plaiſant,
Où d'une eau claire & vive eſt le criſtal luiſant,
Qui ſur un gravier d'or excite un doux murmure,
Alentour d'un long banc de mouſſe & de verdure,
Où laiſſant quelquefois leur humide ſejour,
Les Nymphes à Thetis viennent faire leur Cour.
Jamais l'anchre en ce Bord n'enfonça dans les ſables;
Jamais Nef n'eut beſoin d'y déployer ſes cables;
Avecque ſept Vaiſſeaux de ſa Flote reſtez,
Le grand Enée aborde en ces lieux écartez;
Auſſi-tôt les Nochers s'élancent ſur la Plage,
Les ſoldats fatiguez s'étendent ſous l'Ombrage,
Goûtent l'air de la Terre, & dans le doux repos,
L'aiſe d'être échappez à la fureur des Flots.
Les uns d'un dur cailloux font voler la flammêche,
Vive la font tomber ſur une feüille ſeche,
Lui donnent nourriture, & toûjours l'augmentant,
Allument ſur la rive un braſier éclatant.
D'autres des bleds moüillez reparent le dommage,
Les tirent des vaiſſeaux, les ſechent au rivage,
Sous le peſant rocher pulveriſent le grain,
Rendent les fours ardens, & preparent le pain.
Leur grand Roi cependant au plus haut de la dune,
Attache ſes regards ſur les champs de Neptune,
Etend au loin ſa veuë, & cherche ſur les eaux
Son

Son peuple diſperſé dans ſes autres vaiſſeaux.
La nef du fort Capys, la galere d'Anthée,
Ou celle de Cayque à la poupe argentée.
Sur la face des mers, rien ne s'offre à ſes yeux:
Il void trois Cerfs errans dans ces ſauvages lieux;
Une harde nombreuſe apparoît à leur ſuite,
Les reconnoît pour Chefs, marche ſous leur conduite:
Avec eux va paiſſant par les ſombres vallons,
Ou bondit après eux ſur la croupe des monts.
Enée à cet objet ſe retourne, & ſe hâte,
Prend l'arc, & le carquois de ſon fidèle Achate,
Fait tomber les trois Cerfs ſous l'effort de ſes traits,
Pourſuit le reſte épars dans le bocage épais;
Et contre ces grands corps à la ſuperbe téte,
Ne ceſſe de ſes dars la ſoudaine tempête,
Que ſept ne tombent morts; que par un ſors fatal
Il n'en rende le nombre à ſes vaiſſeaux égal.
Il réjoint les Troyens campez ſur le rivage;
Leur étale ſa proye, entre tous la partage
Avec le vin fumeux, qu'en ſe quittant au port,
Aceſte ce bon Roi fit porter dans ſon bord.
Il les anime tous, les plaint, & les conſole;
Puis d'un ton élevé prend ainſi la parole.
Fidelles compagnons de mon triſte deſtin,
De tant, & tant de maux nous trouverons la fin.
Par tant de regions, ſur tant de mers diverſes,
Nous avons enduré de plus rudes traverſes:
Nous avons affronté Scylle aux chiens devorans.
Nous avons entendu ſes rochers murmurans;
Des Cyclopes cruels vû les affreux viſages,
Et navigé leur mer ſi feconde en orages
Banniſſez la terreur, Troyens, raſſeurez-vous;
Ce ſouvenir amer un jour nous ſera doux.
Aux beaux champs, où ſeront nos miſeres bornées,

Renaîtront

Renaîtront d'Ilion les douces deſtinées.
Amis, reſervons-nous pour un ſi grand eſpoir,
La promeſſe des Dieux nous permet de l'avoir.
Ayant fini ces mots, il veut que l'allegreſſe
De ſon Auguſte front écarte la triſteſſe;
Qu'un doux ſoûris aux ſiens promette un ſort meilleur:
Mais ſon cœur au dedans eſt preſſé de douleur.
Avide de la proye eſt la Troupe affamée,
Ils dépoüillent les Cerfs ſous la verte ramée:
Des broches par morceaux, les percent tout tremblans;
Plongent les rouges chairs dans les airains boüillans;
Entretiennent autour la flâme petillante,
Puis devorent leur chaſſe encor toute ſanglante:
Se rempliſſent de vin, & ſur l'herbe étendus
Déplorent à l'envi leurs Compagnons perdus;
Ou tenant leur ſalut hors de toute apparence,
Ou couſervant pour eux une foible eſperance.
Leur grand Chef entre tous, d'Oronte plaint la mort,
Plaint Amyque, & Gyas, incertain de leur ſort:
Une vive douleur l'agite & le tourmente
Pour le vaillant Lycus, pour le brave Cloante.
Tels étoient leurs penſers: quand du plus haut des Cieux,
Jupiter jette l'œil ſur ces terreſtres lieux;
Parcourt les nations, les mers & les rivages,
Puis fixe ſes regards ſur les Lybiques plages.
Comme il roule en ſon cœur cet important ſouci,
Venus, les yeux en pleurs, l'abordе, & parle ainſi.
Arbitre ſouverain du Ciel & de la Terre,
Dieu, le plus grand des Dieux, & maître du tonnerre!
Quel forfait ont commis Enée & ſes Troyens,
Que dans le doux eſpoir des bords Auſoniens,
Après tant de perils ſur la terre & ſur l'onde,
Ils ſe trouvent encor bannis de tout le monde?

Pour

Pour eſſuyer mes pleurs, cent fois tu m'as promis
Que Rome ſe verroit tous les peuples ſoûmis;
Qu'à ſes Chefs valeureux yſſus du ſang de Troye,
Le Deſtin donneroit tout l'Univers en proye,
Immuable en tes Loix, qui te change aujourd'hui?
Jadis ce doux penſer conſoloit mon ennui,
Quand je vis tomber Troye, & crus dans ſa ruïne
D'un Regne plus puiſſant voir l'illuſtre origine;
Même ſort cependant la pourſuit en tous lieux,
Quand finiront ces maux, grand Monarque des Dieux?
Antenor qui des Grecs échappa la furie,
Parvint aux derniers bords de la mer d'Illirie;
Vid des Liburniens le Royaume écarté,
La ſource du Timave, & ſon cours argenté;
Où la mer s'avançant par neuf bouches fameuſes,
Pouſſe avec rant de bruit ſes ondes écumeuſes.
Il y fonde Padouë, en paix y rient ſa Cour,
Et void ſon peuple heureux dans ce plaiſant ſejour.
Nous que tu reconnois pour ta race immortelle,
Nous, qu'admet dans les Cieux ton amour paternelle,
Par l'ire de Junon, vagabonds ſur les eaux,
Voyons loin d'Iralie emporter nos vaiſſeaux;
D'une vertu ſi rare, eſt-ce la recompenſe,
Et des ſceptres promis l'infaillible aſſurance?
Le Pere-tout-puiſſant des Hommes & des Dieux,
Soûrit à la Deeſſe, & ſe montre à ſes yeux:
Avec ce front ſerein qui chaſſe les nuages,
Qui de ſon Thrône auguſte écarte les orages;
Il lui donne un baiſer, & lui répond ainſi.
Deeſſe de Cythere, appaiſe ton ſouci;
Le ſort ne peut changer; dans l'illuſtre Auſonie;
Ton fils élevera les murs de Lavinie;
Bien-tôt tu le verras de ces auguſtes lieux
Revêtu de ſplendeur, s'élever dans les Cieux.

Là (car pour ſoulager une amitié ſi tendre,
Je veux bien du deſtin les grands ſecrets t'apprendre)
Il ſera le vainqueur de cent peuples vainqueurs;
De cette gent farouche adoucira les mœurs;
Avant que trois moiſſons jauniſſent les campagnes;
Avant que trois Hyvers blanchiſſent les montagnes.
Aſcagne ſon eſpoir, & ſon ſang genereux,
Qui d'Jule aujourd'hui porte le nom heureux,
Laiſſera Lavinie encore en ſa naiſſance,
Et ſur Albe la longue étendra ſa puiſſance:
Pendant que trente fois le bel aſtre du jour,
Par ſon oblique soute accomplira ſon tour.
Le ſang du grand Hector au gré des deſtinées,
Dans Albe ayant regné par trois fois cent années;
La Veſtale feconde engendrera de Mars
Les gemeaux premiers Chefs d'un peuple aux champs épars.
Nourriſſon d'une louve, & fils de la Veſtale,
Romule fondera la ville Martiale,
Nommera de ſon nom ce peuple belliqueux,
Et ce peuple par tout rendra ſon nom fameux.
Sa grandeur par les mers ne ſera point bornée;
Les ans ne verront point ſa gloire terminée.
Celle à qui ces Romains ont cauſé tant d'ennui,
Que ciel, & terre, & mer bouleverſe aujourd'hui;
Junon changeant ſa haine en malheurs ſi feconde
Les verra ſans regret maîtres de tout le monde.
Tel fut, tel eſt mon ordre: & le beau jour luira,
Que la ſuperbe Argos à ſon tour gemira.
Ceſar, ſang des Troyens, plus renommé qu'Hercule,
Ce Jule deſcendu de ton aimable Jule,
Ce grand Ceſar naîtra, dont le nom glorieux
Doit remplir l'Univers, & voler juſqu'aux cieux;
Vainqueur de l'Orient, & par tout indomptable,

Un

Un jour tu le verras à ma divine table
Boire le doux nectar avec les Immortels ;
Et comme eux, des humains recevoir des autels.
Alors la ſainte Foi gouvernera la terre ;
Clorra de cent verroux les portes de la guerre ;
Et la Fureur impie enchaînée au dedans,
En vain rongeant ſes fers de ſes cruelles dents,
Et par ſes cris affreux rappellant le carnage,
Au fond d'un noir cachot écumera de rage.
A ces mots, du plus haut de l'olympe étoilé,
Il dépêche ici-bas ſon Meſſager aîlé ;
De crainte, que Didon du deſtin incertaine
N'éloigne les Troyens de la Terre Africaine.
Mercure prend ſon vol, ſon vol promt & leger ;
Il fend les airs, & vient en ce bord étranger,
S'acquitte de ſon ordre, & bien-tôt dans Carthage
Adoucit par ſon art l'ame la plus ſauvage :
Et la Reine ſur tous prend pour ces malheureux
Les nobles ſentimens d'un eſprit genereux.
Mais le pieux Enée en cette ſolitude
Roule dans ſon eſprit ſa triſte inquietude :
A peine il apperçoit les premiers traits du jour,
Qu'il veut ſavoir quel eſt ce barbare ſejour ;
Voir s'il eſt habité ; car au long de la plage,
Tout ce qu'il en découvre eſt inculte, & ſauvage.
Prenant donc en ſa main deux dats au large fer,
Il laiſſe ſes vaiſſeaux au bord de cette mer,
A l'abri des vieux Pins de la ſombre montagne ;
Entre dans la foreſt, Achate l'accompagne :
Quand Venus déguiſant ſes celeſtes appas,
Au milieu de ces bois s'offre devant ſes pas.
Telle, une jeune Vierge eſt dans Lacedemone,
Telle eſt aux champs de Thrace une belle Amazone,
Qui preſſant du talon un courſier écumeux,

Paſſe

Paſſe en legereté l'Hebre au cours ſi fameux,
Sur les lys de ſon ſein on void ſes treſſes blondes
Au gré des doux Zephirs floter en groſſes ondes;
Chaſſereſſe, elle avoit le brodequin chauſſé,
Le carquois ſur le dos, & le bras retrouſſé.
N'avez-vous point, dit-elle, autour de ces montagnes
Rencontré par hazard une de mes Compagnes,
Courant l'arc en la main, & preſſant de la voix
Un Sanglier qui fuït au travers de ces bois?
Ainſi parle au Heros la Reine de Cythere;
Ainſi répond Enée à ſa divine mere,
Nous ignorons quel eſt l'objet d'un ſoin ſi doux,
Mais qu'il doit être beau, s'il l'eſt autant que vous!
Objet, que je ne ſai comment nommer encore,
Et qui déja pourtant dans mon ame j'adore;
Car ſans doute à vous voir avecque tant d'appas,
Les mortelles beautez ne vous égalent pas.
Nymphe donc, ou Deeſſe, ou la chaſte Diane;
Ne vous offenſez point des regards d'un profane,
Et daignez par pitié de tant d'adverſitez
Nous apprendre en quel lieu le ſort nous a jettez.
Reduirs par la tempête en l'état où nous ſommes,
Nous errons ſans connoître, & les lieux, & les hommes.
Je veux à l'avenir au pied de vos autels,
Vous rendre les devoirs qu'on rend aux Immortels.
La Deeſſe répond. De cet honneur inſigne,
Genereux étranger, je me confeſſe indigne:
Mon habit te ſurprend; mais c'eſt ainſi qu'à Tyr
Les filles de mon âge aiment à ſe vêtir.
Ici ſont les confins du Punique rivage;
Didon fuyant ſon frere, y regne dans Carthage;
Et contre un peuple ardent au dur mêtier de Mars,
Releve d'Agenor les antiques ramparts.

Trop

Trop longue & trop mêlée en ſon hiſtoire entiere ;
Je t'en veux ſeulement éclaircir la matiere.
Sichée, après le Roi, le plus puiſſant de tous,
Brava mille rivau, & devint ſon époux ;
L'amour qu'il lui porta fut tendre, fut extrême,
Et preſque enfant encore, elle l'aima de même.
Pigmalion ſon frere, indigne de ſon ſang,
Du Roi mort occupa ; mais ſoûtint mal le rang.
Impie, avare, & lâche, ô fureur ſans exemple !
Il poignarde en ſecret Sichée, & dans le Temple ;
Plus traitre encore, il montre une fauſſe douleur ;
Il vient pleurer ſon crime avec ſa triſte ſœur :
Et pendant qu'il ravit leurs richeſſes immenſes,
L'abuſe, & l'entretient de vaines eſperances.
Mais dans l'obſcure nuit, l'ombre de ſon époux
S'apparoît, lui montrant ſon ſein percé de coups,
Les autels teints de ſang, ſon corps ſans ſepulture,
Et lui démêle au long ſa tragique avanture.
Il l'anime au départ par de preſſans diſcours ;
A l'utile conſeil ajoûte un prompt ſecours ;
Sous terre il lui découvre un treſor innombrable :
Sans bruit Didon s'aprête à la ſuite honorable ;
Ce qui hait le Tyran, avec elle eſt d'accord ;
On conſpire, on ſurprend les Navires au port ;
On y tranſporte l'or de l'avare Monarque ;
Le vent eſt favorable ; on ſe ſauve ; on s'embarque ;
Une femme conduit ce deſſein glorieux :
Et libre, & triomphante elle aborde en ces lieux,
Où l'on void juſqu'au Ciel s'élever ſon ouvrage,
Les orgueilleuſes tours de la noble Carthage.
Mais toi, quel eſt ton ſort, ta race & ton deſſein ?
Arrachant un ſoûpir du profond de ſon ſein,
En ces mots, le Troyen répond à ſa priere.
Le jour me manqueroit plûtôt que la matiere,
Nymphe,

Nymphe, s'il vous faloit conter tous nos travaux;
Et le cours ennuyeux de tant, & tant de maux.
Si de Troye en ces lieux on a ſçû la ruïne,
Troye étoit ma patrie, & ma haute origine:
Par les vents, par les mets ſi long-temps agitez;
La tempête en ces bords enfin nous a jettez.
Dans ma flote, avec moi, j'emporte de Pergame
Les Dieux que j'ai ſauvez du fer & de la flâme;
Je ſuis le Prince Enée, illuſtre en pieté,
Illuſtre par mon bras aux combats redouté:
Race de Jupiter, & guidé par ma Mere,
L'immortelle beauté qu'on adore en Cythere,
Je cherche aux bords fameux du grand fleuve Latin
La gloire reſervée à mon noble deſtin.
Sur vingt nefs commença ma courſe vagabonde;
Je n'en ſauve que ſept de la fureur de l'onde;
Et d'Europe, & d'Aſie éloigné par les Mers,
Hors d'eſpoir de ſecours j'erre dans ces deſerts.
Alors l'interrompant par ſa douce parole,
La divine Cypris, le flate & le conſole.
Croi-moi, qui que tu ſois; ton abord en ces lieux,
M'apprend que tu n'es point des-agreable aux Dieux:
Marche d'un pas hardi vers la ville prochaine;
Avance ſans rien craindre, au palais de la Reine;
Je t'annonce des tiens infaillible retour;
Tes nefs ſeront au port avant la fin du jour;
Si mon pere ſavant dans les choſes futures,
Ne m'apprit pas en vain le ſecret des Augures.
Voi douze cygnes blancs, que du plus haut de l'air,
Naguere pourſuivoit l'oyſeau de Jupiter;
Voi comme aprés le choc, en grand cercle ils s'étendent,
Planent en s'égayant, s'élevent, puis deſcendent;
Et des aîles battant, d'un mouvement leger

Chantent

Chantent l'aiſe qu'ils ont d'être hors du danger.
Ainſi de tes Troyens la boüillante jeuneſſe
Pouſſe ſur tes vaiſſeaux de hauts cris d'allegreſſe ;
Soit qu'ils baiſſent la voile, ou jettent l'anchre au bord ;
Soit que le vent en poupe ils entrent dans le port ;
Marche, ſui cette route. A ces mots, la Deeſſe
De ſes rares beautez étale la richeſſe :
De ſes cheveux épars, s'exhalent dans ces lieux
Les exquiſes odeurs que reſpirent les Dieux :
Sa robbe ſe déploie, & la fait mieux paroître ;
Sa démarche divine enfin la fait connoître :
Son fils la void, qui fuit avec tous ſes amours,
Et la pourſuit dans l'air avecque ce diſcours.

O mere trop charmante, & plus cruelle encore,
Pourquoi te déguiſer à ton fils qui t'adore ?
Que ne m'eſt-il permis de te voir quelquefois,
Et d'oüir les vrais ſons de ta celeſte voix ?

Alors avec Achate, il marche vers Carthage ;
Mais Venus, en marchant les couvre d'un nuage,
D'un air qu'elle épaiſſit par un ſecret pouvoir,
Afin que voyant tout, nul ne les puiſſe voir :
Et s'envole ſoudain la mere des délices,
Rappellée à Paphos par mille ſacrifices ;
Dans ce Temple, où toûjours quelque Amant irrité
Accuſe dans ſes vœux quelque jeune beauté.

Guidé par le ſentier, le Troyen s'achemine ;
Et bien-tôt ſur ſa route il trouve une coline,
Qui commande la Ville, & découvre à ſes yeux
Du Temple, & du Palais la faîte audacieux.
Il void les hauts remparts s'élever dans les nuës,
Il arrive à la porte, entend le bruit des ruës,
Et contemple attentifs ces magnifiques toits,
De mal-heureux Peſcheurs cabanes autrefois.

Ardent à ſon labeur, le Tirien s'empreſſe ;

Les uns tracent les murs, hauſſent la forteresſe;
Les autres ſur les Loix affermiſſant l'Etat,
Des plus ſages Viellards compoſent un Senat;
D'autres creuſent le port, chacun choiſit ſa place,
Et par le ſoc tranchant s'en fait marquer l'eſpace:
En tous lieux retentit par l'Ouvrage nouveau,
Ou la mordante ſcie, ou le peſant marteau:
Là ſe fonde un Theatre, ici roule avec peine
La ſuperbe Colomne, ornement de la Scene.
Des abeilles on penſe admirer le travail;
Quand des fleurs du Printemps pillant le riche émail,
Les unes font la cire, aux ruches la ſuſpendent;
Les autres au dedans le doux nectar étendent;
Celle-ci vole aux champs; une autre à ſon retour
La décharge du faix, & s'en charge à ſon tour;
Leur peuple eſt trop nombreux; on ſonne la trompette;
L'eſſaim avanturier cherche une autre retraite;
Quelquefois tout décampe; & leurs fiers bataillons
Preſentent le combat aux pareſſeux freſlons;
Jamais d'oiſiveté dans leur petit empire.
Heureux, quiconque ainſi ſes Ouvrages admire,
S'écrie Enée alors, contemplant ces palais:
Il marche cependant dans le nuage épais,
Il avance, il approche, & lui-même s'étonne,
Que mêlé dans la foule, il n'eſt vû de perſonne.
Au centre de la ville étoit un bois plaiſant:
Ces peuples Tyriens dans la terre creuſant,
Soudain que ſur ces bords les jetta la tempête,
D'un cheval belliqueux y trouverent la tête;
Pour preſage aſſuré d'un peuple courageux,
Comme l'avoit promis un Oracle fameux.
A Junon dans ce bois Didon fondoit un Temple;
Avec étonnement le Troyen le contemple:
Par vingt degrez de bronze aux portes il parvient;

Les

Les portes font gronder l'airain qui les ſoûtient.
Là ſa douleur ſe calme, & là ſon cœur commence
A ſe laiſſer flater d'une douce eſperance:
Car pendant qu'en ce Temple il promene ſes yeux
Sur la riche matiere, ou ſur l'art curieux,
Il void peintes par ordre autour de ſes murailles,
Du fameux Ilion les ſanglantes batailles.
Des Atrides il void le couple belliqueux,
Achille encor plus brave & plus terrible qu'eux;
Il void le vieux Priam; & ſaiſi de triſteſſe,
A ſon fidéle Achate, en ces mots il s'adreſſe.
Quel climat aujourd'hui n'eſt plein de nos travaux?
Juſqu'en ces bords lointains on a pleuré nos maux;
On y priſe l'honneur, eſperons, & peut-êrre
Le bruit de tant d'exploits nous y fera connoître.
Sur ces divers Tableaux, ſources de ſes douleurs,
Il arrête ſes yeux humides de ſes pleurs.
Dans le premier qui s'offre, il void les Grecs en fuite;
La jeuneſſe Troyenne eſt âpre à leur pourſuite:
Dans cet autre, à ſon tour le Phrygien s'enfuit;
Juſqu'aux portes de Troye Achille le pourſuit.
Non loin, campe Rhœſus le jeune Roi de Thrace,
Qui de ſecourir Troye, avoit conçu l'audace:
On void dans ce Tableau ſon ſort infortuné;
On y void Diomede au maſſacre acharné,
Et les fameux courſiers enlevez de leur tente,
Avant qu'ils euſſent bû l'eau fatale du Xante.
Là tranſpercé d'un dard, Troïle deſarmé,
Fuit devant ſon vainqueur de colere enflâmé;
Renverſé de ſon char, enfant trop imbecille,
Pour oſer faire tête au redoutable Achille,
On le void emporté de ſes chevaux fougueux;
Par terre, & dans ſon ſang traînent ſes blonds cheveux;
D'une main toutefois il ſerre encor les rênes:

Le dard marque après lui ſa fuite ſur les plaines.
Là ſemble faire oüir au Temple de Pallas,
Ses vœux entrecoupez de funeſtes hélas
Des Dames d'Ilion la troupe effarouchée :
Pallas void leur miſere, & n'en eſt point touchée.
Achille autour des murs, trois fois traînant Hector,
De ſon corps le cruel trafique au prix de l'or :
Enée, à cet objet ſent redoubler ſes larmes,
Quand d'un ami ſi cher il reconnoît les armes,
Et void le vieux Priam tendre ſa foible main
Au funeſte preſent du vainqueur inhumain.
Lui-même il s'apperçoit mêlé dans ces batailles ;
Il void du noir Memnon les triſtes funerailles :
Il void Penthesilée au courage boüillant :
Fille, elle oſe attaquer des Grecs le plus vaillant !
Sa targe par le haut en croiſſant eſt coupée ;
D'une ceinture d'or, pend ſa brillante épée.
Tandis que ce Heros rempli d'étonnement,
Sur ces divers objets s'attache fixement ;
Des plus rares beautez, & des Reines l'exemple,
Avec toute ſa Cour Didon vient dans ce Temple.
Telle qu'aux bords d'un fleuve, au plus profond d'un bois,
Le dos encor chargé de ſon riche carquois,
Diane efface au bal l'élite des Dryades,
Et ſurpaſſe l'éclat des blondes Oreades ;
Rien n'égale ſon air, ſon port, & ſa beauté ;
Latone ſent ſon cœur d'aiſe tout tranſporté.
Telle, & plus fiere encor la Reine de Carthage
Voyoit fleurir ſon regne, & croître ſon ouvrage.
Sur un trône élevé ſous un ſuperbe dais,
Où ſa garde alentour ſerre ſes rangs épais,
Au milieu de ce Temple, elle prend ſa ſeance,
Pour donner à ſon peuple une libre audiance.

Elle

Elle impoſoit des loix, regloit tout juſtement,
Prompte à la recompenſe, & lente au châtiment,
Diviſoit le travail, égaloit l'avantage,
Ou par le ſort aveugle en faiſoit le partage :
Quand Enée apperçoit la fleur de ſes Troyens,
Dans le nombreux concours des peuples Tyriens ;
Il reconnoît Anthée, & Sergeſte, & Cloanthe,
Ses Chefs naguere épars par l'horrible tourmente.
Achate à cet objet rappelle ſes eſprits,
Et de crainte & de joye également ſurpris,
Impatient de voir quelle eſt leur avanture,
Il brûle de ſortir de la nuée obſcure :
Car il void après eux redoubler la rumeur,
Il entend juſqu'au Ciel retentir la clameur.
Mais il eſt retenu par le prudent Enée,
Qui veut prêter l'oreille au Sage Ilionée :
Ce vieux Chef ſe proſterne, & parle au nom de tous ;
D'un ton grave il s'exprime, & d'un air noble & doux.
Reine qui tiens ſoûmis à ton ſceptre équitable,
Dans ta ville naiſſante, un peuple formidable ;
De malheureux Troyens par les vents agitez,
Implorent à tes pieds tes divines bontez,
Accorde une retraite à nos troupes errantes,
Et ſauve nos vaiſſeaux des flâmes devorantes.
Porrons-nous dans les yeux l'audace, ou la fureur ?
Pouvons-nous fugitifs inſpirer la terreur ?
Contraints d'abandonner nôtre chere Patrie,
Nous cherchions par les Mers l'ancienne Heſperie,
Italie eſt le nom, qu'elle tient aujourd'hui
D'un Heros autrefois ſa gloire & ſon appui.
Quand pour ſigne aſſuré d'une horrible tempête,
L'orageux Orion, des flots leve la tête :

Soudain l'onde s'émeut, & nos pâles nochers,
Sont jettez ſur les bancs, pouſſez ſur les rochers.
D'une flote nombreûſe aprés ce grand orage,
Quelques vaiſſeaux à peine abordent ce rivage;
Que ton peuple ennemi de l'hoſpitalité
Nous refuſe l'azile, & le port ſouhaité:
Rebutez de la mer, il nous défend la terre;
Nous demandons la paix, il nous livre la guerre.
Si l'on mépriſe ici le pouvoir des humains,
Pour punir les forfaits, les grands Dieux ont des mains.
Au nom de nôtre Roi, le genereux Enée
(Si toutefois des vents la rage forcenée
Dans les ondes n'a point ſon ſort precipité)
Au nom de ce Monarque illuſtre en pieté,
Fameux par ſa valeur, fameux par ſa juſtice,
Reine, plains nos malheurs, & deviens nous propice.
Aceſte, digne ſang des Monarques Troyens,
Regne encore avec gloire aux bords Siciliens.
Permets-nous d'équiper nôtre flote briſée;
Souffre que rejoignant ſa force diviſée,
Guidez par nôtre Roi ſous de meilleurs deſtins,
Nous arrivions enfin aux rivages Latins:
Ou ſi nous conſervons une eſperance vaine
D'être encor commandez par ce grand Capitaine;
Que du moins implorant Aceſte ce bon Roi,
Nous puiſſions pour jamais nous ranger ſous ſa loi.
C'eſt ainſi que parla le ſage Ilionée:
Il s'éleve un bruit ſourd & ſa troupe étonnée
Fremit en attendant l'effet de ſes propos:
Didon baiſſe la veuë, & répond en ces mots.
Calmez ces vains ſoucis, & banniſſez la crainte;
A ces dures rigueurs, Troyens, je ſuis contrainte,

De

De mon regne naiſſant la foible autorité,
Fait veiller cette garde avec ſeverité.
Qui ne ſait d'Illion la triſte deſtinée,
Qui ne ſait les vertus du valeureux Enée?
Ici luit comme ailleurs le clair flambeau du jour,
Et nous n'habitons point un barbare ſejour.
Soit que tous vos projets ſe bornent en Sicile
Soit que vous aſpiriez au rivage fertile
Renommé par Saturne, & ſon regne doté;
Mon ſecours eſt tout prêt, & vous eſt aſſeuré,
Que ſi las de tenter ces fortunes diverſes,
Vous voulez dans ces lieux finir tant de traverſes,
Sortez de vos vaiſſeaux, magnanimes Troyens,
Partagez mes faveurs avec mes Tyriens:
Et plût au juſte Ciel que vôtre vaillant Prince,
Pouſſé du même vent, abordât ma Province.
Je veux pour le chercher, qu'on courre tous les ports,
Les rochers, les forêts de ces Libyques bords.
Le valeureux Achate, & ſon illuſtre Maître,
Animez par ces mots, ſont tentez de paroître:
Achate le premier l'en ſollicite ainſi:
Vaillant fils de Venus, qui nous retarde ici?
La Fortune nous rit, nous flate, & nous ſeconde;
Nos amis ſont ſauvez de la fureur de l'onde;
Tous nos vaiſſeaux au port, hors la nef qu'à nos yeux
Abiſma ſous les flots l'Aquillon furieux:
Tout répond aux diſcours de ta divine Mere.
A peine il a parlé, que devenant plus claire
La nuë en l'air s'écoule, & fait paroître au jour
Le Troyen digne fils de la mere d'Amour.
Il paroît tel qu'un Dieu: la charmante Deeſſe
Lui prête l'immortelle & celeſte jeuneſſe;

L'or de ſes blonds cheveux, un teint vif & vermeil,
Et le feu de ſes yeux plus clair que le Soleil.
Ainſi de l'Artiſan la main ſouple & ſavante,
Ajoûte un nouveau luſtre à l'yvoire luiſante:
Ainſi reluit le marbre, ou l'argent façonné,
Quand d'un or éclatant il eſt environné.
Son aſpect imprevû rend ſa troupe étonnée.
Troyens, s'écria-t-il, reconnoiſſez Enée,
Vôtre Prince vainqueur de la rage des flots.
Se tournant vers la Reine, il pourſuit en ces mots.
Reine, qui par pitié de nos longues miſeres,
Accordes un aſile à nos Dieux tutelaires,
Et ne dédaignes point ces reſtes malheureux
De la fureur des Grecs, & des vents orageux;
Bannis de toutes parts, pouvous-nous être dignes
De ces rares bienfaits, de ces faveurs inſignes?
Les Dieux (s'ils ſont touchez de la ſainte équité,
D'un cœur pur & ſincere, & de la pieté)
Les Dieux reconnoîtront cette bonté divine.
Heureux l'illuſtre Auteur de ta noble origine!
Tant qu'au vaſte Ocean les fleuves couleront;
Tant qu'aux voutes des Cieux les aſtres brilleront;
En quelque region que mon deſtin m'appelle,
J'y rendrai ta loüange, & ta gloire immortelle.
Ayant fini ces mots d'un air noble & hautain,
Au ſage Illionée il preſente la main,
Il embraſſe Sergeſte, & Gyas, & Cloanthe,
Et les plus ſignalez de leur troupe vaillante.
Ces guerriers à leur Roi s'offrent avec reſpect;
Didon paroît ſurpriſe à ce premier aſpect;
L'avanture l'étonne, elle en revient à peine:
En ces termes enfin s'exprime cette Reine.

Invin

Invincible Troyen, illuſtre ſang des Dieux,
Quel étrange deſtin te pourſuit en tous lieux ?
C'eſt donc toi qu'enfanta la Reine de Cythere
Abandonnant le Ciel pour Anchiſe ton pere,
Lorſque le Simoïs vid leurs tendres amours ?
De moi je me ſouviens qu'implorant le ſecours
Du triomphant Belus, d'où vient mon origine,
Teucer vint à Sidon, banni de Salamine.
Belus ravageoit Chipre, & lui donnoit la loi ;
Au ſeul nom de Belus, l'Iſle trembloit d'effroi :
Dés ce tems m'eſt connu le fameux nom d'Enée,
Et de vos grands Heros l'illuſtre deſtinée.
Teucer, quoi qu'ennemi, l'élevoit juſqu'aux Cieux ;
Et ſe vantoir d'avoir vos grands Rois pour ayeux.
Vivez donc, ô Troyens, vivez en aſſurance ;
Comme vous des deſtins je connois l'inconſtance :
Mes malheurs m'ont appris, qu'un eſprit genereux
Doit ſe montrer ſenſible au ſort des malheureux.
Elle ordonne, à ces mots qu'on offre la victime ;
Conduit à ſon Palais ſon hôte magnanime :
Cependant pour les ſiens elle envoye aux vaiſſeaux
Cent bœufs, & cent brebis, & leurs tendres agneaux,
Et du divin Bachus, le preſent & la joye.
Par tout dans ſa ſplendeur le luxe ſe déploye ;
Ce ne ſont au Palais, que feſtins, que concerts,
Qu'habits riches d'étoffe, & d'ouvrages divers ;
Les vaſes precieux éclatent ſur les tables ;
Et d'un ſavant burin les traits inimitables
Y ſont lire ſur l'or les antiques ayeux,
Et de la Nation les exploits glorieux.
Enée envoye Achate à ſon aimable Aſcagne
(Car l'amour paternel en tous lieux l'accompagne)
Pour l'inſtruire de tout, pour lui faire ſavoir

L'im

L'impatient deſir qu'à Didon de le voir.
Il commande ſur tout, qu'auſſitôt il envoye
Les plus riches preſens ſauvez des feux de Troye,
La couronne, le ſceptre, & le royal atour
Dont brilloit Illione au grand & triſte jour,
Que l'aſſervit Himen aux loix d'un Prince avare;
Le voile magnifique, & la riche ſimarre,
De la charmante Helene ornement precieux,
Quand de tous les Troyens elle éblouït les yeux;
Ce jour pour eux fatal qu'elle entra dans Pergame,
Y traînant aprés elle, & le fer, & la flâme.
Achate vers la flote avançoit à grands pas:
Venus, qui n'a pas moins de ruſes, que d'appas,
Meditoit cependant un étrange artifice.
Sachant de Cupidon l'adreſſe & la malice,
Elle crût qu'aiſément l'Enfant maître des Dieux
Pourroit prendre d'Aſcagne & la taille & les yeux,
Imiter ſa parole, & ſon air, & ſa grace,
Porter ſans être vû les preſens en ſa place,
Et penetrer Didon d'un violent amour.
Car mille ſoins divers la troublent nuit & jour:
Elle connoît Junon, & redoute ſa haine,
Le Tyrien menteur, & la Cour incertaine.
Donc au Tyran des cœurs elle s'adreſſe ainſi.
Mon fils, ma ſeule force, & mon plus cher ſouci.
Dont les traits plus puiſſans que les traits du tonnerre,
Sont redoutez du Roi du Ciel & de la Terre;
Ta Mere, mon Enfant, t'implore en ſes malheurs;
Tu ſais combien Junon m'a fait verſer de pleurs.
De rivage en rivage elle pourſuit ton frere;
Toi-méme je t'ai vû pleurer de ma miſere.
Il reçoit à Carthage un traitement plus doux;
Mais l'altiere Junon le voit d'un œil jaloux,

Et je crains que bientôt ſon implacable rage
Ne change ce doux calme en un cruel orage.
Par ruſes prevenons ce fatal changement ;
Dans le cœur de Didon tu peux en un moment
Allumer pour ton frere une flâme inſenſée ;
Un amour ſans remede : & voici ma penſée.
Aſcagne en ſes vaiſſeaux fait l'élite des dons
Sauvez des feux Troye ; & des gouffres profonds :
Il va trouver Didon par l'ordre de ſon pere,
Je le veux tranſporter au ſommet de Cythere ;
Ou dans l'heureuſe Chipre entre les verds pavots
Le tenir aſſoupi d'un paiſible repos.
Sois pendant une nuit à cet enfant ſemblable ;
Et quand parmi le luxe & les jeux de la table,
Didon en ſes tranſports te prenant en ſes bras,
Te donnera pour lui cent baiſers pleins d'appas,
Fais couler dans ſon cœur le poiſon agréable,
Et l'inviſible feu qui te rend redoutable.
Amour deſcend du Ciel, & cachant aux regards,
Son arc, & ſon flambeau, ſes aîles, & ſes dards ;
Il prend du jeune Aſcagne, & l'air & le viſage :
Tandis qu'aux monts de Chipre en un plaiſant bocage
De myrthes amoureux, & d'odorans jaſmins,
Venus porte l'Enfant ſi cheri des Deſtins.
Sa tête doucement eſt ſur elle panchée,
Des pavots du ſommeil ſa paupiere eſt touchée.
Déja chargé des dons, le trompeur Cupidon
Marchoit avec Achate au Palais de Didon,
Il vient, & ſous le dais d'un ouvrage admirable,
La Reine prend ſa place au milieu de la table ;
Auprès d'elle eſt Enée, & ſur les plus beaux lits,
Par ordre ſes Troyens ſont ſur la pourpre aſſis.
On apporte le pain dans les riches corbeilles ;

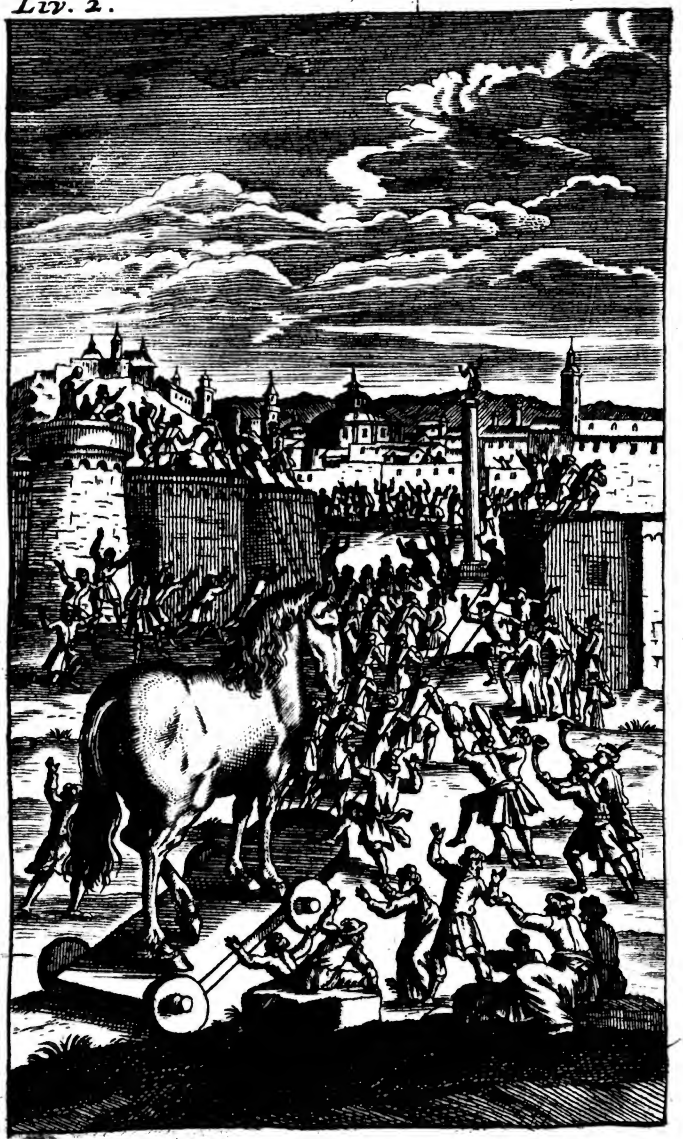
Dans

Dans cent flacons divers vient la liqueur des treilles ;
Cent vierges ont le ſoin des mets délicieux,
Et de nourrir le feu des domeſtiques Dieux ;
Autant ſervent la table, autant de jeunes pages.
Portent aux Conviez les differens breuvages.
Sur des lits peints aſſiſe au deſſous des Troyens,
Brille au feſtin royal la fleur des Tyriens ;
Tous admirent Enée, & ſa magnificence,
L'eſprit du feint Aſcagne, & ſon aimable enfance,
L'éclatante ſimarre, & le voile ſans prix ;
Mais ſur tout, de Didon les beaux yeux ſont ſurpris,
Dévoüée au malheur de ſon deſtin funeſte,
Ses regards dans ſon cœur coulent l'ardente peſte.
Après avoir montré par mille embraſſemens ;
Des tendreſſes d'un fils tous les faux ſentimens ;
Amour paſſe vers elle, & dans ſes bras s'enlace :
Elle le prend, le baiſe, & doucement l'embraſſe ;
Malheureuſe qu'elle eſt, de ne connoître pas
Combien eſt dangereux ce Dieu rempli d'appas.
Sans ſe faire ſentir, preparant ſa victoire,
Il efface Sichée, & ſa triſte memoire ;
Et par Venus inſtruit, tâche de rallumer
Ce cœur devenu tiede au doux plaiſir d'aimer.
Sur la fin du repas, on s'anime à la table ;
On vuide les flacons du Nectar agréable ;
La joye épand le bruit ; & par diverſes fois
Le Palais retentit d'un cri de mille voix.
Cent lampes du lambris animent la peinture,
Et l'artiſte travail de la lente ſculpture ;
Des flambeaux redoublez la brillante clarté
Diſſipe de la nuit l'épaiſſe obſcurité.
La grande Reine alors ſelon l'antique uſage,
Prend la coupe, & l'emplit de l'excellent breuvage ;
La coupe de Belus, où maint ſaphir reluit,

Puis

Puis prononce ces mots, qui ſuſpendent le bruit.
Sois preſent, Roi des Dieux, & des hommes le pere,
Jupiter (car c'eſt toi qu'en tous lieux on revere
Pour auteur des ſaints droits de l'hoſpitalité)
Daigne rendre ce jour heureux par ta bonté
Aux illuſtres bannis de Sidon, & de Troye,
Et juſqu'à nos neveux en conſerve la joye:
Sois propice, Junon, nôtre ſuprême appui;
Et toi divin Bachus, fatal au triſte ennui;
Celebrez Tyriens un jour ſi remarquable.
Alors de la liqueur elle arroſe la table,
Fait l'eſſai de la coupe, & de la même main
La porte à Bitias, qui l'épuiſe ſoudain:
Il ſe plonge dans l'or; & du même vin pleine
A ſon exemple autour la coupe ſe promene;
Pendant que retentit la harpe d'Jopas,
Ce diſciple fameux de l'admirable Atlas.
Il chante ce qui fait la pluye & le tonnerre;
D'hommes & d'animaux ce qui peuple la terre;
La Lune au teint changeant, & ſes declinaiſons,
La courſe du Soleil par les douze maiſons,
L'Arcture, & le lever des humides Hyades,
L'eſcharpe d'Orion, & l'Ourſe, & les Pleiades:
Pourquoi des nuits d'Eté ſi rapide eſt le cours;
Pourquoi pendant l'hiver les Soleils ſont ſi cours,
A ſon chant aplaudit la Troyenne jeuneſſe;
Le Tyrien en pouſſe un haut cri d'allegreſſe.
La Reine cependant boit le mortel poiſon,
Qui ſe prend par les yeux, & trouble la raiſon;
Paſſe en diſcours la nuit, en diverſes demandes,
Sur les troupes des Grecs, ſur les Troyennes bandes,
Sur Priam, ſur Hector, ſur ſes nobles travaux,
Sur le fier Diomede, & ſes vîtes chevaux,

Se fait dépeindre Achille, & ſe fait dire encore,
Quel fut ce vaillant fils tant pleuré par l'Aurore.
Ou plûtôt, lui dit-elle, invincible Heros,
Dés la ſource premiere entâme ton propos:
Raconte moi des Grecs l'inſigne perfidie,
De la fin d'Ilion, l'affreuſe tragedie;
Ta courſe vagabonde, & tant de maux divers;
Car depuis que les vents t'agitent par les mers,
Et qu'on te void errer en des terrès lointaines,
Pour la ſeptiéme fois l'Eté dore nos plaines.



L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE SECOND.

LA troupe fait ſilance, attentive au Heros;
Il ſe leve, il ſoûpire, & commence en ces mots.
Que ton commandement, incomparable Reine,
Renouvelle en mon cœur une cruelle peine,
Au triſte ſouvenir des combats furieux,
Où j'eus ſi grande part aux exploits glorieux;
Au funeſte penſer de la nuit effroyable,
Qui finit de Priam le regne lamentable.
Le plus cruel des Grecs racontant nos malheurs,
Peut-il leur refuſer des ſoûpirs & des pleurs?
Déja un haut du Ciel la nuit ſe precipite,
Et l'Aube qui s'approche, au doux ſommeil invite.
Mais puis qu'enfin tu veux apprendre mon deſtin,

Et

Et ſavoir d'Ilion la déplorable fin,
Quelques pleurs, quelque horreur, qu'en coûte la memoire,
Reine, pour t'obeïr, j'en commence l'Hiſtoire.
Après dix ans paſſez, après mille combats;
Les Grecs qui n'avoient pû mettre Pergame à bas,
De Minerve implorant la ſcience divine,
D'un énorme cheval conſtruiſent la machine:
Le travail monſtrueux s'accraît de jour en jour;
Et le bruit le publie un vœu pour leur retour.
De Chefs tirez au ſort un parti plein d'audace
Se gliſſe ſourdement dans l'effroyable maſſe;
Remplit d'hommes armez, ſes flancs larges & creux;
Et de ſon vaſté enclos les autres tenebreux.
Non loin des murs Troyens, Tenede, Iſle fameuſe,
Preſentoit de ſon port la richeſſe pompeuſe,
Tant qu'on vid de Priam les jours ſereins, & beaux;
Rade aujourd'hui deſerte, & mal ſure aux vaiſſeaux.
Là ſe cachent les Grecs; & ſur les moites plaines
Nous croyons que le vent le remporte à Mycenes:
La joye avec ce bruit dans nos murs ſe répand;
Par les portes le peuple en foule s'échapant
Court dans le camp des Grecs, à la rive deſerte:
L'un montre où de leur flote on vid la Mer couverte;
L'autre où le fier Ajax plantoit ſes pavillons;
Où le fils de Thetis perçoit nos bataillons.
Autour du don fatal de la chaſte Deeſſe,
La foule curieuſe & s'aſſemble & s'empreſſe:
Thimetés le premier, ſoit qu'il fût ſuborné,
Soit que le ſort de Troye ainſi l'eût ordonné,
Voulant qu'on le reçoive, au peuple le propoſe:
Le parti le plus ſage à ſon avis s'oppoſe;
On ſoupçonne l'ambûche, & le funeſte don:
Gapys veut qu'on l'embraze, il veut dans ce ſoupçon,
Ou

Ou le precipiter à l'inſtant dans les Ondes,
Ou ſonder de ſon flanc les cavernes profondes.
Le Vulgaire incertain même de ſon deſir
Choiſit mal, dans le trouble, ou ne ſait que choiſir:
Quand Laocoon ſuivi d'une longue cohorte,
Accourt du haut Donjon, s'écriant de la ſorte.
Malheureux Citoyens, êtes-vous inſenſez?
Croyant les Grecs partis, & nos malheurs paſſez,
Vous ne redoutez rien du redoutable Ulyſſe!
Pouvez-vous de ce vœu ne pas voir l'artifice?
Où dans cette machine eſt le Grec enfermé;
Ou pour battre nos murs ce grand corps eſt formé;
Pour commander nos tours, pour fondre ſur Pergame:
Craignez, quoi qu'il en ſoit, quelque ſubtile trame;
Défiez-vous, Troyens, du Grec, & de ſes vœux:
Toûjours des ennemis les dons ſont dangereux.
Ayant fini ces mots, ſur ſes pieds il ſe dreſſe,
Et fait voler ſon dard d'une extrême viteſſe;
Le dard choque la maſſe, elle en tremble, en gemit;
Et le Grec au dedans d'épouvante fremit.
Que ſi le ſort cruel n'eût aveuglé nos ames,
La maſſe étoit livrée aux devorantes flâmes;
Ilion fleuriroit, & verroit juſqu'aux Cieux
S'élever de ſes Tours le faîte audacieux.
Soudain quelques Paſteurs des campagnes prochaines,
Preſentent à Priam un Grec chargé de chaînes;
La jeuneſſe à l'entour pouſſe en l'air des hauts cris,
Et le peuple à l'envi s'en jouë avec mépris.
De ſon gré le trompeur par une audace extrême,
Pour livrer Troye aux Grecs, s'étoit livré lui-même;
Reſolu de nous perdre, ou d'endurer la mort,
Il voyoit d'un même œil, & l'un, & l'autre ſort.
Ecoutez des Gregeois l'artifice funeſte;

Par le crime d'un ſeul, jugez de tout le reſte.
Car jettant ſur ſes fers ſes languiſſans regards,
Des Eſcadrons Troyens enclos de toutes parts.
Quelle Terre, dit-il, quelle Mer ſi lointaine
Me peut ſervir d'aſile, & terminer ma peine;
Si pourſuivi des Grecs, il ne m'eſt pas permis
D'eſperer mon ſalut parmi leurs ennemis?
Aux larmes qu'il répand, à ce triſte langage,
La douleur attendrit l'ame la plus ſauvage;
On le flate, on le prie, on veut ſavoir de lui
Sa race, & le ſujet de ce cuiſant ennui.
Le traître de ſon front ſemble bannir la crainte,
Et trame par ces mots ſa déteſtable feinte.
Je ne celerai point, Monarque genereux,
Qu'en Grece me fit naître un deſtin rigoureux;
Car ſi ce fier deſtin rend Simon miſerable,
Il ne l'a point rendu ni menteur, ni coupable.
Sans doute Palamede eſt connu dans ces lieux,
Par ſon illuſtre ſang, par ces faits glorieux;
(Son noble & triſte ſort remplit toute la Terre)
Seul entre tous les Grecs, il condamna la guerre:
Et vous ſavez qu'Uliſſe envieux de ſes faits,
Fit mourir avec lui le deſir de la paix;
Par fraude contre lui des Grecs tourna les armes;
Et que ſa mort depuis leur coûta tant de larmes.
Parent de ce grand Roi, quoi que je fuſſe né,
Heritier du malheur d'un pere infortuné,
Dès mes plus tendres ans je ſuivis ſa fortune,
Que la guerre & la paix me rendirent commune;
Tandis qu'on vid ſon regne heureux & floriſſant,
En richeſſe, en grandeur mes jours alloient croiſſant:
Mais quand la cruauté de la perfide envie
Eteignit la ſplendeur d'une ſi belle vie;
La clarté de mes jours éclipſée avec lui,

S'eſt

S'eſt changée en l'horreur d'un tenebreux ennui :
D'un innocent ami déplorant la diſgrace,
Je traînois dans les pleurs ma vie obſcure & baſſe,
Helas ! comment ſe taire en un ſi triſte état ?
Je jurai de punir l'Auteur de l'attentat ;
Que dans Argos un jour j'en ferois la vengeance.
Ce mot à tant de haine a donné la naiſſance :
Dés lors il me tendit mille pieges ſecrets,
Me fit mille ennemis, me noircit de forfaits ;
Tant qu'enfin ſecondé par Calchas ſon complice....
Mais grand Roi, que t'importe un ſi noir artifice ?
La Grece toute entiere eſt coupable envers toi,
Et que te reſte-t-il qu'à te vanger de moi ?
Uliſſe veut ma mort, & d'un trait homicide,
Tu te peux aquerir, & l'un & l'autre Atride.
Par le refus accort de ſe mieux expliquer,
D'un deſir curieux chacun ſe ſent piquer,
Pour ſavoir ce grand crime, on le preſſe, on l'exhorte :
Il tremble, le perfide, & pourſuit de la ſorte.
Rebuté de la guerre, aprés cent vains efforts,
Le Grec tenta ſouvent d'abandonner ces bords ;
(Plût aux Dieux qu'il l'eût fait) mais quoi qu'on délibere,
Tantot l'orage affreux, tantôt le vent contraire,
(Sur tout depuis qu'on vid pour ce retour fatal
Croître à l'égal des Monts ce monſtrueux cheval).
Toûjours à leur deſir apporte quelque obſtacle.
On reſout d'envoyer Euripile à l'Oracle ;
Il conſulte le Dieu qu'on adore en Delos ;
Et revient de ſon Temple avec ces triſtes mots.

Par le ſang d'une Vierge offert en ſacrifice,
L'armée à ſon départ rendit le Ciel propice ;
Qu'un autre ſacrifice aſſeure ſon retour ;
Et que le ſang d'un Grec ſoit offert à ſon tour.

Cette effroyable voix dans le camp répanduë,

Glace & tranſit les cœurs de l'Armée éperduë :
Quel eſt, dit-on, celui que demande le ſort ?
A qui, grand Apollon, deſtines-tu la mort ?
Uliſſe ſe preſente, & dans ce grand tumulte,
Il dit, que c'eſt Calchas qu'il faut que l'on conſulte ;
Que le vouloir des Dieux n'eſt ſû que de Calchas.
Dans ce lâche complot j'apperçois mon trépas :
Sur moi déja chacun jette un regard funeſte,
Et lit dans ce propos leur crime manifeſte.
Calchas dix jours entiers refuſe de parler,
Semblant plaindre celui que l'on doit immoler :
Enfin, comme forcé par les clameurs d'Uliſſe,
Il me nomme, il me livre au ſanglant ſacrifice ;
Et chacun y conſent, ravi de voir ſur moi
Tomber le coup fatal qu'il redoutoit pour ſoi.
Bien-tôt arrivoit l'heure à ma mort deſtinée,
Déja des ſaints bandeaux ma tête étoit ornée,
On prepare l'autel, & les vaſes ſacrez :
J'ai fuï, je l'avouë, aux coûteaux acerez :
Pendant l'obſcure nuit dans un marais humide,
J'ai dérobé ma vie à l'autel homicide ;
Demeurant plein d'effroi caché dans les roſeaux,
Tandis que l'Aquilon emportoit leurs vaiſſeaux,
Si tel eſt leur deſſein ; car c'eſt ce que j'ignore.
Helas ! quoi qu'il en ſoit, ô ſoin qui me devore !
Je ne reverrai plus ni mes fertiles champs,
Ni mon pere ſi cher, ni vous mes chers enfans ;
Et peut-être choiſis pour nouvelle victime,
De ma fuite honteuſe ils porteront le crime.
Donc par les Dieux du Ciel, par leurs ſacrez autels,
Et par la ſainte foi ; s'il en reſte aux mortels,
O grand Roi, prens pitié de mon ſort déplorable ;
Et ſauve l'innocent des peines du coupable.
Nous lui donnons la vie, attendris de ſes pleurs ;

Même

Même le vieux Priam ſenſible à ſes malheurs,
Lui fait ôter ſes fers, le plaint, & le careſſe;
Et daigne par ces mots conſoler ſa triſteſſe.
Qui que tu ſois, oublie & la Grece, & les tiens;
Et par la verité, gagne toi les Troyens:
Dis-moi donc, quel deſſein forma cette machine?
Eſt-ce un vœu pour Argos, ou pour nôtre ruïne?
Alors le Grec ſavant dans l'art des impoſteurs
Soûpire, & leve au Ciel ſes yeux moüillez de pleurs,
Et ſes mains de leurs fers à peine délivrées;
Vous, dit-il, clairs flambeaux des voutes azurées,
Vous barbares autels pour ma mort aprêtez,
Et vous tranchans coûteaux par ma fuite évitez,
O vous ſacrez bandeaux dont fut ma tête ornée
Des Dieux, ou de Calchas victime infortunée
Je vous prens à témoin, qu'il doit m'être permis
De regarder les Grecs comme mes ennemis:
Que je puis reveler leurs plus ſecrets miſteres,
Et violer du ſang les loix les plus auſteres;
Si je t'oblige, ô Troye, à me garder ta foi,
Si je puis te ſauvant, me ſauver avec toi.
Donc, ô ſage Monarque, apprens leur impoſture;
Et de ces grands ſecrets perce la nuit obſcure.
Dans les graves conſeils, dans les ſanglans combats,
La Grece n'eſpera qu'en l'aide de Pallas:
Mais depuis que l'impie & cruel Diomede,
Qu'Uliſſe à qui toûjours la trahiſon ſuccede,
Profanerent ſon Temple, & d'un glaive mortel
En meurtrirent la garde au pied de ſon autel;
Qu'ils oſerent porter ſur ſa ſainte effigie
Leur ſacrilege main, de ſang toute rougie,
Autant que ſa faveur ſe declaroit pour nous,
Autant nous fit ce rapt éprouver ſon couroux.
Dés lors l'eſpoir des Grecs eſt reduit en fumée;

En mille vains projets leur force eſt conſumée ;
Et ce couroux ardent ſi contraire à nos vœux,
Ne ſe découvre point par des ſignes douteux.
A peine dans le camp cette idole on revere,
Que par tout on découle une ſueur amere ;
Qu'en ſes yeux étincelle un éclair ſurprenant ;
Et que ſans nul effort (ô ſpectacle étonnant !)
Son Egide en ſes mains par trois fois agirée,
Fais trembler à l'entour la foule épouventée.
Qu'on parte, dit Calchas, & qu'on fende les flots,
Pergame eſt invincible, à moins que dans Argos
L'Armée avec reſpect ne tranſporte l'image :
Et la rapporte au Camp ſous un meilleur preſage.
Donc s'ils donnent la voile aux bruyans Aquilons ;
Bien-tôt remeſurant les humides ſillons,
Avec que tous leurs Dieux, ayant quité Micenes,
D'eſcadrons plus épais ils couvriront ces plaines :
Telle eſt, leur dit Calchas, la promeſſe des Dieux.
Cependant ſut le point d'abandonner ces lieux,
Pour appaiſer Minerve, & reparer le crime,
Il a fair élever cette maſſe ſublime ;
Aux Monts l'a faite égale, afin que ſa grandeur
De la plus haute Porte excedant la hauteur,
Le Phrygien ne pût par ce vœu tutelaire
De la vierge irritée appaiſer la colere.
Car ſi vous profanez les preſens de Pallas
(Mais détourne le Ciel ce mal de vos Etats)
Un deſaſtre inoüi menace vôtre Ville ;
Au lieu que ſi par art l'ayant rendu mobile,
Le monſtrueux cheval peut monter vos ramparts ;
On verra ſur leurs tours floter vos érendarts ;
Et le Xanthe enrichi des dépoüilles Argives
Vainqueur en étaler la pompe ſur ſes rives.
Ainſi par un trompeur nous fûmes ſurmontez :

Ceux que mille vaiſſeaux, & deux fois cinq Etez,
Ceux qu'Achille ne pût ſurmonter par les armes,
Sinon les a vaincus par de perfides larmes :
Mais ſi par l'impoſteur les Troyens ſont ſurpris ;
Un prodige effroyable aveugle leurs eſprits.
Laocoon, que le ſort fit Prêtre de Neptune
Immoloit un taureau ſur le haut de la Dune,
Quand deux affreux ſerpens, (je ſens fremir mon cœur,
Et le ſeul ſouvenir me donne de l'horreur)
Quand d'un cours meſuré, cette engeance reptile
Abandonne Tenede, avance vers la Ville,
Sur la Mer applanie à l'envi déployant
Les tortueux replis de leur corps ondoyant ;
Ils portent au deſſus de la plaine mouvante
Leur col enflé d'orgueïl, leur crête rougiſſante ;
En cercles bigarrez courbent leur vaſte dos ;
Le reſte traîne aprés ſur la face des flots :
Leurs rapides élans, & leur énorme queuë
Font écumer leur trace, & bruire l'onde bleuë.
Ils paſſent ſur la Terre. A ce funeſte abord
De toutes parts s'épand la frayeur de la mort,
Leurs yeux jettent la flâme, & leurs langues ſiflantes
Léchent les ſales bords de leurs gueules béantes ;
Tout fuit ſur le rivage, & pâlit de terreur :
Mais Laocoon eſt ſeul l'objet de leur fureur ;
Ils attaquent d'abord ſes deux enfans aimables ;
Couvrent ces petits corps de leurs plis effroyables,
S'entortillent autour, mordent ces tendres chairs
Dont le ſang coule épais dans leurs goſiers ouverts.
Le pere armé de traits accourt tremblant, & blême ;
De leurs terribles nœuds ils l'étreignent lui-même ;
Déja de deux grands tours ils le tiennent preſſé,
Et d'un double colier d'écailles heriſſé ;
Ils s'élancent encore au deſſus de ſa tête,

Et dreſſent dans les airs leur formidable crête.
Ses mains font mille efforts pour arracher ces nœuds ;
Le ſang, & le venin coulent ſur ſes cheveux ;
Il perce de ſes cris la voute étincelante,
Et mugit ſous l'effort de ſa douleur preſſante,
Comme le fier taureau qui s'enfuit de l'autel,
Où ſon front mal frappé, gauchit au coup mortel.
Les deux dragons vangeurs, d'une fuite hâtée,
Gagnent le Temple ſaint de Minerve irritée,
Se cacent à ſes pieds ſous ſon large pavois ;
Et la terreur répand une confuſe voix,
Qui parle aux cœurs tranſis, & vivement exprime,
Que Minerve a puni Laocoon de ſon crime :
Que ſon dard ſacrilege avoit bien merité,
Cet affreux châtiment de ſon impieté :
Qu'au Temple de Pallas, pour fléchir la Deeſſe,
Il faut, il faut traîner l'offrande de la Grece.
Tout cede à cet avis. Alors comme inſenſez,
Nous renverſons nos murs, nous comblons nos foſſez :
Au large col du monſtre on attache un gros cable ;
Sur les rouleaux gliſſans, par un art deteſtable,
Nous faiſons avancer le monſtrueux cheval ;
Chacun veut avoir part à l'ouvrage fatal.
La funeſte machine entre dans nos murailles,
Avec les bataillons cachez dans ſes entrailles.
Heureux qui peut toucher le cable de ſes mains :
Et dançant à l'entour, chantant des himnes ſaints
De vierges & d'enfans une nombreuſe file
Va ſuivant ce grand corps juſquau cœur de la Ville ;
Où d'un air menaçant, ſon front audacieux
Semble nous inſulter, & défier nos Dieux.
O ſuperbe Ilion, ma celebre Patrie,
O demeure autrefois des plus grands Dieux cherie !
La maſſe par trois fois ſur nos murs s'arrêſta ;

Un bruit d'armes trois fois dans ſon ventre éclata ;
Mais le deſtin rendoit nos ames inſenſées ;
Un aveugle fureur occupoit nos penſées ;
Caſſandre ne prédit que malheurs, que trépas ;
Mais le couroux d'un Dieu fait qu'on ne la croit pas.
On court aux ſaints autels, de fleurs chargeant ſa tête,
Et nôtre dernier jour, nous ſemble un jour de fête.
Cependant le Ciel tourne, & la nuit ſort des flots,
Elle enſevelit Troye en un profond repos,
Couvrant, & Terre, & Ciel de ſon grand voile ſombre,
Et la fraude des Grecs, que favoriſe l'ombre.
Leur flote au gré des vents fendoit les flots chenus,
Et paſſoit de Tenede aux rivages connus
Par le ſilence ami de la Lune inégale :
Au ſignal qui s'allume en la poupe royale,
Le perfide Sinon, que nôtre injuſte ſort
Nous fit pour nôtre perte, arracher à la mort,
Preſente au Grec cachez dans la ſombre clôture,
De l'énorme cheval la ſecrette ouverture.
L'épouvantable maſſe enfante un Camp nombreux ;
Ils deſcendent un cable, & de ces antres creux,
Uliſſe le trompeur, Stenele, & Tyſandre,
Semblent plûtôt tomber, qu'ils ne ſemblent deſcendre.
Avec la même ardeur ſe precipite à bas,
Athamas, Machaon, & Pyrrhus, & Thoas,
Menelas, dont l'affront cauſa nôtre ruine,
Et le ſubtil épée auteur de la machine.
Dans le ſomme, & le vin Ilion ſuffoqué
Eſt emporté par eux, auſſi-tôt qu'attaqué :
Ils maſſacrent la garde, & maîtres de nos portes
Y joignent triomphans leurs nombreuſes cohortes.
Au point que le ſommeil, ce doux preſent des Dieux,
Sous ſes premiers pavots appeſantit les yeux ;
Je ſongeois voir Hector, tel qu'autour de ſa Ville

Nous

Nous le vîmes traîné par l'inhumain Achille ;
Les pieds indignement à ſon char attachez,
Et comme tout ſon corps de pouſſiere tachez :
O grands Dieux, qu'à lui-même il étoit peu ſemblable !
Il n'étoit point alors cet Hector redoutable,
Qui diſperſoit les Grecs comme un loup les troupeaux ;
Quand il porta le feu juſques dans leurs vaiſſeaux :
Ou qui chargé d'honneur revint de la mêlée
Brillant ſous le harnois du grand fils de Pelée.
Ses yeux fondoient en pleurs, ſa barbe & ſes cheveux
Etoient colez de ſang, & le rendoient affreux :
Il étoit tout percé des coups, qu'en cent batailles
Il reçut plein de gloire au pied de nos murailles ;
Mêmes il me ſembloit que par ces triſtes mots,
J'abordois l'œil en pleurs ce valeureux Heros :
O lumiere de Troye, & ſa ferme eſperance,
Quels obſtacles ont pû lui ravir ta vaillance ?
D'où viens-tu, des Troyens ſi long-tems ſouhaité ?
Après tous les malheurs de ta triſte cité,
Viens-tu nous conſoler de tant de funerailles ;
Qui pût de tant de coups déchirer tes entrailles ;
Et qui trouble ton front autrefois ſi ſerein ?
Pour réponſe, il arrache un ſoûpir de ſon ſein.
Fui Prince ; me dit-il, ſauve-toi de la flâme,
Et du Grec inſolent, qui déſole Pergame :
Maître de nos Ramparts il contemple ſes feux,
Renverſer de nos Tours le ſommet orgueilleux.
Si le bras d'un mortel avoit pû les défendre,
C'étoit le bras d'Hector, qui pouvoit l'entreprendre.
Quitte envers ta Patrie, & quitte envers ton Roi,
Ne ſonge qu'à nos Dieux, qui n'eſperent qu'en toi ;
Prens-les pour compagnons des courſes vagabondes,
Qui doivent ſi long-tems t'agiter ſur les Ondes ;
Qu'ils trouvent un azile en ces fameux Ramparts,
Que

Que tu leur dois ſonder aprés tant de hazards.
Il dit, & de ſes mains ſoudain il me preſente
De la grande Veſta la Deïté puiſſante,
Ses bandeaux, & le feu ſans ceſſe conſervé,
Qu'au plus ſecret du Temple il avoit enlevé.
Cependant on entend les cris épouventables,
Que confond la douleur de tant de miſerables;
Juſqu'au lieu reculé, juſqu'au bocage épais,
Où loin du monde, Anchiſe, eût ſon vaſte Palais
Vient le bruit, & l'effroi des armes meurrrieres,
Et le ſon enrroüé des rrompetres guerrieres.
Je m'éveille, & courant où l'horreur me conduit,
Au plus haut du Palais je rends l'oreille au bruit.
Ainſi quand des Autans l'impetueuſe haleine
Roule l'ardente flâme éprife ſur la plaine;
Ou quand d'un Monr chenu ſur les riches Sillons
Un rorrent orageux s'élance à gros boüillons;
Que les pins ſont traînez par l'Onde forcenée;
Qu'en un inſtant perit le travail de l'année;
Le Paſteur, au grand bruit de ce débordement,
Sur le haut d'un rocher fremit d'éronnement.
Alors du Grec trompeur la fraude eſt évidente;
Des braſiers devorans la flâme petillante
Déja de Deiphobe a le Palais détruit:
Au toit d'Ucalegon même flâme reluit.
Juſqu'aux bords oppoſez la mer eſt éclairée;
Et la clameur penerre à la voure azurée.
Aux armes, compagnons, m'écriai-je ſoudain;
Et ſans que la raiſon eût formé mon deſſein,
N'ayant que la colere, & la fureur pour guides,
Je reſous de percer rout le Camp des Atrides;
De ſecourir le Temple, & s'il y faur perir,
Qu'au moins en combattant il eſt beau de mourir.
De ma troupe à l'inſtant Panthus ſe fait connoître,

Du

Du Temple d'Apollon Panthus le digne Prêtre ;
Il venoit d'eſſuyer mille dards ennemis ;
Au port ce ſaint Vieillard traînoit ſon petit fils
Avec nos Dieux vaincus, & leurs ſaintes reliques.
Panthus, en eſt-ce fait ? nos deſtins tyranniques
Ont-ils livré le Temple au barbare vainqueur ?
Je lui tiens ce propos, l'ennui ſerre ſon cœur,
Il ſoûpire, il gémit, & répond de la ſorte :
Prince, tout eſt perdu, toute eſperance eſt morte ;
En vain dans les combats les Dieux t'ont preſervé ;
Le terme inévitable enfin eſt arrivé.
Ilion & Pergame, & la ſuperbe Troye
Du perfide vainqueur ſont devenus la proye.
Le cruel Jupiter à nos fiers ennemis
De l'Empire d'Aſie a le ſceptre tranſmis :
Le monſtrueux cheval reçu dans nos murailles,
Les vomit tous armez du fond de ſes entrailles :
Le traître qui nous ſçût attendrir par ſes pleurs,
Le flambeau dans la main inſulte à nos malheurs :
Moins on vid de leurs nefs deſcendre de cohortes ;
Qu'on n'en void aujourd'hui ſe preſſer ſous nos portes ;
Les places, les détours ſont remplis de Soldats,
Par tout l'acier luiſant preſente le trépas ;
Tout ſe laiſſe égorger ; & la garde oſe à peine
Repouſſer une mort, qui n'eſt plus incertaine.
Au diſcours de Panthus mon cœur fremit d'horreur,
Et m'emporte où l'entraîne une ſainte fureur :
Dans le fer, dans les feux, inſenſé je m'élance,
Où les cris redoublez appellent ma vaillance.
A peine je marchois, qu'à la foible clarté ;
Que la Lune épandoit de ſon char argenté,
A ma troupe ſe joint une troupe d'élite,
Le vaillant Hypanis, & le celebre Iphite,
L'équitable Riphée, & l'illuſtre Dimas,

Et le fils de Mygdon intrepide aux combats
Chorebe, que Priam ſe deſtinoit pour gendre,
Et qu'une folle amour embraſoit pour Caſſandre;
Miſerable qui crût plûtôt à ſa valeur
Qu'à ce divin objet qui predit ſon malheur.
Conduiſant cette troupe avide de carnage;
Allons, amis, leur dis-je, & ſi ce grand courage
Va juſqu'à ſuivre un Chef qui vous mene à la mort,
Voyons d'un front ſerein, où nous reduit le ſort;
En vain nous combattons la fortune oppoſée;
Penſons-nous ſecourir une ville embraſée?
Des murs, & des autels, que mêmes aujourd'hui
Abandonnent les Dieux qui leur ſervoient d'appui?
Mourons, mes chers amis; mais avec tant de gloire,
Que nôtre mort fameuſe égale une victoire.
Tout l'eſpoir des vaincus eſt dans le deſeſpoir.
A ces mots on eût vû leur grand cœur s'émouvoir;
Semblables à ces loups, que du ſombre bocage
Pendant un noir broüillard chaſſe l'avide rage:
Dans les Parcs deſolez ils portent la terreur;
La faim de leurs petits excite leur fureur.
Par les glaives tranchans, par la Ville brûlante,
Furieux nous cherchons la mort la plus preſente.
La nuit redouble encor l'horreur de nos malheurs.
Qui peut pour les pleurer répandre aſſez de pleurs?
Qui peut par un diſcours aſſez épouvantable,
Faire de cette nuit la peinture effroyable?
Tout Ilion n'eſt plus qu'un vaſte embraſement;
L'Ouvrage de cent Rois perit en un moment:
Les Temples, les Palais, ſont d'amples cimetieres;
Et des ruiſſeaux de ſang débordent les rivieres:
La Parque confond tout; ſon aveugle rigueur
Souvent ſous le vaincu fait tomber le vainqueur;
Par tout l'horreur de Mars, pleurs, plaintes, & carnage,

Et

Et par tout de la mort paroît l'affreuſe image.
Celui que nôtre troupe attaque le premier,
Et le Grec Androgée à l'éclatant cimier:
Ce brave Chef ſuivi d'une longue cohorte,
Nous prenant pour des Grecs, nous parloit de la ſorte:
Quelle molle lenteur! marchez, courez, ſoldats,
Déja vos Compagnons ont mis Pergame à bas;
Les Palais ſont en feu, les treſors au pillage;
Et lâches, vous quittez à peine le rivage;
La réponſe, qui ſuit ce langage hautain,
Reprime la fierté du Grec altier, & vain;
Il connoît le danger, & ſon erreur groſſiere,
Et ſaiſi d'épouvante il rebrouſſe en arriere.
Tel que le Voyageur, quand il porte ſes pas
Sur l'horrible ſerpent qu'il n'appercevoit pas,
Se retire, voyant mouvoir ſa longue queuë,
Etinceler ſes yeux, enfler ſa gorge bleuë.
Tel s'enfuit Androgée à nôtre fier abord,
Qui jette ſur ſon front la pâleur de la mort.
De glaives, & de traits, on l'enfonce on le preſſe;
Rien ne ſe peut ſauver de ſa cohorte épaiſſe;
Tous ignorent les lieux, où ſont troublez de peur;
Mars ſe rend favorable à ce premier labeur.
Chorebe en eſt plus brave; & parle de la ſorte:
Suivons au gré du ſort l'ardeur qui nous emporte,
Compagnons, tout ſuccede à nos premiers efforts;
Changeons nos boucliers aux boucliers des morts;
Sous les armes des Grecs prenons leur reſſemblance;
La ruſe dans la guerre égale la vaillance.
Leurs armes ſont à nous, & Bellone a ſes droits.
Ce Prince, d'Androgée endoſſe le harnois,
Se couvre de ſon caſque à l'ondoyant pennache,
Prend ſa brillante épée, & ſa grande rondache.
Puis Dimas, puis Riphée, enfin tous nos Guerriers
Chan

Changent avec les morts, & caſques, & boucliers.
Mêlez parmi les Grecs, conduits par nôtre rage,
Par tout nous en faiſons un furieux carnage :
A mille cette nuit eſt l'éternelle nuit ;
Aux nefs d'un pied leger une troupe s'enfuit ;
D'autres troublez de peur par tant de funerailles
De l'énorme cheval regagnent les entrailles.
Mais helas ! quel eſpoir aux mortels eſt permis,
Quand leurs Dieux ſont d'accord avec leurs ennemis ?
Par ſes cheveux épars hors du Temple traînée,
Dans la foule apparoît Caſſandre infortunée,
Au Ciel levant ſes yeux d'épouvante troublez :
Ses yeux (car ſous les fers ſes bras ſont accablez.)
Chorebe à cet objet tranſporté de furie,
S'élance au plus épais de la troupe aguerrie ;
La perce, & nous ſuivons ſon couroux amoureux.
Du haut du Temple alors grêle un nuage affreux
De flêches, que ſur nous pouſſe le Troyen même
Abuſé par l'erreur de nôtre ſtratagême ;
De nos caſques changez fatal évenement.
Le Grec qui de Caſſandre a vû l'enlevement,
S'anime, ſe rallie & fond d'un pas rapide :
Là ſe ſignale Ajax, & l'un & l'autre Atride :
Là du Dolope accourt le nombreux bataillon.
Tel paroît dans les airs un épais tourbillon,
Qnand le Zephir combat Eure le redoutable,
Et que l'Autan ſe mêle au combat effroyable :
Les bois ſont renverſez, & l'empire des Mers
Boüillonne du profond de ſes gouffres ouverts.
L'ennemi contre nous ſe ramaſſe, & ſe preſſe,
Même ce qui fuyoit avec tant de vîteſſe,
Se raſſeure, s'approche, & s'engage au danger.
Il reconnoît l'accent du langage étranger,
Et des pavois changez la trompeuſe apparence.

Cet objet, qui du Roi me peint le triſte ſort;
Rallume dans mon cœur le deſir de la mort.
Dans un quartier deſert, une porte ſerrée
Donnoit à ce Palais une ſecrete entrée;
Par où ſeule jadis, & cent fois pour un jour,
Tandis que de Priam fleurit l'heureuſe Cour,
Lui menoit le doux fruit de ſon chaſte Hymenée
Du valeureux Hector l'épouſe infortunée.
Je cours par cette porte, au plus haut du Palais
D'où le Troyen en vain fait pleuvoir mille traits.
Là d'une vielle tour, penchante en precipice
S'élevoit juſqu'au Ciel le caduque édifice,
D'où ſe contentoit les nefs, d'où s'offroit aux regards,
Et l'enceinte des camps, & le tour des ramparts,
Du comble, par les ans, à demi détachée,
Bien-tôt avec le fer, la tour eſt arrachée;
D'un choc impetueux nous la pouſſons à bas;
Un effroyable bruit ſuit l'horrible fracas;
Et ſa ruïne accable une entiere cohorte:
L'attaque cependant n'en devient que plus forte;
Dards, fléches, & cailloux volent d'un rude effort;
Vingt ennemis vivans en remplacent un mort.
Pyrrhus fait reſplendir l'acier de ſa cuiraſſe,
Il paroît à la porte, il tempête, il menace.
Ainſi l'affreux ſerpent, que l'Hyver tenebreux
Tenoit caché ſous terre, & triſte, & langoureux,
Aprés avoir quitté ſa dépoüille hydeuſe,
Après s'être rempli d'une herbe venimeuſe,
Paroît fier & ſuperbe, au Soleil étalant
De ſa nouvelle peau l'éclat étincelant;
Lance le triple dard dont ſa gueule eſt armée,
Et roule d'un feu vif ſa prunelle aliumée.
L'Ecuyer de Pyrrhus, le brave Automedon
Juſqu'au toit du Palais fait voler un brandon;

Ce guerrier autrefois ſur l'arene infertile,
Guidoit le char vainqueur du redoutable Achille;
Periphas le ſeconde, & l'eſcadron fameux,
Qui de Scyre quitta le rivage écumeux.
Mais ſur tous de Pyrrhus la colere s'augmente;
Des deux mains il éleve une hache tranchante,
Frappe contre la porte, & par ſes rudes coups
En ébranle les gonds, en force les verroux:
Il enfonce les ais, briſe la poutre même;
Et fait voir au dedans le Troyen triſte & blême.
Les regards ébloüis des riches ornemens,
Penetrent juſqu'aux fonds des longs appartemens,
Le ſéjour de Priam, & de nos Rois antiques.
D'un haut crit retentit la voute des portiques;
Les femmes juſqu'au Ciel font monter leurs clameurs,
Au grand bruit qui redouble, & leur crainte & leurs pleurs:
La troupe échevelée erre de place en place;
Et baiſe pour adieu les portes qu'elle embraſſe.
Pyrrhus de toutes parts inſpire la terreur,
Et digne fils d'Achille, il l'égale en fureur.
La foudre du belier tonne contre la porte;
Et des gonds ébranlez enfin elle l'emporte.
Les portiques forcez, & les riches ſallons
Reçoivent du vainqueur les nombreux bataillons;
Sous ce débordement, tout fait jour; & tout plie;
Un deluge de ſang fait voir leur barbarie.
Moins terrible paroît un fleuve imperieux,
Qu'enflent d'un fier orgueil cent torrent furieux;
Quand il force ſa digue, & roule avec ſon onde
Le ſterile gravier ſur la plaine feconde,
Deſole les vergers, ravage les hameaux,
Et traîne ſur ſes flots cabanes & troupeaux.
A l'envi de Pyrrhus on void les deux Atrides,

Dans le meurtre baigner leurs dextres homicides ;
La malheureuſe Hecube attend le coup mortel ;
On égorge Priam au pied du ſaint Autel ;
Cent femmes de leurs fils, à leurs yeux maſſacrées,
Eteignent de leur ſang les flâmes conſacrées ;
Tout perit, & perit le plus doux de leurs vœux,
Le penſer de revivre en leurs braves neveux ;
Richeſſe, enfans, grandeur ; tout tombe avec Pergame,
Et le glaive détruit ce qu'épargne la flâme.
Mais, Reine, tes deſirs qui me donnent la Loi,
Semblent me demander le ſort de ce grand Roi.
Quand ce vieillard apprend que ſa ville eſt forcée,
Qu'il void de ſon Palais la porte renverſée,
Et le débordement du barbare Gregeois ;
Il ſe fait apporter un antique harnois,
Et ſoûmet, quoi qu'en vain, ſes épaules tremblantes
Au faix jadix leger de ſes armes peſantes :
Ceint un glaive inutile ; & mépriſant la mort,
S'avance où le vainqueur ſe montre le plus fort.
Au pied d'un grand laurier, dont les rameaux antiques
Faiſoient un doux ombrage à nos Dieux Domeſtiques,
Dans la Cour du Palais s'élevoit un Autel,
Où les filles d'Hecube, en leur effroi mortel ;
Triſtes ſe faiſoïent voir autour d'elle amaſſées ;
Comme on void ſur les toits les colombes preſſées,
Lors qu'on entend gronder l'orage furieux ;
Et pâles embraſſoient les images des Dieux.
La Reine appercevant dans ces rudes alarmes
Le vieillard moins armé, qu'accablé de ſes armes.
Quelle fureur, dit-elle, ô miſerable époux,
Etouffe ſous ce faix ton impuiſſant courroux,
Ce large bouclier, cette peſante lame,
N'eſt point ce qui vaincra le deſtin de Pergame,

Quand du grand Hector même ils armeroient le bras :
Vien près de cet Autel, te ſauver du trépas ;
Ou s'il nous faut mourir, du moins mourons enſemble.
Allors elle l'embraſſe, elle le preſſe, & tremble ;
S'éloignant de l'Autel pour l'en faire approcher ;
Et comme la victime ils y ſembloient marcher ;
Quand un de leurs enfans, l'infortuné Polite
Fuyant devant Pyrrhus que le carnage irrite,
Fend les dards ennemis, traverſe les détours
Des portiques voûtez, & des diverſes cours.
La rage de Pyrrhus dans ſes yeux étincelle ;
Il l'a déja percé d'une atteinte mortelle ;
Il le ſuit, il le joint, le Troyen eſt preſſé,
Il ſe ſent appuyer le dard qui l'a bleſſé ;
Cede aux coups redoublez du vainqueur ſanguinaire,
Et noyé dans ſon ſang, tombe aux pieds de ſon pere.
Attendant même ſort, & vaincu de douleur
Le vieillard par ces mots hâte encor ſon malheur.
Si le Ciel aux mortels veut montrer ſa juſtice,
Ah barbare ! ah cruel ! quel ſera ton ſupplice,
Pour avoir à mes yeux aſſaſſiné mon fils,
Pour avoir de ſon ſang ſoüillez mes cheveux gris ?
Tu demens tes yeux, ton ame eſt baſſe & vile,
Et tu n'es point le fils du valeureux Achille :
Lâche ! d'un tel honneur tu te vantes à tort ;
Ce guerrier genereux plaignit mon triſte ſort ;
Reſpecta ma vieilleſſe, & ſans me faire injure,
Au valeureux Hector rendant la ſepulture,
Me laiſſa remporter ſon corps pâle, & ſanglant.
A ces mots, d'un bras foible, & d'un pas chancelant
Il lance un dard ſans force au cruel fils d'Achille ;
L'Airain reçoit le coup, & l'atteinte imbeccille,
Ne

Ne l'attache qu'à peine à l'éclatant pavois :
Le Grec impitoyable éleve alors ſa voix :
Va, dit-il, aux Enfers trouver mon vaillant pere ;
Tu lui raconteras que Pirrhus degenere,
Meurs, & lui dis encor, que tu meurs de ma main.
Il dit, & tranſporté d'un courroux inhumain ;
Par ſa tête chenuë, il l'arrache à la Reine ;
Dans le ſang de ſon fils d'une main il le traîne,
Et de l'autre il éleve un glaive étincelant,
Que ſur l'autel il plonge en ſon ſein pantelant.
Ainſi finit Priam ſes grandes deſtinées ;
Et telle fut la fin de ſes longues années.
D'Ilion mis en cendre, il vid l'affreux revers :
L'arbitre triomphant de cent peuples divers,
Le Monarque abſolu de la ſuperbe Aſie,
Que tout ce qui regnoit vid avec jalouſie,
Demeure ſur la terre un tronc infortuné,
Et ſans tête, & ſans nom, de tous abandonné.
L'horreur de tant de maux, la mort du Roi, ſon âge,
D'un pere accablé d'ans me preſentent l'image ;
Il s'offre à mon eſprit des mêmes coups percé,
Je voi d'un ſort cruel Aſcagne menacé,
Ma femme eſclave ou morte, & ma maiſon en cendre :
Cherchant ma troupe alors pour les aller défendre,
Je me trouve moi-même abandonné de tous :
Tous laſſez du carnage, & tranſpercez de coups,
S'étoient precipitez des hauts toits de Pergame,
Ou dans leur deſeſpoir élancez dans la flâme.
Ainſi donc marchant ſeul de mille ennuis outré ;
Prés du ſaint édifice à Veſta conſacré,
De loin s'offre à mes yeux pour irriter ma haine,
La ſource de nos maux, la déloyale Helene.
Moins clair eſt un beau jour, que l'affreuſe clarté
Dont le vaſte incendie éclairoit la Cité :

D'Argos, & d'Ilion la commune Furie
Redoutant les Troyens, redoutant ſa Patrie,
Et le reſſentiment de ſon premier Epoux,
De la grande Deeſſe embraſſoit les genoux :
Tremblante elle cherchoit un aſile en ſon Temple.
Du caprice du ſort ce dangereux exemple
Me fait des immortels ſoupçonner l'équité ;
Et d'un ſoudain courroux je me ſens agité.
Quoi ! diſois-je en mon cœur, pour comble de nos peines,
Helene va regner dans Sparte, & dans Mycenes,
Va revoir ſon époux, ſon pere, ſes enfans ;
Et de nôtre infortune enſemble triomphans,
Ils tiendront dans les fers nos guerriers les plus braves,
Ils la feront ſervir par nos Reines eſclaves :
Et Troye eſt toute en feu, Priam au rang des morts ;
Et des fleuves de ſang ont inondé nos bords ?
Non, non, quoi que ma main reſiſte à ton ſupplice,
Ton ſupplice me ſemble un acte de juſtice :
Et je loüerois celui qui vangeroit ſur toi
Les cendres de ſa ville, & le ſang de ſon Roi.
Ainſi m'abandonnant à ma juſte colere,
La charmante Venus, mon immortelle mere,
Dans un nuage d'or apparut à mes yeux ;
Telle que dans le Ciel elle ſe montre aux Dieux.
Jamais auparavant ſa divine lumiere
N'avoit de tant d'éclat ébloüi ma paupiere.
Tels furent ſes propos. Quelle douleur, mon fils,
D'un frivole courroux allume tes eſprits ?
Eſt-ce ainſi qu'au beſoin ta pieté nous laiſſe ?
Helas ! ſonge à ton pere accablé de vieilleſſe,
A ta femme, à ton fils, qui par mon ſeul ſecours

Au

Au milieu de la flâme ont conſervé leurs jours.
Ne donne pour objet à cette plainte vaine,
Ni l'amour de Paris, ni la beauté d'Helene;
Le ſeul courroux des Dieux fait ces grands changemens;
Et renverſe Ilion juſques aux fondemens.
Regarde (car je vais écarter cette nuë,
Que tu ne peux percer de ta mortelle vuë)
Montre toi, mon cher fils, attentif à ma voix;
Et n'apprehende point d'obeïr à mes loix.
Au lieu même où l'on voit ces roches détachées,
Ou du Temple embraſé ces maſſes arrachées,
De fumée & de poudre obſcurciſſent les airs:
Là, de ſon fort Trident le Souverain des Mers
Fait trembler Ilion, & ſappe ſes murailles.
Voi Junon l'implacable, à tant de funerailles,
Du haut de cette porte appeller les vaiſſeaux,
Qui rapportent encor mille Eſcadrons nouveaux.
Voi Pallas agitant la tête de Gorgonne,
Au carnage animer la ſanglante Bellone;
Et brille dans la nuë au faîte de ces tours.
Le grand Jupiter même aux Grecs donne ſecours,
Des Troyens deſolez il abbat le courage,
Et preſſe le deſtin d'achever ſon Ouvrage.
Fui, mon fils, & mets fin à tant de vains combats,
Juſques dans ton Palais je conduirai tes pas.
La Deeſſe, à ces mots, ſe perd dans l'ombre obſcure;
Et des Dieux ennemis la terrible figure
Se preſente viſible à mes yeux étonnez:
Je ne vois que Palais, que Temples ruïnez,
Et par tout me paroît en flâme convertie,
La ſuperbe Ciré par Neptune bâtie.
Tel eſt un frêne antique au ſommet d'un rocher,
D'où le Bucheron veut le faire trébucher

Sous les coups redoublez de ſa hache tranchante ;
Il gemit, il chancelle, & ſa tête penchante,
Sent long-tems agiter ſes verdoyans cheveux ;
Mais enfin il ſuccombe au bras fort & nerveux ;
Il s'éclate, & tombant confond dans ſa ruïne
Le renaiſſant eſpoir de la forêt voiſine ;
Cent tendres arbriſſeaux, jeunes audacieux,
Qui prétendoient un jour s'élever juſqu'aux Cieux.
J'avance ſans peril, conduit par la Deeſſe ;
Traits & feux me font place, & j'écarte la preſſe ;
Et je regagne enfin par un heureux retour
Des Princes mes Ayeux le ſuperbe ſejour.
Mon pere, que d'abord avec mon cher Aſcagne,
Je voulois enlever au haut de la montagne,
Reſiſte à mon deſſein, rejette mon ſecours,
Et jure qu'avec Troye il veut finir ſes jours.
O vous, à qui le ſang bout encor dans les veines,
Qui pouvez de l'exil porter les dures peines,
Fuyez, fuyez, dit-il, & ne preſumez pas
Vous oppoſer aux Dieux qui veulent mon trépas :
Ils euſſent laiſſé Troye à mes vieilles années,
S'ils n'avoient reſolu de les voir terminées.
Aux cendres de Pergame, à mon païs vaincu,
A de ſi grands malheurs c'eſt aſſez ſurvécu :
Prononcez ſur mon corps les paroles dernieres,
Le triſte adieu qu'on dit aux inſenſibles bieres :
Je veux, & ſais mourir, & le Grec plus humain,
Viendra prêter ſon bras à ma débile main :
Pour ma dépoüille au moins il me rendra la terre ;
Et de quoi ſert aux morts l'urne qui les enſerre ?
Inutile à moi-même, & déplaiſant aux Dieux,
Je ne fais que traîner un deſtin odieux ;
Depuis que Jupiter à l'entour de ma tête,
De ſon foudre vangeur fit gronder la tempête.

En

En vain pour l'ébranler, & ma femme & mon fils,
Et toute ma maiſon percent l'air de leurs cris;
Tous enſemble à ſes pieds, & tous baignez de larmes,
Lui preſentent l'enfant qu'à la fureur des armes,
Inexorable pere il veut abandonner:
Rien ne peut le flécir, le vaincre; ou l'étonner.
De moi je veux mourir, c'eſt ma plus noble envie,
La fureur me l'inſpire, & l'honneur m'y convie.
Que reſoudre, diſois-je, en ce preſſant malheur?
Quoi, mon pere, tu crois ſans en fremir d'horreur,
Qu'au lamentable état où ta vie eſt reduite,
Je puis t'abandonner pour penſer à la fuite?
Ah! ſi dans leur conſeil les Dieux ont arrêté,
Que rien ne reſtera de la grande Cité;
Et ſi tu veux encor par nos maux domeſtiques
Accroître la grandeur des miſeres publiques;
Un moment va t'ouvrir la porte du trépas:
L'aſſaſſin de Priam, Pyrrhus vient ſur mes pas,
L'execrable Pyrrhus, dont l'ame ſanguinaire
Maſſacre ſans pitié le fils aux yeux du pere;
Et qui dans ſon orgueil bravant les immortels,
Du ſang du pere même arroſe leurs autels.
O charmante Venus, mere pleine de charmes,
Ne m'as tu retiré des feux, & des alarmes,
Que pour me faire voir ce que j'aimai le mieux,
Et pere, & femme, & fils, égorgez à mes yeux?
Aux armes, compagnons, mourons dans les batailles;
Que du moins l'ennemi pleure à nos funerailles:
Voici le dernier jour que nous promet le ſort,
Ce ſera le plus beau s'il vange nôtre mort.
Je reprens mon pavois, j'avance vers la porte,
Quand ma femme à mes pieds ſe jette demi-morte;
M'arrête ſur le ſeüil, & me tendant mon fils,
Porte tout, me dit-elle, à nos fiers ennemis:

Ou

Ou ſi de quelque eſpoir tu flatte ta vaillance,
Qui plus que ta maiſon t'oblige à ſa défenſe ?
A qui veux-tu laiſſer ton pere languiſſant,
Ta femme déſolée, & ce fils innocent ?
Elle remplit les airs de clameurs inſenſées,
Lors qu'un nouveau prodige occupe nos penſées :
Aux yeux, & dans les bras de ſes triſtes parens,
D'un feu brillant & pur les rayons éclairans
De mon aimable Aſcagne environnent la têre ;
On croit qu'à l'embraſer cette flâme s'apprête ;
Mais l'innocente ardeur de ces celeſtes feux
Subſiſtant d'elle-même, épargne ſes cheveux.
Tout tremble cependant, & la troupe craintive
Verſe ſur les ſaints feux, les grands flots d'une eau vive :
Alors ravi de joye, Anchiſe éleve aux Cieux
Et ſes débiles mains, & ſa voix, & ſes yeux.
Souverain Jupiter, ſi par quelque priere
Tu laiſſes deſarmer ta divine colere ;
Jette ſur cette troupe un regard amoureux ;
Et daigne l'aſſeurer de ce preſage heureux.
Ainſi dit le Vieillard : ſa voix eſt entenduë,
A ſa gauche ſoudain j'entens gronder la nuë ;
Et du plus haut du Ciel tombe un aſtre nouveau,
Qui brille dans la nuit, ainſi qu'un clair flambeau.
Il luit ſur le Palais ; il s'y repoſe, il paſſe,
Vers la forêt d'Ida, nôtre route il nous trace,
Il s'y perd, & nous marque un long ſillon d'éclairs,
Dont la divine odeur ſe répand dans les airs.
Anchiſe adore l'aſtre ; & certain du préſage,
A nos Dieux qu'il invoque, adreſſe ce langage.
Ne déliberons plus, ſauvons-nous, j'y conſens,
Conſervez mon Aſcagne, amis des innocens,
L'augure vient de vous, puiſſans Dieux de mes peres ;
Et

Et j'abandonne Troye à ſes deſtins contraires,
Charge-toi donc, mon fils, du reſte de mes jours ;
Marche ; je t'obeï. Comme il tient ce diſcours,
On entend de plus prés la flâme petillante,
Et l'on ſent approcher ſa vapeur étouffante.
Vien donc de tes vieux ans mes épaules charger ;
Un faix qui m'eſt ſi doux, me ſemblera leger :
Vien mon pere, lui dis-je, & qu'en nôtre infortune,
Ou la vie, ou la mort au moins nous ſoit commune ;
Aſcagne mon cher fils, accompagne mes pas
Ma femme, ſuivez-nous, mais ne nous quittez pas ;
Et vous mes compagnons, écoutez ma penſée.
Sur la hauteur qu'on void hors des murs avancée,
De ſes rameaux ſacrez un antique cyprés
Fait ombre aux murs deſerts d'un Temple de Cerés ;
C'eſt-là qu'il faut ſe rendre, & par diverſe voye.
Mon pere cependant des reliques de Troye,
Des Penates ſacrez charge tes pures mains ;
Tout dégoutant encor des meurtres inhumains,
Je n'oſe en approcher ma main encor ſanglante,
Qu'aprés m'être lavé d'une eau claire & coulante.
A ces mots, ſur mon col, qui s'apprête au fardeau,
D'un numide Lion j'éten d la large peau ;
Mon dos ſous le doux faix avec gloire s'abaiſſe ;
Aſcagne prend ma main, que des ſiennes il preſſe ;
D'un pas quoi qu'inégal il marche à mon côté :
Creüſe toute en pleurs, ſuit dans l'obſcurité.
Et moi qui ſans frayeur des legions preſſées,
N'agueres enfonçois les piques heriſſées ;
Alors tout m'épouvente ; au vent, au moindre bruit,
Je tremble pour ma charge, & pour ce qui me ſuit.
Déja ce me ſembloit j'avançois vers la porte,
J'oublios le peril, quand ma frayeur plus forte
Me fait entendre un bruit de pas precipitez ;

Dans

Dans les ombres jettant ſes yeux épouvantez
Sauve-nous, ô mon fils, s'écrie alors mon pere ;
J'entends les Eſcadrons du perfide averſaire ;
Je voi leurs boucliers, je voi leurs glaives nus ;
Ils approchent, mon fils, & nous ſommes perdus.
Dans ce trouble nouveau, dans ma crainte inſenſée,
I'ignore quel des Dieux aveugla ma penſée :
Car lorſque pour gagner un ſentier écarté,
Je m'éloigne en courant du chemin frequenté ;
Creüſe .... ſa diſgrace eſt encore incertaine ;
Mais ſoit qu'enfin ſon corps ſuccombât ſous la peine ;
Soit qu'un cruel deſtin eût limité ſes jours ;
Helas ! elle perit dans ces ſombres détours.
Ses yeux jamais depuis à mes yeux n'apparurent ;
Et d'un ſi grand malheur mes ſens ne s'apperçurent,
Que lorſque je gagnai la terre de Cerés.
Là ramaſſant ma troupe, au pied du vieux ciprés,
Elle ſeule nous manque ; & ſon ſort deſeſpere,
Et mon aimable Aſcagne, & mon malheureux pere.
Quel de vous, ô grands Dieux, n'accuſoient mes malheurs ?
Quelles morts cette nuit cauſerent tant de pleurs ?
Je rentre dans la Ville, & je reprens mes armes ;
Recommandant à tous, les yeux trempez de larmes,
Et le Vieillard Anchiſe, & mon fils, & nos Dieux,
Que je cache avec ſoin dans ces ſauvages lieux.
Quelques affreux dangers qui s'offrent à mon ame,
De l'un à l'autre bout je traverſe Pergame :
Retournant ſur mes pas, plein d'ardeur je parcours,
Ma route malheureuſe, & ſes divers détours :
Le ſilence profond, l'affreuſe ſolitude
Mêlent leur triſte horreur à mon inquietude ;
Mais enfin rien n'échappe à mon ſoin curieux,
Et je porte par tout la lumiere & les yeux :

Mar

Marchant vers mon Palais pour l'y chercher encore,
Je trouve en arrivant, que le feu le devore:
La flâme ſort par tout, élance mille éclairs;
Et ſes gros tourbillons boüillonnent dans les airs:
Je fais dans le Château ma recherche inutile;
Je revoi de Junon le portique, & l'aſile:
Là ſont des Temples ſaints les vaſes precieux,
Les antiques treſors des grands Rois nos ayeux.
Le vieux Phenix gardoient les dépoüilles de Troye,
L'impitoyable Ulyſſe amonceloit la proye.
Là ſont de nos Palais les riches ornemens,
Et là ſe font oüir les longs gemiſſemens
Des enfans deſolez, des meres éperduës,
Que je vois à l'entour par troupes épanduës.
Oſant même en ces lieux faire éclater ma voix;
Ah! Creüſe, ai-je dit, & redit mille fois;
Répons-moi chere épouſe. Helas! en vain je crie,
Et ma vive douleur ſe tournoit en furie;
Lorſque ſon ombre pâle en ces funeſtes lieux,
Plus grande qu'elle-même, apparoît à mes yeux.
Mon ſang, à cet objet ſe glace dans mes veines;
Le fantôme en ces mots, veut conſoler mes peines.
Epargne, cher Epoux, ces ſoins ardens & vains;
Le ſeul vouloir des Dieux fait le ſort des humains:
L'arbitre de l'Olympe, & des choſes futures,
Separe pour jamais nos triſtes avantures.
Dans un penible exil, au gré des Aquilons,
Tu dois de vaſtes mers traverſer les ſillons;
Tu verras l'Heſperie, & la Terre feconde,
Que le Tybre tranquille arroſe de ſon onde:
Là te ſont reſervez de plus heureux deſtins,
Et le royal Hymen, qui des ſceptres Latins
Te fera poſſeder l'heritiere fameuſe.
Ceſſe de déplorer ma perte malheureuſe:

Belle-

Belle-fille d'Anchiſe, & de la Deïté
A qui Paris donna le prix de la beauté,
De l'inſolent vainqueur j'éviterai les chaînes;
Je ne ſervirai point les Dames de Mycenes.
Ilion me vid naître, & la mere des Dieux
Cybelle pour jamais me retient en ces lieux
Adieu, de nos amours conſerve la memoire,
Conſerve au moins mon fils. Soudain dans l'ombre noire
L'ombre pâle ſe perd; & tout noyé de pleurs
Me laiſſe dans mon cœur étouffer mes douleurs.
Trois fois entre mes bras je crûs l'avoir preſſée,
Trois fois elle s'enfuit vainement embraſſée;
Semblable aux vents legers, aux fantômes trompeurs,
Qu'enfantent du ſommeil les ſubtiles vapeurs,
Ainſi l'affreuſe nuit fût enfin terminée:
Je réjoins au valon ma troupe infortunée;
Ce reſte malheureux de la grande Cité
Dans mon abſcence encor me paroît augmenté:
Du peuple fugitif le nombre m'épouvante;
Hommes, femmes, enfans, tous d'une voix tremblante,
Du lieu de leur exil m'abandonnent le choix;
Et d'un commun accord ſe rangent ſous mes loix.
Du grand flambeau du jour l'étoile avant-couriere,
Du haut ſommet d'Ida répandoit ſa lumiere;
Le Grec, qui plus nombreux aux portes ſe fait voir,
De tout autre ſecours nous interdit l'eſpoir,
Contre mon fier deſtin, en vain je délibere;
Je cede, & ſur le Mont je tranſporte mon pere.

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE TROISIE'ME.

QUAND le couroux des Dieux, ſans l'avoir merité,
Eut détruit de Priam la ſuperbe cité;
Et que par tout fumoit l'Ouvrage de Neptune:
Aux Oracles des Dieux je ſoûmets ma fortune,
Reſolu de chercher des rivages deſers,
Reſolu de tenter l'inconſtance des Mers.
Je fais du haut Ida les longs ſapins deſcendre;
J'équippe mes vaiſſeaux ſous les ramparts d'Antandre;
Je ramaſſe ma troupe, & m'abandonne enfin
Au caprice divers de mon errant deſtin.
Anchiſe l'ordonnoit; & la moiſſon dorée
Commençoit à jaunir la campagne alterée;
Le vent enfle la voile; alors avec mon fils,

Avec

Avec mon triſte peuple, & nos Dieux déconfits,
Je quitte (pour jamais incapable de joye)
Et le port, & la rade, & la terre où fut Troye.
Loin ſont les champs de Mars, où Lycurgue autrefois
Aſſujettit le Thrace à ſes ſeveres Loix:
Avant que les deſtins nous paruſſent contraires,
C'étoient nos alliez, nos hôtes, & nos freres.
J'arrive en ce climat ſous un funeſte ſort;
Je fonde une cité ſur ce ſauvage bord;
Je lui donne mon nom ſous les ſacrez auſpices
De nos Dieux invoquez par mille ſactifices:
De la belle Venus j'encenſe les Autels;
Et redoublant mes vœux au Roi des Immortel,
Dès le commencement de ce fameux Ouvrage,
J'immole un Taureau blanc ſur le haut de la plage.
Là fut un vieux tombeau de myrtes couronné,
Et de cormiers naiſſans par tout environné:
J'en approche, & tâchent d'arracher de ces plantes,
Pour couvrir les Autels de feüilles verdoyantes;
De mes yeux étonnez (ſpectacle plein d'horreur,
Et dont le ſeul recis inſpire la terreur)
Je voi couler le ſang du rameau que je plie,
Un ſang tout corrompu, dont la terre eſt rougie!
Tout le mien à l'inſtant ſe glace dans mon corps:
Si je veux ſur ces bois redoubler mes efforts,
La même liqueur ſort de la branche arrachée:
Plus j'en cherche la cauſe, & plus elle eſt cachée:
Je ſens d'un grand ſouci mes eſprits agitez;
J'invoque de ces lieux les mornes Deïtez,
Et le Dieu belliqueux des Getiques rivages,
Qu'ils veüillent détourner ces ſiniſtres préſages.
Mais d'un troiſiéme effort, des genoux, & des bras,
Pliant un arbriſſeau, que je renverſe à bas,

(Croirez-

(Croirez-vous, grande Reine, un prodige incroyable ?)
Du fonds du creux ſepulchre une voix effroyable,
Dans ſes gemiſſemens coupez de longs ſanglots,
Me fait diſtinctement ouïr ces triſtes mots.
Laiſſe les morts en paix ; pourquoi vaillant Enée
A déchirer mon corps eſt ta main obſtinée ?
Même Ciel nous vid naître : épargne un malheureux,
Qui des Rois dont tu ſors fut le ſang genereux :
De mon corps, non d'un tronc ce ſang dégoûte encore ;
Car apprends que je ſuis le jeune Polydore,
Accablé dans ce lieu d'une grêle de traits,
Que le tems a changez en ces cormiers épais.
Fui ces avares bords, cette terre inhumaine.
Soudain l'effroi ſe coule en mon ame incertaine ;
L'uſage de la voix m'eſt ravi par la peur,
Je tremble, & mes cheveux ſe heriſſent d'horreur.
Priam, qui dès le tems de nos premieres guerres,
Voyant le Grec nombreux avancer ſur ſes terres,
Du ſiege preſſentit le triſte évenement ;
Avec tous ſes treſors, commit ſecrettement
A l'avare Tiran, de la perfide Thrace,
Ce jeune rejetton de ſon illuſtre race.
Pour les Grecs plus heureux, cet infidéle Roi
Change avec la fortune, & parjure ſa foi :
Il trahit ſon ami, maſſacre Polidore,
Et ravit les treſors, qu'en ſon ame il devore.
Avide faim de l'or, qui ronges les humains,
De combien de forfaits as-tu ſoüillé leurs mains ?
Revenu des terreurs du prodige effroyable,
J'aſſemble des vieillards la troupe venerable ;
Mon pere les preſide, & manifeſte à tous
Les ſignes apparens du celeſte courroux.
Qu'on quitte, diſent-ils, ces terres criminelles,

Que plûtôt on ſe fie aux vagues infidéles,
Qu'aux infidéles bords où l'on a vû les Rois
De l'hoſpitalité violer les ſaints droits.
Tel eſt l'avis de tous. Et l'on decerne encore
Une pompe funebre au jeune Polydore.
Des rameaux de cyprès aux Manes conſacrez,
Des ornemens de deüil les autels ſont parez;
D'un gazon verdoyant la tombe eſt élevée;
Et ſuivant la coûtume en tous tems obſervée,
La chevelure éparſe, & les larmes aux yeux,
Les Dames à l'entour font les triſtes adieux.
De lait tiede, & de ſang verſant les taſſes pleines,
L'ame au tombeau rentrée, y ſent calmer ſes peines:
Et par ſes triſtes ſons une lugubre voix
Appella Polydore encore par trois fois.
Sitôt que des Autans les haleines rapides
Ceſſerent de troubler les campagnes liquides,
L'allegreſſe paroît au front des matelots:
Nos vaiſſeaux hors du Port tournent la prouë aux flots:
Nous partons de ces bords: l'onde bruit ſous la rame;
Et bien-tôt de nos yeux fuit cette terre infame.
Loin dans la Mer Egée eſt un plaiſant ſejour,
Une Iſle, d'Apollon le veritable amour,
Le charme de Doris, le plaiſir de Nerée;
Par les vaſtes ſillons de la plaine azurée,
Jadis cette Iſle erroit; mais le ſoin d'Apollon
L'a ravie au couroux du bruyant Aquilon;
L'a renduë immobile, & l'a comme enchaînée
Aux Iſles dont par tout elle eſt environnée.
J'aborde avec ma flote en cet auguſte lieu;
Je revere la Ville & le Temple du Dieu;
Et d'abord à nos yeux commence de paroître
Le Roi même de l'Iſle, & du Dieu le grand Prêtre;
Anius le meilleur des Rois & des humains.

Il reconnoît Anchiſe, ils ſe donnent les mains :
Et leur vieille amitié réchauffant ſes tendreſſes,
De l'hoſpitalité redouble les careſſes.
D'un laurier immortel ce Prince eſt couronné ;
Des miſtiques bandeaux il a le front orné ;
Il nous conduit au Temple ; où par cette priere
J'invoque au nom de tous le Dieu de la lumiere.
Grand Dieu, daigne arrêter le cours de nos travaux,
Dis-nous grand Apollon, quand finiront nos maux ?
Fixe nôtre demeure, & donne une autre Ville
Aux reſtes malheureux de la fureur d'Achille :
Nous te ſuivons, commande, & propice à nos vœux,
Eclairci nos eſprits par un préſage heureux.
Le bocage fremit ; & ſoudain il nous ſemble
Qu'avec le Mont voiſin tout l'édifice tremble,
Et du lieu de l'Oracle un ſourd mugiſſement
Fait entendre ces mots dans ce grand tremblement.
Cherchez l'heureux climat d'où ſortirent vos Peres ;
Troyens, au même lieu finiront vos miſeres ;
Et c'eſt-là que vainqueur de cent peuples divers,
Le beau ſang de vos Rois regira l'Univers.
Je ne puis annoncer de moindre deſtinée
Aux auguſtes neveux de l'invincible Enée.
Tant que parla le Dieu, nous fumes proſternez ;
Mais croyant par ces mots nos malheurs terminez,
L'allegreſſe ſoudaine excite un grand tumulte :
On repete l'Oracle, on s'aſſemble, on conſulte,
Quel eſt de nos Ayeux ce fortuné ſéjour.
Et quel tems eſt promis à ce fatal retour.
Mon pere recherchant dans les choſes paſſées
L'avenir incertain qui gêne nos penſées.
Silence, nous dit-il, Troyens, à cette fois,
Je ſçai vôtre deſtin, j'entens la ſainte voix.
On void dans le milieu de la plaine écumeuſe,

Crete, de Jupiter la nourrice fameuſe ;
De loin ſon Mont Ida s'éleve ſur les flots ;
Et cent grandes Citez ſont dans ſon vaſte enclos.
Là fût de nos Ayeux l'origine ancienne,
De là vint habiter la terre Phrygienne,
Scamandre avec ſon fils, qui nomma l'autre Ida,
Et dans ſes creux vallons nôtre Empire fonda.
Le culte de Cybele, & ſes ſacrez miſteres,
Avec tant de ſoin conſervez par nos peres,
Sont des ſignes trop clairs de cette verité,
Pour être mépriſez par leur poſterité.
Ilion n'étoit point, & Pergame ſous terre,
Ne ſembloit point encor défier le tonnerre.
Allons donc mes amis, où la bonté des Dieux
Veut borner d'Ilion le ſort injurieux ;
Des fiers enfans de l'air appaiſons la colere :
Si le grand Jupiter veut nous être proſpere,
Avant que le Soleil trois fois ait fait ſon cours,
De Crete nous verrons les orgueilleuſes Tours.
Soudain de deux taureaux il fait deux ſacrifices
Pour ſe rendre Apollon, & Neptune propices ;
Offre une noire hoſtie aux Autans orageux ;
Une autre pure & blanche aux Zephirs amoureux.
Alors un bruit s'épand, que Crete abandonnée,
Par ſon Roi fugitif le fier Idomenée
Nous preſentoit ſes murs, & ſes havres deſerts.
Nous partons de Delos, & volans ſur les Mers
De Naxe nous doublons les Colines vineuſes,
Oleare, & Doniſe, Iſles délicieuſes ;
Pare feconde en marbre & ſillonant les flots,
Bien-rôt nous nous voyons les Cyclades à dos,
Par ces bruyantes Mers les Cyclades ſemées.
On ſaluë à longs cris les plages reclamées ;
Quand cet heureux ſejour de nos premiers ayeux,

Après tant de travaux ſe découvre à nos yeux.
Un vent propice & frais pouſſe mes nefs en poupe,
Et bien-tôt je prens terre avec toute ma troupe.
Je l'exhorte au travail tant de fois ſouhaité;
Je trace les ramparts d'une grande Cité;
Et lui donnant le nom de l'antique Pergame,
Chacun en ſent couler l'allegreſſe en ſon ame.
Je partage les Champs, & j'impoſe des loix,
On cultive la Terre, on éleve des toits:
Mais ſur la gréve à peine eſt ma flote attirée,
Que tout eſt corrompu ſur la Terre alterée:
Du grand chien d'Orion le regard enflâmé
Rend l'eau puante & noire, & l'air envenimé:
Les corps ſemblent traîner leurs ames languiſſantes;
La peſte eſt generale, & paſſe juſqu'aux plantes;
L'herbe devient aride; & l'ardente ſaiſon
Brûle la moiſſon même, ou la change en poiſon.
Mon pere épouventé par ce terrible obſtacle,
Veut qu'on fende les flots, qu'on retourne à l'Oracle;
Et que pour voir la fin de ces malheurs preſſans
On fléchiſſe le Dieu par de nouvel encens.
Les ombres de la nuit couvroient la Terre, & l'Onde;
Et le ſommeil regnoit dans une paix profonde;
Lorſque ces mêmes Dieux de Pergame enlevez,
De la flâme, & du fer nos Penates ſauvez,
Non, comme un ſonge vain en dormant m'apparurent;
Mais tels qu'en ce ſommeil mes yeux les reconnurent,
Les virent reſplendir à la pâle clarté,
Dont la Lune chaſſoit l'épaiſſe obſcurité:
Je les entendis même, & de leur voix divine
J'appris de nos malheurs la ſecrette origine.
De la part du grand Dieu qu'on adore en Delos,
Nous venons, dirent-ils, t'éclaircir ſes propos:
Fugitifs d'Ilion pour ſuivre ta fortune,

Nous nous ſommes commis à l'inconſtant Neptune :
C'eſt nous mêmes encor qui faiſant ton deſtin,
Promettons à ton ſang un empire ſans fin.
Cependant fuit ces bords, cherche une autre retraite ;
Apollon n'entend point qu'on s'établiſſe en Crete.
Pourſui de ton exil les glorieux travaux,
Et va fonder les murs où finiront tes maux :
Va chercher par les Mers l'ancienne Heſperie,
Terre antique, & feconde, aux combats aguerrie ;
Italie eſt le nom qu'elle tient aujourd'hui
D'un Heros autrefois ſa gloire, & ſon appui ;
Là nâquit des Troyens Dardan le premier pere :
Là nous fixe le ſort ; qu'Anchiſe en délibere ;
Ne ſonge qu'à trouver ces Champs délicieux,
Jupiter te défend d'arrêter dans ces lieux.
Je ne raconte point un ſonge fantaſtique,
J'obſervai leur viſage, & leur voile miſtique ;
Frappé de leur diſcours, je ſentis dans mon cœur
Couler les froids glaçons d'une ſainte terreur :
J'abandonne mon lit, & va trouver mon pere,
Aprés avoir aux Dieux adreſſé ma priere,
Et dans le feu ſacré brûlé le pur encens,
Avec l'offrande ſimple, & les dons innocens.
Anchiſe à qui j'apprens la viſion divine,
Reconnoît de ſon ſang la diverſe origine,
En void la double ſource, & non ſans quelque horreur,
Où des lieux differens nous expoſoit l'erreur.
Ah ! mon fils, me dit-il, combien de fois Caſſandre
Nous fit dans ſa fureur le même Oracle entendre !
Mais pouvoit-on penſer que l'ordre des deſtins
Appellât les Troyens aux rivages Latins ?
Et qui croyoit alors ces grandes Propheties,
Que pour nôtre malheur nous vîmes éclaircies ?
Mais enfin mieux inſtruits, obeïſſons aux Dieux.

Il commande à ces mots, qu'on parte de ces lieux :
D'un favorable vent les voiles ſont enflées ;
Et le ſapin flotant court les plaines ſalées.
Tout s'enfuit ſans regret de ces funeſtes bords :
Par un ſort plus heureux, nous laiſſons peu de morts.
Ni Villes, ni Châteaux, ni Plaines, ni Montagnes,
Bien-tôt rien ne paroît que les vaſtes Campagnes,
Où l'infidelle Mer étale ſon azur,
Où le Ciel fait briller un jour ſerain & pur.
Sur ma tête à l'inſtant paſſe un épais nuage,
Qui ſe créve & vomit un redoutable orage,
Il s'empare du Ciel, la nuit & ſon horreur
De la Mer qui s'irrite augmentent la fureur.
Des cruels Aquilons la troupe déchaînée,
Tourmente & fait gronder la vague mutinée ;
La lumiere s'enfuit ; & le jour des éclairs
Eſt le ſeul jour qui luit ſur ces terribles Mers.
Le Pilote éperdu, le ſavant Palinure,
De ſa route égaré n'agit qu'à l'aventure ;
Il ne peut diſcerner ni le jour, ni la nuit,
Et ſe laiſſe emporter où le ſort le conduit.
Par trois jours ſans Soleil ; par trois nuits ſans Etoiles,
Sans ſe pouvoir ſervir de rames, ni de voiles,
Nos vaiſſeaux diſperſez par les flots aboyans
Errent à l'abandon ſur les gouffres bruyans.
Enfin des Monts hautains les cimes enfumées
Nous font appercevoir les Terres reclamées.
Soudain ſous l'aviron nos pâles matelots
Font boüillonner l'écume, & murmurer les flots,
Et la voile baiſſée, enfin je moüille aux rades
Des Iſles que les Grecs appellent les Strophades.
Celeno la Harpie, habite avec ſes ſœurs
Ces terres qu'on ne void fertiles qu'en malheurs,
Depuis que la maiſon du criminel Phinée,

De ces cruels oiſeaux ſe vid abandonnée.
Par le courroux des Dieux jamais un plus grand mal
N'eſt ſorti des cachots du Monarque infernal:
De ces monſtres aîlez le viſage perfide,
D'une vierge fait voir l'apparence timide;
Mais ſous ce faux ſemblant le dedans n'eſt qu'horreur;
Rien ne peut aſſouvir leur avide fureur:
Une éternelle faim tient leurs gueules béantes,
Leurs regards ſur la proye, & leurs griffes ſanglantes.
Nous découvrons du Port les troupeaux vagabonds,
Sans garde errer ſur l'herbe, & faire mille bonds.
Soudain nous appellons Jupiter à la proye,
Lui conſacrant ſa part des biens qu'il nous envoye.
On ſe range à la table, & de nôtre butin,
Sur le bord étranger on prepare un feſtin:
Lors qu'avec de hauts cris, de grands battemens d'aîles,
Fond l'eſcadron volant de ces peſtes cruelles;
Il part des Monts voiſins, & les mets apprêtez,
De leur ſale toucher ſoudain ſont infectez.
Sur la rive deſerte eſt un ſombre bocage,
Qui cache un creux rocher de ſon épais ombrage;
Je fais dreſſer la table en ce lieu retiré,
Et réchauffer l'autel d'un feu pur & ſacré.
Au milieu de ces bois, ſous cette creuſe roche,
Avec de plus grands cris s'aſſemble, & ſe rapproche
De ces monſtres gloutons le formidable eſſain,
Qui des ongles aigus de ſa preſſante main,
Pille & rend de nouveau la viande envenimée,
Et la ravit de force à ma troupe affamée.
Aux armes, m'écriai-je; & dans le même tems
J'avance, & fais armer nos braves combatans:
Sous l'herbe nous cachons nos lames flamboyantes,
Et des larges écus les peintures brillantes.
Lors donc que ſur ces bords fond l'avide eſcadron

Miſene

Miſene au haut du roc, de ſon bruyant clairon,
Par le ſignal qu'il donne anime ma cohorte,
Elle ſe precipite où ſon ardeur l'emporte,
Et pour exterminer ces funeſtes oiſeaux,
S'engage ſans pâlir à ces combats nouveaux.
Mais rien ne peut forcer leur plume impenetrable,
La nature a rendu leur corps invulnerable;
D'une fuite ſoudaine elles percent les airs,
Et la ſeule frayeur leur fait quitter ces chairs.
De leurs reſtes la rive eſt toute enſanglantée,
De leur infecte odeur la Terre eſt empeſtée,
Et Celeno l'horreur de ces infames ſœurs,
Du ſommet d'un rocher nous predit ces malheurs.
Pretendez-vous, Troyens, par une injuſte guerre,
Nous faire abandonner nôtre natale Terre,
Nous ravir nos troupeaux, nous chaſſer de nos bois?
Fuyez uſurpateurs, & tremblez à ma voix.
Je lis dans l'avenir; c'eſt d'Apollon qui m'aime,
Dont j'apprens ce qu'il tient du grand Jupiter même;
Infernale furie, & pire que la mort,
Je prens plaiſir à voir vôtre funeſte ſort.
Par l'ordre des deſtins, en dépit des orages,
Vous pourrez d'Italie aborder les rivages:
Mais avant que de voir la ſuperbe Cité,
Où de tant de malheurs le cours eſt limité,
Eprouvant comme nous la faim inſatiable,
Un jour on vous verra manger juſqu'à la table.
Soudain dans la forêt s'enfuit le monſtre aîlé:
Le ſang de mes ſoldats de peur ſemble gêlé.
Ils poſent par reſpect leurs armes temeraires;
On demande la paix, on recourt aux prieres;
Soit qu'on les imagine ou lugubres oiſeaux,
Ou quelques Deïtez des infernales eaux.
Mais mon pere élevant, & ſes mains, & ſon ame,

S'adreſſe aux Dieux du Ciel qu'en ces mots il reclame.
Détournez ces malheurs, arbitres des mortels,
Et conſervez un peuple ardent à vos autels.
Il commande à l'inſtant qu'on arrache les cables,
Et qu'on donne la voile aux Zephirs favorables.
Nous courons de Thetis l'Empire decevant,
Et nous voguons au gré du Pilote, & du vent.
Déja nous découvrons ſur la vague écumante,
Les murailles de Same, & les forêts de Zanthe;
D'Itaque nous doublons les ſteriles rochers,
Auſſi-tôt deteſtez qu'apperçus des nochers,
L'empire de Laërce, & du cruel Ulyſſe.
Bien-tôt s'offre Leucate, & ſon grand precipice,
Et bien-tôt nous paroît s'avancer ſur les flots
Le Temple d'Apollon, l'effroi des matelots.
Las de courir les mers, nous abordons la ville,
Où contre nôtre eſpoir nous trouvons un aſile,
De la prouë élevée on jette l'ancre au bord,
Galeres & vaiſſeaux ſont rangez dans le port:
Au puiſſant Roi des Dieux je rends un juſte hommage,
J'encenſe ſes autels, & ſur le verd rivage,
Je fais en ſon honneur celebrer mille jeux,
Qui du Cap d'Actium rendent le nom fameux.
Chacun avec plaiſir rappelle en ſes penſées
Le ſouvenir flateur de nos peines paſſées,
Il eſt doux de penſer aux perils évitez
Parmi tant d'ennemis, & de Grecques citez
Cependant le beau char qui porte la lumiere,
Terminoit le grand cours de ſa vaſte carriere;
Et l'hiver tenebreux, ami des Aquilons,
Livroit à leur courroux les humides ſillons.
A la porte du Temple, où moi-même j'atrache
D'Abas que je vainquis la brillante rondache,
Juſques dans leur païs inſultant aux Gregois,

Je

Je fais lire ce vers ſur le large pavois.
Des Grecs victorieux, Enée offrit ces armes.
Ces bords pour m'arrêter n'ont point aſſez de charmes,
Je pats, & de la voix preſſant les matelots;
La rame par compas ſend l'écume des flots:
Bien-tôt nous ſont cachez les hauts Monts de Corcyre:
Enfin nous débarquons aux rivages d'Epire.
Là j'apprens le revers d'un incroyable ſort,
Que le cruel Pyrrhus, le fils d'Achille eſt mort;
Qu'un des fils de Priam, reſte de tant de Princes,
Helenus poſſedoit ſa femme, & ſes Provinces;
Et qu'un troiſiéme Hymen ſous un deſtin plus doux,
Uniſſoit Andromaque à ce Troyen époux.
De ce grand changement l'hiſtoire merveilleuſe
Excite en mon eſprit une ardeur curieuſe:
Pour l'apprendre du Roi, j'abandonne le Port,
Je marche vers les muts, & m'éloigne du bord.
Dans un boccage ſaint ſur la rive feconde,
Que le faux Simois arroſe de ſon onde,
Auprés d'un vain tombeau, d'un verd gazon orné,
Et qui d'un double autel étoit environné,
Du valeureux Hector l'inconſolable femme,
Par un grand ſacrifice appelloit ſa grande ame,
Parmi les triſtes dons offroit ſes triſtes pleurs
Au double ſouvenir de ſes vives douleurs.
Des armes des Troyens la vûë inopinée,
La rend à mon abord interdite, étonnée:
Elle pâlit, ſe pâme, & tombant ſans chaleur,
Ainſi long-tems aprés exprime ſa douleur.
Que vois-je, ô vaillant Prince; eſt-ce Enée, ou ſon ombre?
Mais helas! ſi des morts il augmente le nombre,
Pourquoi ſans mon Hector s'offre-t-il à mes yeux?
Elle pleure, & ſes cris ſont retentir ces lieux;

A peine de ma voix puis-je trouver l'uſage,
Et répondre ces mots à ſon triſte langage.
Je vis, mais pour ſouffrir ; nos Dieux qui l'ont permis
Ont dérobé ma vie à nos fiers ennemis.
Veuve du grand Hector, helas ! quelle autre gloire
Peut de ſon infortune adoucir la memoire ?
Au moins vois-je finir le ſort plein de rigueur,
Qui maria ſa femme au fils de ſon vainqueur ?
Elle baiſſe les yeux, & répond de la ſorte.
O mille & mille fois heureuſe d'être morte,
Innocente Beauté que Pyrrhus l'inhumain,
Sur le tombeau d'Achille immola de ſa main :
Du moins par le partage aux chaînes deſtinées,
Au lit d'un fier vainqueur tu ne fus point traînée.
Après l'embraſement, errante par les Mers,
D'un jeune audacieux j'ai les mépris ſoufferts ;
Enfin il me quitta ce cruel fils d'Achille :
Croyant que ſon divorce en ſeroit plus facile,
Miſerable captive, il me mit ſous la loi
De l'illuſtre Helenus ſon captif comme moi.
Hermione ravie au furieux Oreſte,
De ce prompt changement fut la cauſe funeſte ;
Pyrrhus en fût épris ; mais le rival époux
Saiſi de ſes fureurs, & d'un tranſport jaloux,
Le ſurprend, & l'immole en ſa juſte colere,
Aux autels où Paris ſacrifia ſon pere.
Ce peuple par ſa mort d'un Tyran délivré
Sous les loix d'Helenus ſe rangea de ſon gré :
Du nom du grand Chaon un des Princes ſes freres,
Roi paiſible, il nomma ces terres étrangeres ;
Et relevant Pergame en ce ſauvage bord,
Sur le plan d'Ilion il a conſtruit ce fort.
Mais quel ſort merveilleux, quels vents, ou quels orages,

Ou plûtôt quel des Dieux te pouſſe en ces rivages?
Quelle Troye eſt promiſe à ta rare valeur?
Aſcagne eſt-il vivant? O Dieux, que de douleur
Lui dût coûter la mort d'une mere ſi ſage!
Déja ne lit-on pas dans ſon jeune courage
Qui brille, qui boüillonne, & veut prendre l'eſſor,
Qu'il eſt le fils d'Enée, & le neveu d'Hector?
Tels étoient ſes propos, que d'un torrent de larmes
Accompagnoient ſes yeux encore pleins de charmes:
Quand le ſage Helenus ſon magnifique époux,
Avec toute ſa Cour vient au devant de nous;
Et dans ſon doux accueil, verſant des pleurs de joye,
Nous conduit dans les murs de ſa nouvelle Troye.
De l'antique Ilion je croi voir les rampars,
Sur le Xanthe nouveau j'attache mes regards;
Et croi même embraſſant la porte de leur Ville,
Voir la porte funeſte au redoutable Achille.
Nos Troyens par ſon ordre admis dans la Cité,
Reçoivent les faveurs de l'hoſpitalité:
Par tout dans le Palais les tables ſont dreſſées,
Dans la vaiſſelle d'or les viandes diſperſées;
Le feſtin eſt ſuperbe; & trois fois le Soleil
En void renouveller le royal appareil.
Il s'éleve un vent frais, qui de ſa douce haleine
Rappelle nos vaiſſeaux ſur l'inconſtante plaine;
Maîs enfin ſur le point d'abandonner ces lieux,
Ainſi je parle au Roi, l'interprête des Dieux.
Toi qu'Apollon inſtruit dans les choſes futures,
Tu dois, fils de Priam, ſavoir mes avantures;
Dans les Aſtres tu lis le deſtin des humains;
Tu prens d'un vol leger des augures certains;
Et des divers oiſeaux expliquant le ramage,
En tires un heureux ou ſiniſtre preſſage.
Eclairci donc mon ſort, & le trouble où je ſuis:

Tous

Tous les Dieux conſultez au fort de mes ennuis,
Pour limite à nos maux m'ont donné l'Auſonie;
Et dans ces bords lointains ont ma courſe finie.
Celeno la Harpie, un monſtre dangereux,
Seule nous fait trembler par ſon préſage affreux;
Nous annonce du Ciel le courroux implacable,
Et d'une avide faim la rage inſatiable.
Comment puis-je, ô grand Roi, détourner tant de maux,
Et trouver quelque fin à de ſi longs travaux?
Helenus à l'inſtant offre un grand ſacrifice,
Demande au Ciel la paix, & pour l'avoir propice,
Détache les bandeaux de ſon front reveré;
Me conduit par la main prés de l'antre ſacré;
Et moi-même rempli du Dieu qui le tranſporte,
J'entens ſa ſainte voix me parler de la ſorte.
Grand Prince, il eſt conſtant que l'ordre des deſtins
T'appelle par les Mers aux rivages Latins:
C'eſt du grand Roi des Dieux le decret immuable;
C'eſt du ſort abſolu l'arrêt irrevocable.
Mais pour y parvenir, apprens en peu de mots
Comment tu dompteras la colere des flots.
La Parque me refuſe un plus ample préſage;
Et Junon me défend d'en dire davantage.
Peut-être penſes-tu, que ces illuſtres bords,
Prêts à te recevoir te preſentent leurs ports;
Mais long eſt le chemin, & longues ſont les peines
Qui t'éloignent encor ces terres ſi lointaines.
Il en faut ſur tes nefs faire le vaſte tour,
Et doubler de Circé le dangereux ſéjour,
Fendre le Lac d'Averne, & les Mers de Sicile,
Avant que de fonder ta floriſſante Ville.
Pour en ſavoir le terme, entens ma ſainte voix.
Quand ſur le bord d'un Fleuve, à l'ombrage d'un Bois

L'énor

L'énorme & blanche Laye aux pendantes mammelles
Et ſes trente petits tous rangez autour d'elle,
Fraîchement mis au jour au pied d'un chêne vieux,
Et comme elle tous blancs s'offriront à tes yeux:
Crois tes malheurs paſſez, & fixe en cette place
Le ſéjour éternel de ta vaillante race.
Rien ne peut des deſtins interrompre le cours;
Et le grand Apollon te promet ſon ſecours.
Garde-toi ſeulement d'aborder cette plage,
Que la belle Italie oppoſe à ce rivage:
Tous ces bords ſont peuplez de perfides Gregeois:
Philoctete y maintient ſous de ſeveres loix
Les murs qu'il a fondez aux Champs de Lucanie;
Ici ceux de Narice ont une colonie;
Là regne Idomenée aux Champs des Salentins,
Pour eux oubliant Crete, & ſes peuples mutins.
Enfin quand échapé de la fureur de l'onde,
Tes nefs auront fini leur courſe vagabonde;
Pour aquitter les vœux promis aux immortels,
Tu feras ſur le bord fumer les ſaints autels:
Mais d'un voile de pourpre environne ta tête;
De crainte qu'aux honneurs d'une ſi grande fête,
Le vulgaire profane oſant mêler ſes yeux,
M'en trouble le myſtere, & n'en chaſſe les Dieux.
Soit par tous les Troyens cette forme obſervée,
Et dans ſa pureté par ton ſang conſervée.
Que ſi le vent te pouſſe aux bords Siciliens,
Où Pelore à la mer donnant d'étroits liens
La ſerre, la tourmente, & la rend forcenée;
Sur la gauche bien loin fui l'onde mutinée:
De l'Iſle fai plûtôt le penible circuit,
Que d'approcher à droit de l'effroyable bruit.
On tient que pas ces bords fut autrefois unie
L'Iſle triangulaire, à la grande Auſonie;

Mais

Mais que ne change point le long effort des ans!
Par un grand tremblement les villes & les champs
Virent dans leur enclos gronder l'onde ſalée;
Et Neptune uſurper la Campagne ébranlée.
La Mer les ſepara par ce fameux détroit;
Charibde eſt ſur la gauche, on entend Scille à droit.
Dans ſes gouffres profonds, Charibde impitoyable,
Par trois fois engloutit cette mer redoutable;
Puis la revomiſſant l'élance dans les airs.
Et l'on en void pâlir les aſtres les plus clairs.
Scylle en ſon antre obſcur des flots levant la tête,
Attire les vaiſſeaux qu'à perdre elle s'apptête:
Juſqu'au deſſous du ſein ſon viſage & ſon corps,
D'une jeune beauté montrent tous les treſors;
Le reſte monſtrueux cache dans l'onde bleuë,
Un ventre inſatiable, une terrible queuë:
Femme & Dauphin enſemble, & l'effroi des nochers!
Prens garde d'approcher de ſes bruyans rochers,
D'entendre retentir ſes gouffres implacables,
Et de ſes chiens marins les abois formidables.
Plûtôt que de voir Scylle en ſon affreux ſejour,
De l'Iſle & de ſes Caps cherche le long détour.
Sur tout ſi tu me crois un eſprit prophetique,
S'il eſt vrai qu'Apollon par ma bouche s'explique,
Vaillant fils de Venus, grave dans ton eſprit
L'ordre que par ma voix ce grand Dieu te preſcrit,
Cent fois tu m'entendras te le dire, & redire;
De la fiere Junon, tâche d'appaiſer l'ire;
Adore ſa grandeur, & redouble tes vœux;
Féchi par tes preſens ſon courroux dangereux.
Ainſi victorieux côtoyant la Sicile,
Tu verras des Latins le rivage fertile;
De Cumes tu verras la nouvelle Cité,
Les forêts de l'Averne, & ſon lac empeſté.

Là tu conſulteras la Vierge forcenée,
Qui dans ſon antre creux prédit la deſtinée.
Elle l'apprend des Dieux, puis la redit en vers;
Et ſans ceſſe l'écrit ſur des feüillages verds:
Elle range par ordre en ſa grotte enfermée,
La feüille des deſtins, & des noms imprimée:
Elle n'y change rien, & dans ces ſombres lieux
Ces ſorts ne ſont troublez des hommes, ni des Dieux.
Mais ſi la porte s'ouvre, & qu'aux Zephirs volages
L'ouverture indiſcrete expoſe ces feüillages;
Les deſtins dans les airs demeurent diſperſez:
La Sibylle jamais n'a ſes vers ramaſſez.
Qui la vient conſulter void ſa peine inutile,
Et deteſte au retour, & l'antre & la Sibylle:
N'épargne ni tes vœux, ni tes ſoins, ni le tems;
Pourſuit l'Oracle ſaint, flate, importune, attens;
Quoique tes compagnons murmurans ſur la rive
Te preſſent d'achever leur courſe fugitive;
Quoique la Mer tranquille, & les flateurs Zephirs
Paroiſſent s'accorder à leurs boüillans deſirs.
Implore la Sibylle, elle ſera ta guide
Dans tes divers travaux, & ſur l'empire humide;
Elle t'éclaircira tes illuſtres deſtins,
Chantera tes combats, & les peuples Latins.
Adieu; la fureur ſainte abandonne mon ame;
Va, pouſſe juſqu'au Ciel la gloire de Pergame.
Le Miniſtre des Dieux achevant ce diſcours
En Monarque puiſſant nous offre ſon ſecours:
Par les profuſions de ſa main liberale,
Il montre la grandeur de ſon ame royale:
Il m'offre de Pyrrhus le ſuperbe harnois.
Tout tiſſu d'anneaux d'or, redoublez par trois fois;
Il me donne le caſque à l'ondoyante crête,
Dont ce fameux guerrier jadis arma ſa tête;

De rameurs diligens il équippe nos nefs,
Nous fournit de chevaux, & d'armes, & de chefs,
D'argent, d'yvoire, & d'or, il remplit ma galere.
Son magnifique ſoin eſt pareil pour mon pere:
Et lorſque ce Vieillard remontre aux matelots,
Que l'Eure favorable enfle, & ride les flots;
Qu'il ménage le tems; qu'il preſſe, qu'on s'embarque;
Ainſi lui parle encor ce genereux Monarque:
De la belle Venus illuſtre & digne époux,
L'amour des immortels, & leur ſoin le plus doux,
Prince deux fois ſauvé des ruïnes de Troye,
Donne la voile aux vents, prens le tems, & l'employe:
Vois d'ici l'Auſonie, & ſes rivages verds,
Mais pour y parvenir, il faut fendre les Mers;
Plus loin, plus loin encor ſe void, ô ſage Anchiſe,
L'heureuſe region qu'Apollon a promiſe.
Adieu: la pieté d'un fils ſi valeureux
Dans nos plus grands malheurs t'a fait un ſort heureux;
Marche, j'arrête en vain le Zephir favorable.
De ce triſte départ la Reine inconſolable,
La triſteſſe dans l'ame, & les larmes aux yeux
Nous comble de faveurs, & de dons precieux.
D'une grace obligeante, & d'un air plein de charmes;
Cette Reine à mon fils offre une cotte d'armes,
Ouvrage de Phrygie, où l'or entrelacé
Brille ſur un fond riche, avec art rehauſſé.
Reçoit de mon amour ce dernier témoignage,
De mes mains, lui dit-elle, accepte cet Ouvrage,
Et conſerve, ô mon fils, conſerve à l'avenir,
A la veuve d'Hector un tendre ſouvenir.
O de mon cher enfant l'image veritable,
De mon Aſtianax portrait le plus ſemblable:
Telle étoit ſa parole, & ſon air, & ſes traits,
Tels étoient ſes regards, & ſes charmans attraits,
Helas

Helas ! & dans la fleur des plus belles années,
Ainſi s'avanceroient ſes grandes deſtinées.
Moi-même en les quittant, je ſens couler mes pleurs,
Et par ces triſtes mots j'exprime mes douleurs :
Vous pour qui des deſtins la haine eſt aſſouvie,
Joüiſſez du bonheur d'une ſi douce vie.
De malheurs en malheurs expoſez ſur les flots,
Nous aſpirons encore à ce charmant repos ;
Fugitifs nous courons où le ſort nous appelle,
Vous n'apprehendez rien d'une mer infidelle :
Il ne vous reſte point à chercher comme à nous
Les beaux Champs des Latins qui s'éloignent de vous,
Du Xanthe & d'Ilion vous revoyez l'image ;
Tous les jours de vos mains vous admirez l'Ouvrage ;
Sous un auſpice heureux ſoient vos toits élevez,
Et du courroux des Grecs par les Dieux conſervez :
Et moi ſi quelque jour au gré des deſtinées,
Du Tybre enfin touchant les rives fortunées,
J'y puis tracer les murs à ma race promis,
Vos peuples & les miens à jamais ſoient amis.
Ainſi que de Dardan vient leur tige commune,
Ainſi les réüniſſe une même fortune ;
Faiſons une autre Troye, un ſeul Etat des deux ;
Et conſervent ce ſoin nos auguſtes neveux.
Nous partons, & fendant les liquides Campagnes,
Nous côtoyons l'Epire, & ſes hautes Montagnes.
Non loin, de l'Auſonie eſt le charmant ſejour :
Cependant dans les flots tomboit l'aſtre du jour :
Le travail des rameurs par le ſort ſe partage ;
L'ombre des Monts s'accroît, on gagne le rivage ;
Et ſur l'aride bord, ſoldats & matelots
Demeurent étendus dans un profond repos.
Par les heures traînée à peine la nuit pâle
Fourniſſoit la moitié de ſa courſe inégale ;

Que le ſoigneux Patron de ſon lit ſe levant,
Conſidere le tems, & meſure le vent,
Fixe au Ciel ſes regards, en obſerve la courſe,
Cherche d'un œil ſavant les Hyades, & l'Ourſe,
Du Bouvier pareſſeux l'aſtre reſplendiſſant,
L'écharpe d'Orion, & ſon fer menaçant.
Quand il void tout ſerein; du haut château de poupe
Il donne le ſignal qui fait partir ma troupe.
On décampe, on s'embarque; & volant ſur les eaux,
On étend aux Zephirs les aîles des vaiſſeaux.
Les Aſtres paliſſoient, & l'Aube matinale
Semoit de ſes rubis la rive Orientale.
Quand la belle Italie enfin offre à nos yeux
De ſes plaiſans côteaux l'aſpect delicieux:
Italie, Italie, alors s'écrie Achate,
Ce nom de banc en banc long-tems après éclate:
La flote la ſaluë avec de hauts cris.
Alors d'un feu divin le viel Anchiſe épris,
Et verſant un vin pur dans ſa brillante coupe,
Invoque ainſi les Dieux du plus haut de la poupe.
Ecartez, Roi des Mers, les orages mutins;
Et guidez nos vaiſſeaux aux rivages Latins.
Le Zephir amoureux redouble ſon haleine,
Bien-tôt nous remarquons ſur la rive prochaine
Un Temple de Minerve enclos d'un vaſte fort;
Je fais plier la voile, & j'entre dans le Port.
Là ſe courbe la plage; & ſes roches pendantes
S'oppoſent aux fureurs des vagues mugiſſantes.
Ce Port en forme d'arc ſous ſes bras avancez,
Se cache à la fureur des hautans courroucez;
A l'abri de ſes tours, l'onde calme ſa rage;
Et le Temple hautain s'éloigne du rivage.
Là pour premier augure à l'inſtant nous voyons
Quatre chevaux plus blancs que la neige des monts.

Soudain s'écrie Anchiſe, ô deſirable terre,
Les chevaux belliqueux nous annoncent la guerre;
Pour les travaux de Mars les chevaux ſont armez:
Ces quatre cependant au char accoûtumez,
Accoûtumez au frein qui dompte leur courage,
Nous peuvent de la paix être un heureux préſage.
Alors le chef couvert d'un voile precieux,
Au pied des ſaints Autels nous adorons les Dieux.
Sur tout nous invoquons la Deeſſe guerriere,
Qui dans ce beau ſéjour nous reçoit la premiere;
Par l'ordre d'Helenus tant de fois repeté.
J'adore de Junon la grande Deïté.
Nos ſaints vœux accomplis, les antennes baiſſées,
Sont par les prompts Nochers dans les airs redreſſées:
Nous laiſſons ces climats peuplez par les Gregeois,
Le Golphe de Tarente, & les murs qu'autrefois
Eleva ſur ce bord le magnanime Alcide.
Là ſe découvre au loin ſur la Campagne humide
Le Temple qu'en ces lieux a la grande Junon,
L'écüeil de Scilacée, & le Mont de Caulon.
Bien-tôt s'offre à nos yeux loin de l'onde écumeuſe;
Du flamboyant Etna la montagne fameuſe;
Les rochers murmurans font retentir les flots,
Et portent l'épouvante au cœur des matelots.
On ſent avec horreur ſes oreilles frapées
D'épouventables ſons, de voix entrecoupées;
La Mer en ſon courroux s'élance dans les airs,
Et fait voir juſqu'au fond ſes abiſmes ouverts.
La voilà, compagnons, Charibde l'implacable,
Ces rochers aboyans, cet écüeil formidable
Que chantoit Helenus dans ſon divin tranſport:
Aux rames, évitons ce redoutable bord.
Ainſi parloit Anchiſe; & ſa voix entenduë
Courbe ſous l'aviron nôtre chourme éperduë.

Palinure à l'inſtant, d'un front calme, & ſerain,
Tourne à gauche la prouë, & ſon bruyant airain :
Un favorable vent ſeconde ſon adreſſe,
Le rameur à l'envi ſe tourmente, & s'empreſſe.
Elevez juſqu'au Ciel ſur ces profondes Mers
Soudain nous deſcendons aux plus creux des Enfers,
Trois fois à nos clameurs les écüeils répondirent ;
De l'écume trois fois les étoiles blanchirent.
Cependant le vent ceſſe, & la clarté s'enfuit :
Sans connoître les lieux ; dans l'horreur de la nuit,
Des Cyclopes hydeux nous abordons la plage :
Le Port eſt vaſte & ſûr ; mais par tout ce rivage
Inceſſamment d'Etna tonne le bruit affreux :
Tantôt juſques au Ciel il élance ſes feux ;
Et roule à gros boüillons ſur ſa cime enflâmée,
Un tourbillon épais de cendre & de fumée.
Tantôt du plus profond de ſes gouffres ouverts,
Furieux, il mugit, & vomit dans les airs
Du Mont étincelant les entrailles brûlantes,
Et les rochers fondus dans ſes grotes ardentes.
On croit que de la foudre autrefois terraſſé
Sous ce Mont Encelade eſt encore oppreſſé ;
Qu'au moment qu'il reſpire, ainſi qu'une fournaiſe,
Par ce gouffre béant il exhale la braiſe ;
Et que l'Iſle à l'entour tremble aux moindres efforts,
Que tente le Geant pour mouvoir ſon grand corps.
Couchez toute la nuit dans les forêts prochaines,
Le plus hardi ſe trouve en d'incroyables peines,
Nul ne peut penetrer la cauſe de ce bruit ;
Le Ciel eachoit les feux dont ſa voute reluit ;
Et ſous le voile épais d'un pluvieux nuage,
La Lune en ſon panchant couvroit ſon beau viſage.
Mais à peine l'Aurore étalant ſes attraits,
Blanchiſſoit l'Orient du premier de ſes traits,

Qu'un

Qu'un homme qui paroît d'une maigreur extrême,
Triſte & pâle, ou plûtôt le ſpectre de lui-même,
S'enfuit de la Forêt, & marche vers le Port.
Nous obſervons ſon air, & ſon farouche abord :
Sa barbe eſt heriſſée, & juſqu'au ſein pendante,
Sa robe toute ſale en lambeaux eſt traînante ;
Enfin tendant les bras, il approche de nous ;
Et bien-rôt pour un Grec ſe fait connoître à tous.
Même on croit qu'autrefois pendant nos longues guerres
Il s'étoit ſignalé dans le ſac de nos terres
Si-tôt qu'il void briller les caſques Phrygiens,
Qu'il reconnoît de loin les habits des Troyens,
Saiſi d'étonnement il s'arrête, il balance ;
Puis hardi par ſa peur il pourſuit, il avance ;
Et ſoudain à nos pieds ſe jettant tout en pleurs,
O Troyens, nous dir-il, finiſſez mes malheurs,
Par l'aſtre étincelant ſource de la lumiere,
Par les celeſtes Dieux écoutez ma priere.
Si je puis échaper de ces funeſtes bords,
C'eſt aſſez, & je m'offre aux plus cruelles morts.
La Grece m'a vû naître, & ſous l'ardente flâme
Je le confeſſe encor, j'ai vû tomber Pergame.
S'il n'eſt point de pardon entre les ennemis ;
Aux plus cruels tourmens vous me voyez ſoûmis ;
Déchirez, abyſmez, je mourrai plein de joye,
Si d'un monſtre inhumain je ne ſuis point la proye.
Il ſe jette à nos pieds ; & touchez de ſes pleurs
Nous tâchons à l'envi de calmer ſes douleurs :
On l'exhorre de dire, & ſon nom, & ſa race ;
Il void mon pere même émû de ſa diſgrace,
Qui pour gage de paix lui preſente la main ;
Il répond, raſſuré par cet accueil humain.
L'Itaque eſt mon païs, Adamaſte eſt mon pere,
Mon nom Achemenide, & né dans la miſere,

[Que n'en ai-je ſouffert la plus dure rigueur?)
Amoureux de la gloire, & me ſentant du cœur,
Soldat infortuné du malheureux Ulyſſe,
J'ai ſuivi de ſon ſort le bizarre caprice.
Fuyant l'affteux Cyclope, un monſtre furieux,
Mes lâches Compagnons m'ont laiſſé dans ces lieux,
M'ont ſeul abandonné dans ſa grote ſanglante,
D'un carnage nouveau ſans ceſſe dégoutante.
L'antre eſt vaſte & profond, & l'horrible Geant,
Aprés le ſang humain à toute heure béant,
Eleve juſqu'au Ciel ſa tête formidable;
(Dieux aneantiſſez cette race execrable!)
Farouche en ſes diſcours; & plus terrible à voir,
Il boit des malheureux le ſang épais & noir;
Il devore leurs chairs, déchire leurs entrailles.
Je l'ai vû s'irriter, & contre les murailles
Avec ſes grandes mains par d'horribles efforts
Froiſſer de deux ſoldats les miſerables corps:
Puis ſe roulant par terre, au milieu du carnage,
Tandis que dans leur ſang toute ſa grotte nage,
Mordre leurs rouges chairs étendu ſur le dos,
Et ſous ſes noires dents faire bruire leurs os.
Non certes ſans vengeance; & le prudent Ulyſſe
N'oublia pas alors ſon ſubtil artifice.
Sur les reſtes affreux de ſon cruel feſtin,
Le monſtre s'aſſoupit abîmé dans le vin:
Et vomit en dormant la chair encor tremblante:
Parmi le vin qui ſort de ſa bouche ſanglante.
Nous invoquons les Dieux, & rangez alentour
D'un long arbre aiguiſé, privons ſon œil du jour,
L'œil ſeul que ſous le front lui cachoit ſa paupiere,
Et ſemblable en grandeur à l'œil de la lumiere.
Ainſi de nos amis nous vengeons le trépas.
Mais fuyez, ô Troyens, & ne differez pas;

Sauvez-vous dans vos nefs, levez, tranchez les cables,
Car tel que Polypheme aux regards effroyables,
Enferme ſes troupeaux dans ſon roc tenebreux;
Tels, & plus inhumains cent Cyclopes affreux
Courent par ces vallons, errent par ces campagnes,
Ou fondent du ſommet de ces hautes montagnes.
Pour la troiſiéme fois la Lune au teint changeant,
Du croiſſant inégal renouvelle l'argent;
Depuis que par ces bois je traîne mes miſeres,
Vivant parmi les ours, & dans leurs creux repaires.
Tantôt de ces rochers, éperdu je les vois;
Tantôt j'entens leurs pas, & leurs terribles voix.
Ces herbes que j'arrache avecque leurs racines,
Le fruit dur & pierreux, que parmi les épines
Ces ſauvages cormiers preſentent à ma main,
Sont les uniques mets dont je combats la faim.
Enfin voyant vos nefs aborder en cette Iſle,
Je penſois y trouver un favorable azile;
Mais tranchez de mes jours le deſtin malheureux,
C'eſt aſſez d'éviter ces monſtres dangereux.
A peine il a parlé, que chacun triſte & blême
Voit mouvoir le grand corps du Paſteur Polypheme;
Il paroît ſur le Mont au milieu des troupeaux,
Qui ſuivant ſa coûtume il mene au bord des eaux.
Monſtre terrible à voir, Coloſſe affreux, énorme,
Et que ſon œil crevé rend encor plus difforme:
D'un grand pin ébranché que ſoûtiennent ſes bras;
Aveugle, & chancelant il raffermit ſes pas;
Son troupeau va ſuivant ſa démarche tremblante,
Et ſa flûte ruſtique à ſon col eſt pendante,
Son unique plaiſir, foible ſoulagement
A l'incurable ennui de ſon aveuglement.
Si-tôt qu'il touche aux bords de la campagne humide,
Il lave de ſon œil la bleſſure livide,

Mar

Marche grinçant les dents juſqu'au milieu des flots;
Qui lui touchent à peine à la moitié du dos.
Nous partons, & le Grec reçu dans nos galeres,
Nous preſſe d'éloigner ces plages ſanguinaires.
Au bruit de nos vaiſſeaux, le Cyclope à grands pas
Nous ſuit, & pour nous prendre, il étend ſes grands bras;
Mais n'embraſſent que l'air, il voit ſa courſe vaine.
Dans la rage où le met nôtre fuite ſoudaine,
Il éleve ſa voix, ſes cris percent les airs,
Et font trembler les flots de ces bruyantes mers.
Les Italiques bords bien loin en retentirent;
Et du brûlant Etna les antres en mugirent.
Des Forêts & des Monts ſur ces bords dangereux
Fondent de toutes parts les Cyclopes affreux;
Tout le Port eſt bordé de leur troupe execrable;
Nous les voyons tenir leur conſeil formidable;
Leur aſpect fait trembler, leur tête touche aux Cieux;
Tels que les hauts cyprès, tels que ces chênes vieux,
Que le grand Jupiter, ou la chaſte Diane
Sauvoient dans leurs forêts de la hache profane.
On tend la voile aux vents dans cet effroi ſoudain;
Mais l'avis d'Helenus s'oppoſe à ce deſſein,
A moins que d'un effort penible, & difficile,
On ne tienne ſa route entre Charibde, & Scylle.
Pour prendre le plus ſûr on tâche à retourner:
Lorſque dans ce détroit commence à s'entonner
La biſe qui ſur nous fond du Cap de Pelore,
Et vient comme au ſecours du Nocher que j'implore.
Nous doublons au travers des rochers aboyans
Le fleuve Pantagie aux flots toûjours bruyans,
Le Golphe de Megare aux vagues applanies,
Tapſe la peninſule, & ſes plaines unies.
Le Grec qui ſous Ulyſſe avoit couru ces bords,

Nous

Nous montroit tous ces lieux, nous nommoit tous ces
Ports.
Prés du Cap de Plemire, au Golphe de Sicile,
On découvre Ortygie, Iſle riche, & fertile :
On tient dans ce climat, que ſous les flots chenus,
Par canaux ſoûterrains, par moyens inconnus
Le fleuve Alphée épris des beautez d'Arethuſe,
Paſſa des champs d'Elide, aux champs de Syracuſe.
Nous adorons ces Dieux, & traverſant ces Mers,
Laiſſons le fleuve Elore, & ſes rivages verds,
Pachin ce Cap terrible, & ſes roches pendantes ;
Nous raſons Camerine aux vapeurs peſtilentes,
Les murs que va baignant le rapide Gelas,
Ceux qu'on void au ſommet du ſuperbe Agragas
Des chevaux belliqueux la celebre origine :
Pouſſé du même vent je paſſe encor Seline ;
Nous doublons ſon terroir de palmes couronné,
Et le troiſiéme Cap d'écueils environné.
La Drepane, & ſon Port, & ſes triſtes rivages,
Reçoivent mes vaiſſeaux battus de tant d'orages.
Sur ces funeſtes bords, Reine excuſe les pleurs
Qu'arrachent de mon cœur mes cruelles douleurs.
Là finit ſes deſtins le Vieillard venerable,
Qui ſeul me conſoloit dans mon ſort déplorable :
En vain ſauvé des feux, & de tant de dangers,
Tu me quittes, mon pere, en ces bords étrangers :
Helas ! ni d'Helenus les avis ſalutaires,
Ni du terrible oyſeau les menaces contraires,
Ne m'avoient rien prédit de la fin de tes jours.
Tel eſt de mes travaux, & le terme, & le cours :
Enfin abandonnant cette funeſte plage,
Un favorable Dieu m'a pouſſé dans Carthage.
C'eſt ainſi que parla le Monarque Troyen ;
Cependant attachée à ce long entretien,

La troupe ſoûpiroit de ſes longues traverſes ;
Et plaignoit de ſes Dieux les fortunes diverſes.
Il ſe taît, & chacun ravi de ſes propos,
Dans les bras du ſommeil va chercher le repos.

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE QUATRIE'ME.

DE mille ſoins divers la Reine combatuë,
Se nourrit en ſecret du poiſon qui la tuë ;
Un feu caché la brûle ; elle perd le repos ;
Ne penſe qu'aux exploits, qu'aux diſcours du Heros,
Dont le ſang glorieux, & l'air, & le viſage
Impriment dans ſon cœur une charmante image.
Les ombres s'emfuyoient de l'Olympe vermeil,
Et l'Aurore brilloit des rayons du Soleil ;
Quand par ces triſtes mots de ſon tourment preſſée,
A ſa ſœur confidente elle ouvre ſa penſée :
Anne, ma chere ſœur, quels ſonges impoſteurs
Rempliſſent mon eſprit de confuſes terreurs ?

Quel

Quel Heros ſur ces bords s'eſt ſauvé du naufrage ?
Qu'en ſon port, qu'en ſa mine il montre de courage !
Il n'en faut point douter, il eſt du ſang des Dieux ;
Les ſentimens du cœur ſont écris dans les yeux.
Que ſon deſtin eſt grand ! que grands ſont ſes faits d'armes !
Et qu'en les racontant il découvre de charmes !
Ah ! ſi dans mon eſprit je n'avois arrêté
De ne laiſſer jamais ravir ma liberté ;
Puiſque je pleure encor la malheureuſe ſuite
De ma premiere amour, que la Parque a détruite.
Si je pouvois ſouffrir les noms jadis ſi doux
D'amour, & d'hymenée, & d'amant & d'époux,
Peut-être, & j'en rougis, ma ſœur je le confeſſe,
On me peut reprocher cette ſeule foibleſſe.
Depuis que le poignard d'un frere déloyal,
De mon funeſte hymen trancha le nœud fatal ;
Lui ſeul m'a pû toucher : je ſens naître en mon ame
Un trouble qui reſſemble à ma premiere flâme :
Cet aimable Etranger ſeul a bleſſé mon cœur :
Mais que du Roi des Dieux le tonnerre vangeur
De l'éternelle nuit perce les antres ſombres,
Et me plonge vivante entre les pâles Ombres ;
Que la Terre plûtôt s'entr'ouvre ſous mes pas ;
Que ma vertu combatte, & ne triomphe pas.
Que celui que j'aimai d'un amour ſi fidéle,
Seul la conſerve encor dans la nuit éternelle.
Elle finit ces mots par un torrent de pleurs :
Anne par ce diſcours veut calmer ſes douleurs.
Voulez-vous pour une Ombre, ô charmante Princeſſe,
Avecque tant d'appas vieillir dans la triſteſſe,
Et paſſer dans les pleurs le plus beau de vos ans ?
Il eſt doux de revivre en d'aimables enfans :

D'une

D'une nouvelle amour les douces avantures,
Troublent-elles les morts aux noires ſepultures?
Je veux que dans Carthage, ou dans Tyr autrefois
Vous ayez dédaigné les vœux de tant de Rois;
Qu'Hyarbe en vain ſoûpire, & ces grands Capitaines,
Dont la gloire remplit les terres Africaines.
Vôtre douleur trop juſte en ſes commencemens,
Devoir avec raiſon éloigner ces amans.
Mais voulez-vous combattre un amour agréable?
Et ne ſongez-vous pas combien eſt redoutable,
Le nombre d'ennemis, qu'on void de toutes parts,
Répandus à l'entour de nos nouveaux ramparts?
Là ſont des Barcéens les arides frontieres,
Ici du Getulois ſont les Villes guerrieres;
La Syrte étend au loin ſon ſable inhabité;
Là mépriſe les loix le Numide indompté.
De nôtre avare frere, ignorez-vous l'audace,
Et quels affreux combats vont ſuivre ſa menace?
La faveur de Junon, & la bonté des Dieux
Seules font aborder cette flotte en ces lieux.
Que Carthage va croître, & que la deſtinée,
Lui promet de grandeur par ce grand hymenée!
Que vous allez combler, & de gloire, & de biens,
Quand vous joindrez ſa force aux armes des Troyens.
Allons aux Immortels conſacrer cet Ouvrage;
Et puis pour l'arrêter mettre tout en uſage;
Maintenant que les vents bouleverſent les flots;
Qu'Orion fait trembler les plus fiers matelots;
Que juſques dans le Port, la ſaiſon implacable
A ſes vaiſſeaux briſez ſe montre formidable.
Ce diſcours, de la Reine accroît la vive ardeur,
Raſſure ſon eſpoir, affoiblit ſa pudeur.
Elles courent au Temple, & par leurs ſacrifices
Invoquent tous les Dieux contraires, & propices;

De

De Phebus, de Bachus font fumer les autels,
De Cerés, dont les loix ſoûmirent les mortels,
Et ſur tout de Junon, de l'hymen tutelaire,
Par qui ce nœud fatal n'eſt qu'heur, ou que miſere,
En preſence des Dieux, qu'invoque ſon amour,
Didon par ſes preſens ſolemniſe ce jour;
Prend une coupe d'or, qu'elle même elle épanche
Sur le milieu du front d'une geniſſe blanche;
Fait le tour de l'autel; & cherchant ſes deſtins
Attache un œil avide aux fumans inteſtins.
O des trompeurs devins, erreur vaine, & groſſiere;
Que ſert contre l'amour, ni Temple, ni priere?
Le feu coule en ſes os, & conſume ſon cœur,
Aveugle elle ſe plaît dans ſa douce langueur:
Par la Ville elle court mortellement bleſſée
Du trait envenimé qui la rend inſenſée.
Ainſi quand le Paſteur lance de loin ſes traits
Sur une jeune biche en un bocage épais;
La fléche qu'il penſoit au haſard décochée,
Bleſſe la bête au flanc, y demeure attachée,
Elle fuit, & fendant & la plaine, & le fort,
Elle emporte avec elle, & la fléche & ſa morr.
Tantôt ſe promenant ſur les murs de Carthage,
Didon fait à ſon hoſte admirer ſon Ouvrage;
Tantôt pour le charmer elle étale à ſes yeux
Les antiques treſors des grands Rois ſes Ayeux:
Au milieu d'un diſcours ſa langue embaraſſée
Refuſe la parole à ſa triſte penſée.
Le ſoir elle a recours aux ſuperbes feſtins;
Veut encor de Pergame apprendre les deſtins;
Au diſcours du Troyen demeure ſuſpenduë;
Et n'en peut détacher ſon eſprit ni ſa vûë.
Quand le profond ſilence, & l'ombre de la nuit,
Rappellent le ſommeil, & diſſipent le bruit;

Sur

Sur ſon lit ſeule, & triſte, elle ſe fond en larmes;
Se redit du Heros les exploits, & les charmes,
Abſente, elle le voit, & l'entretient abſent.
Par fois prenant Aſcagne, en ſes bras le preſſant,
Elle croit dans le fils voir l'image du pere;
D'un veritable amour remede imaginaire.
On ne void plus du Port l'Ouvrage s'avancer,
Ni l'ardente jeuneſſe aux combats s'exercer;
Sur le ſommet des tours la garde ſe relâche;
L'Artiſan pareſſeux abandonne ſa tâche;
Et ſemblent s'abaiſſer ces murs audacieux,
Dont l'orgueil menaçoit de monter juſqu'aux Cieux.
Junon qui void du Ciel la malheureuſe Reine,
Sans ſoin de ſon honneur ſe plaire dans ſa peine,
Aborde par ces mots la charmante Cypris.
Ta victoire eſt parfaite, & tout cede à ton fils:
C'eſt vanger hautement la cheute de Pergame,
Deux grandes Deïtez triomphent d'une femme.
Je ſai que dans ton cœur de ſoupçons agité,
Tu vois d'un œil jaloux ma naiſſante Cité:
Mais pourquoi tant de ſoins, ſi par un hymenée
Cette guerre entre nous peut être terminée?
Tes vœux ſont exaucez, Didon brûle d'amour,
Et ſon cruel tourment augmente nuit & jour;
Fais plûtôt que ton peuple à mon peuple s'uniſſe
Sous de communes loix, & ſous un même auſpice;
Et qu'au Roi des Troyens, Didon avec ſon cœur
Soûmette de ſes murs la future grandeur.
Venus qui reconnoît, que par ce feint langage
Junon veut ſeulement aſſeurer à Carthage
La gloire reſervée à l'Empire Romain,
Répond, & dans ſon cœur rit d'un projet ſi vain:
Qui pourroit au mépris d'une offre avantageuſe,
Preferer à la paix une guerre douteuſe,

Pourvû que le ſuccès réponde à ton deſſein?
Mais l'arrêt des deſtins tient mon cœur incertain.
Penſes-tu que des Dieux le grand arbitre change,
Souffre cette union, conſente à ce mêlange
Et dans les mêmes murs te veüille aſſujettir
Les reſtes de Pergame, & le peuple de Tyr?
Découvre ſon projet, toi ſa ſœur, & ſa femme;
Commence ſeulement, je conduirai la trame.
Laiſſe-moi, dit Junon, ſonder ces grands ſecrets,
Et ſache cependant le deſſein que je fais,
Pour chaſſer dans ces bois avec ſon cher Enée,
Demain s'y doit trouver la Reine infortunée
Si-tôt que le Soleil ſortant du ſein des Mers,
Viendra de ſes rayons redorer l'Univers.
Là, quand à mes regards vers les toiles tenduës
S'offriront des Veneurs les troupes épandues;
Je fondrai de mon trône; & lancerai ſur eux
D'une grêle imprevûë un amas tenebreux;
J'ébranlerai le Ciel d'un éclatant tonnerre;
Tous fuiront, & la nuit s'épandra ſur la terre.
Dans une même grote, au lieu le plus deſert,
La Reine & le Troyen chercheront le couvert;
Avec le blond Hymen tu m'y verras preſente;
Et ſi dans ce projet tu demeures conſtante,
D'un lien éternel j'unirai ces Amans.
Venus feint de pancher aux mêmes ſentimens;
Mais d'un œil penetrant elle void la fineſſe,
Et ſoûrit en quittant la jalouſe Deeſſe.
Cependant l'aſtre heureux de la mere d'amour,
Sort des flots avec l'aube, & ramene le jour.
La Reine eſt diligente, & la Cour de Carthage
Se rend à ſon Palais dans un riche équipage:
On l'attend à la porte, où ſon cheval fougueux
Couvert de pourpre, & d'or, mord ſon frein écumeux.

Déja ſont aux forêts les toiles aſſemblées,
Les dards au large fer, & les meutes couplées,
Et des Maſſiliens les celebres Piqueurs:
Enfin paroît la Reine au milieu des Chaſſeurs.
Sa ſuperbe caſaque à Sidon travaillée,
Brille d'un art exquis ſur les bords émaillée;
Un riche diamant lui ſut l'agraffe d'or;
Du métal précieux ſa trouſſe luit encor;
Un cordon éclatant ſerre la double treſſe
De ſes cheveux noüez d'une ſavante adreſſe.
Bien-tôt ſe vient mêler aux Chaſſeurs Tyriens,
Aſcagne accompagné de la fleur des Troyens.
Mais ſur tout le Heros dans ſon air, dans ſa mine;
Fait voir tous les appas de ſa mere divine.
Tel du Xanthe glacé quittant l'âpre ſéjour,
Apollon en Delos fait ſon heureux retour,
Les Agathyrſes peints d'un pied leger bondiſſent;
Autour de ſes Autels les Dryopes fremiſſent;
Sur le ſommet de Cinthe, il court parmi le bois;
Et laiſſe de ſon dos pendre un riche carquois,
Un lauriet immortel ſerre ſes treſſes blondes;
Une divine odeur s'exhale de leurs ondes.
Tel parut le Heros en habit de chaſſeur,
Tant on vid dans ſes yeux d'éclat, & de douceur.
Enfin quand ſur les monts, ſous l'agreable ombrage
Arrive des Chaſſeurs le ſuperbe équipage;
Au bruit qui ſe répand dans les forts écartez;
Des timides chevreüils, des daims épouvantez
Sur les âpres rochers on voit bondir la troupe:
Les cerfs des monts hautains abandonnent la croupe;
La terreur les aſſemble, ils fendent les ſillons,
Et la poudre après eux vole par tourbillons,
Aſcagne plein d'ardeur, ſur un courſier s'avance;
A la tête de tous impatient s'élance;

Tient ces troupeau craintifs indignes de ſon cœur ;
Pour coup d'eſſai ſouhaite à ſa jeune vigueur,
Qu'un affreux ſanglier traverſe les campagnes ;
Qu'un lion rugiſſant deſcende des montagnes.
Cependant l'air ſe trouble, & du Ciel ébranlé
Gronde un nuage épais, & de grêle mêlé.
La fleur des Tyriens, la Troyenne jeuneſſe,
Le charmant petit-fils de la belle Deeſſe,
Tout fuit l'orage obſcur, & du ſommet des monts ;
Les torrens furieux roulent à gros boüillons.
Dans un antre écarté, la Reine de Carthage
Seule avec ſon Amant ſe ſauve de l'orage :
Junon de cet hymen ſerra le nœud fatal ;
La Terre la premiere en donna le ſignal ;
Les Cieux d'aſtres nouveaux, & d'éclairs reſplendirent ;
Des Nymphes ſur les monts les longs cris retentirent.
Ce jour vraiment fatal, ſource de tant de pleurs,
Vid naître de Didon les celebres malheurs.
Son indomptable ardeur ſous le nom d'hymenée,
La rend malgré les bruits en ſa faute obſtinée :
Sans ſoin de ſon honneur, ſans égard pour ſa Cour,
Elle ne ſonge plus à cacher ſon amour.
Bien-tôt la renommée étend ſes grandes aîles,
Vole par la Lybie, & ſeme ces nouvelles ;
La renommée agile, & dont l'agilité
Redouble dans l'effort de ſon activité.
Foible au commencement, de crainte elle eſt rampante ;
Mais le tems la raſſure, & ſes forces augmente :
Elle marche ſur Terre, & porte juſqu'aux Cieux
Son viſage impoſteur, ſon front audacieux.
Contre les Immortels la Terre courroucée

Du juſte châtiment d'Encelade, & de Cée,
Donna pour digne ſœur aux Geants accablez
Cet oiſeau ſi leger, ce monſtre aux pieds aîlez.
Monſtre énorme & terrible ! incroyable merveille !
Sous chaque plume il cache une attentive oreille,
Une bouche tonnante, un œil toûjours veillant;
Enfin elle ſait tout, & toûjours va parlant.
La nuit elle fend l'air dans le morne ſilence,
Sans qu'au ſommeil flateur cede ſa vigilance,
Le jour au haut des Tours, ou des Palais des Rois,
Elle écoute, elle obſerve; & ſa terrible voix
Toûjours prête à parler, & toûjours éloquente,
Dans les peuples répand la confuſe épouvente:
Auſſi ferme à défendre un diſcours inventé,
Que prompte à publier l'obſcure verité.
Cette Deeſſe alors de recits inutiles,
A ſon gré rempliſſoit, & les Champs, & les Villes;
Sans bornes confondant les incidens certains,
Avec ſes jugemens, & ſes preſages vains.
Elle dit hautement, qu'un ſecond hymenée
Avoit uni Didon, & le Troyen Enée;
Que plongez dans le luxe, & parmi les feſtins,
Indignes de leur gloire, & de leurs grands deſtins,
Ils en font à l'amour de honteux ſacrifices,
Et conſomment l'Hyver dans les molles délices.
Le bruit que cette voix ſeme entre les mortels,
Vient juſqu'au Prince Hyarbe, au pied des ſaints Autels;
Rallume dans ſon cœur ſon amour mépriſée,
Et d'un ardent courroux rend ſon ame embraſée.
Ce grand Roi né d'Ammon, quand vaincu par l'amour,
Il ravit Garamante en ce brûlant ſejour:
Au Roi des Immortels par ſes Provinces amples;

Conſacra cent Autels, fonda cent riches Temples ;
Entretint avec ſoin le feu myſterieux,
Garde toûjours veillante au ſervice des Dieux ;
Engreſſa le terrain du ſang de ſes victimes,
Et couronna de fleurs les portiques ſublimes.
Dans les premiers tranſports de l'aveugle fureur,
Qu'un ſenſible mépris alluma dans ſon cœur :
On tient que dans le Temple au Roi des Dieux ſon pere,
Levant au Ciel les mains, il fit cette priere :
Tu vois cette injuſtice, Arbitre des deſtins,
Toi que le peuple More invoque en ſes feſtins,
Quand ſur de riches lits t'offrant les taſſes pleines,
Il celebre ta gloire aux fêtes Africaines ;
Tu la vois, ô mon Pere, & ne la punis pas !
Ce n'eſt donc qu'une erreur de redouter ton bras,
Ta colere eſt aveugle, & ton bruyant tonnerre
D'un murmure frivole, épouvente la terre.
L'ingrate vagabonde, à qui par ma bonté
J'ai permis de bâtir ſon étroite cité ;
Qui tient de ma faveur l'azile en ce rivage,
Qui vivant ſous mes loix me doit un juſte hommage ;
De mon Royal hymen a mépriſé l'honneur,
Et reçoit un Troyen, un banni pour Seigneur.
Et ce nouveau Paris, ce fugitif Enée,
Void rire de mes feux ſa Cour effeminée,
Se fait ſacrifier mes vœux & mes ſoûpirs,
Et m'enleve l'objet de mes plus chers deſirs :
Pendant qu'à tes Autels nôtre magnificence
Conſerve le renom de ta vaine puiſſance.
Jupiter l'entendit ; & ſes veillans regards
Appercevant ſoudain dans les nouveaux ramparts
Ces Amans ennemis de leur gloire future,

D'un

D'un ton majeſtueux il s'adreſſe à Mercure.
Va, dépêche, mon fils, ſur l'aîle des Zephirs,
Va trouver le Troyen, qui parmi les plaiſirs
Indignement s'endort dans les murs de Carthage ;
Et de ſon grand deſtin neglige le partage.
Fends les airs, & lui parle. Eſt-ce là ce vainqueur,
Dont ſa charmante mere élevoit le grand cœur !
Qu'elle a deux fois ſauvé des fureurs de la guerre,
Qui doit dompter l'orgueil de l'Italique Terre ?
Dont le ſang doit regner ſur cent climats divers,
Et ſous de juſtes loix ranget tout l'Univers ?
Si ſon cœur inſenſible à l'amour de la gloire,
D'un honneur immortel mépriſe la memoire ;
S'il envie à ſon fils le ſceptre des Romains ;
Quel eſpoir le retient ? par quels plus hauts deſſeins
Pour ces bords ennemis, cede-t-il l'Auſonie,
Et l'honneur de fonder les murs de Lavinie ?
Qu'il parte, je l'ordonne ; & vole promptement
Lui porter ce reproche, & mon commandement.
Mercure obeïſſant aux ordres de ſon pere,
Attache à ſes talons l'aîle prompte, & legere,
Qui l'éleve au deſſus des Terres, & des Mers,
Et fend comme les vents l'immenſité des airs.
Il porte dans ſa main le fatal Caducée,
Par qui dans les Enfers une Ombre eſt repouſſée,
Par qui, quand il lui plaît il la ramene au jour,
Et par qui le ſommeil vient, & fuit tour à tour.
Par ſa vertu divine il perce les nuages,
Chaſſe les vents mutins, écarte les orages ;
Et découvre bien-tôt par ſes vîtes efforts,
D'Atlas ſon noble Ayeul, l'épouventable corps :
D'Atlas dont le ſommet ſe cache dans la nuë,
Et qui porte le Ciel ſur ſa tête chenue.
Les pins qu'on void de loin lui ſervir de cheveux,

Sont battus de la pluye, & des vents orageux;
De glaçons diſtilans ſa barbe eſt heriſſée;
Sur ſon dos ſpacieux la neige eſt diſperſée,
Du menton du Vieillard les torrens vagabonds
Tombent blanchis d'écume, & s'élancent par bonds.
Volant d'un vol égal, là vint reprendre haleine,
Le Dieu qui prit naiſſance au ſommet de Cillene,
Puis d'un ſecond effort il ſuit le bord des eaux,
Dans ſon rapide cours ſemblable à ces oiſeaux,
Qui volent ſur les bords d'une mer poiſſonneuſe,
Entre les durs rochers, & la vague écumeuſe.
Ainſi fendant les vents par le milieu des airs,
Fondit le ſang d'Atlas ſur ces libyques mers.
A peine s'approchant des ramparts de Carthage,
De ſes talons aîlez il touchoit le rivage,
Que d'abord le Troyen s'offrit à ſes regards,
Partageant les maiſons, & traçant les ramparts.
Il void à ſon côté ſa redoutable épée
Brillante de rubis ſur la garde jaſpée,
Et la ſuperbe écharpe, où d'un art curieux
L'or brodé ſur la pourpre étincelle à ſes yeux.
Riche don de la Reine, & ſon plus bel Ouvrage.
Alors le Dieu l'aborde, & lui tient ce langage.
Eſclave d'une femme, eſt-ce ainſi que ton cœur
A l'enclos de ces murs renferme ta grandeur?
Que par un foible appas ton ame captivée
Renonce à la puiſſance à ton ſang réſervée?
L'Arbitre indépendant qui tient tout ſous ſa loi,
De l'Olympe étoilé me dépêche vers toi;
Par ſon ordre des airs fendant le vuide immenſe,
Je viens te demander quelle eſt ton eſperance?
Si tu mets en oubli ton illuſtre deſtin,
Veux-tu priver ton fils de l'Empire Latin?
Songe à l'aimable Aſcagne; & que ton amour vaine

Lui ravit la fortune & la gloire Romaine.
Ce diſcours achevé, l'Ambaſſadeur des Dieux,
Quitte la forme humaine, & ſe dérobe aux yeux.
Cependant le Troyen comme frappé du foudre,
Immobile, interdit, ne ſachant que reſoudre,
Sent ſa langue attachée, & ſes cheveux dreſſez
Du ſaint étonnement dont ſes ſens ſont glacez.
Si de l'ordre des Dieux ſa raiſon eſt troublée;
Du penſer du départ ſon ame eſt accablée:
Son eſprit balançant, inquiet, incertain,
Ne peut ſuivre un conſeil, ni former un deſſein.
Et par où commencer pour reſoudre la Reine
A la neceſſité de ſa fuite inhumaine?
Agité de ſoucis, & preſſé de douleur,
Il conçoit ce penſer qu'il juge le meilleur.
Il appelle Mneſtée, & Sergeſte, & Cloanthe;
Leur découvre en ſecret l'ennui qui le tourmente;
Leur ordonne de faire équiper ſes vaiſſeaux,
Et de feindre un pretexte à ſes projets nouveaux.
Tandis qu'il cherchera l'occaſion propice
De preparer Didon par un ſage artifice;
Et que par ces raiſons, par un diſcours accort,
Il pourra moderer ſon amoureux tranſport;
Il le juge terrible, & ſait bien qu'en ſon ame
Elle ne prévoit pas la fin de cette flâme.
Cet ordre par les Chefs ſoudain executé,
Signale leur adreſſe & leur fidelité.
Mais la Reine auſſi-tôt void la ruſe évidente;
Car peut on rien cacher aux regards d'une Amante?
Son cœur à qui l'amour fait tout apprehender,
Croit perdre à tout moment ce qu'il croit poſſeder.
Ce même monſtre aîlé qui ne ſauroit rien taire,
Si prompt à publier tout ce qui peut déplaire,
Redouble ſes ſoupçons, & lui fait preſſentir

Qu'on

Qu'on équipe les nefs ; qu'on s'apprête à partir.
Alors de ſa raiſon elle eſt abandounée,
Elle court par la Ville aveugle, & forcenée ;
Telle qu'une Bachante aux jours myſterieux,
Qu'elle ſent de ſon Dieu les tranſports furieux,
Qu'elle perce les bois, ou vole par les plaines
Aux nocturnes clameurs des montagnes Thebaines.
Elle découvre enfin ſon fugitif Heros ;
Lui jette un fier regard ; & l'aborde en ces mots.
Perfide, eſperes-tu dans ton ame infidelle
De me diſſimuler ta fuite criminelle ?
D'échaper de ces bords au mépris de ta foi ?
Et de pouvoir tromper, qui t'aime autant que moi ?
Ni cette ardente amour par tant de fois jurée !
Ni l'honneur, ni ma mort par ta fuite aſſurée !
Rien ne peut te fléchir, tu veux m'abandonner,
Ni l'Hyver, ni les vents, rien ne peut t'étonner.
Que ſi loin de chercher une terre inconnuë,
Troye encore cachoit ſon orgueil dans la nuë ;
Malgré tous les appas d'un ſi charmant ſejour,
Tu voudrois un tems propre à cet heureux retour :
Tu me fuis, ah ! cruel, par nôtre hymen funeſte,
Par ces pleurs (puis qu'enfin je t'ai donné le reſte)
Et par tant de ſermens d'une immortelle ardeur,
De mes cuiſans ennuis meſure la grandeur.
Si tu n'es point encore inſenſible à mes larmes ;
Si jamais mon amour eût pour toi quelques charmes ;
Suſpens le coup mortel qui me perce le ſein,
Change, ou differe au moins ton barbare deſſein.
Tout mon peuple me haït, & tu cauſes ſa haine,
Je ne voi qu'ennemis dans la terre Africaine
Ils m'aimoient tous ces Rois que tu rendis jaloux ;
Et pour toi j'ai perdu le plus grand bien de tous,
L'irreprochable honneur, la renommée entiere,

Qui

Qui me faiſoit marcher ſi ſuperbe & ſi fiere.
Ah ! Prince (puis qu'enfin la peur de ton courroux,
Interdit à ma voix le charmant nom d'époux)
A qui me laiſſes-tu deſolée, & mourante ?
Que faîs-je de ma vie ? & quelle eſt mon attente ?
Qu'Hyarbe triomphant m'ôte la liberté ;
Qu'un Frere ſans pitié ſaccage ma Cité.
Au moins ſi d'un mari ſitôt abandonnée,
Pour gage il me reſtoit de mon triſte hymenée
Un fils qui ſeulement dans ſon air, dans ſes traits
De ſon Pere infidelle eût les moindres attraits,
Il me conſoleroit de ta barbare fuite ;
Je ne me croirois point entierement ſeduite.
Pendant tout ce diſcours, toûjours devant les yeux
Enée eût l'ordre exprés du Monarque des Dieux :
Enfin il parle ainſi, teſſerrant dans ſon ame
Le ſouci qui le ronge, & l'amour qui l'enflâme.
Reine, ne penſez pas que je puiſſe jamais
Ceſſer de publier tant d'inſignes bienfaits :
Je vanterai par tout cette bonté ſuprême :
Plûtôt que l'oublier, je m'oublierai moi-même ;
Et ne m'accuſez pas d'échaper en ſecret,
D'un lieu que j'abandonne avec tant de regret.
Il eſt vrai toutefois que par ma deſtinée
Je ne puis me ſoûmettre au joug de l'hymenée :
Je le voudrois en vain, le ſort regle mon choix.
Helas ! ſans que mes jours dépendent de ſes loix,
Sur les reſtes affreux du fer, & de la flâme,
Dés-lors pour relever la chûte de Pergame,
J'aurois borné ma gloire à pouſſer juſqu'aux Cieux
Les ſuperbes Palais des Heros mes Ayeux.
Mais le grand Apollon, & ſon ſaint Interprête,
Aux beaux Champs d'Auſonie ont fixé ma retraite.
Ce climat bien-heureux, ce fortuné ſejour,

Doit

Doit être ma Patrie, & vaincre mon amour.
Reine, conſiderez l'amour où vous engage
L'Ouvrage de vos mains, cette noble Carthage.
Voulez-vous m'envier les rivages Latins ?
Voulez-vous reſiſter à l'ordre des deſtins ?
La nuit quand l'épaiſſeur de ſes funebres voiles,
Ote au jour ſon empire, & le donne aux étoiles ;
Sous quelque étrange forme, à toute heure, en tous lieux
L'image de mon Pere apparoît à mes yeux ;
Et je fais à mon fils cette injure cruelle,
De lui ravir le ſceptre où ſon deſtin l'appelle.
N'aguere encor du Ciel le vîte Meſſager,
J'en jure par les Dieux, d'un vol prompt & leger,
Et venu de la part du Maître du tonnerre
M'ordonner de partir de l'Africaine terre.
Quand je le vis entrer dans vos nouveaux remparts,
Le Soleil brûloit tout de ſes ardens regards :
Sa voix perça mon cœur de mortelles atteintes ;
Et pour vous, & pour moi ceſſez ces vaines plaintes ;
Malgré moi l'on m'entraîne aux Italiques bords.
Pendant qu'il parle ainſi, Didon dans ſes tranſports
Roule de tous côtez ſes yeux vifs de colere ;
D'un regard furieux elle le conſidere,
L'obſerve, l'étudie, & d'un ton plein d'aigreur,
En ces termes enfin exprime ſa fureur.
Tes diſcours de Dardan démentent la nobleſſe,
Perfide, & tu n'es pas le fils d'une Deeſſe ;
Parmi ſes durs rochers Caucaſe t'enfanta ;
Dans ce climat barbare une ourſe t'allaita ;
Car pourquoi me contraindre aprés un tel outrage ?
En eſt-il un plus grand ? ai-je émû ſon courage ?
A-t-il d'un ſeul regard conſolé ma langueur ?
A-t-on vû ſoûpirer ſon inſenſible cœur ?

Et

Et le funeſte objet d'un amante éperduë
Lui coûter une larme à regret répanduë ?
Par où commencerai-je ? ah Dieux ! ah Dieux ! vangeurs !
De quel œil voyez-vous mes étranges malheurs ?
Sur la foi des mortels inſenſé qui s'engage !
Rebut des Aquilons jetté ſur mon rivage,
J'ai reçu ſes vaiſſeaux, j'ai ſauvé ſes ſoldats,
Je l'ai fait plus que moi maître de mes Etats.
Ah ! mon eſprit s'égare à ces penſers ſiniſtres ;
Tantôt Apollon même ; ou ſes ſacrez Miniſtres ;
Tantôt du Roi des Cieux le volant Meſſager
Fend les airs par ſon ordre, & le force à changer.
Des Dieux ſur ce ſujet la Cour eſt aſſemblée,
Et la tranquillité des morts en eſt troublée.
Je ne t'arrête poinr, va, ſuis les vents legers ;
Cherche par les écueils ces ſceptres étrangers :
S'il eſt des Deïtez qui puniſſent les crimes,
Mon eſpoir eſt qu'un jour dans le fond des abiſmes ;
Souffrant le châtiment d'avoir trompé Didon,
Ton infidelle bouche invoquera ſon nom.
Le flambeau dans la main te pourſuivant ſans ceſſe,
Fantôme épouventable à ton ame traîtreſſe,
(Car ta fuite barbare aſſure mon trépas)
Tu me verras par tout attachée à tes pas.
Les Dieux ſeront forcez de me rendre juſtice,
Et juſques aux Enfers j'apprendrai ton ſupplice.
Interrompant ſoudain ce diſcours emporté,
Languiſſante elle fuit le monde, & la clarté,
Et laiſſe le Troyen dans ſa douleur confondre,
Tout ce que ſon amour s'apprêroit à répondre.
Prête à s'évanouïr, on voir qu'elle pâlit,
Ses femmes accouranr l'emportent ſur ſon lit.
Le Heros affligé gemit, pleure, & ſoûpire,

Il voudroit moderer ce rigoureux martyre,
Mais tout geſné qu'il eſt d'un amour furieux,
Il ne peut reſiſter aux volontez des Dieux.
Il réjoint ſes vaiſſeaux, & du haut de la rive,
A ſon commandement ſa troupe fugitive
Traîne en mer ces grands corps noirs de gluante poix :
Amphitrite gemit ſous leur énorme poids.
Les longs chênes encor couverts de leur écorce,
Marchent ſur les rouleaux que l'on tourne de force ;
Les avirons encore ont leurs feüillages verds ;
Par tout paroît la fuite en mille apprêts divers :
De toutes parts accourt la boüillante jeuneſſe,
Que l'ardeur du départ réveille, échauffe, empreſſe.
Ainſi quand pour combler ſes greniers ſoûterrains,
La ſoigneuſe fourmi fait l'amas de ſes grains,
Prévoyant de l'hyver la froidure prochaine ;
Le noir bataillon marche & brille ſur la plaine ;
Par un ſentier étroit leur butin conduiſant,
Elles ſemblent plier ſous le fardeau peſant ;
Les unes au ſecours accourent diligentes :
D'autres ſemblent hâter la marche des plus lentes,
Reſſerrer qui s'écarte, ordonner à propos ;
Par tout fuit la pareſſe, & l'indigne repos.
Quels étoient tes penſers, ô malheureuſe Reine,
Dans ce grand appareil d'une fuite certaine,
Quand du haut de tes Tours, au cris des matelots,
Tu voyois bruire l'onde, & bouillonner les flots ?
Inexorable Amour, où reduis-tu les ames
Qui brûlent dans l'ardeur de tes cruelles flâmes ?
Aux prieres encor tu la fais recourir
Pour ne rien oublier avant que de mourir.
Vaincuë, & ſuppliante, elle a recours aux larmes,
D'un orgueil abattu les impuiſſantes armes.

Ma ſœur, il m'abandonne, & l'apprêt de ma mort
Avec celui des nefs ſe haſte ſur le Port.
Les voiles vont s'étendre, ils rembarquent leurs trou-
pes ;
Et déja les nochers ont coutonné les poupes.
Si j'avois pû prévoir un auſſi grand malheur,
J'en pourrois ſupporter la cuiſante douleur,
Daigne avoit toutefois pour une malheureuſe
La pitié que j'atens d'une Sœnr genereuſe.
Dans tes diſcours jadis il trouvoit mille attraits,
L'ingrat te faiſoit part de ſes plus grands ſecrets.
Seule tu ſais le tems qu'il eſt plus acceſſible ;
Tu ſais par où ſon cœur peut devenir ſenſible.
Va, ma ſœur, va flater ce ſuperbe vaînqueur ;
Implore l'ennemi qui m'arrache le cœur.
Je n'ai point conjuré la chûte de Pergame ;
Je n'ai point dans ſes murs porté l'ardente flâme.
Ai-je offenſé ſes Dieux ? & d'un pere ſi chet
Ai-je troublé la cendre, ou le ſacré bûcher ?
Pourquoi refuſe-t-il ſeulement de m'entendre ?
Eſt-ce trop demander pour un amour ſi tendre ?
Qu'il tarde, qu'il attende un tems propice & doux,
Qu'il craigne des Aurans le terrible courroux.
Ne lui reproche point la foi qu'il m'a donnée ;
Je ne me promets plus que mon triſte hymenée
Le force d'oublier ſes illuſtres deſtins,
Sa charmante Auſonie, & les ſceptres Latins.
Ce n'eſt qu'un peu de tems, qu'à ſes genoux j'im-
plore ;
Qu'il donne quelque tréve au ſoin qui me devore ;
Que je puiſſe à loiſir voir le trouble où je ſuis ;
Et preparer mon ame à mes cuiſans ennuis.
Va, ma ſœur, prens pitié du mal qui me toutmente,
Fais pour moi cet effort, j'en mourrai plus contente.

Ainſi

Ainſi parloit Didon, & ſa fidelle ſœur
Porte en vain, & rapporte à ſon cruel vainqueur
Les tragiques penſers de ſon amour ſeduite,
Et le funeſte état où ſon ame eſt reduite:
Un Dieu cruel & ſourd l'empêche d'écouter;
Preſſé par le deſtin; rien ne peut l'arrêter.
Tel des vents furieux mépriſant la tempête,
Un chêne au haut d'un mont ſent agiter ſa tête:
Ils font trembler le roc; & les feüillages verds
Aux ſecouſſes du tronc obſcurciſſent les airs:
Mais plus fier à l'aſſaut de ces troupes mutines,
Il ſemble s'affermir ſur ſes longues racines,
Qu'il pouſſe dans la Terre, autant que vers les Cieux
Son orgueil fait monter ſon chef audacieux.
Tel Enée agité de ces diverſes plaintes,
De violens ſoucis ſent les vives atteintes.
Mais toûjours inflexible, il voit couler ces pleurs,
Et ſon cœur s'affermit au milieu des douleurs.
Alors à ſa fureur la Reine abandonnée,
De la clarté du jour ſe trouve importunée,
Elle implore la mort; ſon deſtin rigoureux
En hâte le deſſein par un préſage affreux.
Un jour qu'elle vouloit rendre le Ciel propice,
Prodige plein d'horreur! le vin du ſacrifice
Se corrompt, ſe transforme en ſang épais, & noir;
Et d'elle ſeule encor cette horreur ſe fait voir:
A la Princeſſe même elle n'oſe le dire.
Jadis dans ſon Palais, de marbre & de porphire.
Elle bâtit un Temple à ſon premier Epoux;
Et ce lieu de ſes ſoins fut l'objet le plus doux.
Là, parmi de longs cris, par ſon nom appellée,
Du mort elle entendit la clameur redoublée;
Pendant que de la nuit l'épouventable horreur
De la dolente voix redoubloit la terreur.

Par ſes gemiſſemens importuns, & funebres,
Le hibou la pourſuit dans l'effroi des tenebres :
De cent fameux devins les preſages vantez
Troublent inceſſamment ſes eſprits agitez.
Amour pour l'accabler de ſon cruel Enée
Lui fait ſonger la nuit qu'elle eſt abandonnée ;
Que ſeule elle ſe trouve en de lointains climats,
Qu'elle y cherche ſon peuple, & ne l'y trouve pas.
Tel Penthée à Bacchus ayant livré la guerre,
Vid deux Soleils au Ciel, & deux Thebes en Terre,
Quand il fût tourmenté des Eumenides ſœurs :
Tel avec leurs ſerpens, & leurs flambeaux vangeurs,
Vid ſa mere en tous lieux renouveller ſa peine,
Oreſte tant de fois agité ſur la Scene.
Quand de ſon deſeſpoir Didon ſentit l'effort,
Et qu'elle reſolut de ſe donner la mort ;
Quand au fond de ſon cœur, maîtreſſe de ſa rage,
Elle eût tout diſpoſé pour ce tragique Ouvrage,
Elle aborde ſa ſœur avec un front ſerein,
Et ſous un feint eſpoir cache ſon noir deſſein.
Sechons nos pleurs, Princeſſe ; au mal qui me poſſede
J'ai trouvé, lui dit-elle, un ſouverain remede.
Si je ne puis fléchir mon barbare vainqueur,
Je ſai par où je puis l'arracher de mon cœur.
De ce brûlant climat qui dans ſa Mer profonde
Void tomber tous les ſoirs le clair flambeau du monde ;
De ces bords, où d'Atlas le chef prodigieux
Soûtient les globes d'or qui brillent dans les Cieux ;
Dans nos murs eſt venuë une antique Prêtreſſe,
Qui ſert aux noirs Autels de la triple Deeſſe.
C'eſt elle qui gardant les celebres jardins,
De miel & de pavot apprêtoit les feſtins,
Au dragon furieux, dont les regards avides

Veilloient les pommes d'or des Nymphes Heſperides.
Par ſes magiques Vers elle peut dans un cœur
Guerir ou redoubler l'amoureuſe langueur.
Elle fait remonter un fleuve vers ſa ſource ;
Des flambeaux éternels elle arrête la courſe ;
Trouble juſqu'aux Enfers le long repos des morts ;
Et les ramene au jour revêtus de leurs corps.
Sous ces pieds tu verras mugir les creux abîmes,
Les pins, des monts hautains abandonner les cimes.
J'en ateſte les Dieux, & toi ma chere ſœur,
Qu'à regret j'ai recours à ſon art enchanteur.
Toi par pitié des maux, dont je ſuis tourmentée,
Choiſi dans mon Palais une place écartée :
Dans ce lieu découvert aux regards du Soleil
Prepare d'un bûcher le lugubre appareil ;
Mets-y de mon amour les pitoyables reſtes ;
Mets-y de mon hymen les dépoüilles funeſtes ;
Le fer que me laiſſa ce lâche ſuborneur,
Et le lit nuptial, tombeau de mon honneur.
La Prêtreſſe connoît par ſa ſcience noire,
Qu'ainſi doit du trompeur s'abolir la memoire.
Alors elle pâlit : mais ſa ſœur ne croît pas
Que ce feint appareil déguiſe ſon trépas :
Ou que dans la douleur dont ſon ame eſt touchée,
Son tranſport ſoit plus grand qu'à la mort de Sichée.
Dont elle accomplit l'ordre, & le bûcher dreſſé,
La torche preparée, & le bois entaſſé ;
Didon vient elle-même orner ce triſte Ouvrage
Des funebres cyprés au verdoyant feüillage ;
Répand à pleines mains des corbeilles de fleurs,
Sur ces reſtes cheris la ſource de ſes pleurs ;
Et ſûre du ſuccés de ſa feinte magie,

Du

Du trompeur ſur le lit éleve l'effigie.
Les Autels ſont dreſſez, & les cheveux épars,
Sur ce triſte appareil jettant d'affreux regards,
D'une tonnante voix, l'ancienne Prêtreſſe
Invoque tous les noms de la ſombre Deeſſe,
Le tenebreux Chaos, Diane au triple front,
Les trois cent Deïtez de l'Erebe profond.
L'onde du feint Averne eſt par elle épanchée,
Le ſuc d'un noir venin, mainte herbe recherchée
Au rais du croiſſant pâle en un climat lointain;
Et qu'on ne moiſſonna que d'une faux d'airain.
Elle ajoûte la chair, que pour ce noir myſtere,
Sur le front du poulain on dérobe à la mere
Dans le fatal moment qu'elle le met au jour;
Par qui meurt, ou s'allume un violent amour.
La Reine aux ſaints Autels, les ſaints gâteaux preſente;
Un pied nu, l'œil en pleurs, & ſa robe traînante,
Elle ateſte les Dieux, reſoluë à la mort,
Et les feux immortels complices de ſon ſort;
Puis remet au tonnerre à venger ſes injures,
S'il eſt au Ciel des Dieux pour les Amans parjures.
L'ombre couvroit la terre, & le Dieu du repos
Par toute la Nature épandoit ſes pavots;
Les Aſtres qui rouloient dans le profond ſilence,
Par tout voyoient regner la morne nonchalance;
Par les Champs émaillez, par les affreux Deſerts
Dans les ſombres Forêts, dans les profondes Mers,
Et la troupe écaillée, & les troupeaux ſauvages,
Et les chantres aîlez, l'honneur de nos Bocages,
Languiſſoient dans les bras du ſommeil enchanteur,
Qui chaſſoit le ſoin triſte, & l'importun labeur.
Seule entre les mortels la malheureuſe Reine,
Ne peut du Dieu flateur ſouffrir la douce chaîne;
Ne peut fermer les yeux, ni dans ſon cœur bleſſé

Goûter ſa part du bien que la nuit a verſé.
Sa triſteſſe redouble, & l'amour renaiſſante,
Au feu de ſon courroux ſa vive ardeur augmente:
Ainſi donc elle roule on ſes eſprits flotans,
Ses differens deſſeins, ſes penſers inconſtans.
Que ferons-nous mon cœur? irai-je abandonnée
Des Princes mes voiſins m endier l'hymenée
Aprés tant de fierté rechercher baſſement
Ceux que j'ai dédaignez pour mon perfide Amant?
Le ſuivrai-je moi-même, & ſes nefs vagabondes
Que ma faveur ſauva de la fureur des ondes?
Ai-je en vain obligé ſes Chefs, & ſes Soldats?
Et peut-il avec lui n'avoir que des ingrats?
Mais puis-je me promettre, & moquée, & deçûë
D'être par ce barbare en ſes vaiſſeaux reçûë?
Pauvre Princeſſe, helas! revient de ton erreur,
Et de Laomedon connois le ſang trompeur.
Quoi ſans reſſentiment Didon humble & rampante
Suivroit d'un fier vainqueur la flote triomphante?
Pourſuivons-le plûtôt, & courons ſur les eaux
Avecque tout mon Peuple embraſer ſes vaiſſeaux.
Mais ce Peuple eſt celui qu'avecque tant de peines
J'enlevai de Sidon ſur ces humides plaines.
Encore épouventé je le voi qui blêmit
Au ſeul mugiſſement de l'onde qui fremit.
Meurs, miſerable, meurs comme tu le merites,
Ta douleur dans ta mort trouvera ſes limites.
Tu me perdis ma ſœur; trop ſenſible à mes pleurs,
Ta cruelle pitié cauſa tous mes malheurs.
Que n'ai-je mieux aimé dans mon triſte veuvage
Laiſſer couler mes ans ſolitaire, & ſauvage?
J'euſſe ainſi conſervé mes premieres amours,
J'arriverois ſans tâche au dernier de mes jours.
Ces ſoin rongeoient le cœur de l'amoureuſe Reine:

Cependant le Troyen de ſa fuite certaine
Ayant dans ſon eſprit diſpoſé l'appareil,
Cedoit ſur ſa galere aux charmes du ſommeil.
Quand le Courrier des Dieux, ou ſa vivante image,
Se repreſente encor ſous le même viſage.
Le Heros crût revoir tous ſes jeunes attraits,
L'or de ſes blonds cheveux, & ſon teint, & ſes traits;
Qu'enfin ſemblable en tout au Meſſager celeſte,
Il le preſſoit ainſi de ce départ funeſte.
Tu dors fils de Venus, tu peux fermer les yeux
Au danger qui par tout t'environne en ces lieux?
Ecoute les Zephirs, qui de leur douce haleine
Rappelle tes vaiſſeaux ſur l'inconſtante plaine.
Dans ſon cœur embraſé d'amour & de fureur,
La Reine ne conçoit que carnage, & qu'horreur.
Fuir, puiſque tu le peux, une deſeſperée
Qui ſans étonnement voit ſa mort aſſurée.
Bien-tôt ſes feux vangeurs brilleront dans les airs;
Bien-tôt ſous ſes vaiſſeaux écumeront ces Mers;
N'attens de ſon courroux qu'injuſtice, & qu'outrage,
Si l'Aurore te trouve encore en ce rivage:
Pars, vole, & te dérobe à ſes emportemens:
La femme eſt redoutable en ſes prompts changemens.
Il ſe perd à ces mots dans l'obſcurité ſombre.
Le Heros ſe réveille à l'aſpect de cette ombre,
Et troublé de l'effroi qui penetre ſon cœur,
Dans ſa troupe répand une ſainte terreur.
Aux rames, Compagnons; que l'on tende les voiles;
Du plus haut de la voute où brillent les étoiles,
Pour la ſeconde fois un Dieu vient m'avertir
Que le grand Jupiter m'ordonne de partir.
Qui que tu ſois, ô toi ſon Miniſtre fidelle,
Je te ſuis, & je vole où ton ordre m'appelle;

J'implore ta faveur, rends-nous le Ciel ſerain.
Il dit, & du fourreau comme un éclair ſoudain,
Il fait étinceler ſon glaive redoutable;
Et d'un tranchant revers il en coupe le cable.
D'une commune ardeur ſoldats, & matelots
Se courbent ſur la rame, & font bruire les flots;
On quitte le rivage, & la plaine inconſtante
Semble au loin ſe couvrir d'une forêt flotante.
Du lit du vieux Tithon l'Aube ſort en riant,
Et blanchit de ſes traits les portes d'Orient.
A ſon premier éclat l'impatiente Reine
S'élance de ſon lit, & ſur l'humide plaine
Du haut de ſon Palais attachant ſes regards,
Void le Havre deſert, & les vaiſſeaux épars,
Sur le mobile azur du decevant Empire,
Voguer la voile enflée au gré du doux Zephire.
Trois fois de ſon beau ſein l'yvoire meurtriſſant,
Et ſur ſes blonds cheveux ſa fureur exerçant;
Dieux? il s'enfuit, dit-elle, & Reine mépriſée,
D'un indigne étranger je deviens la riſée!
Et tout mon Peuple armé ſur mille grands vaiſſeaux,
N'ira pas abîmer ſa flote ſous les eaux.
Aux armes, à la voile, & qu'on s'empreſſe aux rames,
Qu'on porte dans ſes nefs les dévorantes flâmes.
Que dis-je, où ſuis-je? Helas! & quel eſt mon tranſport?
Tu reſſens maintenant la rigueur de ton ſort
Malheureuſe; il faloit montrer ce grand courage,
Quand de ton ſceptre Amour te fit lui rendre hommage.
Voilà donc cette foi, ce cœur tendre, & pieux,
Qui cherche par les Mers un azile à ſes Dieux;
Qui pour ravir ſon pere au Grec impitoyable,

Marcha

Marcha le dos courbé ſous ce faix honorable ?
Que n'ai-je à tous les ſiens fait ſouffrir mille morts ;
Déchiré ſur les flots, & diſperſé ſon corps ;
Maſſacré ſon Aſcagne ; & pouſſé ma colere,
Juſqu'à faire manger ce cher fils à ſon pere.
Peut-êrre le peril eût retenu mon bras.
Qui pouvoit m'étonner reſoluë au trépas ?
Il faloit dans ſes nefs reduire tout en flâme ;
Pour la ſeconde fois aneantir Pergame ;
En exterminer tout, pere, & fils égorger,
Et mourir en goûtant l'aiſe de ſe vanger.
O Soleil qui vois tout ; & toi grande Deeſſe ;
Junon cauſe, & témoin de ma noire triſteſſe,
Toi triple Deïré, dont le puiſſant ſecours,
Eſt invoqué la nuit au milieu des carfours ;
Vous implacables Sœurs, miniſtres des vengeances,
Vous qu'en mourant j'invoque, infernales puiſſances :
Voyez mon infortune, oyez ma triſte voix,
Et recevez mes vœux pour la derniere fois.
Si la neceſſité du deſtin immuable,
Si du grand Jupiter l'arrêt irrevocable
A reſolu qu'un jour le traître arrive au Port,
Et que déja le terme en ſoit pris par le ſort ;
Que la fureur d'un Peuple indomptable à la guerre,
Par de ſanglans combats lui diſpute ſa terre.
Qu'arraché de ſon fils par le preſſant danger,
Il aille mendiant un ſecours étranger.
Qu'il pleure de ſes Chefs les triſtes funerailles ;
Enfin ſi quelque jour aux cruelles batailles
Succede le repos d'une honteuſe paix,
Que ſon perfide cœur n'en joüiſſe jamais :
Qu'il finiſſe ſoudain ſon infame avanture,
Et dans quelque deſert, meure ſans ſepulture.
Tel eſt mon dernier vœu, le finiſſant je meurs,

Et la mort, s'il ſuccede, a pour moi cent douceurs.
Herite de ma haine, ô ma chere Carthage,
Conçois contre ſa race une implacable rage.
Si tu veux honorer mon triſte monument,
Qu'en foule tes enfans y prêtent le ſerment
De n'écouter jamais alliance ni tréve,
Et de perir plûtôt, que la guerre s'acheve.
Qu'il naiſſe de ma cendre un illuſtre vangeur,
Qui contre ſes neveux ranime ma fureur;
Par le fer, par le feu qu'il déſole leur terre;
Et leur faſſe éprouver tous les maux de la guerre:
Qu'au rivage ennemi, ce rivage oppoſant,
Que de tous ſes efforts ma haine éterniſant,
Vaiſſeaux contre vaiſſeaux ſe briſent ſur les ondes,
Et de meurtres épais enflent les Mers profondes:
Qu'enfin l'âpre fureur de ces combats affreux,
S'augmente dans le cœur de ſes propres neveux.
Aprés ces triſtes mots, la Reine furieuſe
Ne ſonge qu'à quitter la lumiere odieuſe,
Et ſon cœur eſt ſaiſi d'un tranſport violent.
De ſon premier époux la nourrice appellant,
(Depuis long-tems la ſienne à Sidon étoit morte)
Elle cache ſa rage, & parle de la ſorte:
Si tu veux ſoulager ma cuiſante douleur,
Sage & chere Barcé, fait avancer ma ſœur:
Dis-lui qne ſe lavant d'une eau coulante & claire,
Elle faſſe hâter l'appareil du myſtere,
La victime choiſie, & les dons preparez;
Toi-même orne ton front des bandeaux conſacrez.
Pour guerir mon eſprit, il faut que j'accompliſſe
Du tenebreux Pluton le fatal ſacrifice:
Je veux pour ce cruel le bûcher allumant,
Y brûler ſon image, & charmer mon tourment.
La vieille accomplit l'ordre, & ſa tendreſſe ardente

Lui fait précipiter ſa démarche tremblante.
A ce premier ſuccés du penſer ſombre & noir,
Que fomente en ſon cœur un morne deſeſpoir,
Didon pâle & farouche, interdite, éplorée,
Dans ſa tête rouloit ſa prunelle égarée;
La mort ſur ſon viſage, imprimoit tous ſes traits:
Enfin d'un cours rapide au fond de ſon Palais,
Sur le haut du bûcher vole la triſte Amante,
Et tire du Troyen la lame étincelante,
Don, qu'elle n'obtint pas pour ce cruel deſſein.
Là, coulent à grands flots ſes larmes ſur ſon ſein.
Quand ſon regard s'attache à ces marques funeſtes,
De ſon tragique amour les pitoyables reſtes.
Se jettant ſur ſon lit, enfin ſon triſte cœur,
Par ſes derniers propos exhale ſa douleur:

Gages de mon amour, dons ſi chers à mon ame,
Quand le ſort & les Dieux approuverent ma flâme.
Finiſſez mes ennuis, moderez mes tranſports,
Et recevez l'eſprit qui va quitter mon Corps.
Ç'en eſt fait, & j'acheve au gré de la fortune,
Le triſte & dernier jour d'une vie importune;
Du mortel eſclavage ayant briſé les fers,
Mon Ombre triomphante ira dans les Enfers,
J'ai pouſſé juſqu'au Ciel ma Ville floriſſante,
L'Ouvrage de mes mains a paſſé mon attente:
J'ai vangé d'un Epoux l'indigne aſſaſſinat,
D'un frere j'ai puni l'execrable attentat,
Heureuſe ſi jamais par de cruels orages,
La flote des Troyens n'eût touché nos rivages.

Sur le lit elle tombe aprés ces triſtes mots;
Mais reprenant ſoudain ſes funeſtes propos,
Mourir ſans ſe vanger? mourons, mourons, dit-elle,
Portons mon triſte amour dans la nuit éternelle;

L'ingrat

L'ingrat verra du moins le feu de mon bûcher,
Et ſaura mon trépas qui ne l'a pû toucher.
D'un coup impetueux de la fatale épée,
Au milieu de ſa plainte elle s'étoit frappée.
Ses femmes à ce bruit à grands pas accourant,
Apperçoivent ſoudain ſon corps pâle, & mourant,
Le fer teint de ſon ſang, & ſes mains étenduës:
Le Palais retentit, les cris percent les nuës,
L'accablante douleur s'épand de toutes parts,
Et la terreur remplit l'enceinte des ramparts:
Comme ſi du Vainqueur la barbare inſolence
De Carthage, ou de Tyr ſaccageoit l'opulence;
Ou que des Temples ſaints, des brûlantes maiſons,
Le feu de toutes parts élançât ſes brandons.
Sa ſœur preſque ſans vie, & de fureur troublée,
Déchire ſon viſage, accourt échevelée,
Fend la preſſe, & s'approche, & proferant ſon nom
Rappelle à haute voix la mourante Didon.
Tel étoit donc, ma ſœur, ton cruel artifice,
Et c'eſt là le ſuccés de ce grand ſacrifice.
Ce lit, & ce bûcher, ces feux, & ces Autels
Etoient donc l'appareil de mes ennuis mortels.
Abandonnée aux maux dont je ſens les atteintes,
Par où commenceront mes éternelles plaintes?
Par quel doute outrageux à ma conſtante foi,
Par quel mépris, cruelle, es-tu morte ſans moi?
Ton ſort étoit le mien, par cette même lame,
Même inſtant de nos jours devoit finir la trame.
Je dreſſai ce bûcher, & conjurant nos Dieux,
Aveugle je ſervois ton deſſein furieux:
Ainſi ta mort, ma ſœur, eſt mon funeſte Ouvrage;
Je meurs du même coup, & tout meurt dans Carthage.
Ton Peuple, ton Sénat, ta Nobleſſe, ta Sœur,
Tout

Tout l'Empire avec toi perit par ta fureur.
Que d'une eau vive au moins je lave ta bleſſûre:
Y colant mes baiſers (ſi par cette ouverture
Ton eſprit genereux a pû ne point ſortir)
Je veux le recevoir dans ton dernier ſoûpir.
Au plus haut du bûcher, ſoudain s'étant lancée,
Elle tenoit ſa ſœur entre ſes bras preſſée,
Tâchoit d'entretenir ſa mourante chaleur,
Eſſuyoit ſa bleſſûre, & pâmoit de douleur.
Aux funeſtes accens de ſa voix languiſſante,
Didon tâche d'ouvrir ſa paupiere peſante;
Mais la force lui manque, & ſes derniers ſanglots
Mêlez avec ſon ſang qui boüillonne à grands flots,
Dans le fond de ſon ſein font un triſte murmure,
Qui préſage ſa fin, & ſort par ſa bleſſure.
Trois foit en cet état ſur ſon lit ſe dreſſant,
Trois fois elle retombe, & d'un œil languiſſant
Elle cherche le jour, dont l'Olympe ſe dore;
Et gemit de douleur le revoyant encore.
Junon void de ſon Trône une ſi longue mort,
Soûpire dans ſon cœur, plaint ce funeſte ſort;
Et fait partir Iris ſa celeſte Courriere,
Pour mettre en liberté cette ame priſonniere;
Détacher ſes liens, & chaſſer de ce corps
La chaleur qui ſoûtient ſes rebelles efforts.
Car mourant par fureur, ſans que la deſtinée
De ſes jours floriſſans eût la courſe bornée,
Mourant ſans meriter ce trépas malheureux,
La grande Deïté du manoir tenebreux
N'avoit point à Pluton offert cette conquête;
Ni du cheveux fatal diminué ſa tête.
Iris fend l'air humide, & trace un arc luiſant,
Ses diverſes couleurs au Soleil oppoſant;
Elle aborde Didon: j'obeïs, lui dit-elle,

Je viens te délivrer de la priſon mortelle,
Et porter en ton nom au ſombre Jupiter
Le tribut que l'on doit à ſon ſceptre de fer.
Tranchant le cheveu blond, après cette parole;
Le corps demeure froid, & l'ame en l'air s'envole.

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE CINQUIE'ME.

DÉJA ſeur de ſa route, & volant par les Mers,
Enée au gré des vents fendoit les flots amers,
Quand il void de Didon les murailles naiſſantes,
Des flâmes du bûcher par tout reſplendiſſantes.
D'un tel embraſement tous ignorent l'auteur,
Mais d'un amour trahi concevant la douleur,
Et l'eſprit d'une femme animé par la rage,
Les Troyens de ces feux font un triſte préſage.
La Terre diſparoît, & rien ne s'offre aux yeux,
Que la face des Mers, & la voute des Cieux.
Un épais tourbillon ſur leur tête s'éleve,
La nuit accroît l'horreur de l'orage qui créve,
Le Patron s'en étonne. O puiſſant Roi des Mers,

Quels

Quels nuages, dit-il, obſcurciſſent les airs?
Et qu'il nous fait combattre une horrible tempête!
Il commande à ces mots que la chiourme s'apprête,
Que courbez ſous la rame on ſurmonte les flots;
Il tourne au vent la voile, & pourſuit en ces mots:
Vaillant fils de Venus, voi ce terrible orage,
Quand j'en aurois des Dieux la promeſſe pour gage,
Je n'oſerois tenter malgré les vents mutins,
De conduire ta flote aux rivages Latins.
L'air ſe couvre, & la mer écume de colere,
Du couchant obſcurci s'éleve un vent contraire,
Nôtre force ſuccombe, & nous luttons en vain;
Suivons du ſort vainqueur l'empire ſouverain.
Non loin, les bords d'Erice, & les ports de Sicile,
Parmi nos alliez nous offrons un aſile,
Si mon art que jamais je n'éprouvai menteur,
Obſerve exactemenr le Pole & ſa hauteur.
Depuis long-tems, répond le magnanime Enée,
Je te voi reſiſter à l'onde forcenée,
Et d'un vent favorable implorer le ſecours;
Abandonne la voile à ſon rapide cours.
Eſt-il pour mes vaiſſeaux un port plus favorable?
Eſt-il à mes deſirs un climat preferable
Aux lieux où regne Aceſte un de nos grands Heros,
Aux lieux qui de mon pere enfermerent les os?
Soudain on tourne au port, & ſur l'onde chenuë,
La flote au gré des vents joint la plage connuë;
Enfin ils jettent l'ancre après tant de haſards.
Aceſte ſur les flots attachant ſes regards,
Des Troyens dans ſes ports void fondre les galeres;
Son cœur ſe ſent émeu pour le ſang de ſes peres:
Il vient à leur rencontre, & ſes ſoins genereux
Marquent l'aiſe qu'il ſent de ce retour heureux.
Dans ſa ſimplicité ſa champêtre opulence

Ternit

Ternit le vain éclat de la magnificence ;
Il porte un javelot, & marche fierement ;
La peau d'une panthere eſt ſon habillement :
Sa mere fut Troyenne, & le fleuve Criniſe
Pour ſes charmans appas ſentit ſon ame épriſe.
Si-tôt que du Soleil l'agreable retour
Mit les Aſtres en fuite, & ramena le jour,
Le Heros aſſembla ſes Chefs ſur le rivage,
Se plaça ſur un tertre, & leur tint ce langage :
Invincibles Troyens, illuſtre ſang des Dieux,
Depuis que nos devoirs, & juſtes, & pieux
Les ſaints reſtes d'Anchiſe en la tombe enfermerent,
Et ces triſtes Autels ſur ces bords éleverent ;
L'an acheve ſa courſe, & le Dieu des ſaiſons
Commence un nouveau tour par les douze maiſons,
Amis, voici le jour pour moi ſi venerable
Et (puiſque c'eſt vôtre ordre, ô Dieux) ſi déplorable !
Quand parmi les deſerts d'un ſable inhabité,
Quand même dans Argos le ſort m'auroit jetté ;
Je voudrois honorer ces Fêtes annuelles,
Et changer les Autels d'offrandes ſolemnelles.
Certes ce n'eſt donc point ſans la faveur des Dieux,
Que nôtre errant deſtin nous ramene en ces lieux :
Que jetté ſur ces bords par la mer en colere,
J'y reviens rendre hommage aux cendres de mon pere.
Sus donc, pour celebrer ſes honneurs immortels,
Lui fondant une ville & de ſacrez Autels,
Par un vœu ſolemnel promettons ſur ſa tombe
De venir tous les ans immoler l'Hecatombe.
Le Roi de ces climats départ à nos vaiſſeaux
Cent bœufs qu'on a choiſis ſur ſes nombreux troupeaux ;
D'Anchiſe convions les Manes heroïques,
Les Dieux qu'invoque Aceſte, & nos Dieux domeſtiques.

Si

Si la neuviéme Aurore ouvre un jour clair & pur,
Si l'Olympe eſt paré de ſon plus bel azur,
Aux nefs qui ſauront mieux fendre les champs humides,
Aux dards les plus legers, aux traits les plus rapides,
Au plus prompt à la courſe, au plus ferme luteur,
Je donnerai des prix d'une inſigne valeur:
Que chacun ſe prepare aux jeux où je l'invite,
Dans l'eſpoir d'obtenir les palmes qui merite.
Silence mainrenant, & ſecondant mes vœux
De verdoyans rameaux couronnez vos cheveux.
A peine il a parlé, que pour ouvrir la fête
Du Myrthe de ſa mere il ombrage ſa tête:
Autant en fair Aceſte, & les Siliciens,
Aurant en fait Aſcagne, & les Chefs des Troyens.
D'un pas reſpectueux dans ſa douleur amere,
Il marche avec le peuple au tombeau de ſon pere:
Là, ſuivant l'ordre antique il verſe à pleines mains
De lait riede, & de vin, deux grands vaſes tout pleins,
Deux aurres regorgeans du ſang de la victime;
Puis répandant des fleurs, en ces mots il s'exprime:
Je vous ſaluë encore, ô Mvnes genereux,
O cendres de mon pere, en vain ſauvé des feux:
Le Ciel n'a pas permis qu'aux terres deſtinées,
Je viſſe avec que toi nos courſes terminées;
Qu'enſemble nous viſions après tant de travaux
Le Tybre ſi long-tems imploré dans nos maux.
Il finiſſoit ces mots, quand de la tombe creuſe
Rampe vers les Autel une couleuvre affreuſe,
Alentour du rombeau par ſept fois déployant
Les torrueux replis de ſon corps ondoyant.
Sur ſon dos bigarré de marques azurées,
Elle fair éclarer ſes écailles dorées,
Comme Iris dans les Cieux fair voir l'émail des fleurs
Oppoſant au Soleil ſes diverſes couleurs.

Le

Le plus hardi s'étonne, & le ſerpent ſe gliſſe
Sur les ſacrez apprêts du fameux ſacrifice,
Touche les vaſes ſaints, par un inſtinct divin.
Semblant faire l'eſſai du lugubre feſtin;
Enfin elle s'enfuit, ſe replie, & s'allonge,
Et dans le creux tombeau s'élance, & ſe replonge.
Enée en eſt ſurpris, il redouble ſes vœux,
Renouvelle l'offrande, & verſe un vin fumeux;
Doutant ſi de ces bords c'eſt le Dieu tutelaire,
Ou l'eſprit protecteur du tombeau de ſon pere.
Du tenebreux Cocyte il appelle à hauts cris
L'ame du grand Anchiſe, & ſes Manes cheris.
Chacun à ſon exemple au ſaint devoir s'anime,
Preſente ſon offrande, immole ſa victime.
Sur l'herbe ils font griller les inteſtins ſanglans,
Verſent l'onde à grands flots dans les airains bouillans,
Des broches par morceaux percent la chair tremblante,
Et raniment autour la flâme petillante.
Au jour ſi ſouhaité, les courſiers du Soleil
Amenerent l'Aurore en un riche appareil;
L'air fût calme & ſerein, & des ſombres bocages
Le peuple vient en foule, & borde les rivages.
Le grand renom d'Aceſte, & l'amour du plaiſir,
Dans les ames excite un curieux deſir:
Pour voir les Etrangers, pour montrer ſon adreſſe,
De toutes parts accourt la boüillante jeuneſſe.
Dans le milieu du Cirque, aux yeux des ſpectateurs
On expoſe les prix deſtinez aux vainqueurs,
Les ſacrez trépieds d'or, les armes éclatantes,
Les lauriers immortels, les palmes verdoyantes,
Les ſuperbes habits de pourpre étincelans,
Des metaux enviez les precieux talens;
Puis du bruyant airain le belliqueux murmure,
Des magnifiques jeux annonce l'ouverture.

Le ſpectacle commence, & quatre grandes nefs
Se ſeparent du corps par ordre de leurs chefs.
D'abord paroît Mneſtée, & Sergeſte, & Cloanthe;
Dont Rome garde encor la memoire vivante,
Dignes ſources du ſang des fameux Memmiens,
Des riches Cluentins, des nobles Sergiens.
Sour les ardens efforts de ſa chiourme ſoudaine,
Le premier fait voler la legere Baleine;
Scylle eſt peinte d'azur, Cloanthe la regit;
Et l'énorme Centaure à Sergeſte obeït.
Aux ordres de Gyas, on void ſur l'onde amere
Mouvoir le vaſte corps de la grande chimere;
Elle ſemble une Ville; & de ſes bancs triplez,
L'aviron à trois rangs blanchit les flots ſalez.
A l'aſpect de ces bords, loin ſur la mer changeante
S'éleve un vieux rocher que bat l'onde aboyante,
Quand les vents du couchant pendant les froids hyvers
De nuages épais obſcurciſſent les airs.
Dans une autre ſaiſon toûjours claire & tranquille,
L'onde paroît aux yeux un criſtal immobile,
Solitaire retraite, agréable ſéjour
Pour le plongeon ſauvage amoureux d'un beau jour.
Là, d'un chêne touffu le magnanime Enée
Fait élever le but où la courſe eſt bornée,
Où par mille détours il ordonne aux Nochers
De faire un double tour entre les durs rochers
On regle par le ſort la place à chaque troupe;
De loin on void briller au plus haut de la poupe
Les chefs de pourpre, & d'or éclatans & couverts;
Le front des Mariniers eſt ceint de rameaux verds;
Sur leur dos dépoüillé, l'on void l'huile coulante:
Ils occupent les bancs; la troupe impatiente
Attendant le ſignal du raiſonnant clairon
Tient ſes bras attachez au peſant aviron:

Du

Du beau deſir d'honneur dont ils ſentent l'atteinte ;
Leurs cœurs s'enflâment d'aiſe , & leur battent de
crainte.
On ſonne la trompette , & les prompts matelots
Sous leur ſoudain effort font écumer les flots :
Ils partent pleins d'ardeur , leurs cris percent la nuë ;
Les nefs d'un cours égal fendent l'onde chenuë ;
Toute la Mer fremit ſous le bruyant airain ,
Et ſous mille avirons ouvre ſon vaſte ſein.
Avec moins de fureur partent de la barriere ,
Deux Chars qui pour l'honneur courent une carriere ;
Ils laſſent les regards , devancent les éclairs :
L'impatient Cocher ſe dreſſe dans les airs ,
Abandonne au courſier les rênes ondoyantes ,
Et confond les grands coups aux menaces preſſantes.
Il s'éleve un grand bruit ; & l'ardent ſpectateur
S'emporte , & bat des mains au gré de ſa faveur ;
De ſes cris redoublez il frappe les rivages ,
Fait retentir les monts , & les ſombres bocages.
Au ſon de ſa trompette étouffé par le bruit ,
Gyas part le premier ; & Cloanthe le ſuit.
Plus adroite à la rame eſt la nef de Cloanthe ,
Mais ſon énorme poids rend ſa courſe plus lente.
Aprés eux la Baleine , au Centaure ſuivant
Dans un eſpace égal diſpute le devant ;
Tantôt le devançant , & tantôt devancée ,
Tantôt marchant de front , leur route compaſſée
Fend l'onde qui groſſit d'écume , & de boüillons ,
Et ſur les champs ſalez trace mille ſillons.
Déja près de la roche où la borne eſt plantée ,
Chacun penſe toucher la palme conteſtée ;
Quand Gyas qui s'en croît le plus proche de tous
A ſon Pilote ainſi témoigne ſon courroux.
Tourne , tourne au rivage , & de la rame à peine

Gliſſant ſur ces rochers touche l'humide plaine.
Menete, aux autres nefs laiſſe la pleine Mer.
Il dit, mais le Patron, qui ſous le flot amer
Craint les rochers cachez, pouſſe en Mer la galere.
Tourne, reprend Gyas tranſporté de colere,
Tourne au bord, inſolent, paſſe écueils & rochers.
Alors il void Cloanthe, & ſes ardens Nochers,
Qui raſent cet écueil, gauchiſſent vers la rive,
Et devancent ſoudain ſa galere tardive.
Ce jeune Chef ſaiſi d'un courroux furieux,
De dépit ſent couler les larmes de ſes yeux;
Sans égard, ſans pitié, dans ſa boüillante audace,
Jette en Mer ſon Pilote, & ſe met en ſa place;
Tourne au bord le timon, & redouble ſes cris.
Menete déja vieux, chargé de ſes habits,
Tombe juſques au fond, en revient avec peine,
Et gagne le ſommet de la roche prochaine.
Le Peuple voit ſa chûte, & rit en la voyant,
Rit de le voir rouler ſur le flot aboyant,
De voir comme il s'accroche à la roche chenuë.
Comme il rend à grands flots la vague qu'il a bûë;
Le malheur de Gyas accroît le noble eſpoir,
Qu'à Sergeſte, à Mneſtée il a fait concevoir:
D'abord Sergeſte paſſe, & gauchit au rivage,
Sans qu'il ait toutefois un entier avantage;
Souvent ſur la Baleine il a le premier rang;
Souvent elle le paſſe, ou lui ſerre le flanc;
Et courant par les bancs, de la proüe, à la poupe,
En ces termes Mneſtée encourage ſa troupe.
Du valeureux Hector compagnons valeureux,
Qui ſuivez conſtamment mon deſtin malheureux,
Depuis le jour fatal qui vid tomber Pergame;
Courage, mes amis, qu'on ſe preſſe à la rame
Avec ce même cœur qui vainquit autrefois

Les

Les Joniques flots, les Syrtes Getulois ;
Avec la même ardeur à mes yeux ſignalée,
Contre les flots grondans du terrible Malée.
Aujourd'hui renonçant à l'immortel laurier,
Je ne crains que l'affront d'arriver le dernier :
Fuyons du dernier rang la honteuſe infortune,
Et diſpoſe du prix la faveur de Neptune.
Les Nochers à l'envi redoublent leurs efforts,
Et font de ſon vaiſſeau trembler l'énorme corps ;
L'humide champ s'enfuit ſous ſa courſe ſoudaine ;
La bouche aride & ſeche, ils reſpirent à peine,
L'eſtomac leur pantele, & l'on void ſur leur dos
L'ondoyante ſueur découler à grands flots.
Mais par un accident favorable à leur gloire.
Sergeſte impatient avance leur victoire :
Il coule ſur l'écueil ſous les ondes caché,
Et rencontrant le roc y demeure accroché.
Du choc impetueux les rames ſont caſſées ;
Et le navire pend aux roches avancées.
La chiourme ramaſſant les avirons briſez,
S'arme de crocs de fer, & de pieux aiguiſez,
Pour dégager la nef recule du rivage,
Et de ſes cris aigus fait retentir la plage.
Mneſtée à ce ſuccés ſent ſon deſtin heureux,
Appelle à ſon ſecours les Zephirs amoureux,
Et de ſes avirons fendant la vaſte plaine,
Fait voler ſur les flots ſa legere Baleine.
C'eſt ainſi que l'oiſeau de la belle Cypris,
Lors qu'en ſon nid caché la crainte l'a ſurpris,
Bat de l'aîle, & s'envole au deſſus de la nuë,
Et d'un rapide effort ſe dérobe à la vûë ;
Puis moderant ſon vol, & cet effroi ſoudain
Plâne ſans ſe mouvoir, dans un Ciel plus ſerein.
Tel vole ſur les flots l'impetueux Mneſtée,

Et d'un pareil effort ſa nef eſt emportée :
Il devance Sergeſte, il le laiſſe accroché
Appeller au ſecours, & ſur ce roc caché
Sans avirons apprendre à courir l'onde amere :
Il paſſe encor Gyas, dont la grande chimere
Vid avec ſon Patron romber l'honneur aquis ;
Enfin Cloanthe ſeul lui conteſte le prix.
Il le void prés du but, il s'efforce, il le preſſe ;
Tout le Ciel retentit des cris de la jeuneſſe,
Le peuple ſur les bords répond à la clameur,
Et pour lui par ſes vœux déclare ſa faveur.
De l'honneur de leur Chef faiſant leur propre gloire,
Ceux-ci veulent mourir ou gagner la victoire :
Ceux-là par le ſuccés animant leur eſpoir,
Preſument que pour vaincre ils n'ont qu'à le vouloir ;
Et peut-être en ſon choix la victoire incertaine
Partageoit la couronne à leur courſe ſoudaine,
Si tournant vers la Mer, & ſes mains, & ſes yeux,
Ainſi n'en eût Cloanthe invoqué tous les Dieux.
Roi des flots, dont je cours le decevant Empire,
A peine verra-t-on aborder mon navire,
Qu'au pied de vos Autels, d'un jeune taureau blanc,
Pour aquitter mon vœu j'épancherai le ſang ;
Et verſerai moi-même avec les taſſes pleines,
Ses inteſtins fumans ſur vos humides plaines.
A peine il eût parlé que des gouffres profonds,
A ſon aide accourut tout le cœur des Tritons :
Panope la pucelle, & la troupe azurée
Des Phorques inconſtans, des filles de Nerée ;
Palemon, Dieu des Ports lui prête ſon ſecours,
Pouſſe ſa nef tardive, & redouble ſon cours.
Plus legere qu'un trait, plus que le vent rapide,
Elle gagne la Terre, & fend l'Empire humide.
Les Juges appellez ſelon la loi des jeux,

Par

Par la voix du Heraut, leur Prince valeureux
Fait proclamer vainqueur le fortuné Cloanthe,
Et poſe ſur ſon front la feüille verdoyante:
Diſtribuant les prix aux chefs victorieux,
Il fait charger leurs nefs des metaux precieux;
Sur tout, de dons exquis, les Patrons il regale;
Après aux yeux de tous, par ſon ordre on étale
Le riche habit de guerre au vainqueur reſervé,
Où l'on void briller l'or ſur la pourpre élevé;
Où l'art par un effort qu'on a peine à comprendre,
Marqua tous les détours du tortueux Meandre.
Là ſe void Ganimede en un bocage épais,
Plus vîte que les cerfs que devancent ſes traits:
Dans ſa boüillante ardeur il ſemble hors d'haleine:
Du haut du mont Ida ſur la rive prochaine
Fond l'oiſeau raviſſeur du Monarque des Dieux,
Qui d'un rapide vol l'enleve dans les Cieux:
Ses veneurs aprés lui ſemblent leurs bras étendre,
On penſe de ſes chiens les longs abois entendre,
Au deuxiéme vainqueur Enée offre un harnois,
Tout tiſſu d'anneaux d'or redoublez par trois fois,
Ornement & défenſe aux ſanglantes batailles,
Qu'aux bords du Simoïs, au pied de leurs murailles,
Sur le Grec Demolée autrefois il conquit
Dans le combat celebre où ſon bras le vainquit.
Phegée, & Sagaris le ſoûlevent à peine;
Cependant ſous ce faix, ſur la ſanglante areine,
Ce Grec preſſant jadis les Troyens de ſes dards,
Chaſſoit comme troupeaux leurs bataillons épars.
Pour le troiſiéme prix le liberal Monarque
Donne deux vaſes d'or, faits en forme de barque.
Ainſi chargez de dons, marchent les fiers vainqueurs
Le front ceint de lauriers, & de chapeaux de fleurs:
Quand à peine arraché de la roche funeſte,

Loin du port ſe fait voir le malheureux Sergeſte,
Moqué de ſes rivaux, du peuple mépriſé,
Sans rames il traînoit ſon navire briſé.
Tel qu'on void un ſerpent écraſé dans la bouë,
Quand un Char l'a ſurpris ſous ſa peſante rouë,
Ou quand le Voyageur dont il eſt rencontré,
D'un dur caillou le laiſſe en deux parts ſepaté;
Son col ſifle, & ſe dreſſe, & ſon regard menace;
Cette moitié conſerve encore ſon audace,
De l'autre à demi mort cherchant ſon reſte affreux,
Sa queuë à longs replis ſe nouë en mille nœuds.
Telle de ce Troyen la nef ſe mût à peine:
Cependant il fait voile, & de ſa douce haleine,
Un favorable vent le pouſſe dans le port.
Le Heros qui le plaint dans ſon funeſte ſort,
Veut pour avoir ſauvé ſa nef par ſa prudence,
Qu'il en reçoive encor la juſte recompenſe,
L'eſclave Pholoé que Crete mit au jour,
Diſciple de Minerve, & ſon plus cher amour.
Ce combat terminé, le genereux Enée
Paſſe dans la plaine aux courſes deſtinée.
Les côtaux d'alentour s'élevent juſqu'aux Cieux,
Et font de ce valon un Cirque ſpacieux.
Là, ſous l'ombrage verd le vaillant fils d'Anchiſe,
Au milieu de ſa Cour ſut le gazon aſſiſe,
Par l'amour de la gloire excite les eſprits,
Les invite à la courſe, & leur montre le prix.
De toutes parts accourt la jeuneſſe rivale:
Niſe entre tous s'avance, & ſon cher Eurialе,
Euriale en jeuneſſe, en beauté floriſſant,
Niſe touché pour lui d'un amour innocent.
Diorés qui les ſuit fait lire dans ſa mine,
Que du ſang de Priam vient ſa noble origine;
Puis Helyme, & Panope aux bois accoûtumez,

Amis

Amis du vieil Aceſte en l'Iſle renommez.
Après marchent enſemble, & Patron, & Salie,
L'honneur des monts d'Epite, & des champs d'Arcadie;
Et d'autres, dont le tems, ou leur obſcurité,
Ont dérobé les noms à la poſterité.
Silence, dit Enée, & toi brave jeuneſſe,
D'une oreille attentive écoute ma promeſſe:
Outre ce qu'au vainquer je deſtine peur prix,
Que chacun de ma main attende un don exquis,
Deux javelots de Crete, une hache tranchante,
Sur ſon fer aceré d'or & d'argent brillante.
Trois vainqueurs marcheront d'olive couronnez,
Et recevront les prix qui leur ſont deſtinez;
Un ſuperbe courſier, & ſon riche équipage,
Du plus leger de tous eſt le noble partage:
Un carquois d'Amazone, & ſes traits garnis d'or
Avec ſon baudrier plus magnifique encor,
Et que nouë en agraffe une pierre éclatante,
Doit du ſecond vainqueur ſatisfaire l'attente.
Avecque la couronne au dernier eſt promis
Ce caſque remporté ſur nos fiers ennemis.
Déja de ſes regards meſurant la carriere:
La jeuneſſe à ces mots ſe place à la barriere;
Ils partent au ſignal, & comme tourbillons
Ils ſemblent emportez par les fiers Aquilons.
Plus prompt que les éclairs, plus vîte que la foudre
Niſa vole à la tête, & fait voler la poudre,
Bien loin devant Salie un grand vuide laiſſant.
Après lui toutefois tous les autres paſſant,
Salie eſt le plus prompt; mais d'un moindre intervale
Euriale le ſuit, puis Helyme Euriale:
Sur les pas du dernier qu'il pourſuivoit de prés,
D'un cours impetueux font l'ardent Diorés.
La victoire eſt doureuſe; il le joint, il le paſſe,

Au

Au moins s'il lui pouvoit reſter aſſez d'eſpace.
Ils approchoient du but, & Niſe le premier
Croyoit déja toucher le triomphant laurier;
Quand par un ſorr cruel, preſque au bout de la lice,
Il trouve ſous ſes pieds le lieu du ſacrifice,
Où le ſang des taureaux épanché fraîchement,
Rendoit l'herbe gliſſante, & le terrain fumant:
Il chancele, il trébûche, & ſi prés de la gloire,
Avec lui tombe encor l'eſpoir de la victoire:
Il ſoûpire, il ſe plaint triſtement étendu
Sur le ſable rougi par le ſang répandu:
Mais s'il renonce au prix par ſa chûte fatale,
Il ne peut renoncer à ſon cher Euryale.
Il s'oppoſe à Salie, & ſe dreſſant ſoudain,
Il le fait trébûcher ſur l'humide terrain.
Euryale plus fier au triomphe s'apprête,
Et ravi du ſecours que ſon ami lui prête,
Applaudi par le Peuple, animé par ſes cris,
Il vole, il touche au but, & remporte le prix.
Au momens qu'il arrive, Helyme le talonne,
Et Diorés obtint la troiſiéme couronne;
Soudain Salie accourt enflâmé de courroux,
Dit à tous ſon malheur, & les atteſte tous,
Remplit l'air de ſes cris, preſſe, prie, & s'excuſe,
Redemande l'honneur que lui ravit la ruſe;
Le charmant Euryale attire la faveur;
Sa beauté fait briller ſa naiſſante valeur;
La peur d'être vaincu lui fait verſer des larmes,
Qui pour gagner les cœurs ſont de puiſſantes armes.
Diorés le ſeconde, & ſe mêle à ſes cris;
Car s'il n'exclut Salie, il perd l'honneur aquis.
Jeuneſſe, dit alors le vaillant fils d'Anchiſe,
Attends la recompenſe ainſi qu'elle eſt promiſe;
Aux palmes des vainqueurs je ne veux rien changer,

Mais

Mais du ſort d'un ami laiſſe moi m'afliger.
A ces mots, d'un lion terreur de Getulie,
Il offre la dépoüille au malheureux Salie:
Les crins en ſont pendans, les grifes en ſont d'or.
Soudain Niſe s'écrie enviant ce treſor,
Si tu rends des vaincus le deſtin honorable;
Si ton cœur eſt touché des cris d'un miſerable;
Quel illuſtre laurier à Niſe eſt reſervé?
A moi qui ſans le ſort par Salie éprouvé,
Bravans tous mes rivaux, remportois la victoire;
Et couronnois mon front d'une immortelle gloire?
A ces mots il montroit tous ſes habits moüillez,
Et tous rouges du ſang dont ils étoient ſoüillez.
Le Heros en ſoürit, & lui donne en partage,
Du grand Didymaon l'inimitable Ouvrage,
Un large bouclier conquis ſur les Gregeois,
Qu'au Temple de Neptune on offrit autrefois.
Par ces riches preſens la courſe terminée,
Eprouvons maintenant, dit le vaillant Enée,
Si quelqu'un de la lutte aime les durs combats;
Qu'il éleve ſon ceſte, & ſon robuſte bras.
Ce Monarque à la troupe adreſſe ce langage;
Et par un double prix excite leur courage:
Au vainqueur il promet le plus fier des taureaux
Paré d'or & de fleurs, & de divers bandeaux;
Et veut que du vaincu l'attente ſoit trompée
Par le preſent d'un caſque, & d'une riche épée.
Soudain aux cris aigus du peuple fremiſſant,
Le robuſte Darés dans la lice décend,
Darés ſeul pour la lutte à Paris comparable;
Qui jadis de Bütés ce Geant formidable,
Près du tombeau d'Hector, par ces hardis efforts,
Sur la terre étendit l'énorme & vaſte corps,
Et proclamé vainqueur par toute la Phrygie,

Le

Le laiſſa ſanglotant ſur l'arene rougie.
Il s'offre le premier à ces rudes combats,
Montrant ſon large dos, & déployant ſon bras;
Il en frappe les airs, & brave l'Aſſemblée,
A ſon affreux regard d'épouvante troublée.
De ſon port arrogant le plus fort alarmé
Du ceſte devant lui n'oſe paroître armé.
Donc déja triomphant; & plein de vaine gloire,
De ſa gauche il ſaiſit le prix de la victoire,
Le traîne par la corne aux pieds du grand Heros,
Et d'un ton inſolent il s'exprime en ces mots.
« Tu vois, fils de Venus, que nul ne me diſpute,
Qu'on n'oſe contre moi s'éprouver à la lutte:
Qui te retarde donc, & par quelle lenteur
Differe-t-on le prix qu'on doit à ma valeur?
Un murmure confus s'éleve dans la preſſe,
Qui condamnoit Enée à tenir ſa promeſſe:
Lorſque voyant Entelle en un honteux repos,
Aceſte le réveille, & lui tient ce propos:
Cher Entelle, autrefois dans la lice invincible,
Maintenant ſans courage, à la gloire inſenſible,
Tu ſouffres ſans combat qu'on t'enleve un tel prix!
Que devient ce renom par mille exploits aquis?
Eſt-ce ainſi qu'aujourd'hui tu veux faire paroître,
Que nous eûmes Erix un demi-Dieu pour maître;
Et que par ſes leçons ſur l'arene blanchi,
On void de cent lauriers ton portique enrichi?
Entelle lui répond. Par une indigne crainte,
La gloire dans mon cœur n'eſt point encore éteinte;
Mais mon ſang dans mon corps refroidi par les ans
Appeſantit ma force, engourdit tous mes ſens.
O ſi tel que jadis j'avois cette jeuneſſe,
Qui fait de mon rival l'inſolente allegreſſe;
Sans m'ébloüir du prix qui ne m'a point tenté,

Déja l'on m'auroit vû rabattre ſa fierté.
Il étale à ces mots les redoutables ceſtes,
Qu'à cent fameux rivaux Eryx rendit funeſtes:
De longs clouds, & de plomb couſus de toutes parts,
Les gantelets ſanglans attachent les regards.
Le peuple eſt étonné de leur grandeur énorme,
De leur terrible poids, de leur étrange forme.
Mais plus que tous Darés les void avec horreur,
Et trouve qu'on ne peut s'en ſervir ſans fureur.
Quel ſeroit donc l'effroi de ce peuple timide,
Si j'expoſois le ceſte, & les armes d'Alcide?
Si l'on voyoit (pourſuit l'Athlete déja vieux)
Le funeſte combat qu'il donna dans ces lieux?
Grand Prince, Erix ton frere eût ces armes terribles;
Quand d'Hercule il tenta les forces invincibles.
Ces ceſtes teints du ſang qu'il verſa mille fois,
Sont les nobles témoins de ſes fameux exploits.
Je m'en ſervois moi-même, avant que la vieilleſſe
Eût aſſoupi mes ſens de ſa lente pareſſe;
Dans ces jours floriſſans, où ma jeune vigueur
D'ambitieux deſirs faiſoit brûler mon cœur.
Que ſi Darés défend l'uſage de ce ceſte,
Qu'ainſi l'ordonne Enée, & l'équitable Aceſte;
Que mon rival s'aſſûre, & qu'il quitte les ſiens;
J'égale le combat, & dépoſe les miens.
A peine a-t il parlé que d'une illuſtre audace,
Il jette ſes habits au milieu de la place,
Et dépoüillant ſon dos, & ſes pieds, & ſes bras,
Tout nud ſe montre prêt à ces rudes combats.
Des ceſtes le Heros fait le juſte partage,
Et de la lice entr'eux égale l'avantage.
L'un & l'autre intrepide, & ſur ſes pieds dreſſé,
Contre le peſant coup dont il eſt menacé,
Dans l'air étend ſes bras, & retire ſa tête;

Et

Et s'acrochant des mains, au rude choc s'apprête.
L'un plus ſouple, & plus prompt par ſes jeunes efforts;
Et l'autre plus expert, & plus large de corps.
Mais ſon haleine eſt foible, & manque à ſon courage;
Et le genou lui tremble, appeſanti par l'âge.
Ils parent avec art mille coups dangereux,
Mille font retentir leurs flancs larges & creux;
Leurs viſages frappez, & leurs temples réſounent,
Et leur fureur s'anime aux grands coups qu'ils ſe donnent.
Entelle fixe & ferme aux plus rudes efforts,
Prévoit les coups de l'œil, & les pare du corps.
Darés tel qu'un grand Chef, qui de mainte machine
Preſſe un Château ſuperbe, & le bat en ruïne,
Deça, delà volant comme autour des rampárts,
Cherche le lieu plus foible, & fond de toutes parts.
Entelle en vain preſſé, ſans relâche ni tréve,
Lui preſente le poing qu'il ferme, & qu'il éleve:
L'autre apperçoit l'orage, & prompt à reculer,
Se dérobe au grand coup qui l'alloit accabler:
Entelle dans les vents épand ſa force vaine,
S'emporte par ſon poids, & tombe ſur l'arene.
Tel que verroit tomber un pin antique & creux,
D'Erimanthe, ou d'Ida le ſommet ombrageux.
Des peuples partagez l'affection émûë,
Paroît dans les grands cris, dont ils percent la nuë;
Aceſte le premier accourt, & tend la main
A ſon fidéle ami couché ſur le terrain:
Ce ſiniſtre accident n'abat point ſon courage,
Plus fier qu'auparavant, au choc il ſe rengage;
Sa force ſe réveille, & croît par la fureur,
Qu'un genereux dépit allume dans ſon cœur,
Au ſouvenir piquant de ſon antique gloire.
Et voulant arracher une prompte victoire,
Ainſi que ſur les toits, & d'un Ciel nebuleux,

Fond

Fond d'une grêle épaiſſe un nuage orageux ;
Il terraſſe Darés, le roule ſur le ſable,
Et redouble les coups dont l'orage l'accable.
Enée appercevant ce dangereux courroux,
Prend pitié du Troyen, l'arrache à ces grands coups ;
Termine le combar, & par cette parole
S'adreſſant à Darés, le flate, & le conſole.
Quelle erreur te deçoit ? qui t'empêche de voir
Que tu combats ſans force un celeſte pouvoir ?
Malheureux cede au Dieu qui combar pour Enelle.
Des amis de Darés une troupe fidéle,
Se preſſe à l'emmener, debile & chancelant :
Et la tête panchée, & le genou tremblant,
Il crache avec ſes dents une écume ſanglante ;
Et regagne les nefs d'une démarche lente.
Ses amis rappellez (car ils laiſſoient le prix)
Lui rapportent l'épée, & le caſque promis ;
Et laiſſent le taureau pour le ſuperbe Enrelle,
Qu'enfle d'un noble orgueil ſa victoire nouvelle.
Peuple Troyen, dit-il, & toi fils de Venus,
Voi par ce que je ſuis, ce qu'autrefois je fus :
Et quelle mort, Darés, pendoit deſſus ta tête.
Il dit, & d'un œil fier regardant ſa conquête ;
L'animal furieux au vainqueur reſervé ;
Front à front il l'aborde, & d'ardeur élevé,
Ferme ſon poing armé de ſon ceſte invincible ;
Le hauſſe, & laiſſe à plomb tomber un coup terrible ;
L'os de la tête s'ouvre, & la cervelle ſort ;
Le raureau tremble au coup, rrébuche, & rombe mort.
L'Ahtlete brave, encore altier de ſa victoire :
Pour la mort de Darés, que re devoit ma gloire ;
Divin Erix, dit-il, je t'immole mon prix,
Et quitte pour jamais l'arr que tu m'as appris.
A l'inſtant, par les dons qu'expoſe ſa largeſſe,

Enée

Enée aux jeux de l'arc invite la jeuneſſe.
De la nef de Sergeſte il fait l'arbre dreſſer :
Pour but une colombe à ſon faîte enlacer :
Un caſque lui ſert d'urne, & les noms qu'on y jette,
En ſont tirez au ſort, au ſon de la trompette.
D'Hyrtaque le Chaſſeur le brave & digne ſang,
L'adroit Hypocoon obtient le premier rang.
Enſuite vient Mneſtée, orné de la couronne,
Dont le combat naval ſes Temples environne :
Eurition le ſuit, ton frere ô grand archer
Pandare, qui du trait qu'on te vid décocher,
Conſeillé par Minerve, & pouſſé par ſa haine,
Termina le duel des deux maris d'Helene.
Aceſte par le ſort appellé le dernier,
Aux plus jeunes encor diſpute le laurier.
Chacun tire ſes traits de ſa trouſſe pendante ;
Tend & courbe ſon arc ſur la corde ſonnante :
D'abord Hypocoon fait ſa flêche ſifler,
Que l'œil dans l'air ſubtil void à peine voler.
A la pointe du mât la flêche décochée
Ayant fait trembler l'arbre, y demeure attachée.
L'oiſeau preſque frappé bat des aîles de peur,
Et du peuple en tous lieux retentit la clameur.
Alors bandant ſon arc le triomphant Mneſtée
Dreſſe au but ſon regard, & ſa flêche apprêtée ;
De ſon fer malheureux l'oiſeau n'eſt point touché ;
Mais il coupe le fil dont il eſt attaché.
Libre par ce haſard la colombe timide,
Plus vîte que les vents fend l'air vague & fluide.
Soudain Eurition, qui ſur un arc vouté
A ſa corde bandée, & ſon trait ajuſté,
Mire le vol rapide, & reclamant ſon frere,
Perce l'oiſeau volant de ſa flêche legere ;
Il laiſſe au Ciel ſa vie, il tombe ſans chaleur,

Et rapporte le trait qui lui perce le cœur.
Aceſte qui pour lui void la palme perduë,
Laiſſe échaper le ſien de la corde tenduë:
Le pouſſe juſqu'au Ciel, l'arc ſonne de l'effort,
Et ſignale ſon bras encore adroit & fort.
Mais les yeux ſont frappez d'une étrange avanture,
Et depuis le ſuccez en éclaircit l'augure.
Les Devins dans les cœurs l'épouvante ſemant,
Vanterent le préſage après l'évenement.
Par la rapidiré dont la flêche eſt pouſſée
Dans l'air elle s'embraſe, & ſa route eſt tracée
Par un ſillon d'éclairs brillant de toutes parts,
Qu'enfin les vents legers dérobent aux regards.
Telle ſe détachant de la celeſte voute,
Une étoile dans l'air fait reſplendir ſa route.
Une ſainte frayeur étonne les eſprits,
Tous implorent les Dieux, & le Heros ſurpris
Explique mieux l'augure eſtimé ſi funeſte,
Et de riches preſens comble ſon cher Aceſte.
O mon pere, dit-il, puiſque le Roi des Dieux,
Malgré l'aveugle ſort te rend victorieux,
Sous cet heureux auſpice, au nom du ſage Anchiſe
Accepte cette coupe à ton adreſſe aquiſe;
Un celebre artiſan de chiffres la grava;
C'eſt le don que ſur tout mon pere conſerva
Gage de l'amitié que lui porta Ciſſée,
Dont la gloire en ſon cœur ne pût être effacée,
Son ami genereux, & le plus grand des Rois,
Dont la Thrace guerriere ait reſpecté les Loix.
Soudain d'un verd laurier le vieux Prince il couronne,
Eutition conſent aux honneurs qu'on lui donne;
Quoi que ſeul dans les airs, de ſon volant roſeau,
Par un coup admirable il eût percé l'oiſeau.
La troiſiéme couronne eſt aquiſe à Mneſtée;

L'autre accepte en ſon rang la palme meritée.
Avant la fin des jeux le Heros vigilant
D'un ſigne de la main Epitide appellant
Le ſage gouverneur, & le garde fidelle
D'Aſcagne qu'il commit aux doux ſoins de ſon zele,
Il lui parle à l'oreille, & lui tient ce propos:
Depêche, & ſi mon fils ennemi du repos;
Du carouſel promis voulant orner la fête,
De ſes jeunes amis tient la phalange prête;
Qu'il vienne, il en eſt rems, vole leger, & prompt.
Dans le Cirque à l'inſtant, le peuple épars en rond
Serrant ſa foule épaiſſe, ouvre un large paſſage:
Le jeune eſcadron marche, & ſon leſte équipage
Brille aux yeux des parens d'allegreſſe troublez,
Et des peuples divers les cris ſont redoublez.
Tous marchent couronnez d'une verte ramée,
Tous de deux dards luiſans font voir leur dextre armée;
Laiſſent pendre un carquois, ſont couverts de clinquans
De groſſes chaînes d'or, de precieux carquans.
Sous trois Chefs l'eſcadron en trois corps ſe parrage,
Les corps en nombre égaux, les Chefs égaux en âge;
Trois fois douze, par rangs, en trois gros ſeparez,
Brillent comme leurs Chefs ſuperbement parez.
Priam de ſon ayeul portant le nom illuſtre,
Dont parmi les Latins il augmenta le luſtre,
Ton noble & digne ſang, Polite malheureux,
Du premier eſcadron eſt le Chef genereux.
De ſon cheval ardent la robe marquerée
Mêle dans ſa noirceur mainte tache argentée,
D'un des pieds de devant, blanc par l'extrêmité,
Il frappe le terrain, & hennit de fierté:
Son front porte une étoile, & ſa guerriere audace,
Signale ſon païs la belliqueuſe Thrace.
Athys paroît enſuite, auſſi beau que le jour,

Athys

Athys l'enfant aimable, & d'Aſcagne l'amour,
Dont à Rome depuis la famille Athyenne,
Conſerva la ſplendeur, & la tige ancienne.
Mais plus que tous Aſcagne, & charmant & pompeux
Preſſe de ſon talon le courſier écumeux,
Que voulant de ſon cœur lui donner un cher gage,
Sur mille lui choiſit la Reine de Carthage.
Les jeunes Chevaliers aux tournois exercez,
Montent les fiers chevaux par Aceſte dreſſez.
Les Troyens ſpectateurs par des cris d'allegreſſe
S'efforcent d'animer leur boüillante jeuneſſe ;
Et dans la vive ardeur qui brille dans leurs yeux,
Reconnoiſſent le ſang de leurs braves ayeux.
Quand alentour du Cirque, aux yeux de l'aſſemblée
L'eſcadron jeune, & leſte eût ſa pompe étalée ;
Au ſignal d'Epitide, aux éclatans concerts,
Dont les bruyans clairons font retentir les airs,
Ils partent, & de front fourniſſent leur carriere,
Forment trois eſcadrons, puis changent de maniere,
Tournent bride au ſignal, & preſentent leurs dards :
Ils ſe mêlent par ordre, & ſur l'arene épars,
Courant & voltigeant, d'un combat veritable
Leur manege confus fait l'image agréable :
Tantôt ſemblant fuïr, puis ſe lancer des traits,
Tantôt ſe rallier, & faire enfin la paix.
Tel que le labyrinthe en ſa route trompeuſe,
Dont l'artiſte deſſein rendit Crete fameuſe,
Faiſoit voir cent détours dans le rocher taillez ;
Afin que ſes chemins, & pareils, & broüillez
Confondant la raiſon, & ſes remarques vaines,
Du retour impoſſible augmentaſſent les peines.
Tels en leur fuite adroite, en leurs combats pompeux
Les enfans des Troyens font admirer leurs jeux,

Semblables aux Dauphins, lors qu'on void ſur les ondes
Se joüer à l'envi leurs troupes vagabondes.
Aſcagne l'inventeur de ces galands tournois,
Quand dans Albe la longue il établit ſes loix,
Aux antiques Latins en transfera l'uſage :
Albe en a conſervé l'illuſtre apprentiſſage ;
Rome encore l'obſerve, & ſes grands Citoyens.
Nomment ce carouſel le Tournoi des Troyens.
Soudain fait la fortune éclater ſa colere ;
Tandis que le Heros au tombeau de ſon pere,
Rendoit tous les devoirs d'un cœur tendre & pieux,
Iris ſans être vûë abandonne les Cieux :
L'implacable Junon, qui l'anime & la preſſe,
Fait par les Aquilons redoubler ſa viteſſe.
Pleine de ſa fureur la vierge fend les airs,
Et cache de ſon arc le coloris divers,
Obſerve le concours de la tourbe attentive,
Void la flote deſerte, & deſcend ſur la rive.
En un bord écarté les Troyennes en pleurs,
Plaignoient la mort d'Anchiſe, & leurs propres malheurs ;
Et jettant ſur les flots leurs œillades mourantes,
Helas ! encor courir ces plaines decevantes !
Toutes par ce diſcours, aprés tant de travaux,
Implorent une Ville, & déplorent leurs maux.
Donc ſavante à conduire une trame funeſte,
Iris quitte ſa robe, & ſon éclat celeſte,
Ride ſon front ſerein, & prend des cheveux gris,
Se gliſſe dans la troupe, & ſe mêle à leurs cris,
Semblable à Beroé, qui jadis dans la Thrace,
Fut femme de Doricle illuſtre par ſa race ;
Et vieille venerable, en cet habit trompeur,
Des autres par ces mots elle aigrit la douleur :

O ſexe malheureux, qui languit ſur la Terre,
En dépit de la flâme, en dépit de la guerre,
Quel deſtin te reſerve à de plus grands malheurs?
Le ſeptiéme Printems peint la Terre de fleurs,
Depuis que ſur les Mers, parmi les roches dures,
Sans repos nous roulons nos triſtes avantures.
Depuis qu'au gré des vents, & des Cieux en courroux,
Nous cherchons un climat qui s'éloigne de nous.
Pourquoi dans ces beaux Champs, & d'Erix & d'Aceſte
Ne pas trouver la fin de cet exil funeſte?
Etes-vous pour jamais à nos yeux interdits,
Fleuves, du grand Hector les délices jadis?
N'eſt-il donc plus pour vous, ni païs, ni Pergame,
Dieux en vain enlevez du fer & de la flâme?
Ah! plûtôt embraſons ces vaiſſeaux odieux:
Caſſandre cette nuit s'eſt montrée à mes yeux;
Me mettant dans les mains les torches devorantes,
Botne, m'a-t-elle dit, tes miſeres errantes;
Trouve Troye en ces bords. Donc pourquoi differer?
Quels prodiges plus grands peuvent nous aſſurer?
Ces quatre Autels dreſſez nous preſentent leurs flâmes
Et je ſens que Neptune encourage mon ame.
A ces mots elle arrache un brandon éclatant,
Et d'un puiſſant effort dans les airs l'agitant,
Elle le fait voler vers les nefs deteſtées.
Les Troyennes d'abord en ſont épouvantées;
Leurs eſprits ſont troublez, leurs cœurs irreſolus;
Pyrgo prend la parole en ce trouble confus,
Pyrgo pour ſa vielleſſe entre elles venerable,
Des enfans de Priam la nourriſſe honorable.
Mes Compagnes, dit-elle, ouvrez, ouvrez les yeux,
Ce n'eſt point Beroé qui brille dans ces lieux;
Voyez de ces regards les lumieres ardentes:
Et du celeſte éclat les marques évidentes;

Conſiderez ſon pott, ſes atttaits raviſſans,
Et l'air qu'elle patfume, & ſes divins accens.
J'ai laiſſé Betoé languiſſante, & couchée;
Mais dans ſon mal preſſant encore plus touchée
De ne point aſſiſter aux funebres honneurs
Qu'offrent à ce tombeau nos devoirs, & nos pleurs.
A ces mots factieux, les Troyennes douteuſes
Jettent un fier regard ſur les nefs odieuſes,
Balançant dans leurs cœurs pleins de penſers mutins,
Et l'amour de la Terre, & leurs nobles deſtins:
Quand Iris dans les Cieux s'enfuit d'une aîle égale,
Et laiſſe en s'enfuyant voir ſon grand arc d'opale.
A ces prodiges clairs, qui donnent de l'horreur,
Avecque de grands cris la troupe entre en fureur,
Ravit des ſaints foyers les flâmes devorantes,
Dépoüille les Autels des feüilles verdoyantes.
De ces brandons volans le prompt embraſement,
Aux cordages poiſſez s'attache en un moment;
Sur le ſapin flotant roulent les vives flâmes
Qui devorent les mâts, & les bancs, & les rames.
Eumele accourt au Cirque, il y ſeme ce bruit
Par qui tout eſt troublé dans ſon vaſte circuit;
Et l'épaiſſe fumée obſcurciſſant la nuë,
Attire les regards de la foule éperduë.
Aſcagne en ce Tournoi tenoit le premier rang,
De ſon cheval il pique, & l'un & l'autre flanc;
Et de ces Gouverneurs forçant la reſiſtance,
A la tête de tous, plein de fougue s'élance.
Malheureuſes, dit-il, quel étrange deſſein
A pû d'un tel courroux embraſer vôtre ſein?
C'eſt l'unique eſperance où nous pouvons prétendre,
Et non le Camp des Grecs que vous mettez en cendre.
Cruelles, arrêtez, & ſongez aux malheurs
D'Aſcagne vôtre enfant que perdent vos fureurs.

Alors

Alors il ſe fait voir jettant l'armet par terre,
Dont il repreſentoit cette innocente guerre.
Soudain Enée accourt, & le peuple le ſuit:
Le ſexe intimidé ſe diſperſe, & s'enfuit;
Un remords legitime en ſecret le tourmante;
L'horreur de ce forfait à leurs yeux ſe preſente;
Junon ſort de leurs cœurs; & fuyant la clarté,
Deça delà courant ſur ce bord écarté,
Elles ſe vont cacher coupables, & honteuſes
Dans les ſombres forêts, & ſous les roches creuſes.
Cependant des vaiſſeaux le vaſte embraſement
Pour ce vain repentir n'eſt pas moins vehement.
Entre les ais moüillez l'étoupe eſt allumée,
Qui vomit dans les airs une noire fumée;
Le feu conſume tout, & ne s'arrête pas
Pour l'onde qu'à grands flots épanchent mille bras.
Déchirant ſes habits, accablé de triſteſſe,
Ainſi le grand Enée au Roi des Dieux s'adreſſe:
Souverain Jupiter, ſi ton ardent courroux
N'eſt point entierement declaré contre nous:
Si ton cœur eſt ſenſible aux humaines miſeres;
De l'ardeur de ces feux preſerve nos galeres;
Et ſauve d'Ilion le débris malheureux;
Ou ſi j'ai merité ce deſtin rigoureux,
Lance ſur moi ta foudre, & hâtant mon ſupplice,
Exerce ſur moi ſeul ta divine juſtice.
A peine a-t-il parlé que du Ciel ébranlé,
Creve un nuage épais de grêle, & d'eaux mêlé:
La lumiere s'enfuit, l'ombre couvre la Terre,
Et la cime des monts tremble au bruit du tonnerre.
Les Autans déchaînez enflent les tourbillons
Qui verſent à grands flots les torrens vagabonds;
Des maſts demi-brûlez les flâmes ſont chaſſées,
Du déluge ſoudain les planches traverſées,

Ce grand embraſement enfin eſt rallenti,
Et hors quatre vaiſſeaux le reſte eſt garanti.
Le Prince des Troyens dans ſon ame agirée,
Balance les ſoucis dont elle eſt tourmenrée.
Incertain & troublé d'un ſi noir attentat,
Il ne fait que réſoudre en ce funeſte état ;
S'il doit pour la Sicile, inſenſible à la gloire,
De ſa noble Auſonie étouffer la memoire.
Quand le ſage Nautés ce Vieillard merveilleux,
Que dans tous les beaux arts Pallas rendit fameux,
Naurés qui ſçût des Dieux les menaces entendre,
Et des deſtins obſcurs les grands ſecrets comprendre,
Voyant l'ennui profond qui trouble ce Heros,
Conſole ſa triſteſſe, & l'aborde en ces mots :
Prince, ſuivons du ſort la bizarre inconſtance,
Toute infortune cede à la longue ſouffrance.
Suit les conſeils d'Aceſte, uniſſant ton deſtin
Au deſtin de ce Prince, iſſu d'un ſang divin,
Laiſſe lui le rebut de tes nefs conſumées,
Les vieillards impuiſſans ; les meres alarmées ;
Ceux enfin qui pour ſuivre un hardi Conquerant
N'ont le bras aſſez fort, ni le cœur aſſez grand.
Abandonne en ces lieux cette tourbe inutile,
Et que du nom d'Aceſte elle y fonde une Ville.
Enée à ce diſcours, dans ſon cœur partagé,
Roule les ſoins divers dont il ſe ſent rongé ;
Tandis que de la nuit rouloit le Char d'ébene :
De la voute des Cieux, & brillante, & ſereine,
L'eſprit du vieil Anchiſe à l'inſtant deſcendit,
Et dans l'ombre nocturne, ainſi lui répondit.
Mon fils, l'unique appui du grand deſtin de Troye,
Et tant que je vécus, & ma vie, & ma joye,
Jupiter qui t'a vû d'un regard amoureux,
Qui de ta flote ardente a ſurmonté les feux,

Par

Par ſon commandement encor vers toi m'adreſſe ;
Croi du vieillard Nautés l'infaillibles ſageſſe :
Avec les plus vaillans paſſe aux bords tant vantez :
Il t'y faudra dompter cent peuples indomptez ;
Mais vien auparavant entretenir mon Ombre,
Penetre de Pluton le Palais morne & ſombre.
J'habite un lieu fertile en plaiſirs éternels,
Et non l'affreux ſéjour des eſprits criminels.
L'ame pour ſa vertu du Ciel favoriſée,
Joüit du doux repos de la plaine Eliſée.
Par les ruiſſeaux fumeux du ſang des taureaux noirs,
La Sibylle t'ouvrant ces tenebreux manoirs,
Tu ſauras où le Ciel guide ton avanture,
La ſplendeur de ton ſang, & ſa gloire future.
Adieu, la nuit s'écoule, & les courſiers du jour
Hanniſſent à ſa porte, & preſſent ſon retour.
Telle qu'une vapeur l'Ombre dans l'air s'envole ;
Enée ouvrant les bras, ainſi prend la parole.
Où fuyez-vous, mon pere, & pourquoi m'ôtez-vous
Vos chers embraſſemens, & vos regards ſi doux ?
Dans la cendre, à ces mots, il reveille la flâme,
Il adore ſes Dieux enlevez de Pergame,
L'ancienne Veſta, ſes Penates errans,
Et comble l'encenſoir de parfums odorans.
Puis il aſſemble Aceſte, & le conſeil des Sages,
Et leur expoſe à tous les celeſtes meſſages,
Les paroles d'Anchiſe, & le trouble qu'il ſent.
Sans balancer Aceſte à cet ordre conſent :
Dans les murs qu'on projette on relegue les meres,
Et l'ignoble rebut des ames populaires.
Au bois demi-brûlé joignant les ais nouveaux,
Le reſte avec chaleur radoube les vaiſſeaux.
Le nombre en eſt petit, mais châcun dans ſon ame,
Sent la vivante ardeur dont la gloire l'enflâme.

De Troye, & d'Ilion l'image redreſſant
Enée avec le ſoc va ſa ville traçant,
Des maiſons par le ſort fait le juſte partage,
Aceſte avec plaiſir void commencer l'Ouvrage,
Et regle le Senat qu'il forme des plus vieux:
Sur le ſommet d'Eryx, d'un Temple ſpacieux
On conſacre à Venus la hautaine entrepriſe;
On conſacre un bocage au ſaint tombeau d'Anchiſe.
Déja neuf jours entiers conſommez en feſtins,
Les Autels rechauffez de mille honneurs divins,
La vague s'applanit, & de leur ſeule haleine,
Les propices autans rident l'humide plaine.
Et les jours & les nuits dans les embraſſemens,
Tous faiſoient retentir de longs gemiſſemens;
Les larmes à grands flots coulent ſur le rivage;
Les meres qui trembloient au penſer de l'orage,
Sans terreur maintenant ſe laſſent du repos,
Et veulent retenter les infideles flots.
Les yeux moüillez de pleurs en ce départ funeſte,
Leur Roi les recommande au genereux Aceſte;
Après avoir d'Eryx les Autels encenſez,
Il offre une brebis aux Zephirs courroucez;
Il fait lever le cable, & quitte enfin la rive:
Lui-même couronné d'un verd rameau d'olive,
Il verſe un vin fumeux qu'il offre aux Dieux marins,
Et ſeme ſur les flots les fumans inteſtins.
Un vent frais ſouffle en poupe, & la rame égalée
Par élans compaſſez fend l'écume ſalée.
Mais Venus cependant pleine d'ennuis divers,
En ces mots imploroit le puiſſant Dieu des mers.
Sois ſenſible, ô Neptune, aux larmes d'une mere,
Qu'afflige de Junon l'implacable colere:
Les ans ne peuvent rien ſur ſon cœur irrité,
Ni les ordres du Sort, ni tant de pieté.

C'eſt

C'eſt peu pour ſon courroux d'avoir brûlé Pergame ;
Elle tourmente encor ces reſtes de la flâme,
Trouble la paix des morts, & pourſuit ſans repos
Juſqu'aux cendres de Troye éparſes ſur les flots :
Et qui peut concevoir d'où lui vient tant de rage ?
Tu le ſais, Dieu des mers, quel furieux orage,
Pouſſant ton onde aux Cieux, rempliſſant tout d'horreur,
Au mépris de ton ſcepte excita ſa fureur.
Les femmes de Troyens de ſon ire animées,
Incroyable attentat ! ont leurs nefs enflammées !
Nous font abandonner en de ſauvages lieux,
Nos compagnons privez de leur ſort glorieux.
Sauve au moins ce qui reſte, & rend leur courſe libre,
Juſques aux champs baignez des claires eaux du Tybre ;
Si leur fuite eſt bornée aux rivages Latins ;
Si tel en leur faveur eſt l'arrêt des deſtins.
En ces termes répond le Roi des mers profondes.
Que ne peux-tu Deeſſe eſperer de mes ondes ?
Mes yeux t'en virent naître, & de ma part auſſi,
J'ai de tout mon pouvoir moderé ton ſouci.
De mes flots revoltez j'ai la rage domptée,
Pour abîmer ton fils juſques au Ciel montée ;
Sur la terre pour lui j'avois le même ſoin ;
J'en prends le Simoïs, & le Xante à témoin :
Lorſque des Phrygiens repouſſez dans leurs portes
Achille alloit perçant les nombreuſes cohortes,
Qu'il en couvroit la terre, & que du ſang des morts
Les fleuves s'élevoient au-deſſus de leurs bords,
Ou de meurtres comblez s'égarant dans leur courſe,
Me refuſoient leurs eaux, rebrouſſoient vers leur ſource.
Dans un nuage obſcur, j'arrachai ce cher fils

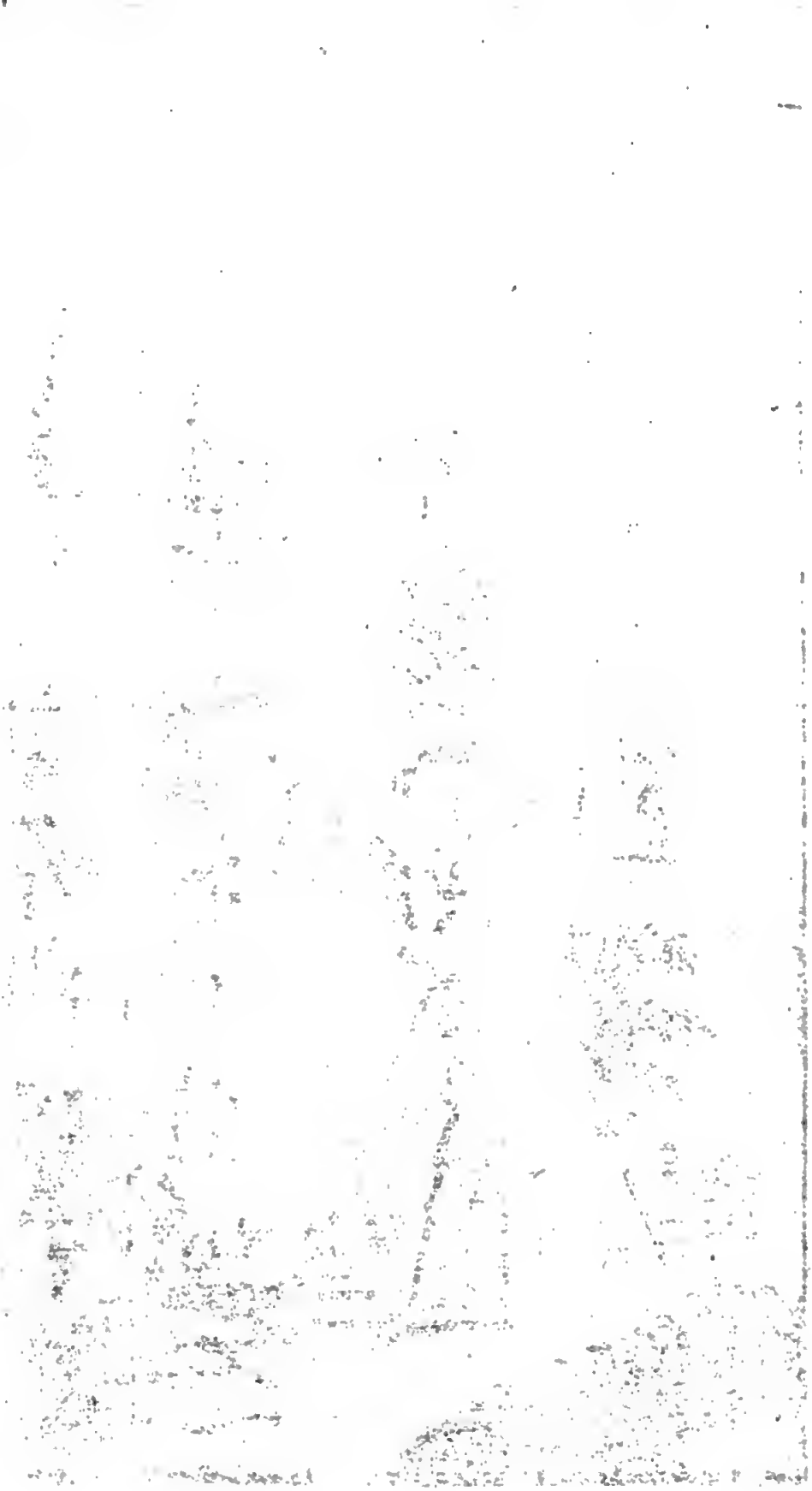
Du

Du perilleux combat qu'il avoit entrepris ;
Quand malgré tout le Ciel à ſa valeur contraire
Il oſa deffier l'Eacide averſaire :
Je le ſauvai Deeſſe, & cependant alors
Tu ſais que j'employois mes plus puiſſans efforts,
Pour perdre de mes mains l'admirable Structure,
Pour vanger d'Ilion le celebre parjure.
Banni donc ces terreurs, tel que j'étois pour lui,
Tel malgré les écueils, pour calmer ton ennui,
Je veux conduire au port ſa troupe magnanime,
Hors un ſeul que le Sort a choiſi pour victime.
Ainſi de la Deeſſe appaiſant les chagrins,
Il fait prendre la bride à ſes chevaux marins ;
Les attelle à ſon char ; puis leur lâchant les rênes
Vole d'un cours leger ſur les humides plaines.
L'Olympe s'éclaircit, l'air devient calme & pur.
Sous le grondant eſſieu de ſon char peint d'azur,
L'onde reſpectueuſe abaiſſe ſes montagnes :
Sur le dos applani de ces moites campagnes,
Et Glauque, & Palemon, & les vites tritons,
Par troupe font la chaſſe aux baleines, aux thons ;
Et Thetis, & Melite, & ſes ſœurs enjoüées,
Accourent pour oüir leurs conques enroüées.
Enée, à leur aſpect ſent couler dans ſon cœur
D'un celeſte plaiſir la charmante douceur.
Il fait dreſſer les mâts, & déplier les voiles ;
Deçà delà tendant le vaſte ſein des toiles,
Les Nochers à l'envi ſe montrent diligens,
Tournent l'antenne haure, & meſurent les vents
Sur tout le grand Patron, le ſage Palinure
Preſſe les Matelots, guide leur avanture.
Déja la ſombre nuit au haut du Ciel roulant,
Fourniſſoit la moitié de ſon cours triſte & lent ;
La chiourme ſur les bancs ſous les rames couchée,

Tâchoit

Tâchoit à reparer ſa vigueur relâchée ;
Quand le ſommeil deſcend du Ciel brillant & clair,
Ecarte l'ombre épaiſſe, & fait reſplendir l'air :
De ſes charmes puiſſans la fatale impoſture
Avoit juré ta perte, innocent Palinure.
Semblable au vieux Phorbas, non au Dieu du repos,
Il paſſe ſur la poupe, & s'exprime en ces mots :
Voi, ſavant Palinure, & les vents, & les ondes,
Servir de Mariniers à tes nefs vagabondes ;
Donne une heure au repos, laiſſe clorre tes yeux
Aux charmes attrayans du ſommeil gracieux ;
Souffre qu'on te ſoulage en ta longue carriere.
Avec peine entr'ouvrant ſa peſante paupiere,
Le Pilote répond. Et de l'onde, & du vent,
Puis-je encore ignorer le calme decevant,
Puis-je me confier à la vague rebelle,
Abandonner Enée à l'Autan infidelle,
Tant de fois abuſé par un Ciel plus ſerain ?
Alors ſut le timon ſemblant coler ſa main,
Il s'attache à ſa charge, & fixe au Ciel ſa vûë ;
Mais par le Dieu trompeur ſa perte eſt reſoluë.
Soudain pour l'aſſoupir, ſur ſa tête agitant
Des noires eaux du Styx un roſeau dégoutant,
Le Dieu ferme ſes yeux malgré ſa reſiſtance :
Du charme le Nocher ſent la douce puiſſance ;
Accablé de ſommeil, il ſuccombe au travail,
Il laiſſe à l'abandon le ſoin du gouvernail,
Qui s'arrache de force à la poupe ébranlée,
Et plonge le Pilote en la plaine ſalée.
Il appelle au ſecours, & n'eſt point écouté :
Le Dieu ſe perd dans l'air, d'un vol precipité.
La flote cependant vogue ſans infortune
Par le divin ſecours que lui prête Neptune.
Des Sirenes déja les terribles rochers

Se montroient blancs des os des malheureux Nochers ;
L'écueil briſoit les flots, & menaçoit la flote,
Quand le Heros ſentit qu'il voguoit ſans Pilote :
Il court au gouvernail, & ſaiſi de douleur
Du Pilote en ces mots déplore le malheur :
O Nocher trop credule à la bonace inſtable,
Sur un ſauvage bord, étendu ſur le ſable,
Ou dans le fond des mers privé de tous honneurs,
Je ne te puis offrir, que d'inutiles pleurs.



L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE SIXIE'ME.

IL s'abandonne aux vents à ce triſte langage,
Et de Cumes enfin il aborde la plage.
On tourne aux flots la prouë ; & s'accrochant au bord,
L'ancre aſſure les nefs qui rempliſſent le port :
La troupe avec ardeur s'élance ſur la rive,
Les uns d'un dur caillou tirent la flâme vive ;
Dépoüillent les forêts, ſombre aſile des cerfs ;
Les autres vont montrant les fleuves découverts.
Le Heros tranſporté du zele qui l'anime,
Cherche au loin d'Apollon l'édifice ſublime,
Et de l'antre écarté les replis tortueux,
Où l'antique Sybille au port majeſtueux,
Pleine dans ſa fureur du grand Dieu qui l'inſpire,

Des

Des deſtins abſolus ſait les ordres preſcrire.
Déja le bois d'Hecate attire ſes regards ;
Il void ce Temple où l'or brille de toutes parts.
On tient que de Minos redoutant la colere,
Dedale fendit l'air ; & d'une aîle legere,
Par un chemin nouveau l'Ourſe reglant ſon cours,
Dans Cumes vint ſurgir au ſommet de ſes tours.
Là, d'abord échapé d'un penible eſclavage,
Il t'offrit Apollon ſon merveilleux plumage,
Et t'ayant conſacré ce Temple ſpacieux,
Epuiſa pour l'orner ſon art induſtrieux.
Sur la porte il peignit le meurtre d'Androgée,
Et pour le reparer Athenes obligée,
Au barbare tribut de ſept de ſes enfans :
On voit l'urne où le ſort les choiſit tous les ans.
Crete eſt peinte plus loin ſur la plaine écumeuſe,
Là d'un taureau paroît une Reine amoureuſe,
Et le fruît monſtrueux d'un execrable amour,
Fait honte à la nature en ſe montrant au jour.
Là, ſe preſente aux yeux artiſtement dépeinte
La route ſans retour du confus labyrinthe :
Dedale même eſt peint quand touché de pitié
D'Ariadne il ſecourt l'innocente amitié ;
Et par le fil qu'il donne à l'amoureux Theſée,
De ces détours obſcurs lui rend la fuite aiſée.
Quelle part (ſi ton pere eût vaincu ſa douleur)
Aurois-tu jeune Icare en ſon divin labeur ?
De peindre ton deſtin deux-fois ſes mains tenterent,
Et deux fois de ſes mains les pinceaux lui tomberent.
Les Troyens contemploient ces tableaux merveilleux,
Quand Achate conduit dans ce Temple fameux
D'Hecate, & d'Apollon la ſavante Prêtreſſe ;
Et qu'ainſi cette vierge à leur grand Roi s'adreſſe.
Reſerve à d'autres tems ce deſir curieux ;

Par un grand ſacrifice il faut fléchir les Dieux.
Si-tôt qu'elle eût parlé ; le magnanime Enée,
Fait au Temple amener la victime ordonnée,
Et ſept graſſes brebis, & ſept jeunes taureaux,
Qu'on choiſit avec ſoin ſur de nombreux troupeaux.
Ce Temple qu'on tailla dans une roche dure,
Semble une antre creuſé des mains de la nature,
Où par cent ſoûpiraux, cent bouches à la fois
Font parler la Sibylle, & retentir ſa voix.
Les portes s'entr'ouvrant, la vierge forcenée
Avertit d'implorer l'obſcure deſtinée;
Dit, qu'elle ſent ſon Dieu, le Dieu qui la remplit:
Son teint change à l'inſtant, ſon viſage pâlit;
Ses cheveux ſont épars, & le flanc lui pantelle;
Son cœur paroît s'enfler d'une fureur nouvelle;
Plus grande elle paroît n'avoir plus rien d'humain
A l'approche du Dieu qui coule dans ſon ſein.
Tu ceſſes de prier, je ſens glacer ton zele,
Vaillant Roi des Troyens, tu ceſſes, reprit-elle;
De l'antre tenebreux les gouffres entr'ouverts,
Soudain s'élargiroient à mes magiques vers.
Les Troyens à ces mots, ſont troublez d'épouvante
Leur Monarque au grand Dieu fait ſa priere ardente.
Unique & ferme appui des Troyens malheureux,
Phebus qui de Paris favoriſant les vœux,
Guida le trait fatal au grand fils de Pelée;
Sous ton auſpice heureux, de la plaine ſalée
J'ai couru ſans effroi les écueils redoutez;
J'ai penetré les bords des Maures écartez:
Enfin nous abordons la fugitive terre,
Où le Sort doit ceſſer de nous livret la guerre.
O vous dont nous ſentons le celeſte courroux,
Dont l'orgueil d'Ilion fut vû d'un œil jaloux,
Pardon, Dieux ennemis, Deeſſes inflexibles,

Aux larmes des Troyens, enfin ſoyez ſenſibles.
Et toi qui des mortels annonces les deſtins,
Confirme leur retraite aux rivages Latins.
Je ne demande rien après tous ces obſtacles,
Que ce qui m'eſt promis par la voix des Oracles.
Après tant de malheurs, donne un lieu de repos
A nos Dieux ſi long-tems agitez ſur les flots.
Aux Jumeaux de Latone ayant offert un Temple,
J'y ferai celebrer des fêtes ſans exemple :
Par des Miniſtres purs il ſera reveré ;
Le lieu ſaint & ſecret te ſera conſacré ;
Mon ſang conſervera tes auguſtes myſteres.
Daigne donc m'annoncer la fin de nos miſeres ;
Mais aux legers Zephirs n'expoſe point tes vers,
Et n'écris point mon ſort ſur des feüillages verds.
Il ſe teut, & ſoudain d'Apollon inſpirée,
La vierge ſe debat dans la grotte ſacrée,
Tâche par ſes élans de pouſſer au dehors
Le Dieu dont elle ſent les violens tranſports :
Son cœur enflé de rage, & ſa bouche écumante
Marque combien le Dieu l'agite, & la tourmente :
Les cent gouffres enfin d'eux-mêmes ſont ouverts
Par où l'Oracle ſort, & s'épand dans les airs.
Les ondes ont ceſſé de te faire la guerre ;
Mais de plus grands malheurs t'attendent ſur la terre :
Les Troyens parviendront aux champs délicieux
Qui te ſont reſervez par la bonté des Dieux.
Chaſſe ce vain ſouci : mais un ſanglant carnage,
Leur fera déteſter ce fertile rivage.
Que de cruels combats ! que d'effroyables morts !
Le Tybre enflé de ſang ſurmontera ſes bords.
Près d'un Xanthe nouveau, près d'un nouveau Scamandre

Je vois des Camps nombreux s'attaquer, ſe défendre :
J'y vois un autre Achille aux combats furieux,
Encore par ſa mere iſſu du ſang des Dieux ;
Et toûjours aux Troyens Junon inexorable.
Toi-même on te verra dans ton ſort déplorable
Des Monarques voiſins courant toutes les Cours
De Province en Province implorer leur ſecours.
Et du fatal hymen, d'une femme étrangere,
Doit encor des Troyens renaître la miſere.
Reſiſte à la Fortune, & releve ton cœur,
Plus voudra t'abaiſſer ſon injuſte rigueur.
D'une Ville des Grecs, contre toute apparence
Viendra de ton ſalut la premiere eſperance.
C'eſt ainſi que la vierge annonçant le futur,
Mêloit les veritez à ſon langage obſcur :
Apollon dont l'ardeur embraſe ſa poitrine,
Abandonnoit la bride à ſa fureur divine.
Quand ſa voix mugiſſante eût fini ce propos.
Ainſi lui repartit l'invincible Heros :
Vierge, ſans m'étonner, j'entens gronder l'orage ;
Ayant ſçû tout prévoir, rien n'abat mon courage :
Mais puiſqu'en ce climat on peut voir l'Acheron,
Et l'antre qui conduit au Palais de Pluton ;
Montre toi favorable à ma juſte priere ;
Fais moi joüir encor des regards de mon pere.
Le portant ſur mon dos, par les dards, par les feux,
Je l'enlevai moi ſeul à l'ennemi nombreux ;
Par les mers il ſuivit ma courſe vagabonde ;
Nous lui voyons braver la colere de l'onde ;
Surmontant ſa foibleſſe, & ſon âge impuiſſant,
Il voyoit ſans terreur le Ciel nous menaçant.
Cent fois il m'ordonna d'aller dans la nuit ſombre
Sous ton divin auſpice entretenir ſon Ombre :

Daigne exaucer les vœux, & du pere, & du fils;
Et ſois ma guide enfin, puis qu'il te l'eſt permis.
Puis qu'Hecate à tes ſoins a confié les portes
Du tenebreux Palais peuplé de troupes mortes.
Si par ſa mort Pollux remit ſon frere au jour;
S'ils rentrent tant de fois, & ſortent tour à tour:
Si par ſes doux accens le Chantre de la Thrace
Rendit ce noir ſejour ſenſible à ſa diſgrace:
Si Theſée eſt entré dans ces lieux pleins d'horreur:
Et ſi le grand Alcide y porta la terreur:
Comme eux de Jupiter vient le ſang qui m'anime.
Embraſſant les autels; c'eſt ainſi qu'il s'exprime.
La Sibylle répond. Illuſtre ſang des Dieux,
Sans peine on peut deſcendre en ces funeſtes lieux.
Nuit & jour de Pluton les ſpacieuſes portes
Reçoivent des humains les nombreuſes cohortes.
Mais de ſortir vivant des gouffres ſoûterrains,
C'eſt le plus grand effort du travail des humains:
Peu, qui de Jupiter la faveur éprouverent,
Ou qu'au nombre des Dieux leurs vertus éleverent,
Enfans des immortels, & ſecondez par eux,
Non ſans peine ont tenté ce retour merveilleux.
Ces lieux noirs ſont couverts de forêts ombrageuſes,
Que le Cocyte enceint de ſes ondes bourbeuſes.
Que ſi tu veux deux fois du Styx fendre les flots,
Et deux fois des Enfers voir les ſombres cachots;
Si de ce grand deſſein rien ne te peut diſtraire,
Grand Prince en peu de mots apprens ce qu'il faut faire.
Dans un arbre touffu croît le rameau doré,
Qu'à la Reine des morts les Dieux ont conſacré:
Il eſt ſouple & pliant, brillant en ſon feüillage;
Dans un ſombre vallon une forêt l'ombrage:
Quiconque veut deſcendre en l'éternelle nuit,
De l'arbre precieux doit enlever le fruit.

Au rameau qu'on arrache en ſuccede un ſemblable ;
Et du riche métal l'arbre eſt inépuiſable.
Cherche d'un œil ſoigneux cet admirable don,
Qu'exige des mortels l'infernale Junon :
Si l'ordre du deſtin dans les Enfers t'appelle,
L'arbre à ton moindre effort ne ſera point rebelle :
Autrement, ni par force on ne peut l'arracher,
Ni l'âcier aiguiſé ne le ſauroit trancher.
Sache encor qu'un Troyen privé de ſepulture,
Des chiens & des corbeaux deviendra la pâture,
Et profane ta flote au moment qu'en ces lieux,
T'arrête vainement un deſir curieux.
Enſeveli ſon corps, & par tes ſacrifices,
Par les derniers honneurs rends ſes manes propices :
Ainſi tu forceras la demeure des morts
Interdite aux humains revêtus de leurs corps.
Ce diſcours eſt ſuivi d'un tranquille ſilence ;
L'évenement douteux tient Enée en balance ;
Il quitte l'antre obſcur dans un profond ennui,
Accompagné d'Achate auſſi triſte que lui.
Leur démarche & leurs yeux expriment leur triſteſſe ;
Ils peſent les conſeils de l'antique Prêtreſſe ;
Et recherchent en vain dans leurs vives douleurs,
Qui peut exiger d'eux ces funebres honneurs.
Quand ſur le ſable aride ils découvrent Miſene
Marqué de tous les traits d'une mort inhumaine.
Miſene, fils d'Eole, & dont l'airain bruyant
Son pareil inſpira la guerre par ſon chant.
Du valeureux Hector Compagnon intrepide ;
Et de ſang & d'honneur dans les combats avide,
Suivant ce grand Heros il ſignala cent fois,
Et ſa docte trompette, & ſes propres exploits.
Quand du fils de Thetis la redoutable épée
Du valeureux Hector eût la trame coupée,

Miſene au ſort d'Enée attacha ſon devoir ;
Et par ce choix illuſtre il ne crût point déchoir.
Mais alors enyvié d'une loüange vaine,
De ſa conque il faiſoit bruire l'humide plaine ;
Dans ſa temerité, ſans reſpect pour les Dieux,
Il oſa défier les Tritons envieux.
De l'inſolent défi les Tritons s'irriterent,
Et parmi les rochers dans ces mers l'abîmerent.
Les Troyens gemiſſoient à l'entour aſſemblez,
Et pouſſoient dans les airs de longs cris redoublez.
Par la ſage Prêtreſſe, & par le grand Enée,
D'un immenſe bûcher la pompe eſt ordonnée :
On court à la forêt, les chênes & les pins
Trébûchent ſous la hache avec les verds ſapins ;
Les coins fendent l'érable, & les frênes ſauvages ;
Et les cerfs effrayez perdent leurs doux ombrages.
Même par ſes efforts, par un diſcours preſſant,
Le Heros hâte l'œuvre à ſon gré languiſſant ;
Et jettant ſes regards ſur la forêt épaiſſe,
Il fait cette priére, accablé de triſteſſe.
Ah ? ſi ce beau treſor, ce rameau précieux,
Dans ces ſombres forêts pouvoit luire à mes yeux ;
Puiſque la ſainte voix, ô malheureux Miſene,
Prédiſant ton trépas ne fût que trop certaine.
Il dit, & ſur ſa tête il apperçoit ſoudain
Deux colombes voler dans l'air pur, & ſerain,
Et fondre prés de lui ſur la verte fougere.
Alors reconnoiſſant de ſa celeſte mere,
Et les ſacrez oiſeaux, & le préſage heureux,
Ainſi ce grand Heros leur adreſſe ſes vœux.
Volez, guides certains de ma route douteuſe ;
Et des aîles perçant la forêt ombrageuſe,
Arrêtez où cet arbre étale ſa ſplendeur ;
Et toi grande Venus, ſeconde mon labeur.

Il s'avance à ces mots, & toûjours conſidere
Quel ſigne donneront les oiſeaux de ſa mere.
Paiſſant, puis s'envolant, mais ſans trop s'élever
Sans peine les regards les peuvent obſerver.
Enfin prés de l'Averne à l'aſpect de ce gouffre
Par qui l'Enfer vomit l'infecte odeur du ſouffre,
L'un & l'autre fend l'air, & des aîles battant,
D'un vol impetueux fond ſur l'arbre éclatant.
Tel que dans les forêts de leurs vertes feüillées,
Par les âpres frimats dans l'Hyver dépoüillées,
De l'arbre qui l'adopte, ombrageant les rameaux,
Le gui fait reſplendir ſes feüillages nouveaux.
Tel dans le chêne épais le rameau d'or éclate;
Ainſi d'un doux Zephir le murmure le flate.
Le Heros avançant d'un pas precipité,
En dépoüille le chêne avec avidité;
Et triomphant le porte à l'antique Sibylle.
Les Troyens cependant, ſur la rive infertile,
L'ame pleine d'ennuis, les yeux baignez de pleurs,
A Miſene rendoient les ſuprêmes honneurs.
De chênes & de pins un grand bûcher s'amaſſe,
Et de triſtes cyprès on couronne la maſſe.
Sur le ſommet hautain luit ſon harnois brillant;
Ils animent le feu prés de l'airain boüillant;
Ils réchauffent le corps; puis ſuivant la coûtume,
On le lave d'eau froide, on l'embaûme, & parfume.
La triſteſſe redouble, & le peuple gemit,
Quand au haut du bûcher on l'étend ſur le lit;
Et qu'aprés on deſtine au feu des funerailles,
Son harnois ſignalé dans cent, & cent batailles,
Quelques-uns ſur leur dos, pour honorer le deüil,
Tranſportent au bûcher le lugubre cercueil;
D'autres pour imiter les parens & l'uſage,
En approchant le feu, détournent le viſage.

Le grand amas s'enflâme, & pouſſe juſqu'aux Cieux
Et l'huile répanduë, & l'encens precieux.
Ce grand feu rallenti, les cendres reſervées
Avec les os brûlans, dans le vin ſont lavées.
Chorinée en approche, & de ſa pure main
Serre les reſtes ſaints dans une urne d'airain.
D'un rameau d'olivier ſur la troupe attentive,
Trois fois il fait pleuvoir une onde claire & vive;
Puis d'un lugubre ton il dit les mots ſacrez,
Le triſte adieu qu'on dit aux manes enterrez.
Le Prince fait l'éloge, & de ſa ſepulture
Il ordonne ſoudain la ſuperbe ſtructure :
Il y met la tromperte, & les armes du mort,
Qui l'ont fait triompher de la rigueur du ſort:
Le mont qui le poſſede a conſervé ſa gloire,
Et fait revivre encor ſon nom & ſa memoire.
Ainſi de la Sibylle il accomplit les loix.
Au bord d'un lac bourbeux, au plus profond d'un bois
Il trouve l'antre obſcur, dont la bouche beante
Corrompt tout l'air voiſin d'une odeur peſtilente.
L'oiſeau le plus leger par ſon rapide effort,
Ne s'y peut garantir d'une ſoudaine mort,
Si forte eſt la vapeur de l'infecte caverne,
Que pour cette raiſon les Grecs nomment Averne.
Là ſont conduits d'abord quatre grands taureaux noirs:
Et la Vierge évoquant des lugubres manoirs,
Hecate au Ciel puiſſante, & puiſſante aux abîmes,
Elle verſe le vin ſur le front des victimes,
En arrache le poil, & le brûle aux ſaints feux,
Premiere offrande au Roi des climats tenebreux.
On enfonce le glaive, & des bêtes mourantes,
Le ſang coule à grands flots dans les taſſes brillantes;

Le

Le Monarque pieux immole de ſes mains
A la divinité nourrice des humains,
A ſon obſcure ſœur, mere des Eumenides,
Une noire brebis aux mammelles arides :
Il éleve un Autel au Prince des Enfers ;
Y fait des noirs taureaux griller les rouges chairs ;
Et t'offre, ô Proſerpine, une vache ſterile.
Sur les mets conſacrez l'huile épaiſſe diſtile.
Sous ſes pieds à l'inſtant, aux premiers traits du jour,
Il ſent trembler la terre, & les monts d'alentour ;
Il entrevoit des chiens qu'il oit hurler dans l'ombre
Au prompt avenement de la Deïté ſombre.
Loin profanes, ſoudain d'une tonnante voix,
Loin d'ici, dit la Vierge, & fuyez de ces bois ;
Et toi brave Heros, ſignale ta vaillance ;
Fait brilier ton épée. Alors elle s'élance,
Se coule en la caverne, & ne s'étonne pas :
L'intrepide Heros accompagne ſes pas.
Arbitres ſoûterrains des ſpectres taciturnes,
Dieux du Styx, du Chaos, & des manoirs nocturnes,
Ne vous irritez pas ſi je découvre au jour
Les replis tortueux de vôtre affreux ſéjour ;
Si j'oſe penetrer, & vôtre abîme ſombre ;
Et vos ſecrets cachez ſous la terre, & dans l'ombre.
La Vierge & le Heros perçoient l'obſcurité,
Et du regne des morts la vuide immenſité ;
Comme on perce des bois le tenebreux ombrage ;
Quand le croiſſant voilé d'un pluvieux nuage
Obſcurcit l'Univers de la ſombre pâleur,
Qui peint tous les objets d'une même couleur.
Au large veſtibule, à la premiere porte,
Par qui l'Enfer reçoit la tourbe blême, & morte,
On void le deüil lugubre, & les ſoins jauniſſans,

La

La vieilleſſe chagrine, & les maux paliſſans,
L'inquiete terreur, le travail neceſſaire,
La mort, & le ſommeil ſon image & ſon frere,
La faim, la pauvreté monſtre terrible à voir,
Capable d'inſpirer le crime le plus noir,
Et le fatal repos d'une ame criminelle.
Au delà de la porte eſt la guerre mortelle,
La diſcorde inſenſée aux terribles ſerpens
Sur ſa tête noüez, ou ſur ſon dos rampans;
Et de ces lieux encor ſont leurs palais ſiniſtres
Les implacables Sœurs des vengeances Miniſtres.
Dans le centre un grand orme étend ſes vieux rameaux,
Dont les ſonges menteurs, ainſi que des oiſeaux,
En foule tout autour couvrent l'épais feüillage,
Là, de monſtres divers eſt l'étrange aſſemblage,
On y void Briarée avecque ſes cent mains,
Les oiſeaux de Phinée aux viſages humains;
L'eſcadron monſtrueux des Centaures terribles:
Là, de l'Hydre on entend les ſifflemens horribles;
Là, ſont des Geryons les ombres à trois corps,
Les Gorgones aux crins de ſerpens noirs & tors,
La chimere un dragon, dont l'haleine eſt de flâme,
Scylle, tantôt oiſeau, tantôt poiſſon, ou femme.
Le Troyen s'animoit à ces objets affreux,
Et preſentoit l'épée à ces ſpectres hideux,
Sans l'avis qu'il reçoit de ſa guide ſavante,
Que ces monſtres qu'il void de forme differente
Impalpables ne ſont que des fantômes vains,
Qui voltigent ſans corps par les airs ſoûterrains.
Alors de l'Acheron il trouve l'onde ſale,
Dont la vapeur éleve une odeur infernale:
Un gouffre tournoyant de ce fleuve écumeux,
Au Cocyte confond ſes flots noirs & bourbeux.

Le triſte Nautonnier de ces fatales ondes,
Charon navige ſeul ces rivieres profondes;
Son menton eſt couvert d'un poil rude & chenu;
Son regard étincelle; & ſon dos preſque nu,
Laiſſe d'un ſale habit traîner l'étoffe uſée:
Avec l'aide des vents, d'une perche aiguiſée,
Il fait voguer ſa barque, & paſſe aux derniers bords
La tourbe des humains dépoüillez de leurs corps:
Déja vieux, mais exempt de l'humaine foibleſſe,
Sa premiere vigueur dure dans ſa vieilleſſe.
A ces rives, en foule accourt de toutes parts,
La troupe des Heros morts dans les champs de Mars,
Les meres, les maris, mille enfans pleins de charmes,
Mille jeunes beautez, ſource de tant de larmes:
Autant qu'on void tomber de feüilles dans les bois,
Quand l'Automne leur fait ſentir les premiers froids;
Autant qu'on void d'oiſeaux le long d'un bord ſauvage
Quand la peur de l'hyver, que leur fuite préſage
Les aſſemble & les chaſſe en de plus doux climats.
Ces ſpectres deſolez, preſſent, tendent les bras,
Avec impatience implorent l'autre rive:
Tantôt Charon leur prête une oreille attentive;
Tantôt plein de colere, & d'un œil de travers
Il les repouſſe, & ſuit ſon caprice divers.
Le Heros que ſurprend l'incroyable tumulte
Dans ſon étonnement la Sibylle conſulte,
Lui demande d'où vient ce concours general;
Par quelle aveugle loi le Nocher inégal
Dans ſa barque reçoit ces ames éplorées,
Ou les repouſſe loin des rives deſirées.
Fils d'Anchiſe, répond la Vierge en peu de mots;
Du Coeyte profond, tu peux ouïr les flots;
Tu vois du Styx fatal le marais redoutable,
Même dans leurs ſermens aux Dieux inviolable.

Cette

Cette troupe plaintive eſt la troupe des morts,
Dont la Terre en ſon ſein n'a point reçu les corps:
Ce Nocher eſt Charon ; ceux que reçoit ſa barque
Des funebres honneurs doivent porter la marque.
De ceux dont on n'a point enſeveli les os,
Nul n'a droit d'aſpirer à l'éternel repos.
Cent ans prés de ces bords leurs ames vagabondes,
Aprés ce terme enfin paſſent les noires ondes.
Enée à ce diſcours, penſif, triſte, & ſurpris,
Déplore dans ſon cœur ces malheureux eſprits:
Dans la foule des morts, privez d'honneurs funebres
Des adroits Lyciens il void les Chefs celebres,
Oronte & Leucaſpis, par les vents furieux,
Avec leur nef entiere abîmez à ſes yeux.
Dans l'ombre il entrevoit le ſavant Palinure,
Qui du Pole obſervé tirant ſa conjecture,
Tomba du haut de poupe à la merci des flots:
Il le connoît à peine, & lui tient ce propos.
Quel Dieu, cher Palinure irrité contre Enée
Dans l'abîme des mers a ta courſe bornée?
Parle, car juſqu'alors infaillible pour moi,
Apollon en ce point m'auroit manqué de foi:
Quand malgré des Autans l'indomptable furie,
Il m'aſſuroit qu'un jour tu verrois l'Heſperie:
Eſt-ce ainſi qu'un tel Dieu rend ſon oracle vain?
Palinure répond. L'Oracle fût certain,
Valeureux fils d'Anchiſe; & dans l'onde azurée,
Ni le Sort, ni les Dieux n'ont ma perte jurée,
Car tandis qu'au timon je m'étois attaché,
Par le rapide cours le timon arraché
M'emporta par ſa chûte au fond de l'onde amere.
J'en atteſte des mers l'implacable colere,
Qu'en ce preſſant danger, je craignis moins pour moi,
Que je n'apprehendai pour ta nef, & pour toi.

Trois

Trois nuits par l'Aquilon agité ſur les ondes,
De l'Italie enfin les campagnes fecondes
Loin au deſſus des flots s'offrirent à mes yeux;
Et déja je touchois ces bords délicieux:
Lors qu'accablé du faix de ma robe trembée,
M'accrochant au ſommet d'une roche eſcarpée,
Je me vois aſſailli par un peuple mutin
Attiré par l'eſpoir d'un malheureux butin.
Mon corps, ſur qui les dards ont imprimé leur rage,
Sur la face des mers qui baignent leur rivage,
Eſt l'indigne joüet, & des vents, & des flots.
Donc, par ton pere Anchiſe, invincible Heros,
Par l'eſpoir de ton fils, par la douce lumiere,
Prens pitié de mon ſort, exauce ma priere;
Des barbares Velins reviſite les bords;
Donne la ſepulture à mon malheureux corps.
Ou, s'il te l'eſt permis par ta divine mere,
(Car ſans l'avoir pour guide, ſou quelque Dieu proſpere,
Tu n'aurois pas tenté de penetrer ces lieux,
Et de paſſer les eaux des marais ſtygieux)
Tends moi dans mon malheur une main favorable;
Et tranſporte avec toi ton nocher miſerable;
Que du moins dans la mort il trouve le repos.
La Sibylle répond, & lui tient ce propos.
Perds ce deſir frivole, inſenſé Palinure:
Nul ne paſſe le Styx privé de ſepulture.
Ne croi pas que tes vœux changent l'arrêt du ſort:
Mais de ton infortune apprens le reconfort.
Bien-tôt les habitans de ces rives funeſtes,
Preſſez de toutes parts des prodiges celeſtes,
T'élevant un tombeau par leurs dons ſolemnels
Expiront ton trépas qui les rends criminels:

Et

Et ce climat témoin de ta triſte aventure,
Portera pour jamais le nom de Palinure.
Ces mots calment l'ennui du Nocher deſolé,
De ſon nom ce climat eſt encore appellé.
Ils pourſuivent leur route, ils viennent au rivage;
Charon les void, s'emporte, & leur tient ce langage.
Parle, qui que tu ſois, qui viens près de ces bords
De tes armes troubler le long repos des morts;
Di, quel eſt ton deſſein? Ou fui de ces lieux ſombres
Le ſejour du ſommeil, de la nuit, & des ombres.
Ma barque eſt deffenduë à ton eſprit vivant;
Ne me rapporte point l'exemple decevant
Du fier Pirithoüs, de Theſée, & d'Alcide,
Quoi que du ſang des Dieux, & d'un cœur intrepide.
Cet Alcide enchaîna le garde des Enfers,
J'en portai le ſupplice, & j'en fus mis aux fers.
Et du lit de Pluton par une audace extrême,
Les autres ont oſé ravir la Reine même.
Modere, dit la Vierge, ou ſuſpens ce couroux;
Un ſemblable attentat eſt indigne de nous.
De nos armes ne crains ni rapt ni violence:
Que de ſes longs abois dans l'éternel ſilence,
Cerbere impunément épouvante les morts:
Que du ſombre Palais de ces hôtes ſans corps,
Proſerpine jamais n'abandonne les portes,
La ſeule pieté parmi ces troupes mortes,
Amene vers ſon pere un fils tendre & pieux,
Enée aux champs de Mars cent fois victorieux.
Si d'un ſi beau deſſein tu peux blâmer la cauſe,

A ce rameau fatal (à l'inſtant elle expoſe
L'étincelant éclat de l'arbre précieux)
A ce preſent connois l'aſſiſtance des Dieux.
Le farouche nocher montre moins de rudeſſe ;
Et de ce rameau d'or admirant la richeſſe,
Qu'après un ſi long-temps il void avec tranſport,
Il ramene ſa barque, & s'approche du bord.
Les ames ſur les bancs en foule diſperſées,
Reſſortent du vaiſſeau rudement rechaſſées :
La barque qui reçoit l'invincible Heros,
Trop frêle pour le poids enfonce dans les flots ;
Mais enfin le Troyen avec la Vierge arrive,
Et deſcend ſans peril ſur la bourbeuſe rive.
Dans ſon antre beant, Cerbere furieux,
De ſes triples abois fait retentir ces lieux ;
Mais la Vierge voyant déja ſur ſes trois têtes
Les couleuvres dreſſer leurs venimeuſes crêtes,
Pleine d'horreur preſente à ſon avidité
Un mets de froids pavots, & de miel apprêté.
Ouvrant ſes trois goſiers à ſa faim enragée,
Il l'avale, & ſoudain l'herbe qu'il a mangée
L'aſſoupit, & l'étend dans l'antre tenebreux,
Qu'emplit l'immenſite de ſes membres affreux.
A l'inſtant le Heros occupe le paſſage,
Et d'un pas diligent il quitte le rivage,
Dont le facile abord n'eut jamais de retour.
On trouve en arrivant dans ce triſte ſejour,
Les enfans que la mort tira du ſein des meres,
Et l'on entend leurs cris, & leurs plaintes ameres.
A l'entrée avec eux ſont ces infortunez
Par d'injuſtes arrêts à la mort condamnez.
Là dans ſon Tribunal, Minos tenant ſon urne ;
Juge des faits divers du peuple Taciturne :
Non loin ſe trouvent ceux qui de leur propre main

Pour

Pour ſe donner la mort ſe percerent le ſein,
Ils regrettent leurs maux ; & leur peine terrible,
Eſt de tenter ſans ceſſe un retour impoſſible ;
En vain ils ont regret d'avoir quitté le jour,
Le Styx de neuf replis ferme leur noir ſejour.
Près de ces mêmes lieux dépoüillez de tous charmes
Sont les ſteriles champs nommez les champs de larmes.
Là, ſuivent triſtement les ſentiers écartez,
Ceux que juſqu'à la mort Amour a tourmentez :
D'une forêt de myrthe ils cherchent l'ombre épaiſſe ;
La mort ne finit point leur profonde triſteſſe.
Là, ſont Phedre, & Procris ; là d'un fils aſſaſſin
Eriphile fait voir la fureur ſur ſon ſein ;
Evadné l'accompagne avec Laodamie ;
Avec Paſiphaë couverte d'infamie ;
Puis Cenée homme, & femme, & par un jeu du ſort,
Fille dans ſa naiſſance, & fille aprés ſa mort.
Dans cette forêt ſombre ; au travers de l'ombrage,
Le Heros apperçoit la Reine de Carthage ;
De même qu'au travers d'un Ciel épais & noir,
On void le Croiſſant pâle, ou qu'on penſe le voir.
Il ſoûpire voyant ſa playe encore recente,
Et découvre en ces mots l'amour qui le tourmente.
O Reine infortunée, il eſt donc vrai qu'enfin
Le fer a terminé ton rigoureux deſtin :
Helas ! j'ai donc cauſé ce deſeſpoir funeſte ;
J'en jure par les Dieux, par la clarté celeſte,
Et s'il eſt quelque fois dans l'empire des morts,
Accablé de douleur j'abandonnai tes bords.
Mais les ordres des Dieux, qui même en ces lieux ſombres,
Vivant me font deſcendre avec les pâles ombres,

Forcerent

Forcerent mon amour qui ne preſuma pas
Que ce fatal départ pût cauſer ton trépas.
Arrête, & ne fui point cet amour triſte, & tendre.
Pour la derniere fois qu'il peut ſe faire entendre.
En ces termes Enée, & par mille ſoûpirs
Exprimoit à Didon ſes mortels déplaiſirs;
Mais elle ne répond que d'un regard farouche:
Elle eſt à ce diſcours une inſenſible ſouche:
Enfin elle s'échape, & fuit au fond d'un bois;
Où ſon premier époux vit encor ſous ſes loix;
Partage le ſouci qui tourmente ſon ame,
Et répond aux ardeurs de ſa premiere flâme.
Le Heros agité du trouble qu'il reſſent,
Plaint ſa mort, & la ſuit d'un regard languiſſant:
Mais enfin il arrive aux campagnes heureuſes
Qu'habitent des Heros les ames valeureuſes.
Il void Parthenopée & Tydée autrefois
Devant les murs Thebains fameux par leurs exploits;
D'Adraſte il voit entre eux l'ombre encor paliſſante.
Il void des Chefs Troyens la cohorte vaillante,
Dont les illuſtres morts cauſerent tant de pleurs;
Et ſent à leur grand nombre accroître ſes douleurs.
Terſiloque, Medon, Glauque, avec Polybete
De la blonde Cerés le Prêtre, & l'interprête,
Idée aimant encor ſon char & ſes chevaux,
Les trois fils d'Anthenor fameux par leurs travaux,
Ces genereux eſprits en foule l'environnent,
Avides de le voir, s'empreſſent, & s'étonnent;
Et chacun à l'envi ſe montre curieux
De l'étrange deſſein qui l'amene en ces lieux.
Mais quand aux yeux des Grecs ſes armes reſplendirent
Dans l'effroi que ſoudain les plus vaillans ſentirent,
Comme devant Hector ils tournerent le dos:

Ou voulant s'écrier à l'aſpect du Heros,
Eleverent dans l'ombre une voix languiſſante,
Que ne pût achever leur clameur impuiſſante.
Deiphobe meurtri de cent coups inhumains,
Se preſente ſans nez, ſans oreilles, ſans mains;
Son corps tout déchiré, ſon viſage effroyable,
Montroit du Grec vangeur la rage impitoyable:
Il redoutoit le jour; & tremblant, & honteux,
Cachoir de ſon trépas le ſpectacle hideux.
Enée en cet état le reconnoît à peine,
Et témoigne en ces mots ſa ſurpriſe ſoudaine.
Brave fils de Priam, quelle étrange fureur
D'un pareil attentat pû concevoir l'horreur?
Un bruit m'avoit appris, qu'au milieu du carnage,
Dans la derniere nuit, qui mit Troye au pillage,
Tu cueillis cent lauriers, & qu'enfin tu tombas
Sur un monceau de corps immolez par ton bras.
A ce funeſte bruit, dans ma douleur extrême,
Je te fis ſur nos bords rendre l'honneur ſuprême,
T'offris un vain tombeau, puis d'une haute voix
A l'entour appellai tes manes par trois fois.
Le lieu conſerve encore, & ton nom & tes armes;
Je ne pûs arroſer tes cendres de mes larmes,
Ni dans nôtre patrie enſevelir tes os.
Deiphobe répond à ces triſtes propos:
Tes ſoins n'ont rien obmis; & mon Ombre affligée,
Doit tout aux ſaints devoirs dont tu l'as ſoulagée:
Mais la perfide Helene, & mon funeſte ſort
Dans ce fatal moment conjurerent ma mort.
Telle eſt de ſon amour la marque veritable,
Tu ſais que cette nuit à jamais déplorable,
Tu le ſais (car qui peut ne s'en point ſouvenir?)
Dans ſa joye Ilion ne pût ſe contenir,
Quand le cheval énorme entroit dans nos murailles

Avec

Avec les Bataillons cachez dans ſes entrailles.
Elle invite la Cour à ſon funeſte bal ;
Elle feint de Bachus le myſtere fatal,
Monte au haut du Palais avec ſa torche ardente,
Et rappelle des Grecs la flote triomphante.
Accablé de travail, & de ſoucis preſſans,
Sur mon lit au repos j'abandonnois mes ſens ;
Et déja de ma mort mon ſommeil eſt l'image :
Helene cependant commence ſon ouvrage,
Et juſqu'à mon épée ôte de ma maiſon
Tout ce qui peut des Grecs venger la trahiſon ;
Rappelle Menelas, & lui livre les portes.
Son infidelle eſprit par des marques ſi fortes,
De ſon premier Amant croit renflâmer le cœur,
Et du fatal affront effacer la douleur.
Enfin forçant ma chambre ils entrent pêle mêle ;
Ulyſſe de leurs coups fait redoubler la grêle ;
Vengeance ſur les Grecs, vengeance ô Ciel puiſſant,
Ta juſtice la doit au ſang de l'innocent.
Mais qui t'appelle ô Prince, en ces demeures ſombres,
Qui t'amene vivant au noir ſejour des Ombres ?
Eſt-ce l'effort cruel des Aurans furieux,
Ton bizarre deſtin, ou les ordres des Dieux ?
Pendant ce long diſcours, le char de la lumiere
Fourniſſoit la moitié de ſa vaſte carriere ;
Et ſans la docte Vierge, & l'Ombre, & le Heros
Conſommoient tout le tems en frivoles propos.
Tandis que nous amuſe une plainte inutile,
Un jour ſi cher, s'enfuit, interrompt la Sibylle ;
Voici, brave Troyen, les deux chemins divers,
Qui partagent le ſort des bons, & des pervers :
Le droit que nous ſuivons mene aux heureuſes plaines ;
Et tu vois de Pluton les murailles hautaines :

Le gauche eſt le chemin des antres tenebreux,
Où ſont des criminels les ſupplices affreux.
Deiphobe répart : ô divine Prêtreſſe,
Daigne me repouſſer avec moins de rudeſſe ;
Je pars, & me replonge aux Ombres de la mort,
Pour accomplir les ans que m'ordonne le Sort.
Va, l'honneur des Troyens ; ſui ta grande avanture.
Il s'enfuit à ces mots, & gagne l'ombre obſcure :
Le Heros vers ſa gauche alors tourne les yeux,
Et void les triples murs du Palais ſpacieux,
Qu'enceint le Phlegethon de ſes ondes flambantes,
Qui traînent alentour des roches aboyantes.
La porte eſt large, & haute ; & d'un dur diamant
Sont les piliers maſſis de ce grand bâtiment,
Que l'effort des humains, que même de ſa foudre
Le Monarque des Cieux ne ſauroit mettre en poudre.
Par deſſus dans les airs monte une tour de fer :
Là, Tiſyphone aſſiſe au portail de l'Enfer,
Nuit & jour s'y fait voir en ſa robe ſanglante,
Et n'a jamais ſenti ſa paupiere peſante.
Là, s'entendent les fers & les chaînes traîner ;
Là, s'entendent les coups & les cris reſonner.
Enée avec horreur entend l'affreux murmure.
Vierge, s'écria-t-il, quelle eſt cette avanture,
Qu'elles voix m'ont frappé de leurs gemiſſemens,
Et qui peut meriter de ſi cruels tourmens ?
Prince, répond la Vierge, une ame chaſte & belle
Evite des méchans l'approche criminelle :
Mais par la triple Hecate introduite en ces lieux,
Je vis tout, & j'appris la juſtice des Dieux.
C'eſt-là que Rhadamanthe exerce les ſuplices,
Découvre l'impoſture, & fait la guerre aux vices,
Au crime en vain ſecret, puis qu'on n'évite pas
La peine & les remords qui ſuivent le trépas.

Ses

Ses arrêts prononcez, Tiſyphone implacable
Fait par ſes noirs ſerpens ronger l'ame coupable,
Lui reproche ſon crime, inſulte à ſes malheurs,
Et preſſe par ſes cris les inflexibles ſœurs.
Sur ſes pivots d'airain la porte gronde, & s'ouvre
Voi, dit la Vierge alors, quelle horreur ſe découvre,
Et preſente à la fois cinquante gouffres noirs.
L'Hydre garde au dedans ces tenebreux manoirs;
C'eſt-là que du Tartare eſt la caverne immonde
Deux fois plus haute encor dans ſa chûte profonde,
Que la terre n'eſt loin de l'Olympe azuré.
Aux plus creux des cachots de l'abîme enſouffré,
Sont les immenſes corps des enfans de la Terre,
Les orgueilleux Titans écraſez du tonnerre.
Là, je vis d'Aloüs les fils audacieux,
Qui briſant de leurs mains l'épais chryſtal des Cieux,
Voulurent détrôner le grand Jupiter même.
Là, je vis Salmonée, & ſon tourment extrême,
L'arrogant, qui jadis bravoit les immortels,
Et vouloit uſurper l'encens & les autels.
Quand ſur un pont d'airain pouſſant ſon char rapide,
Lançant ſes feux ardens ſur le peuple d'Elide,
Il penſoit imiter dans ſon triomphe vain
L'inimitable foudre, & l'immortelle main.
Mais du grand Roi des Dieux l'ire juſte & puiſſante,
Lança non une torche, ou de la poix fumante,
Mais perça le tyran de ſon foudre vangeur,
Et le precipita dans ces lieux pleins d'horreur.
Là du Geant Tycie eſt la ſtature affreuſe,

Qui couvre neuf arpens de la caverne creuſe ;
Il nâquit de la terre ; & d'un cruel vautour
Dans ſon foye immorrel déchiré nuit & jour ,
Il voit éterniſer le tourment de ſes vices ,
Avec ſes inteſtins ſeconds pour ſes ſupplices.
Toûjours de l'âpre oiſeau l'éternel appetit
Void renaître ſa proye , & toûjours l'engloutir.
J'en vis ſur qui pendoit une roche peſante ,
Toûjours prête à tomber ; & toûjours menaçante :
Tel eſt Pirithoüs brûlé d'ambition ,
Les Lapirhes cruels , & l'impie Ixion.
Sous un ſuperbe dais le criminel Tantale
Regarde l'appareil d'une table Royale :
Megere lui preſente une torche de poix ;
Et tonnant alentour d'une terrible voix ,
Irrite avec plaiſir ſa faim inſatiable ,
Et défend à ſes mains d'approcher de la table.
Les enfans revoltez , les freres ennemis ,
Le Seigneur infidelle à ſon vaſſal ſoûmis ,
L'avare qui couvant ſes richeſſes trop cheres ,
Des ſiens vid d'un œil ſec les preſſantes miſeres ,
(Et de ces eſprits bas le nombre eſt infini)
L'adultere ſurpris , & par ſa mort puni ,
Celui qui d'un Tyran embraſſa la querelle ,
Le ſerviteur perfide , & le ſujet rebelle ,
Tous ſentent juſtement les tourmens des Enfers.
Et ne demande point quel eſt leur ſort divers.
Ceux-ci traînent ſans ceſſe une roche roulante ,
Ou pendent tout briſez ſur une roüe ardente :
Toûjours Theſée aſſis ſoûpire triſtement ;
Et Phlegias l'impie a pour ſon châtiment
De publier ſans ceſſe , & d'une voix tonnante
Du Ciel qu'il courrouça la main toute-puiſſante.
Soyez juſtes , dit-il , à toute heure , en tous lieux ,
Hommes ,

Hommes, à mon exemple, apprehendez les Dieux.
Celui-ci de ſa ville a vendu la franchiſe,
Au joug d'un fier tyran pour de l'or l'a ſoûmiſe,
Pour de l'or fit des loix qu'après il abolit;
Cet autre de ſa fille oſa ſoüiller le lit:
Tous dans leurs paſſions ont crû tout legitime;
Et tous ces criminels ont joui de leur crime.
Quand je pourrois mouvoir cent langues à la fois,
Dans cent bouches former une éclatante voix,
Je ne compterois pas tous ces crimes énormes,
Ni de leurs châtimens les differentes formes.
La Vierge venerable achevant ce propos,
Accompliſſons l'Ouvrage, intrepide Heros;
Nous avançons, dit-elle, & mes yeux conſiderent
Les murs qu'en leurs fourneaux les Cyclopes forgerent,
Les voutes du portique, où l'ordre de Pluton
Nous commande d'offrir le magnifique don.
Precipitant leurs pas parmi ces troupes mortes,
Ils pourſuivent leur route, ils arrivent aux portes:
Enée entre, & ſoudain d'eau claire s'arroſant,
Il plante ſur le ſeüil le feüillage luiſant.
Ainſi quittes du don qu'exige Proſerpine
A leurs yeux ſe preſente une verte colline,
Des bocages épais, des prez toûjours fleuris,
Le fortuné ſejour des bien-heureux eſprits.
Un air delicieux, une lumiere pure,
Anime de ces champs l'agreable peinture,
Ils ont des aſtres clairs, ils ont un clair ſoleil,
Qui jamais ne couvrit ſon viſage vermeil.
Sur le ſable une troupe à la lutte s'exerce,
Ou montre à mille jeux ſon adreſſe diverſe,
Une autre danſe à l'ombre, ou recite des vers;
Là le charmant Orphée entonne ſes beaux airs,

Tantôt pince la corde en ſon habit de gloire,
Tantôt la fait parler ſous ſon archet d'yvoire.
Là ſont ces vieux Heros, ces guerriers genereux,
Nez par l'ordre du Ciel en des tems plus heureux,
Dardan, le grand Ilus, & l'illuſtre Aſſarace,
La ſource & la ſplendeur de la Troyenne race.
Là ſont abandonnez les chariots de Mars;
Les chevaux débridez par les champs ſont épars;
Les dards au fer roüillé ſont piquez dans la Terre:
Celui qui s'exerçoit autrefois pour la guerre,
A conduire ſon char, à dreſſer ſes chevaux,
Dans ces beaux lieux s'exerce à ces nobles travaux:
Deça, delà ſur l'herbe, on void les tables prêtes;
Sans ceſſe ils ſont aux Dieux de ſolemnelles fêtes,
Dans un bois odorant de lauriers toûjours verds,
Qu'arroſe l'Eridan par cent replis divers.
Le front ceint de bandeaux en ce lieu de delices,
Sont les Prêtres exempts des ſouilleures des vices,
Ceux qui pour leur païs ſont morts aux champs de Mars,
Ceux que rendit fameux l'invention des arts,
Les Poëtes divins, dont la celeſte flâme
A montré qu'Apollon illuminoit leur ame;
Tous ces nobles eſprits, dont les fairs genereux
Affranchirent leur nom de l'oubli tenebreux.
A ces eſprits épars la Sibylle s'adreſſe,
A Muſée entre tous; car dans la foule épaiſſe,
Par ſon port éminent il domine ſur eux.
Dites heureux eſprits, & toi Chantre fameux,
Quels lieux ſont habitez par le celebre Anchiſe?
Il n'eſt point de perils que ſon fils ne mépriſe;
Du Stryx pour le revoir il a fendu les flots.
Le docte demi-Dieu répond en peu de mots.
Jamais nous n'habitons de demeures certaines,

Nous frequentons ces bois, & ces prez, & ces plaines,
Où l'herbe eſt toûjours verte, où l'ombrage eſt plaiſant,
Où de mille ruiſſeaux court le criſtal luiſant.
Avancez aprés moi ſur ce tertre fertile,
Par ce ſentier étroit l'accés en eſt facile.
Alors vers la coline il adreſſe ſes pas,
Et leur montre en marchant ces lieux remplit d'appas.
Puis quittant des côteaux les charmans païſages,
D'un tranquille vallon ils trouvent les ombrages.
Solitaire & penſif dans ce plaiſant ſejour,
Des ames que le Sort redeſtinoit au jour,
Anchiſe obſervoit l'ordre, & perçant mille luſtres,
Etudioit les noms de ſes Neveux illuſtres,
Demêloit leurs deſtins, admiroit leurs vertus;
Et comptoit à leurs pieds mille Rois abbatus.
Mais ſur ces prez fleuris appercevant Enée,
Le tranſport que cauſa ſa vûë inopinée,
Fait qu'il lui tend les bras, qu'il pleure en l'embraſſant,
Et découvre en ces mots le trouble qu'il reſſent:
Tu viens donc, ô mon fils, ô Dieux! par quels miracles
A pû ta pieté ſurmonter tant d'obſtacles?
Donc je te vois mon fils, attendu tant de fois;
Donc je puis te parler, & répondre à ta voix!
Ainſi dans mon eſprit comptant les heures lentes,
Je ne les paſſois point en de vaines attentes:
Par combien de climats courant les flots mutins;
Par combien de dangers t'ont porté les deſtins?
Qu'aprés tant de malheurs, de travaux, & d'orages:
Mon fils, j'ai craint pour toi les Libyques rivages!
Ton Ombre, dit Enée, apparut à mes yeux

Ton

Ton Ombre m'ordonna de deſcendre en ces lieux.
Aux beaux champs d'Auſonie, enfin ma flote anchrée
Void à l'abri des vents gronder l'onde azurée.
Laiſſe agir de ton fils les tendres ſentimens,
Mon pere accorde-moi tes doux embraſſemens.
Enée au vieux Heros adreſſoit ce langage,
Et les pleurs à grands flots coulóient ſur ſon viſage.
Mais ſemblable aux Zephirs aux fantômes trompeurs
Qu'enfantent du ſommeil les ſubtiles vapeurs,
Trois fois l'Ombre s'enfuit vainement embraſſée,
Trois fois entre ſes bras il crût l'avoir preſſée.
Alors à ſes regards s'offre un ombrage épais
Dans la ſombre vallée un bois obſcur, & frais,
Et le fleuve Lethé, dont l'onde vive & pure,
Dans ce lieu ſolitaire excite un doux murmure.
Une foule incroyable erre éparſe alentour.
Ainſi dans le Printems à l'éclat d'un beau jour,
Sur les lys blanchiſſans, ſur les roſes vermeilles,
Vole l'eſſain nombreux des prudentes abeilles;
Tout le Champ retentit de leur bourdonnement.
Enée à cet objet, ſaiſi d'étonnement,
Demande le ſujet du concours incroyable,
Et quelle eſt la vertu de ce fleuve agreable.
Anchiſe lui répond: Les ames de ces morts,
Que le Sort doit un jour revêtir d'autres corps,
Pour charmer leurs ennuis en ce lieu viennent boire
L'onde qui du paſſé fait perdre la memoire.
J'en faiſois la revuë, & maintenant je veux
Reconter avec toi mes triomphans Neveux:
Ainſi de ta grandeur l'ame encor plus remplie,
Tu ſauras mieux le prix de ta noble Italie.
Quoi, mon pere, quittant cet infernal ſejour,
L'ame reprend un corps, & reſſuſcite au jour?
Qui lui peut inſpirer la déplorable envie

De retourner encore aux malheurs de la vie ?
Apprends ces grands ſecrets par ordre, ô mon cher fils,
Je veux, répond Anchiſe, éclaircir tes eſprits.
Dés leur commencement le Ciel, la Terre, & l'Onde,
Les Flambeaux éternels, la Lune vagabonde,
Reçurent un eſprit qu'au dedans enferma,
Et qu'entretint toûjours le Dieu qui les forma.
Par le vaſte Univers cette ame répanduë,
De ces immenſes corps anima l'étenduë :
La Terre ſe peupla d'hommes, & de troupeaux ;
L'Eau de monſtres divers, l'air d'infinis oiſeaux :
Nôtre eſſence marquant ſa celeſte origine,
Conſerveroit du feu la nature divine ;
Si ſon activité ne ſe retardoit pas
Par un corps fait de terre, & ſujet au trépas.
De là naît la douleur, de là naît l'allegreſſe,
Le deſir plein d'eſpoir, l'effroi plein de triſteſſe ;
Enfans impetueux des rebelles efforts,
De l'eſprit ennuyé de la priſon du corps.
Mêmes abandonnant ſa dépoüille mortelle,
Cet eſprit ne perd pas ſa laideur criminelle ;
Ses maux contagieux par les ans amaſſez,
Par les ans ſeulement peuvent être effacez.
Donc pour en ſeparer l'infection des vices,
L'ame ſouffre en ces lieux mille divers ſupplices.
Les unes dans les airs ſont le joüet des vents,
D'autres lavent leur crime en ces gouffres mouvans,
Ou purgent par le feu les ſoüilleures humaines ;
Chacun de ſon enfer porte avec ſoi les gênes :
Et l'on arrive enfin aux Champs delicieux,
Helas ! qu'un petit nombre habite ces beaux lieux !
Par la ſuite des ans à la fin il ne reſte
Que le feu le plus pur de cet eſprit celeſte.

Dans

Dans mille ans revolus ces eſprits aſſemblez,
Aux ondes de Lethé ſont en foule appellez,
Afin qu'oubliant tout, le deſir de la vie
De prendre un nouveau corps leur redonne l'envie.
Alors dans le milieu de ces heureux eſprits,
Le Vieillard conduiſant la Sibylle, & ſon fils,
Se place ſur un tertre, & leur nomme & leur montre
Chacun ſelon le rang qu'il s'offre à ſa rencontre.
Voi, dit-il, voi l'honneur de mon ſang belliqueux,
Voi l'illuſtre concours de nos braves Neveux,
Voi, mon fils, voi marcher ſur ta guerriere trace
Le magnanime ſang de l'antique Aſſarace:
Compte ces grands Heros, l'éclat du nom Latin,
Et conçoi la grandeur de ton heureux deſtin.
Vois-tu ce jeune Chef appuyé ſur ſa lance,
Et dont le ſort déja médite la naiſſance?
C'eſt le premier rameau du ſang Auſonien,
Confondu par l'hymen au noble ſang Troyen:
C'eſt le grand Silvius, ton poſthume admirable,
Qui d'Albe portera le ſceptre redoutable,
De ta femme éplorée il naîtra dans les bois,
Roi juſte, & conquerant, pere de mille Rois.
Procas marche aprés lui, Procas l'honneur de Troye,
Capys, & Numitor ſuivent ſa noble voye.
Ce ſecond Silvius, ton digne rejetton
Relevera ta gloire, & portera ton nom,
Se rendra comme toi pieux & magnanime,
S'il recouvre jamais ſon ſceptre legitime.
Voi de quelle ſplendeur ils ſont environnez!
Et que de chênes verds ils ſont tous couronnez.
Ceux-ci doivent fonder Nomente, & Pometie,
Le fort des Gabiens, les tours de Collatie,
Le haut donjeon de Pan, le ſuperbe Bolas,
La Sabine Fidene, & le Volſque Coras,

L'amour de ces grands Rois, leurs palais, leurs aziles:
Noms illuſtres un jour, aujourd'hui terres viles.
Romule fils d'Ilie, & du Dieu des combats,
Soûtenant ſon Ayeul, ſignalera ſon bras:
Voi que ſon front reluit d'une gloire immortelle,
Et que déja ſon pere au rang des Dieux l'appelle.
Rome de hauts ramparts les ſept monts renfermant,
Tiendra de ce Heros ſon premier fondement:
Sous ſon auſpice heureux cette Rome fameuſe,
De l'Univers entier ſera victorieuſe:
Et pouſſant juſqu'au Ciel ſes exploits triomphans,
Se fera reverer dans l'heur de ſes enfans.
Telle aux champs Phrygiens, de châteaux couronnée
Marche des immortels la mere fortunée,
Voyant cent Dieux ſortis de ſon flanc glorieux,
En tous lieux redoutez, & tous hôtes des Cieux.
Ouvre les yeux, mon fils, à l'éclat de ta gloire;
Vois tes Romains par tout ſuivis de la victoire,
Le digne ſang d'Jüle, & l'auguſte Ceſar,
En triomphe attacher tout le monde à ſon Char.
Le voilà ce Heros, ce Ceſar admirable,
Cent & cent fois promis par le ſort immuable;
Par ſes nobles travaux refleuriront encor
Les beaux champs où Saturne amena l'âge d'or.
Plus loin doivent voler ſes aigles triomphantes,
Que les peuples de l'Inde, & les noirs Garamantes;
Juſqu'où du grand Atlas le chef audacieux
Soûtient les feux etrans qui brillent dans les Cieux;
En des climats lointains que l'œil de la lumiere
Appetçoit au delà de ſa vaſte carriere.
A ſon avenement par les Dieux annoncé,
Je voi l'Hyrcanien d'épouvante glacé:
Je voi trembler de peur les froids climats de l'Ourſe,
Les ſept bouches du Nil en arrêter leur courſe.

Moins

Moins de terres auſſi par ſes tygres traîné,
Courut le Conquerant de pampre couronné:
Moins en a traverſé le vaillant fils d'Alcmene,
Quoi qu'il ait triomphé de la biche ſoudaine;
Bien qu'il ait d'Erymanthe aſſuré les forêts;
Que l'Hydre ait ſuccombé ſous l'effort de ſes traits.
Ah, mon fils, voi l'honneur que la gloire t'aprête,
Peux-tu des champs Latins differer la conquête.
Mais que voi-je à l'écart des ſaints bandeaux orné,
Et ſur ſes cheveux blancs d'olive couronné?
A ſa barbe chenuë, à ces marques pieuſes,
Je connoi de Numa les mœurs religieuſes,
Numa qui par ſes loix, iſſu d'un lieu ſans nom,
De l'Empire Romain regira le timon;
Je lui voi ſucceder Tulle d'humeur plus fiere,
Dont l'exemple inſpirant une ame plus guerriere,
Doit de ce long repos réveiller les ſoldats,
Et raccoûtumer Rome à l'ardeur des combats.
Le vain Ancus le ſuit, dont l'ame populaire,
Aux applaudiſſemens déja ſemble ſe plaire.
Voi les Tarquins altiers, voi Brute le vangeur,
Des faiſſeaux le premier s'attribuër l'honneur,
Fonder du Conſulat les grandeurs annuelles;
Se faire preceder de ſes haches cruelles;
Sans que de leur rigueur le ſang ait excepté
Ses propres fils armez contre la liberté.
Inexorable Juge, & plus malheureux pere,
Que la poſterité le nomme trop ſevere,
L'amour de la patrie échauffera ſon cœur,
Il n'aura pour objet qu'un immortel honneur.
Voi les Druſes fameux, voi les braves Decies,
Pour le ſalut de tous ſacrifier leurs vies;
Torquatus au ſupplice abandonner ſon fils,
Et Camille chargé de drapeaux ennemis.

Mais

Mais que ces deux guerriers brillans d'armes ſemblables,
Qui te ſemblent unis par des nœuds ſi durables,
Parmi l'obſcurité dont tu les vois couverts,
Par leurs affreux combats troubleront l'Univers!
Helas, ſi quelque jour ils marchent ſur la Terre,
Qu'ils la deſoleront par leur ſanglante guerre!
D'un pas audacieux les Alpes franchiſſant
Avec ſes legions le beau pere deſcend;
Le gendre à ſon parti tout l'Orient engage:
Détournez, grands Heros, cet horrible carnage;
Sauvez vôtre Patrie; & par tant de combats
Avec ſes propres mains ne la déchirez pas.
Arrête, & le premier quitte ce dard funeſte,
Toi, mon fils, toi mon ſang immortel & celeſte.
De Corinthe, & des Grecs ce vaillant détructeur;
Au Capitole doit guider ſon char vainqueur
Cet autre ſur le ſang de Pyrrhus & d'Achille
Vengera nos Ayeux, vengera nôtre Ville,
Et reparant l'honneur du Temple de Pallas,
Mettra le fier Argos, & Mycenes à bas.
Qui peut ſage Caton te paſſer ſous ſilence?
Qui peut taire, ô Coſſus ta celebre vaillance?
Serranus de ſon ſoc conduit aux grands honneurs,
Ou Fabrice ſi grand en fuyant les grandeurs,
Les Gracques éloquens, ces deux foudres de guerre;
Les Scipions dompteurs de l'Africaine Terre?
Et toi grand Fabius par ta ſage lenteur
Le bouclier de Rome & ſon reſtaurateur?
D'autres peuples ſauront l'art d'animer le cuivre,
Leur marbres ſembleront & reſpirer, & vivre,
D'autres de l'éloquence emporteront le prix,
Ou décriront l'Olympe, & ſon riche lambris:
Ton art, peuple Romain, ton illuſtre ſcience,

Sera

Sera d'aſſervir tout à ta vaſte puiſſance,
De te rendre en tous lieux dans la guerre & la paix
L'effroi des ennemis, & l'amour des ſujets.
Le Vieillard à ſon fils racontant ces merveilles,
Par ces mots continue à charmer ſes oreilles.
Regarde Marcellus dans ſa boüillante ardeur,
De tout ce qui l'approche effacer la ſplendeur.
Ce guerrier intrepide au fort de l'épouvante,
Soûtiendra le grand faix de Rome chancelante
Domptera le Gaulois; ainſi que l'Africain,
Et du chef ennemi qu'immolera ſa main,
Remportant la troiſiéme, & parfaite victoire,
A Romule apprendra les marques de ſa gloire.
Enée alors l'obſerve, & void qu'à ſon côté
Marche un jeune guerrier d'une inſigne beauté,
Plus éclatant que l'or dont rayonnent ſes armes;
Mais l'air ſombre, & l'œil triſte avecque tant de charmes:
O mon pere, dit-il, quel Heros plein d'appas
De ce grand Capitaine accompagne les pas?
Eſt-ce un des rejettons de ce ſang redoutable,
Ou plûtôt eſt-ce un fils à ſon pere ſemblable?
Que d'applaudiſſemens s'élevent alentour;
Mais quelle nuit le couvre, & le dérobe au jour?
Anchiſe dont le cœur ſent de rudes alarmes;
Attache ſur ſon fils ſes yeux moüillez de larmes;
Ne me demande point le plus grand des malheurs;
Epargne-moi, dit-il, nos plus vives douleurs.
Le deſtin reſolu de nous faire la guerre,
Montrera ſeulement ce miracle à la terre.
Vous euſſiez envié le pouvoir des Romains,
Grands Dieux, ſi vos preſens n'euſſent point été vains.
Que de gemiſſemens pendant ces funerailles,
Feront du Champ de Mars retentir les murailles!

Que

Que le Tybre témoin de ce lugubre deuil,
Verra couler de pleurs ſur ſon triſte cercueil!
Jamais de nos ayeux la magnanime race,
N'entreprendra ſi-tôt de marcher ſur leur trace;
Jamais Rome feconde en guerriers triomphans:
Ne portera plus haut l'eſpoir de ſes enfans.
En reſpect pour les Dieux à nul autre ſemblable,
Fidelle en ſa parole, aux combats indomptable,
Soit que de l'éperon dans les champs belliqueux,
Il enfonçât le flanc d'un cheval écumeux,
Soit qu'à pied de la palme il diſputât la gloire;
Toûjours on le verra ſuivi de la victoire.
Si tu peux des deſtins ſurmonter la rigueur,
Tu ſeras jeune enfant, ce Marcellus vainqueur;
Verſons à pleines mains, & les lys & les roſes,
Les plus charmantes fleurs nouvellement écloſes,
Que je m'aqnitte au moins de ce triſte devoir
Envers mon plus cher fils, & mon plus doux eſpoir.
Ainſi les deux Heros & l'antique Sybille
Parcouroient cette plaine en délices fertile:
Le vieillard à ſon fils montrant tous ces beaux lieux
Le remplit des grandeurs de ſon ſang glorieux.
Enſuite il l'entretient de ſa future guerre;
Lui décrit des Latins la belliqueuſe terre;
L'anime par la gloire à ces nobles travaux;
Et l'inſtruit par quel art il vaincra tant de maux.
Par deux portes l'Enfer laiſſe ſortir les ſonges;
L'une de blanche yvoire ouverte aux vains menſonges,
De corne tranſparente une autre porte luit,
Par où les Songes vrais ſortent pendant la nuit.
Le Heros attentif à ſa fameuſe Hiſtoire,
Eſt conduit par Anchiſe à la porte d'yvoire:
Avec ſa ſainte guide enfin il ſort au jour;
Et réjoint les Troyens par un heureux retour.

Il s'embarque, il fait voile, & côtoyant la plage,
De Cajete bien-tôt il touche le rivage:
De la proüe à l'inſtant on jette l'anchre au bord:
Galeres & vaiſſeaux ſont rangez dans le port.

Fin de la premiere Partie de l'Enéide de Virgile.

REMARQUES

REMARQUES SUR LE PREMIER LIVRE DE L'ENEÏDE.

DANS tous les Ouvrages de longue haleine les premiers Livres ont ſouvent cet avantage par deſſus les autres, d'être les plus achevez, par la raiſon que les Auteurs les liſent davantage; puiſque tous ceux qui finiſſent une lecture l'ont commencée, & que tous ceux qui la commencent ne la finiſſent pas. Et puis dans toute ſorte d'Ouvrages l'eſprit comme le corps eſt plein d'ardeur dans le commencement du travail, & il eſt las ſur la fin. C'eſt le premier jugement qu'on doit faire de ce premier Livre, pour la verſification Latine. Le quatriéme contient la matiere la plus agreable, & le ſixiéme eſt le plus docte, & on tient que Virgile les montroit plus volontiers que les autres; le quatriéme comme celui qui pouvoit plaire davantage aux Dames, & le ſixiéme comme celui où la Nobleſſe Romaine étoit la plus intereſſées; ces Livres auſſi ſont eſtimez les plus parfaits. Ce premier ayant été celui qu'il a été reveu & examiné davantage, en a auſſi tiré cette perfection, qu'il n'y en a point de plus châtié. Je ſuis perſuadé que ce grand Poëte y eût changé

très-peu de choſe, quand il eût eu tout le temps qu'il ſouhaitoit pour l'entiere perfection de ſon Ouvrage. Quant à l'Ordonnance, ſans doute elle eſt admirable, l'ouvertute de la Scene eſt le plus beau & le plus grand ſpectacle qu'on puiſſe concevoir. J'alleguerai ſeulement comme une preuve du ſoin qu'il a pris de preſſer ſon ſujet, & d'éfleurer ſeulement ſes matieres, qu'on ne peut pas ramaſſer plus de choſes en moins de paroles qu'il l'a fait dès ce commencement. Car ſi on conſidere, que ſa propoſition, ſon invocations, les raiſons qui obligeoient Junon à haïr les Troyens & les Romains, les plaintes de cette Deeſſe à l'aſpect de la flote d'Enée, ſon Entretien avec Eole, les qualitez & la réponſe de ce Dieu, l'admirable tempête, les plaintes d'Enée, la colere de Neptune, ſa reprimande aux vents, leur fuite enfin, & le calme qu'il rend à toute la mer, que tout cela, dis-je, eſt contenu dans cent cinquante vers, rien n'eſt plus capable de faire voir la richeſſe & la grandeur de l'eſprit de Virgile, & les qualitez le plus ſouvent contraires de quelques-uns qui ont crû marcher ſur ſes pas. Combien y en a-t-il qui ont fait des Livres, entiers, où il y a moins de choſes ? Je voudrois encore que pour preuve du ſoin qu'il a pris de faire voir une grande varieté dans ſon ſujet, on conſiderât comme il a voulu non ſeulement changer ſes idées en toutes rencontres, auſſi-bien qu'en châque Livre en general, mais les éloigner encore pour peu qu'on les pût reduire ſous un même genre. Qu'on l'obſerve auſſi dès ce commencement, il n'a pas ſi tôt paſſé par deſſus cet affreux objet de la tempête, que jugeant qu'il faloit après un ſi triſte ſpectacle preſenter à ſon Lecteur quelque choſe qui le pût égayer, il trouve dans ſon ſujet même un ſujet propre à cela : il feint qu'Enée aborde en un lieu délicieux, & donne quelque eſſor à ſa Muſe par le plaiſir qu'il prend à décrire ce lieu dont la peinture eſt ſi agreable. Au reſte bien que tout ſoit beau dans ce Livre, & que le ſtyle en ſoit égal comme en tout ce qu'il a fait de plus achevé, on peut dire neanmoins qu'il y a des endroits où ſon Genie s'éleve. Il n'y a point de Livres où cela ne ſoit remarquable, mais principalement en ce premier où cette belle deſcription de la tempête, tranſporte le plus peſant eſprit, & échauffe le plus froid. Cette

prediction de Jupiter à Venus, où l'on void cette peinture de la discorde enchaînée par la paix qu'Auguste donnoit à toute la terre, a encore quelque chose de ce beau feu, comme cet Episode des Tableaux qu'Enée contemple dans le Temple de Carthage, où il paroît bien que le Poëte s'est plû aussi-bien que dans la chanson d'Iopas. Mais bien que ces endroits ayent quelque élevation particuliere, on ne peut pas dire pourtant que ce soit au rabaissement du reste, ni que s'étant élevé de la sorte, ce soit pour retomber bien-tôt aprés. Il vole toûjours loin de la terre; son vol est quelquefois plus rapide ou plus hardi, & quelquefois s'étant élevé jusques au Ciel il semble se reposer dans la sublimité de son vol; mais sur tout il ne descend jamais bassement ni ne trebuche jamais par inconsideration. J'en viens maintenant au détail.

I.

* DANS LA FLEUR DE MES ANS A L'OMBRAGE DES HAISTRES, &c. C'est une grande controverse entre ceux qui ont traduit ou qui ont commenté l'Eneïde, si les quatre vers qu'on lit au commencement sont de Virgile ou non; ou seulement si les ayant faits il est mort dans le dessein de les y laisser plûtôt que de commencer par

Arma virumque cano, &c.

Servius, Donat, & Scaliger le pere, ont crû qu'ils étoient de ce grand Poëte, & que Tucca, & Varius les avoient retranchez. Leurs raisons se peuvent lire dans les Commentaires des deux premiers sur ce commencement même; celles de Scaliger sont contenuës dans le dernier chapitre du cinquiéme Livre de sa Poëtique. Pour moi si j'ose ajoûter mon sentiment au leur, j'avoüerai ingenûment que ces vers m'ont paru du caractere de Virgile, & que je n'en ai point remarqué dans ses Ouvrages, de plus doux, de plus clairs, & de plus faciles. Ceux qui soûtiennent l'opinion contraire, objectent que le sens de cette premiere periode est embarassé, & que cet *At nunc,*

* *Page 1. de la Traduction. 1. vers du Latin & les trois suivans.*

&c. qui eſt à la fin de ces quatre vers devant ſe rendre par un *Mais*, eſt ſurperflu ; puiſque tout *Mais* doit marquer un détour dans le ſens, & qu'il n'y en a point de neceſſité dans ces premieres paroles dont ils rendent le ſens ainſi : *Moi qui ai fait autrefois des Eglogues, & écrit depuis de la vie Ruſtique. Mais je chante, &c.* Je croi qu'on pourroit répondre que le mot *ſum* eſt ſous entendu avec ces mots *ille ego* ; puis qu'autrement *ille* ne ſignifioit rien dans cette maniere de traduire ces premiers vers. J'alleguerois encor que le mot *At* ne ſignifie pas toûjours *Mais* : qu'il ſignifie quelquefois *or*, quelquefois, *cependant* ; que bien que ſuperflu il eſt quelquefois employé avec élegance par Virgile même ; que c'eſt un terme, qui marque une oppoſition de ce que Virgile a fait, à ce qu'il va faire, qui ne ſe rend pas juſtement par un *Mais*, ni par quelques autres termes que ce ſoit, non plus que quelques autres Particules Grecques ou Latines, comme cet *At* qui commence le 4. Livre de l'Enéide, & celui qui ſe dit dans la belle compar iſon du Roſſignol au quatriéme des Georgiques.

Qualis populea mœrens Philomela ſub umbra
Amiſſos queritur fœtus : quos durus arator
Obſervans nido implumeis detraxit : At illa
Flet noctem, &c.

Ainſi il ne reſteroit plus qu'à ſavoir ſi Virgile a eu raiſon de marquer qu'il étoit au commencement de ſon Ouvrage : j'avoüe encore que je ne voi rien qui l'en doive faire blâmer, puiſqu'il ne pouvoit parler de lui plus modeſtement qu'il a fait, & que c'eſt pour ainſi dire le ſeau qu'il a mis à ſon Ouvrage. Il me ſemble auſſi que pour ſuivre le precepte d'Horace qui condamne ces commencemens impetueux, & qui ordonne que la propoſition ſoit très-ſimple ; Virgile a eu raiſon de s'inſinuer comme il fait pour ne pas tomber dans le défaut de ces Poëtes, qui s'emportant d'abord, ou promettant de ſi grandes choſes, ne peuvent ſe ſoûtenir ni tenir ce qu'ils promettent, & repreſentent en un mot l'accouchement tant vanté de la montagne. Ce n'eſt pas que ce commencement, *Arma virumque cano*, ne ſoit conforme à cette ſimplicité ſi deſirée, ſi on conſidere le ſens de ces paroles,

paroles, plûtôt que le ton qu'on s'eſt accoûtumé de leur donner. S'il y a quelque choſe d'empoulé ce ſeroit plûtôt dans ces mots qui compoſent le dernier hemiſtiche du quatriéme vers ; *At nunc horrentia Martis*, & ſi quelque raiſon me faiſoit avoir ces quatre vers pour ſuſpects, ce ſeroit ces dernieres paroles, mais on doit conſiderer auſſi combien elles ſont adoucies & preparées par celles qui les precedent.

D'un autre côté on ſait que le Cardinal du Perron a retranché ces quatre premiers vers de ſa Traduction ſuivant l'opinion de beaucoup d'excellens Auteurs qui les ont jugez une piece détachée que l'Antiquité n'a point connuë. Leur raiſon eſt que Virgile n'a point commencé par là, parce qu'il ne l'a pas dû faire, d'autant que ce petit détail de ce qu'il avoit fait autrefois eſt une entrée qu'ils jugent indigne de la majeſté d'un Poëme Heroïque ; & qu'aucun des anciens Poëtes ou Grecs ou Latins ne s'eſt propoſé de rendre compte à la Poſterité de ce qu'il a fait au commencement de ſon Ouvrage, non pas même Silius Italicus qui eſt le ſinge de Virgile, & qui ſemble avoir plûtôt imité le commencement, *Arma virumque cano*, que l'autre, comme on le peut voir par ces vers qui commencent ſon Poëme.

Ordior arma quibus cœlo ſe gloria tollit
Æneadum, &c.

Ils alleguent que ſi Claudien a mis à la tête de ſon raviſſement de Proſerpine une petite Preface, dont le ſens eſt qu'il avoit ſuivi les rivages avant que d'entreprendre de naviger en pleine mer, c'eſt-à-dire, qu'il avoit écrit de moindres Ouvrages avant que d'en venir au Poëme Heroïque, il eſt à remarquer que cette Preface eſt ſeparée du corps de l'Ouvrage, & d'une autre ſorte de vers, au lieu que ceux dont il s'agit, tiennent au reſte & en ſont partie. Ils inſiſtent encore ſur ce que ce mot *ſum*, qui doit être ſous-entendu pour faire un ſens droit à cette premiere Periode, a peu d'exemples, ſi même il en a. Mais leur principal argument eſt que les Anciens n'ont point avoüé ces quatre vers. Au contraire comme les Hebreux appellent ſouvent les Livres de la Geneſe & de l'Exode, des premiers mots par leſquels

ces Livres commencent ; beaucoup des Anciens appelloient l'Eneïde *Arma virumque*, parce qu'elle commençoit ainſi ; témoin cet Epigramme de Martial.

Accipe ſacundi culicem ſtudioſe Maronis
Ne nugis poſitis arma virumque legas.

& cet autre de Palladius pour Epitaphe de Virgile.

Conditus hic ego ſum cujus modo ruſtica Muſa
Per ſylvas, per rus, venit ad arma virum.

On en lit encore une dans Auſone ſur un Grammairien qui avoit épouſé une femme querelleuſe, une d'Aſclepiade, & une autre d'Euſtenius, qui témoignent la même choſe, & déſignent l'Eneïde par les mêmes mots. Fulgence ancien Evêque de Carthage, cite ces paroles *Arma virumque*, comme les premieres de l'Eneïde dans ſon livre de *Allegoria librorum Virgilii* : Il trouve de grands myſteres en ce que Virgile a commencé par là, & fait une comparaiſon de ces mots avec les premiers de l'Iliade comme y ayant beaucoup de rapport. Monſieur Bochart qui étoit du ſentiment de ceux qui rejettent ces vers, m'a fourni ce témoignage, & il répond contre l'autorité de Servius, qu'on allegue pour ſoûtenir l'opinion contraire, qu'il ne ſe trouve pas un mot de ce qu'on fait dire à ce Commentateur ſur ce ſujet dans le Manuſcrit de Pierre Daniel, qui eſt le plus ancien de tous, & dont tous les doctes ont fait un ſi grand cas. Il ne croyoit pas non plus que cette vie de Virgile qu'on attribuë à Servius, fût de lui ; parce qu'outre qu'elle n'aprend preſque rien de la vie de ce grand Poëte, elle dit que les mêmes Tucca, & Varius, qui avoient ôté de la tête de l'Eneïde ces quatre premiers vers, en avoient auſſi retranché vingt & deux autres du ſecond Livre, touchant le deſſein qu'Enée eût de tuer Helene, ce qui eſt entierement contre le bon ſens, comme je le ferai voir en ſon lieu ; outre que ſi ces quatre vers ne ſe trouvent point dans les anciens Manuſcrits de Virgile, ces vingt & deux du ſecond Livre ſe trouvent par tout.

Quoiqu'il en ſoit, je n'ai oſé me faire arbitre d'un ſi grand different, j'oſe dire ſeulement que je trouve cette cauſe

cauſe plus fameuſe par les Avocats qui la plaident que par elle-même, puiſque de quelque côté qu'on ſe tourne, la choſe n'eſt pas d'une extrême conſequence. Toutes ces autoritez prouvent bien que ces quatre vers étoient retranchez des premieres copies de ce Poëmes, mais elles ne décident pas s'ils ſont de Virgile ou non, & s'il eſt vrai ou faux que Tucca ou Varius les euſſent retranchez comme c'eſt la queſtion. Il eſt malaiſé de le voir bien diſtinctement, c'eſt pourquoi pour ne mécontenter perſonne, j'ai enfin conclu ſur ce ſujet, par cet expedient. J'ai tout traduit s'il faut tout traduire, & ceux qui veulent conſerver le ſens de ces premiers vers le peuvent trouver dans cette Copie, comme dans l'Original. Mais comme il m'a falu auſſi traduire de periode en periode, & non de vers en vers, j'ai voulu que le ſens fût fini à la fin du vers du nombre pair où la rime eſt finie, afin que s'il vaut mieux commencer par *Arma virumque, &c.* on puiſſe dans cette Traduction ôter les ſix premiers vers, comme on en peut ôter quatre dans le Latin, & commencer par *je chante* dans la verſion comme dans le texte. J'avoüe pourtant que ſi ma penſée n'étoit pas de conſerver les ſix premiers vers de cette Traduction, il eût falu faire le ſeptiéme autrement qu'il n'eſt; parce que cette oppoſition qui s'y trouve des champs de Mars aux champs de Cerés ne s'y trouveroit plus. Il faut ſavoir pour entendre ces premiers vers que Virgile avoit fait des Eglogues dans ſa jeuneſſe, & enſuite ſon Poëme des Georgiques, avant que de commencer ſon Eneïde, mais peu de gens l'ignorent.

I I.

* MUSE RACONTE MOI, &c. Je ne m'étendrai pas fort pour faire voir la ſimplicité de l'invocation, il faudroit à chaque pas faire les mêmes réflexions; on verra le même ſoin par tout. Que le Lecteur judicieux obſerve ſeulement combien il étoit aiſé de faire une propoſition & une invocation plus longues, & combien le peu que Virgile en dit laiſſe à penſer. Quant à ceux qui après l'invocation ont trouvé la place de leur Dédicace,

* *Pag. 2. de la Tradition, 12. vers du Latin.*

c'eſt-à-dire, de preſenter leur ouvrage à leur Mecene, ou à quelque Prince, comme Lucain & Stace commencerent peu aprés Virgile, & comme il eſt devenu fort à la mode en ce ſiecle-ci : Ceux-là dis-je doivent apporter un grand ſoin pour s'expliquer en peu de paroles. Naturellement le Lecteur s'attend à voir auſſitôt ce qui lui a été promis, & ces longues Dedicaces qui piquent ſon impatience, lui apportent bientôt un grand ennui ; il faut ſonger qu'elles ne ſont de nulle utilité pour le public, & que malaiſement elles lui peuvent être agréables, puiſqu'il n'eſt queſtion que d'ouïr une choſe qui ne fait rien au ſujet, & d'entendre ſeulement loüer un homme en ſa preſence par un autre qu'on ſait ou qu'on ſoupçonne naturellement lui être obligé ou avoir grande envie de l'être. Ainſi quelques beaux que puiſſent être les vers qu'on fait pour ce ſujet, comme apparemment c'eſt-là que l'interêt du Poëte l'excite davantage, il faut qu'ils le ſoient à un haut point s'ils ne ſont pas ennuyeux pour peu qu'il y en ait trop.

III.

* QUI NE SAIT QUE PALLAS POUR METTRE AJAX EN POUDRE, &c. Cet Ajax fût foudroyé par la Déeſſe Minerve, pour avoir violé dans ſon Temple, Caſſandre fille de Priam, comme on le void au quatriéme Livre de l'Odiſſée. Virgile feint judicieuſement, que Junon qui deſiroit d'être vangée, ſe ſert de cette comparaiſon. Dans les plaintes & dans la colere, c'eſt une des premieres penſées qu'inſpire l'amour propre ſi naturelle aux perſonnes élevées, comme une des plus propres, pour faire voir leur douleur pour obtenir quelque grace, ou pour exciter la compaſſion. Virgile uſe ſouvent de cette figure en ces occaſions, où il fait parler les Déeſſes. Dans le ſeptiéme Livre Junon fait les mêmes plaintes, & elle ſe ſert même de la comparaiſon de Mars, qui s'étoit vangé des Lapithes & de Diane, qui avoit puni le Roi de Calydon pour de moindres offenſes. Venus ſe plaignant à Jupiter dans ce premier Livre, compare Enée encore vagabond à Antenor, un autre Troyen qui étoit déja établi en Illirie.

IV.

* *Pag. 3. de la Traduct. vers 43. du Latin.*

I V.

* AINSI JE TE PROMETS LE SORT LE PLUS HEUREUX, &c. Je marque cet endroit, où j'ai un peu détourné le ſens de Virgile, comme un eſſai de la liberté, que j'ai donnée à cette Traduction; on n'en trouvera pas beaucoup d'exemples, & trés-peu ſi je l'oſe dire, où je n'aye eu ou crû avoir raiſon d'en uſer ainſi: neanmoins je ne les particulariſerai pas tous; je ne prétends pas éviter la cenſure, ſi je l'ai meritée, & encore moins me loüer ſi j'ai bien fait. J'alleguerai dans ce ſeul exemple que je n'ai point jugé honnête dans nos mœurs (car je ne blâme point Virgile pour cela) de faire voir que Junon quoique Déeſſe des nopces, offre une femme à un Dieu qui ne lui en demandoit pas; & j'ai jugé qu'il n'étoit pas hors de propos de feindre que le Dieu des vents fût amoureux d'une des Nimphes de la Déeſſe de l'air. Il y a ſi peu de difference d'un ſens à l'autre que je penſe qu'il faut être bien ſevere pour m'en blâmer.

V.

† IL DIT, ET D'UN GRAND COUP IL ÉBRANLE LE MONT, &c. Cette deſcription de la tempête eſt une des plus conſiderables de l'Enéide. Scaliger qui a fait la comparaiſon de toutes les autres tempêtes des plus grands Poëtes avec celle-ci, a ſi bien fait voir que nul autre n'a pû atteindre à la perfection de ce grand Tableau, que je crois inutile de repeter ſes raiſons, & ſes exemples. Je remarquerai ſeulement la belle Ordonnance de Virgile. On peut voir premierement comme il touche le general avant que d'en venir au particulier. Par l'irruption des vents on void le trouble de toute la Nature; de la Terre ils paſſent ſur la Mer; enſuite entrant dans le détail, le Poëte en vient au déſordre de la flote d'Enée, dont il fait encore la même diſtribution. Prevoyant que ſi cette image étoit tout d'une veuë, elle pourroit être moins agréable, il

* *Pag.* 4. *de la Traduct. vers* 75. *du Latin.*
† *Pag.* 5. *de la Traduct. vers* 85. *du Latin.*

la varie par la plainte d'Enée, & par cette belle diſpoſition, il n'y a pas un demi vers qu'on pût retrancher ou ôter de ſa place, ce qui fait ſentir ſur toutes choſes la breveté de ſon recit, & ce qui ne ſe trouve point ailleurs. Beaucoup d'autres ſemblent juger que c'eſt aſſez qu'un vers ſoit beau pour le fourrer ou pour l'entaſſer en quelque maniere que ce ſoit ; & quelques-uns encore même des plus celebres parmi les Anciens, faute de ſavoir ordonner leur matiere, & de ſavoir choiſir le plus beau de chaque choſe, ne touchent leurs idées qu'à demi, ſoit par foibleſſe, ſoit parce qu'ils ſe laſſent ou ſe rebutent dés leurs premiers efforts ; & comme ils viennent à s'en appercevoir, ils les reprennent à differentes fois, & tournant, & retournant une même penſée, penſent dire des choſes nouvelles, & ne font que dire la même choſe en divers endroits & en differente maniere. Ce défaut engendre la prolixité qui dégoute les bons Juges, & que les ignorans colorent quelquefois du titre d'abondance & de richeſſe. Virgile a imperceptiblement inſeré dans ſa Narration les principaux Chefs des Troyens dans cette tempête même, dans les regrets qu'Enée témoigne de Gyas & d'Amyque & de quelques autres, & dans la recherche qu'il en fait un peu auparavant, quand il jette les yeux ſur la Mer. Et par ce moyen ce Poëte a encore évité un grand Chapitre qu'un autre auroit pû faire en ce lieu même, à ſavoir la revuë ou le dénombrement de cette flote, prévoyant bien qu'il lui en faudroit faire d'autres dans le cours de ſon Poëme plus utiles, & mieux placez que dans le début de ſon Ouvrage.

V I.

* ET VOLANT SUR SON CHAR PAR LES HUMIDES PLAINES.
A SES CHEVAUX MARINS ABANDONNE LES RÉNES.

Il y a deux vers dans le Texte pour ces deux-ci, l'un devant & l'autre aprés la comparaiſon.

* *Pag. 7. de la Traduction.*

* *Atque rotis ſummas levibus perlabitur undas.*

& neuf vers aprés

† *Flectit equos curruque volans dat lora ſecundo.*

Je les ai mis de ſuite en les tranſpoſant comme j'ai fait pour ne point retoucher à deux fois une même image. La même choſe eſt de ces deux hemiſtiches qui ſont au même lieu.

dicto citius tumida æquora placat,

& un peu aprés,

& temperat æquor.

que je n'ai traduits qu'une fois. S'il m'eſt permis d'en parler ainſi, je croi que depuis le commencement juſques ici, ce ſont les deux ſeules choſes qui pouvoient meriter quelque reveuë; car ces deux negligences quoique petites me ſemblent oppoſées à l'eſprit de Virgile: mais cela ne regarde que la verſification Latine, & mon deſſein eſt plûtôt de ne toucher que ce qui regarde l'art de cet excellent Ouvrage, comme la ſeule choſe que j'en ai pû conſerver dans cette Traduction.

VII.

¶ TEL DEVIENT D'UN GRAND PEUPLE UN SOUDAIN MOUVEMENT, &c. Je ne crains point de mettre en ce lieu, & au ſujet de cette premiere comparaiſon, une remarque que j'ai faite ſur toutes celles qui ſont dans les Ouvrages de Virgile; qu'il n'y en a aucune qui ne ſoit tirée des choſes phiſiques, ou de la fable: cela ne s'eſt pas fait par le ſeul hazard, & ce n'a été que par la meditation de ce grand homme, & par l'exemple des meilleurs Poëtes qui l'ont precedé.

La

* *Vers* 151. *du Latin.*
† *Vers* 160. *du Latin.*
¶ *Pag.* 7. *de la Traduction, vers* 152. *du Latin.*

La raiſon en eſt à mon avis que la comparaiſon ne doit être employée, que pour relever ou pour éclaircir, & c'eſt pour ce dernier qu'elle doit être encore plus connuë que la choſe qu'elle veut rendre claire. Sur ce fondement, je penſe que c'en ſeroit mal uſer, que d'imiter quelques Auteurs modernes, qui ont pris pour le ſujet d'une comparaiſon quelque trait de Morale, ou de Theologie, quelque choſe qui n'eſt que dans la fantaiſie, ou quelque endroit d'une Hiſtoire peu connuë. J'ajoûterai encore que bien que cette figure, qui preſente de petits portraits détachez, ſoit comme un repoſoir à la longue narration, elle fait un trés-mauvais effet, quand elle ne tombe pas bien dans le ſujet, & qu'elle eſt très-ennuyeuſe, quand elle ſe preſente trop ſouvent, ou qu'elle ne paroît que ſous une même forme. Quoi qu'il ſemble que nous n'ayons pas tant de termes que les Latins, qui ont tous ceux-ci pour introduire leurs comparaiſons, *Ac veluti*, *ſicut*, *non ſecus*, *talis*, *qualis*, *ceu*, *ſic*, *non ſic*, *haud aliter*, *qualiter*, & quelques autres dont peut-être je ne me ſouviens pas, il y a peu de tous ces mots Latins, ſur leſquels on ne puiſſe former la comparaiſon Françoiſe, pour la varier un peu davantage, que ceux qui par ſechereſſe d'expreſſion, ou par une affectation ſcrupuleuſe ont toûjours commencé, par *tel*, *ainſi*, ou *comme*, & au troiſiéme, ou cinquiéme vers, ne manquent point de prendre leur détour par un *ſi*. Cette premiere comparaiſon de Virgile eſt de cette ſorte, & elle eſt très-belle; mais ſon exactitude eſt ſi grande, que toutes ne ſemblent pas faites dans un moule ſi ſemblable. Il faut encore remarquer qu'il n'uſe frequemment de cette figure que dans le pathetique. Dans ce premier Livre il n'y en a que trois, dans le troiſiéme il n'y a qu'une ſimilitude, parce que ces Livres ſont d'une narration plus ſimple que les autres. Je fais cette diſtinction de comparaiſon & de ſimilitude, parce qu'il me ſemble qu'on ne doit pas traiter de comparaiſon ces reſſemblances, qui ſont exprimées en un vers ou en deux, comme celle-ci du premier Livre.

Quale manus addunt ebori decus, aut ubi flavo
Argentum Pariuſve lapis, circundatur auro.

comme

comme ces trois qui ſe trouvent en trois vers dans le quatriéme des Georgiques.

Frigidus ut quondam ſylvis immurmurat Auſter ;
Ut mare ſollicitum ſtridet refluentibus undis ;
Æſtuat ut clauſis rapidus fornacibus ignis.

& ces trois d'Horace qui meritent bien d'être rapportées.

Ut nox longa quibus mentitur amica ; dieſque
Longa videtur opus debentibus ; ut piger annus
Pupillis quos dura premit cuſtodia matrum.

L'unique que ſe lit dans le troiſiéme livre de l'Eneïde, eſt de la même maniere. La comparaiſon veut être un peu plus étenduë ce me ſemble ; car elle compare non ſeulement la perſonne à une choſe avec laquelle elle a quelque reſſemblance, mais elle compare encore ſouvent ſon action à une autre action, ou bien à un évenement, ou à un effet de la nature qu'on décrit. Cela eſt facile à connoître, & ne conſiſte qu'à étendre ces reſſemblances un peu davantage ou moins. Il me ſemble encore que la ſimilitude eſt ſeulement pour inſtruire, & que la comparaiſon eſt principalement pour plaire. Le Poëte doit employer tantôt les uns tantôt les autres, & ceci ſoit dit pour toutes les comparaiſons en general. Je l'ai traité en ce lieu plûtôt que dans la Preface, tant parce que je n'y ai point traité des figures non plus que du vers, que parce que je n'ai pas jugé que cette remarque ſoit de l'eſſence du tout. Il y a encore quelque choſe à ajoûter ſur la matiere, & ſur la forme ou le mode de la comparaiſon dont je parle dans la cinquiéme de mes Remarques ſur le ſeptiéme Livre ; j'y traite auſſi de la comparaiſon parfaite & imparfaite.

VIII.

* LES UNS D'UN DUR CAILLOU FONT VOLER LA FLAMMÉCHE, &c. Il y a dans le Latin

† *Ac primùm ſilicis ſcintillam excudit Achates.*

* *Pag.* 8. *de la Trad.* † *Vers* 178. *du Lat.*

C'eſt

C'eſt pour m'accommoder en quelque ſorte à nos mœurs, que je n'ai pas voulu donner au Favori du Heros, l'emploi d'allumer du feu ; la langue Latine, & les Anciens font des délices de ces peintures, qui ſeroient deſagreables à nôtre ſiécle. Cela regarde ce que j'ai remarqué au cinquiéme chapitre de la Preface, où j'ai montré qu'il ne faut pas juger d'un ſiécle par un autre. J'applique cette remarque à ce paſſage, pour ne plus parler de tous les endroits ſemblables.

IX.

* AVEC EUX VA PAISSANT PAR LES SOMBRES VALLONS, &c. Ayant vû que quelques Auteurs modernes avoient affecté de ſe ſervir dans leurs Ouvrages Poëtiques des propres termes de l'art, principalement des termes de la Chaſſe, de la Navigation, de l'Architecture ou de la Peinture, comme de ceux que les honnêtes gens doivent le moins ignorer, j'eus quelque ſcrupule pour ſavoir comme je traduirois ce vers ;

† *Et longum per valles paſcitur agmen.*

N'ignorant point que communement on dit plûtôt *viander* du cerf que *paître*, je ſongeois encore que pour exprimer *armenta*, qui ſe trouve peu après, le Cardinal du Perron, & les meilleurs Traducteurs s'étoient ſervis du mot de *harde* qui eſt un terme de Chaſſe encore plus ſingulier. Cette reflexion me fit étudier, comme les meilleurs Poëtes en uſoient dans ces rencontres, & conſulter ceux qu'on juge les plus habiles. Ayant deſſein de toucher autant que je le pourrai ce qui peut ſervir de quelque inſtruction, je croi que le Lecteur approuvera que je rapporte en ce lieu leur ſentiment conforme à ce que j'ai déja touché en general aux deux derniers chapitres de la Preface touchant l'harmonie des mots, & la beauté de l'expreſſion. Je dis donc qu'on peut accuſer de pedantiſme ceux qui pour paroître inſtruits d'un art affectent d'en employer dans le diſcours ſublime les termes qui n'ont nulle beauté, ou qui ſont hors de l'uſage ordinaire du monde poli, & des meilleurs Ecrivains, & que hors les ignorans qui ſont ébloüis de cette apparence de ſavoir,

* *Pag. 9. de la Trad.* † *Vers 190. du Lat.*

ſavoir, & ceux qui n'ont nul ſentiment pour la belle Poëſie, il n'y aura perſonne qui n'en ſoit choqué. Cela ſe void par l'uſage de tous les bons Auteurs, & je l'ai appris de ce que j'ai connu de perſonnes plus capables d'en juger, leſquels ſur ce principe ont approuvé *une harde nombreuſe*, & euſſent blâmé *viander*, ſi je m'en fuſſe ſervi.

X.

* LES ORGUEILLEUSES TOURS DE LA NOBLE CARTHAGE, &c. J'ai oublié en cet endroit ces deux vers.

† *Mercatique ſolum facti de nomine Byrſam,*
Taurino quantum poſſent circundare tergo.

comme dans ce même livre ces deux autres qui ſont en parentheſe dans la deſcription de la tempête;

¶ *Saxa vocant Itali mediis quæ in fluctibus aras*
Dorſum immane mari ſummo.

& comme je me ſuis donné peu de licences pareilles, il eſt bien à propos que j'en die la raiſon à ceux qui pourroient ne la pas deviner, ſans repeter pourtant ce que j'ai déja dit dans la Preface, que s'il avoit été en mon pouvoir j'euſſe mis tout mon ſoin pour ne rien laiſſer dans ce Poëme qui ne fût lû en François avec quelque agrément, par ceux principalement qui n'entendent pas la langue Latine. Je dis donc quant à l'obmiſſion de ce vers & demi, qui eſt en parentheſe, que ne ſignifiant que ces paroles : *Les Latins appellent Autels ces rochers qui s'élevent dans le milieu de la mer* : il n'eſt ni de l'eſſence du ſujet ni d'aucune beauté d'entrer dans cette minurie : Qu'elle pourroit être agreable aux Larins. mais très-difficilement aux Prançois, hors le petit nombre des Savans, qui ne prendront pas mon Livre pour y étudier cela, & je ne pouvois le faire entendre en nôtre langue, ſans expliquer que ce mot d'Autel n'avoit été donné à ces

* *Pag.* 15. *de la Trad.* † *Vers* 371. *&* 372. *du Lat.*
¶ *Vers* 113. *&* 114. *du Lat.*

ces écueils, que par la reſſemblance qu'une choſe élevée peut avoir à un Autel, qui a accoutumé d'être élevé. Ainſi, comme cette petite digreſſion ne fait rien ni à la ſuite ni à l'embelliſſement du diſcours, j'ai crû que je pouvois la retrancher, puiſque peu de perſonnes même s'en appercevroient, ſans la faute que je fais peut-être de les en avertir moi même.

J'ai la même raiſon pour ces deux autres vers qui ſont alleguez de Carthage, & pour le faire comprendre en voici le ſens, *Elle vient en ce lieu, &c.* dit le Poëte en parlant de Didon, *ayant acheté autant de terre qu'elle en pourroit enfermer du cuir d'un taureau dont ce lieu fut nommé Byrſa.* Outre qu'il faloit entendre que Byrſa ſignifie en Grec un cuir, ou une fortereſſe en langue Punique, ce qui ſe peut rendre malaiſement en vers avec grace, tout cela ſuppoſe encore une connoiſſance du marché frauduleux que fit Didon, quand elle acheta du Proprietaire, autant de terre qu'en contiendroit la peau d'un bœuf, & que coupant aprés ce cuir en filets menus, elle euvironna de cette ſorte un champ trés-ſpacieux, où elle bâtit ſa ville. Or je laiſſe à juger ſi tout cela eſt expliqué par ce ſeul vers.

Tourino quantum poſſent circundare tergo.

Mais outre qu'il n'y a pas grande utilité à ſavoir ce point d'antiquité, outre la peine de rendre avec beauté une choſe qui me paroît baſſe, j'avouë encore que j'ai negligé de traduire ce paſſage pour une raiſon qui me ſera peut-être juger temeraire, mais que je ne puis celer, puiſque ma juſtification en dépend : c'eſt qu'il me ſemble que Virgile même devoit plûtôt retrancher ces deux vers, que de les laiſſer : car il faut conſideter tout. Venus parle à ſon fils, il ignore en quelle Contrée les vents l'ont porté, cette Déeſſe ne lui aprenant autre choſe, ſinon qu'il void une ville que Didon a bâtie, pouvoit-il comprendre toute cette Hiſtoire, & cette Etymologie du mot *Byrſa* en une langue qu'il ne ſavoit peut-être pas par le peu de paroles qu'en contiennent ces deux vers? Tout ce fait étant d'ailleurs ſi incertain, que les Critiques ſont partagez ſur ce point, puiſqu'il y en a qui tiennent que comme en ce tems-là on faiſoit la

mon

monnoye du cuir des bêtes, d'où eſt venu le mot de *pecunia*, cet endroit ne ſignifie autre choſe, ſinon que Didon en donna autant pour l'achapt de ce champ, où elle bâtit ſa fortereſſe, que l'on en pouvoir faire du cuir d'un Taureau. Ainſi ſi ces vers ſuppoſent une connoiſſance de l'aventure de Didon, quelle raiſon avons-nous qu'Enée en fût inſtruit, & s'il ne l'étoit pas, devenoit-il bien plus ſavant, parce que ſa mere lui en apprend avec tant de breveté? J'ai joint ces deux remarques en une, & je m'y ſuis un peu étendu, parce que ce ſont les deux plus grandes omiſſions que j'aye faites; les autres ne ſont que de quelques paroles, & par ces ràiſons & par les maximes generales que j'ai tâché de ſuivre, je prétends que ce ſoit ici la réponſe à toutes les objections qu'on me pourroit faire ſur ce ſujet.

XI.

* DANS CE TEMPLE OÙ TOÛJOURS
QUELQUE AMANT IRRITÉ
ACCUSE DANS SES VOEUX QUELQUE
JEUNE BEAUTÉ.

Ayant ſatisfait aux omiſſions par la remarque precedente, je marque encore ce paſſage avec celui de Deiopée, pour l'exemple du détour que j'ai quelquefois donné au propre ſens de Virgile. Il eſt aiſé de voir que ce n'eſt pas ici le ſens de ces deux vers

† *ubi Templum illi, centumque ſabæo*
Thure calent aræ ſertiſque recentibus halant.

J'avoüe encore que le ſens veritable étoit poëtique, & qu'il pouvoit être rendu avec grace, faiſant deux vers qui ſignifiaſſent comme ceux-ci, que *Venus s'en retourna à Paphos, où elle a un Temple, & où cent Autels fument d'un encens exquis, & ſont parez de bouquets odorans*; je les avois même traduits de cette ſorte.

Dans

* *Pag.* 17. *de la Traduction.*
† *Vers* 420. & 421. *du Latin.*

Dans ce Temple où toûjours & l'encens & les fleurs
Parfument cent Autels d'agréables odeurs.

Mais comme par les maximes dont je parle en ma Preface, je ne me ſuis pas engagé de ſuivre cet Auteur au pied de la lettre, ayant conçu le ſens que j'ai employé plus ſingulier & plus propre au Temple de Venus, que celui-ci qui eſt commun au Temple de tous les autres Dieux, je l'ai employé avec hardieſſe, & je n'en ai pas moins crû être Traducteur pour cela, éloignant de mon eſprit autant que je le puis, tous ces ſcrupules, qui s'oppoſent à la liberté du Genie, & qui obligent ſans raiſon à une ſujettion penible & ingrate, outre qu'il étoit parlé de parfums un peu auparavant. Aprés cet avertiſſement je ne parlerai plus des endroits qui ſe pourroient trouver de même nature, ils ſont en petit nombre, auſſi bien que ceux où j'ai obmis quelques mots, car cela va rarement à un vers entier. Le Lecteur en jugera.

XII.

* SUR CES DIVERS TABLEAUX, &c.

Virgile s'éleve en cet endroit comme je l'ai marqué, il touche en peu de vers, par ce petit Epiſode ce qu'il y a de plus beau dans les Ouvrages d'Homere. Ceux qui les ont étudiez gouteront mieux ces beautez. C'eſt en faveur de ceux qui ne l'ont jamais lû, ou qui pourroient ne s'en pas ſouvenir, que j'étends ces paſſages autant que je le puis, ſans faire de digreſſion importune aux autres, & ſans m'éloigner du ſens de l'Auteur. Les endroits où Homere a touché les avantures qui ſont peintes dans ce Temple, ſont marquez dans tous les Commentaires ſur les noms de Rhœſus, de Troilus, de Memnon, de Pentheſilée, &c. & il eſt plus aiſé à ceux qui ne les connoiſſent pas, de conſulter le Dictionnaire Poëtique, Hiſtorique, & Geographiques, qu'à moi de les expliquer tous ſans faire des redites inutiles à ceux qui ſavent ces choſes.

Je viens à une objection plus conſiderable, qui m'a été

* *Pag.* 19. *de la Traduct. vers* 468. *du Latin.*

été faite ſur cet article ; on demande comment les avantures de la guerre de Troye étoient déja ſi celebres qu'on en eût connoiſſance juſques en Afrique, & par quelle raiſon Didon n'avoit pas plûtôt orné ſon Temple des exploits de ſes Anceſtres qui étoient de ſi grands Princes, que d'emprunter ceux des Grecs & des Troyens. On peut répondre ce me ſemble que c'eſt peut-être auſſi pour donner le temps à ces grandes actions de ſe répandre par le monde que Virgile a feint qu'Enée paſſa ſept années au bâtimenr de ſa flote, & en ſes diverſes courſes ; car autrement ce Heros pouvoit en beaucoup moins de temps en faire davantage qu'il n'en fit. On peut dire auſſi que comme Virgile donne à tous ces peuples une même opinion des Dieux, & une même Religion, il étoit malaiſé qu'il y eût rien dans les Annales de Tyr, qui fût auſſi celebre que la guerre de Troye, & où les Dieux euſſent fait plus de miracles ; mais une plus forte raiſon que toutes celles-là, c'eſt la beauté de la fiction que le Poëte excellent doit toûjours preferer à cette timide & ſuperſtitieuſe recherche de la verité, ou le chicaneur critique veut inceſſamment s'attacher. Quand les Hiſtoires de Tyr euſſent peu donner une auſſi agreable idée que l'Hiſtoire de Troye, il ne pouvoit être auſſi connu des Romains, & par conſequenr Virgile ne pouvoit le leur expoſer auſſi ſommairement que ce qu'il rapporte, & cela eût été bien moins de ſon ſujet. Quand il allegue même que les victoires des Anceſtres de Didon étoient gravées ſur ſa vaiſſelle, il ſe donne bien de garde d'entrer dans ce détail, qui ne pouvoit exciter que de la jalouſie à la nation Romaine, naturellement ennemie de la gloire de Carthage. Pourvû donc qu'on prenne le plus beau, comme Virgile l'a toûjours fait, la preoccupation de l'Auditeur aidera à la fiction du Poëte, & il faut qu'il dédaigne ces objections ſcolaſtiques. Ces critiques auront beau faire, l'approbation generale l'emportera toûjours ſur leur jugement particulier. Le Lecteur qui ſera trompé ſi agreablement aimera mieux la tromperie qu'on lui fait ; que la ſubtilité de ces faux Argus. Outre qu'il eſt aiſé de répondre au ſujet de cette objection, que bien que le Poëte parle des tableaux des Troyens, il ne dit pas pour cela que ceux des Tyriens

n'y fuſſent pas auſſi. Au contraire par ce vers,

Namque ſub ingenti luſtrat dum ſingula Templo ;

il deſigne qu'il y avoit d'autres choſes à voir dans ce Temple, que l'Hiſtoire de Troye, mais celle-ci arrêta plûtôt les yeux d'Enée, à cauſe de la part qu'il y avoit, que les autres qui pouvoient être depeintes dans ce Temple, & il les expoſe plus volontiers à ſon Lecteur, parce qu'elles doivent lui être plus agreables.

XIII.

* TELLE QU'AUX BORDS D'UN FLEUVE, AU PLUS PROFOND D'UN BOIS, &c. Cette comparaiſon a été faite par la plûpart des Poëtes Latins ; mais ſans doute nul ne l'a faite ſi élegante que Virgile. Si je n'ai pas les bords de l'Eurote, comme il y a dans le Latin ;

† *Qualis in Eurota ripis, &c.*

ceux qui entendent l'harmonie des vers François, en verront bien la raiſon. Monſieur Ménage qui a imité cette comparaiſon dans ſon Idille du Jardinier, en a uſé de même pour les raiſons qui ſont dans la Preface. Ce fleuve n'eſt pas trop connu en nôtre langue, parce que ſa prononciation mal ſonnante nous l'a rendu inuſité. Le Cynthe n'eſt pas de même, & je l'ai employé en quelque autre lieu ; mais pour n'en pas mieux traiter l'un que l'autre, j'ai mis les noms de l'eſpece au lieu des noms propres. Cela ſe trouve auſſi ſouvent dans cette Traduction, que je l'ai jugé neceſſaire pour la grace de nôtre langue, qui n'admet pas volontiers ces termes Geographiques, pour peu qu'ils ſoient rudes, à cauſe comme je le dis, que cela les met hors de l'uſage : quoi que nos premiers Poëtes, qui ont employé le *Tymbréen* & le *Pataréen*, ayent tenté de les introduire, pour n'avoir pas eu cette délicateſſe d'oreille, qu'on a aujourd'hui, & que Malherbe a euë le premier.

XIV.

* *Pag.* 20. *de la Traduction.* † *Vers* 502. *du Latin.*

XIV.

* Au nom de ce Monarque, &c. Cette harangue d'Ilionée eſt ſans doute une des plus éloquentes, qu'il y ait dans toute l'Eneïde ; & cet Ilionée eſt toûjours employé à porter la parole. J'ai fait ce que j'ai peu pour preſſer ces harangues en nôtre langue ; voyant par experience combien leur longueur eſt ennuyeuſe. Je n'ai point rendu cet hemiſtiche ;

† *Nec ſpes jam reſtat Juli* ;

parce qu'il ne m'a pas ſemblé que Didon fût obligée de ſavoir qui étoit cet Jüle, ſi on ne lui en diſoit davantage, & le deſir de la breveté m'a empêché de m'étendre ſur ce paſſage, qui ne faiſoit rien au ſujet.

XV.

¶ Du triomphant Bellus d'où vient mon origine, &c. Belus étoit Roi de Tyr & pere de Didon ; ce Teucer étoit un Capitaine Grec, frere d'Ajax, qui ſe tua de regret d'avoir perdu les armes d'Achille ; étant revenu de la guerre de Troye ſans ſon frere, il fut chaſſé de Salamine par Telamon leur pere, qui en étoit Roi, & par le ſecours de Belus, il s'établit en Chypre, où il bâtit une nouvelle Salamine. Or il eſt fort judicieux à Virgile de feindre que Didon avoit appris de ce Grec, les qualitez excellentes d'Enée & des autres Troyens, parce que comme ennemi il en étoit plus croyable. Il y a un autre Teucer, ou Teucrus, fils de Scamandre, qui fut le premier Roi des Troyens, c'étoit peut-être de celui-ci, que par la ſuite du temps ce Teucer de Salamine vouloit être ſorti quand Didon dit,

§ *Seque ortum antiqua Teucrorum à ſtirpe volebat.*

* *Pag.* 22. *de la Traduction.* † *Vers* 560. *du Latin.*
¶ *Pag.* 24. *de la Traduction. Vers* 623. *du Latin.*
§ *Vers* 630. *du Latin.*

Cela fait ambiguité, si on y prend garde, j'expliquerai en la huitiémes de mes Remarques sur le troisiéme Livre, qui étoit cet ancien Teucer : car cela est necessaire pour l'intelligence d'un des plus considerables évenemens de ce Poëme.

XVI.

* LE TYRIEN MENTEUR ET LA COUR INCERTAINE. Je n'ai point ignoré que les Carthaginois parloient deux langues, & que pour cela quelques-uns ont estimé que Virgile les nomme *Bilingues*. Mais je croi que par ce mot Virgile a moins voulu toucher ce point de doctrine, que l'humeur fourbe des peuples d'Afrique ; car je ne voi pas pourquoi cette affectation, ni pourquoi un peuple soit formidable, pour parler deux sortes de langue, au lieu qu'il est toûjours dangereux quand il est de mauvaise foi. C'est le sujet de la crainte de Venus. Au reste de quelque galanterie dont on se puisse piquer aujourd'hui, je croi que les plus agreables inventions de nôtre siécle ne peuvent être preferées à l'artifice de cette Deesse, pour rendre Didon amoureuse d'Enée.

XVII.

† AUPRÉS D'ELLE EST ENÉE ET SUR LES PLUS BEAUX LITS, &c. Autant que j'ai pû garder le caractere antique sans rien faire de difforme ou d'obscur, autant ai-je tâché de ne m'en pas éloigner, j'ai donc posé Enée sur ces sortes de lits, dont les Anciens se servoient pour manger aussi-bien que les Troyens & les Tyriens, qui étoient conviez de ce festin Royal, & que le Poëte même traite avec difference, mettant les Etrangers sur des lits de pourpre, & les Tyriens sur des lits peints. C'est une de leurs façons de faire, qui est une des plus connuës, & on auroit trouvé étrange que je me fusse toûjours éloigné en cela du sens du Poëte. Je me suis neanmoins dispensé de cette exactitude en quelques endroits où je n'en ai pas trouvé l'expression agreable, comme

* *Pag. 26. de la Traduction. Vers 665. du Latin.*
† *Pag. 27. de la Traduction. Vers 704. du Latin.*

comme au ſecond vers du deuxiéme Livre, où l'on ſeroit choqué en François, ſi Enée ſe levoit de ſon lit pour commencer ſon Hiſtoire, étant repreſenté auprés de Didon, & environné de toute ſa Cour.

XVIII.

* LA PORTE A BITIAS, &c. Il y a un Bitias frere de Pandare, & compagnon d'Enée, dont la mort & la vaillance ſont celebrées dans le neuviéme Livre de ce Poëme. Il eſt décrit d'une taille giganteſque, & il n'eſt pas incompatible, que ce ne fût à lui à qui Didon donna la coupe, comme à un excellent beuveur. Neanmoins la plûpart des Commentateurs eſtiment que c'étoit un Carthaginois Prêtre de Jupiter, ce qui convenoit mieux à la ceremonie d'une alliance.

XIX.

† IL CHANTE CE QUI FAIT LA PLUYE ET LE TONNERRE, &c. Les vers qui compoſent cet hymne d'Jopas dans le texte Latin, ont été employez pour la plûpart par Virgile même en d'autres lieux de ſes Ouvrages, auſſi bien que ceux dont il a formé la comparaiſon des Abeilles, qu'on lit vers le milieu de ce premier Livre, qui ſont tous tirez du quatriéme Livre des Georgiques. On void encore dans le huitiéme Livre, la deſcription des Cyclopes, dont Virgile avoit déja mis les vers dans une comparaiſon qu'il fait au même Livre des Georgiques, du travail des Cyclopes au travail des Abeilles. On trouve quelques deſcriptions de l'Aurore ſemblables. On rencontre des vers Prophetiques, qui reviennent entierement pareils, & quelques vers remarquables comme ceux-ci;

Troas relliquias Danaum atque immitis Achyllei.
Quadrupedante putrem ſonitu quatit ungula campum.
Obſtupui ſteteruntque comæ, vox faucibus haſit.

* *Pag.* 29. *de la Traduct. vers* 742. *du Latin.*
† *Pag.* 29. *de la Traduct. vers* 748. *du Latin.*

& quelques autres encore en petit nombre neanmoins, qui ſont pareils, ou bien peu s'en faut. Le dernier vers

Vitaque cum gemitu fugit indignata ſub umbras.

eſt dit de la mort de Camille, auſſi bien que de la mort de Turne. Ceux-ci;

Ter conatus ibi collo dare bracchia circum,
Ter fruſtra comprenſa manus effugit imago:

avec cette petite comparaiſon qui les ſuit

Par levibus ventis volucrique ſimillima ſomno.

ſont mis par l'apparition d'Anchiſe au ſixiéme Livre, comme ils l'avoient été au ſecond pour l'ombre de Creüſe.

Ces repetitions qui ont été regardées par quelques-uns, comme une faute m'obligent à cette remarque generale, pour ne point traiter en pluſieurs fois une même choſe. Je m'y crois d'autant plus obligé, qu'ayant avancé dans ma Preface, que ce grand Poëte a évité avec ſoin de r'appeller les mêmes images, il me ſemble qu'on pourroit m'objecter qu'il faut bien qu'il les ait rappellées quelquefois, puiſqu'il rappelle les mêmes vers. Je dis donc que ce ſeroit mal entendre comme j'ai voulu faire comprendre cette varieté de ces belles peintures, que de s'attacher à ces legeres repetitions. Car quand j'ai parlé de la diſpoſition des images, je n'en ai parlé qu'entant qu'on pourroit ſonger à la diſpoſition de ces grandes marieres, & de ſon ſujet conſideré en general; Ainſi pour faire revenir les mêmes vers, je n'ai à le juſtifier en ce point, qu'à l'égard de ceux qui pourroient l'accuſer de ſterilité ou de negligence. Quant à cette pretenduë ſterilité, tant de richeſſe d'expreſſion qu'on void dans tout ce qu'il a fait l'en juſtifie aſſez; & de croire qu'il ait ſeulement ſongé à s'épargner la peine de meſurer d'autres paroles, ſon exactitude eſt ſi grande en tout ce qu'il a écrit, qu'il faut croire ou qu'il les eût changez (s'il les eût jugez

defe

défectueux) ou qu'il les a laiſſez de cette ſorte, pour faire voir par ces petites negligences ſi on les peut juger telles, la beauté du naturel, qui doit paroître éloigné du trop grand ajuſtement. C'eſt même une des plus grandes adreſſes de l'art, que de ſe cacher en ſes Ouvrages. On lit dans ſa vie, qu'il comparoît à ces piliers de bois qu'on employe pour ſoûtenir le bâtiment, en attendant les veritables colonnes, les vers qu'il jugeoit imparfaits, & qu'il employoit pourrant. Peut-être quelques-uns de ces vers repetez ſont-ils de ce nombre-là, & ne les a-t-il laiſſez de la ſorte, que parce que la mort l'a prevenu; mais outre qu'il y a encore d'autres raiſons de faire revenir avec grace, non-ſeulement les mêmes vers, mais les mêmes choſes; il y a de la neceſſité quelquefois, comme en ces vers prophetiques, qui doivent être conſacrez: & c'eſt pour cela que j'ai crû qu'en la Traduction même où l'on eſt gêné par le mêlange reglé des vers maſculins & des vers feminins, quand on veut faire ces repetitions, il faloit faire revenir autant qu'il ſe pourroit les mêmes vers que j'avois employez pour rendre ceux qui ſont la prédiction d'Helenus, au troiſiéme Livre, & du Dieu du Tibre au huitiéme, au ſujet de cette Truye, qui devoit ſe trouver au lieu où Albe ſeroit fondée, puiſqu'ils ſont entierement pareils dans le Texte. La raiſon en eſt, parce qu'on doit retenir exactement les termes d'un Oracle ou d'une prediction divine, & qu'étant reputez ſacrez, il ſemble que l'homme n'y peut rien mêler du ſien ſans profanation. Ce vers où Ilionée dit dans ſa harangue, qu'il cherchoit l'ancienne Heſperie;

* *Eſt locus Heſperiam Graii cognomine dicunt.*

& les trois ſuivans ſont entierement ſemblables à ces quatre qui ſont revelez à Enée par les Dieux Penates, & c'eſt ſans doute pour la raiſon que je dis. Quant au reſte les Grecs en uſent encore bien plus librement: tous les *ſic fatur* ſont preſque pareils dans Homere, les Latins y ſont plus exacts, mais les François le ſont encor davantage, & c'eſt où l'on a autant de peine à ſe ſoûtenir qu'en

* *Liv.* 1. *vers* 534. *Liv.* 3. *vers* 163.

quelque lieu que ce soit. Pour moi je ne tiens point que ces repetitions d'un vers seul soient des fautes. Si ces vers sont beaux, n'y a-t-il pas quelque adresse à les faire voir plus d'une fois, & n'est-il pas permis de faire de son bien ce que l'on veut? & s'ils ne sont employez que pour la necessité, pourquoi s'y arrêter? cela ne vaut pas la peine de les varier, s'ils tombent naturellement, & puis il n'y en a guere d'autres, outre ceux que j'ai remarquez. Ceux qui sont en plus grand nombre, sont transferez d'un Ouvrage à un autre, à savoir ce qui est dit des Abeilles & des Ciclopes, qui se lit dans les Georgiques & dans l'Eneïde. Telle personne peut lire un de ces Ouvrages, qui ne lira pas l'autre. Je tiens cela de si peu de consequence, que s'il est arrivé aussi que je n'aye pas rendu d'une même maniere, ceux qui peuvent être doubles dans l'Eneïde, je ne crains pas de dire que ce n'a point été par le scrupule de cette objection, mais par une raison contraire qui m'a fait fuïr l'autre scrupule, que j'eusse trouvé à m'assujettir à cette servitude; voulant sur toutes choses maintenir la liberté que je me suis donnée dés l'inspection de mon entrepriſe, de ne faire nulle difference des idées, quand elles sont équivalentes, que par la commodité d'une versification moins penible, & par les graces de nôtre langue, autant que je puis être capable de les connoître.

X X.

* La Reine cependant, &c.

On ne peut assez admirer l'adresse & le jugement de Virgile, dans la contexture de ses matieres. On le void par la naissance & par le progrés de l'amour de Didon. Les differentes questions qu'elle fait à Enée, & aprés toutes ces questions, la priere de raconter toutes ses avantures, quand la nuit s'en alloit finir, tout cela fait si bien voir la nature de l'amour, & conduit si naturellement le Lecteur à ce grand recit, que si on veut remarquer combien la plûpart des autres Auteurs sont éloignez de cette grande prudence, sans doute on ne peut lui denier le palme qu'il merite.

* *Pag. 29. de la Trad. Vers 752. du Latin.*

REMAR

REMARQUES SUR LE DEUXIE'ME LIVRE DE L'ENEÏDE.

IL ſe trouve une vie de Virgile aſſez ancienne, dont l'Auteur eſt inconnu, laquelle porte qu'un Grammairien nommé Niſus diſoit qu'il avoit appris de quelques vieillards que Varius avoit changé l'ordre des Livres de l'Eneïde, & fait paſſer pour le troiſiéme celui qui eſt à preſent le ſecond, de même qu'il avoit retranché les quatre vers qui commencent le premier Livre. J'ai parlé ſuffiſamment du retranchement de ces quatre vers. Quant à cette tranſpoſition des Livres, je n'y voi nulle apparence; & je ne puis m'imaginer qu'un homme que Virgile avoit jugé digne de la communication de ſon travail, eût peu faire une ſi grande faute. Car qui eſt celui qui ne connoîtra que le ſecond Livre ne peut être ôté de ſa place ſans gâter tout l'Ouvrage? A la fin du premier Livre, Didon prie Enée de lui raconter la deſtruction de Troye, & les voyages qu'il avoit faits depuis. Enée peut-il faire ſon recit en commençant par la fin? Cette fable eſt ſi groſſiere, que je ne ſai comme on s'y peut arrêter. Pour cette raiſon ce témoignage de Niſus ne me

ſemble

ſemblé pas d'un grand poids pour l'opinion de ceux qui veulent maintenir le retranchement des quatre premiers vers de l'Eneïde fait par Tucca & par Varius ; ſi ce n'eſt qu'on peut dire que ce Grammairien a pû ſe tromper en une choſe, & dire vrai au reſte.

Avant que d'en venir au détail de ce Livre, je ne puis m'empêcher d'admirer la grande ſageſſe de ce Poëte touchant la conduite d'Enée, dans l'action principale qui eſt compriſe dans l'affreuſe nuit de l'incendie de Troye. Comme il lui a donné le caractere de pieté, pour les raiſons que j'ai rapportées, en parlant de la conformation de ce Heros ; le Lecteur doit obſerver avec quelle prudence il le conduit adroitement dans ce grand peril, à tous les devoirs de cette pieté, ſelon l'ordre de la raiſon, & des Loix. La premiere penſée qui vient à Enée, quand il void l'embraſement de ſa ville, c'eſt d'aller ſecourir le Temple, & de ſatisfaire ainſi à la premiere obligation de l'homme, qui eſt ſans doute celle de ſa Religion, & de mourir pour ſa défence : apprenant par le grand Prêtre, que le Temple étoit détruit, il ramaſſe ce qu'il peut trouver de plus braves, il marche dans le deſſein de ſecourir ſon Roi, & combat dans ſon Palais, juſques à ce que tout ſoit détruit ; & enfin il revient à la défence de ſon pere & de ſa maiſon : n'eſt-ce pas tout ce qui ſe pouvoit pour s'aquitter en même-temps envers ſes Dieux, envers ſa patrie, & envers ſes proches ? Ces trois devoirs ſont le principal ſujet de ce Livre. Je traiterai le reſte en détail.

I.

* D'UN ENORME CHEVAL CONSTRUISENT LA MACHINE. Je ne paſſerai point plus outre ſans répondre, ou du moins ſans dire mon ſentiment ſur l'objection principale qu'on fait en cet endroit à Virgile, de n'avoir pas ſuivi les regles de la vrai-ſemblance dans la conſtruction de ce cheval de bois, que le Vulgaire eſtime un conte ridicule. J'avoüe que n'ayant pas approfondi la choſe, je m'étois autrefois étonné comme un peuple entier avoit peu ſe laiſſer ſurprendre à un artifice que je jugeois ſi groſſier ; mais quand j'ai peſé toutes les circonſtances de cette

* *Pag.* 32. *de cette Traduction Vers* 15. *du Latin. liv.* 2.

cette Hiſtoire, quand j'en ai examiné les motifs, obſervé l'artifice du traître Sinon, & la punition de Laocoon, appuyé ſur le miniſtere des Dieux, & ſur la vangeance de Minerve, convenant d'ailleurs comme toute perſonne raiſonnable le doit de l'effet de la Religion ſur l'eſprit des peuples, je ſuis fort perſuadé que l'Hiſtoire toute pure raconte des évenemens auſſi extraordinaires, & encore plus difficiles à croire : car enfin qu'y a-t-il d'impoſſible en cette avanture ſur la ſuppoſition des Dieux, & de la Religion ? Eſt-ce la conſtruction d'une machine capable de contenir autant d'hommes qu'il en faloit pour forcer une porte & le corps de garde qui la défendoit ? eſt-ce la peine de faire marcher cette machine, ou la difficulté de trouver dans une armée ſi aguerrie un nombre ſuffiſant de gens aſſez reſolus pour l'entrepriſe d'une action ſi hardie ? Nous voyons tous les jours de plus grands Ouvrages dans la conſtruction des Navires, dont le moindre chargé de vivres & d'attirail, doit être plus ſpacieux que cette machine, qui n'avoit à contenir que deux ou trois cens hommes, ſi l'on veut rangez les uns ſur les autres ; & tous les jours encore la Mathematique nous fait voir de plus grands miracles, que celui de voir marcher ces deux ou trois cens hommes dans cette maſſe, appuyée ſur des rouleaux, & traînée par tant d'hommes & par tant de chevaux qu'on voudra, car le nombre n'en eſt point limité. Si c'eſt la hardieſſe, & le nombre de ceux qui s'enfermerent dedans, leſquels n'étoient pas aſſurez que Laocoon ſeroit devoré par les ſerpens, pour avoir oſé lancer un javelot contre la machine qui les enfermoit ; tous les jours on void des partis auſſi perilleux que celui-là : & ſans chercher plus loin, l'entrepriſe qui s'eſt faite en ce ſiécle ſur la ville de Breda, quand les Hollandois la reprirent ſur les Eſpagnols, avec un bateau chargé de tourbes en apparence, mais d'hommes en effet, & ſi hardis, qu'il y en eût qui ſe laiſſerent percer de la ſonde ſans faire le moindre cri, cette entrepriſe dis-je, ne demande pas moins de hardieſſe & d'invention : cependant un ſimple Marchand la conçût, & la valeur de trente ou quarante ſoldats l'executa, & ils s'aquirent la même gloire que ceux qui s'enfermerent dans ce grand cheval. Pour la forme de cette machine, elle eſt ſi bien décrite, & elle n'a rien de ſi extraordinaire

dinaire qu'on ne pût encore faire la même choſe. Quant à ce nombre qui s'enferma dedans, la peine ne dût être qu'à rebuter ceux qui n'en étoient pas dignes, ayant à les choiſir dans une armée compoſée de tant de Heros. L'importance étoit donc de trouver un peuple aſſez groſſier pour recevoir cette maſſe énorme dans ſes murailles. Auſſi l'hiſtoire n'obmet pas qu'il y avoit dans Troye des gens capables de faire cette objection, auſſi bien que ceux qui la font à Virgile: mais ſi ceux-ci avoient vû devorer à leurs yeux Laocoon & ſes enfans, par deux ſerpens, d'une grandeur démeſurée, s'ils avoient vû ces ſerpens ſe ſauver après dans le Temple de Minerve, ils auroient crû comme les Troyens s'ils euſſent été de leur Religion, que c'étoit une vengeance de cette Deeſſe; ils euſſent honoré & careſſé Sinon comme Priam même; & ils ſe ſuſſent empreſſez comme les autres Citoyens pour renverſer leurs murailles, & pour amener dans leur ville ce vœu trompeur, où une ſi grande felicité devoit être attachée. On ne peut donc nier la vrai-ſemblance de l'évenement, & ſe moquer de la credulité des Troyens qu'en détruiſant leur Religion, & en niant la puiſſance des Dieux, dont le miniſtere conduit la machine du Poëte. Et cela ne peut retomber ſur lui, puiſqu'il s'en ſert à propos & dans le beſoin; & qu'il n'a pas dû en uſer autrement, pour les raiſons generales que j'ai alleguées & établies dans le ſeptiéme Chapitre de la Preface. Je ne dis point que Virgile n'eſt pas l'inventeur de cette fiction, & qu'Homere en a parlé devant lui, tout le monde le ſait.

II.

* DE CHEFS TIREZ AU SORT UN PARTI PLEIN D'AUDACE, &c. Cette circonſtance de ne recevoir dans le cheval de bois, qu'une élite faite entre les plus braves des Grecs, eſt judicieuſement rapportée, car le nombre exceſſif rendroit la choſe moins croyable; & comme c'étoient les plus braves, cela fait juger qu'il en faloit encore moins, qu'on n'en peut ſuppoſer pour ſe ſaiſir des portes & les ouvrir aux autres, qui n'avoient feint de s'en retourner, que pour mieux conduire ce ſtratagême.

III,

* *Pag. 32. de la Trad. vers 18. du Latin.*

III.

* L'UN MONTRE OÙ DE LEUR FLOTE ON VID LA MER COUVERTE.

On lit dans le Latin *Classibus hic locus.* Je n'ai point ignoré que les Commentateurs ſont partagez ſur le ſens de ce mot, qui ſignifie quelquefois un eſcadron ou une troupe de gens de guerre, & quelquefois une flote : mais comme les Troyens ſortis de leur ville, ſe monroient diverſes choſes au dehors, & les plus remarquables endroits de ce long Siege, n'eſt-il pas plus apparent qu'ils ſe diſoient les uns aux autres : *Là on campoit, là on combattoit, là étoit la flote des Grecs* (Vû même qu'Hector y fit de ſi grands exploits) que de ſe dire ſimplement, *là étoit les eſcadrons ennemis, & là on les alloit combattre.*

IV.

† JE NE CELERAI POINT, MONARQUE GENEREUX, &c. Si on veut bien obſerver cette harangue de Sinon, & l'artifice avec lequel elle eſt conduite, ſans doute on conviendra que c'eſt non ſeulement un des chefs-d'œuvres de ce grand Poëte, mais des plus grands efforts de l'éloquence. Tout ce que Sinon dit de Palamede eſt veritable, tout ce qu'il dit de lui-même, eſt faux. Et ce menſonge mêlé avec la verité, établit la vrai-ſemblance que le Poëte cherche pour autoriſer la credulité des Troyens. Palamede étoit un Capitaine Grec, qui découvrit la feinte folie d'Uliſſe, & depuis par dépit ou par envie, de ce qu'il étoit eſtimé auſſi prudent que lui, Uliſſe le fit lapider par l'Armée, ayant caché de l'or dans ſa Tente, & produit des lettres contre lui, qui l'accuſoient de trahiſon. Sa mort étoit connuë ; la cauſe en étoit obſcure, & ſur tout aux Troyens ; c'eſt pourquoi ſur le bruit de ſa mort, Sinon pour ſe concilier leur bienveillance, alegue que c'étoit pour avoir déconſeillé la guerre.

V.

* *Pag.* 32. *de la Traduction, vers* 30. *du Latin.*
† *Pag.* 34. *de la Traduct. vers* 77. *du Latin.*

V.

* TANT QU'ENFIN SECONDÉ PAR CALCHAS SON COMPLICE.... Cette interruption de Sinon au point que ſon recit devoit davantage piquer la curioſité des Troyens eſt admirable, auſſi-bien que cette parentheſe, *Feciſſentque utinam*, & ſans doute on ne peut aſſez obſerver l'art merveilleux qui ſe trouve dans la conduite de toute cette trahiſon.

VI.

† PAR LE SANG D'UNE VIERGE OFFERT EN SACRIFICE, &c.

L'armée des Grecs étant aſſemblée ; & ſe preparant à ſon départ pour la guerre de Troye, Diane indignée contre Agamemnon, parce qu'il avoit tiré une Biche qu'elle aimoit, ſuſcita une furieuſe tempête, qui contraignit les Grecs d'avoir recours à l'Oracle, lequel ordonna qu'on ſacrifiât une fille. Le ſort tomba ſur Iphigenie fille de ce Roi. Voyez les Metamorphoſes d'Ovide, il ne dit pas qu'Iphigenie ait été immolée ; il dit au contraire, qu'elle fut enlevée par Diane, qui en eut compaſſion, & qui mit une Biche en ſa place : ainſi elle ne fut pas ſacrifiée, mais il le parut ; & c'eſt aſſez pour Sinon qui le pouvoit croire comme tous les autres, & puis cela ſe rapporte encore mieux de cette ſorte à l'aventure de ce Grec.

VII.

¶ SI TEL EST LEUR DESSEIN ; CAR C'EST CE QUE J'IGNORE.

Sinon qui a allegué que les Grecs ne devoient pas partir ſans avoir immolé un homme, & que c'étoit ſur lui-même, que le ſort étoit tombé, ajoûte adroitement à la fin de ſa harangue, qu'il ne ſait pas s'ils ſont partis, car autrement il eût été évident aux Troyens, que ce qu'il

* *Pag.* 35. *de la Traduction. Vers* 100. *du Latin.*
† *Pag.* 35. *de la Traduction. Vers* 116. *du Latin.*
¶ *Pag.* 36. *de la Traduction. Vers* 136. *du Latin.*

qu'il avoit avancé étoit faux, au lieu qu'inſerant à la fin de ſon conte qu'il ne ſavoit pas ce qui étoit arrivé, il laiſſe les Troyens dans une incertitude qui les peut tromper. Car ils pouvoient penſer ou qu'on en avoit immolé un autre, ou que les Dieux s'étoient contentez de la bonne volonté des Grecs, comme au ſacrifice d'Iphigenie; & puis le prodige des ſerpens qui devorent Laocoon & ſes enfans, vient incontinent au ſecours de l'artifice de Sinon, ce qui eſt fort à remarquer.

VIII.

* QU'ILS OSERENT PORTER SUR SA SAINTE EFFIGIE. C'étoit une ſtatuë de Minerve qu'on nommoit le Palladium, on la croyoit tombée du Ciel, & que tant que les Troyens la poſſederoient, jamais leur ville ne ſeroit priſe, ce qui obligea Ulyſſe & Diomede, de l'enlever comme le Poëte le décrit. Les Romains qui crurent la poſſeder depuis, lui rendirent de grands honneurs. La circonſtance de ce rapt qui étoit veritable, donne une grande force au diſcours trompeur du traître Sinon. Monſieur Bochart parle encore de ce Palladium, dans ſa Diſſertation.

IX.

† QUAND DEUX AFFREUX SERPENS, &c. Cette deſcription des ſerpens, & de la mort de Laocoon & de ſes deux enfans, eſt un des plus beaux endroits de l'Eneïde. Il eſt aiſé de voir que Virgile s'y eſt plû, & on ne peut être ſi ignorant de la beauté de la Poëſie, qu'on ne ſente bien qu'il s'éleve en ce lieu là. Pour moi toutes les fois que j'ai conſideré la belle ſtatuë de ce pere malheureux, dont on void tant de copies pour ſon excellence; je ne puis m'empêcher de croire qu'elle a été tirée de ce bel endroit de Virgile, & que ſes divines expreſſions avoient ſans doute formé les idées du fameux Sculpteur que cette ſtatuë a immortaliſé.

X.

* *Pag. 37. de la Traduction. Vers 165. du Latin.*
† *Pag. 39. de la Traduction. Vers 203. du Latin.*

X.

* LA MASSE PAR TROIS FOIS SUR NOS MURS S'ARRETA. Il y a dans le texte, *quater*, qui ſignifie quatre fois, il étoit aiſé de traduire *la maſſe quatre fois*, *&c.* Mais pour peu qu'on ait d'oreille ; on s'appercevra bien que cela choqueroit. Toutes les langues ont leur nombre Poëtique auſſi-bien que leurs figures, leurs phraſes, & leurs graces. Je n'ai point d'exemple de Poëte François, qui ait dit qu'une choſe ſoit arrivée, ou ait été faite quatre fois, le trois ou le deux nous eſt plus familier. Les Latins ont le trois & le quatre indifferent. Quelques-uns croyent qu'il y a du myſtere en cela, & à ces *bis ſeptem præſtanti corpore Nymphe*, c'eſt-à-dire, à ces quatorze belles Nymphes que Junon avoit en ſa diſpoſition. Mais je penſe que cela n'eſt dit que parce que *bis ſeptem*, *bis ſex* deux fois ſept, deux fois ſix eſt plus élegant que *duodecim*, ni *quatuordecim*, douze & quatorze, qui même ne ſauroient entrer dans la meſure du vers dont ſe ſervent en Latin les Poëtes heroïques. Cela ſe rapporte à ce que j'ai dit, que la Poëſie cherche plus l'agrément que l'exactitude. Ce ſont de ces endroits qu'il faut relever le plus qu'on peut, quand il faut paſſer parlà de neceſſité, mais il faut encore que la neceſſité ſoit grande pour cela ; car le langage Poëtique ne connoît point ces contes exacts, & n'a nul ſcrupule de mettre un nombre pour un autre ; on n'y connoît que les centaines, les milliers, & les circonlocutions, pour deſigner les autres nombres qu'il faut exprimer. Virgile a toûjours dit deux fois dix vaiſſeaux en parlant de la flote d'Enée, nous dirions en François vingt vaiſſeaux, ſans ſcrupule ; l'oreille ſeule juge de cela. Nous avons des Poëtes qui pour dire pluſieurs, ont dit *plus d'un* ou *plus d'une*, en forme de nombre indefini. Je ne voudrois pas les blâmer, mais par un goût particulier je n'ai oſé m'en ſervir, quoi qu'il ſoit commode, *plus d'un* peut n'être que deux, & quand on ſe ſert de ce mot, on veut donner à entendre une grande multitude.

XI.

* *Pag.* 40. *de la Traduction Vers* 242. *du Latin.*

XI.

* CASSANDRE NE PREDIT QUE MALHEURS, QUE TRE'PAS, &c.

Caſſandre étoit fille de Priam ; Apollon en étant devenu amoureux, lui donna le don de prédire, mais comme elle le trompa après l'avoir reçu, & ne voulut pas tenir ce qu'elle lui avoit promis, le Dieu ne pouvant le lui ôter, fit qu'elle n'étoit jamais cruë dans ſes oracles. Et c'eſt ce que le Poëte entend par ces mots.

Dei juſſu non unquam credita Teucris.

XII.

† CEPENDANT LE CIEL TOURNE, ET LA NUIT SORT DES FLOTS.

J'ai ſuivi l'opinion de Servius qui interprete *ruit occeano nox ; naſcitur ex occeano.* S'il faloit traduire autrement comme quelques-uns le veulent, & comme je le pouvois,

Le Ciel tourne & ſoudain la nuit couvre les flots ;

il me ſemble qu'il faudroit une autre phraſe Latine ; car on ne pourroit pas dire *ruit occeano*, pour ſignifier la nuit tombe ſur les flots. Les Anciens & les Poëtes principalement, font un lever de la nuit, comme un lever du jour, & comme ils préſument que la Mer borne tout, ils veulent que le jour & la nuit en tirent leur naiſſance.

XIII.

¶ PAR LE SILENCE AMI DE LA LUNE

* *Pag.* 41. *de la Traduction, vers* 246. *du Latin.*
† *Pag.* 41. *de la Traduction, vers* 250. *du Lat.*
¶ *Pag.* 41. *de la Traduction, vers* 255. *du Latin.*

INÉGALE. Le Latin porte ; *per amica ſilentia Lunæ*, & cette Lune ſemble un peu contredire cette grande obſcurité, qui eſt décrite quatre vers auparavant. Quoiqu'on puiſſe dire pour ſauver le Poëte, qu'il étoit nuit obſcure au commencement, & qu'aprés la Lune, qui étoit ſur ſon declin, ſe leva quand les Grecs partirent de Tenede ; de plus quand il a dit que la nuit ſurvient & envelope tout dans ſes tenebres, il en parle ainſi à l'égard du jour qui vient de finir ; car la plus belle nuit eſt toûjours obſcure à l'égard du jour le plus ſombre quoiqu'elle ſoit éclairée de la Lune. D'ailleurs comme je l'ai déja allegué, la grande Poëſie mépriſe ces chicaneries dans la langue Latine & dans la langue Grecque ; la nôtre n'en eſt pas encore affranchie, peut-être manque de genie aſſez hardi ou aſſez fort pour l'avoir oſé heureuſement, & pour nous y avoir accoûtumez.

XIV.

* IL N'ÉTOIT POINT ALORS CET HECTOR REDOUTABLE.

Cette maniere d'expliquer les choſes par une double peinture, eſt d'un merveilleux effet pour le pathetique : car ces deux images oppoſées & jointes ſe relevent fort. Mr Corneille que ſes belles Tragedies ont mis audeſſus de tous les éloges qu'on lui peut donner, en a uſé divinement dans le recit du ſonge de Pauline en ſa belle Tragedie de Polieucte, quand il lui fait dire en parlant de Severe :

Il n'étoit point couvert de ces triſtes lambeaux
Qu'une ombre déſolée emporte des tombeaux

& deux vers aprés.

Il étoit triomphant & tel que ſur ſon char
Victorieux dans Rome entre nôtre Ceſar.

Malherbe en donne encore un bel exemple dans cette Stance

* *Pag.* 42. *de la Traduct. vers* 254. *du Latin.*

Stance, que j'eſtime une des plus parfaites de ſes Odes.

Venez donc non pas habillées,
Comme on vous trouve quelquefois
En jupe deſſous les feüillées
Danſant au ſilence des bois:
Venez en robes où l'on voye
Deſſus les ouvrages de ſoye
Les rayons d'or étinceler;
Et chargez de perles vos têtes
Comme quand vous allez aux fêtes,
Où les Dieux vous font appeller.

Mais comme cette adreſſe eſt une des plus grandes du Poëte, il la faut ménager, & c'eſt ce me ſemble en uſer mal, que de faire comme ceux, qui dés le commencement diſent tout ce qu'ils ne chanteront point avant que de dire ce qu'ils ont envie de chanter. Cela ne peut réüſſir ce me ſemble que dans le Burleſque, comme on le void par le Typhon de feu Mr Scarron, qu'avec raiſon il eſtimoit ſon chef-d'œuvre. Cet emportement ſemble plûtôt permis dans ce ſtyle que dans le ſerieux, car on ne prend jamais un Auteur burleſque à deſſein d'y trouver toutes les meſures & toutes les bienſéances.

XV.

* TEL QUE LE VOYAGEUR, &c. Cette comparaiſon d'un ſerpent ſur lequel marche le Voyageur, ſe trouvant dans le même Livre, où eſt déja la deſcription des ſerpens de Laocoon, qui ne la precede que de 150. vers ou environ, & étant encore ſuivis d'une autre comparaiſon de Pyrrhus brillant ſous ſes armes, avec un ſerpent qui a dépoüillé ſa vieille peau: je croi que l'on devroit la retrancher; car c'eſt une même image qui revient trop ſouvent dans un même Livre. Je ſai bien que pour dire un ſerpent les Latins ont trois mots generiques

* *Pag. 46. de la Trad. vers 379. du Latin.*

ques, sans le mot specifique, *coluber*, dont Virgile se sert dans une de ses comparaisons, à savoir *anguis*, *serpens*, *draco*, & que chacun de ces mots a une signification propre, que le Poëte a suivie dans cette description dont nous parlons. Il s'est servis d'*anguis*, tant que les serpens parurent sur la mer, à cause qu'on appelle ainsi les serpens qui vivent dans l'eau : il a employé le mot *serpens*, quand ils passerent sur la terre, à cause que *serpere*, d'où vient le mot de *serpens* signifie ramper, & il les a appellez *dracones*, quand ils se sauverent dans le Temple, à cause que les dragons sont estimez d'une nature divine. Hors le mot *anguis* nous avons autant de mots, mais leur signification n'est pas si generalement reçuë dans ce sens, qu'on leur estime particulier : mais avec tout ce soin que Virgile a pris pour varier ses idées, je croi que cette premiere comparaison se pouvoit supprimer. Ce n'est pas qu'elle ne soit courte, bien naturelle & bien exprimée, mais comme elle se trouve entre ces deux images, qui sont presque pareilles, & que par ce moyen elle les approche encore davantage, je la voudrois ôter, & puis il y a assez d'autres comparaisons dans ce second Livre. Je n'ai pourtant osé l'entreprendre, ne voulant pas donner mon sentiment pour un Arrêt décisif. Et quand ce seroit une tache, elle n'est pas de grande consequence en comparaison des grandes beautez qui se font admirer dans tout ce Livre.

XVI.

* LA RUSE DANS LA GUERRE ÉGALE LA VAILLANCE. Cette sentence que l'usage des stratagêmes, & le bon sens qu'elle contient ont renduë triviale, est dans la bouche de Chorebe, & non dans celle d'Enée, parce qu'elle n'est pas genereuse. Il faut encore observer que ce Heros dit que tous les autres Troyens changerent leurs armes & leurs boucliers ; mais il ne se met pas du nombre, & ne dit pas même, *nous changeâmes* ; mais *ils changerent*, parce que ces déguisemens ne sont pas dignes d'un Heros.

XVII.

* *Pag. 46. de la Traduction. Vers 390. du Latin.*

XVII.

* LÀ DU DOLOPE ACOURT LE NOMBREUX BATAILLON. Comme j'ai oublié à dire que Troye, Ilion, & Pergame, ſe mettent indifferemment pour une même choſe, bien qu'en leur ſignification Ilion ſoit proprement la Ville, Pergame le château, & Troye le païs, & que c'eſt une liberté du ſtyle Poëtique, qui ſe donne ces licences pour la commodité du Poëte, ou par l'harmonie du vers; il eſt bon de dire que les Dolopes étoient des peuples de l'Iſle de Scyros, ſelon le rapport de Thucidide & de Diodore: la mere de Pyrrhus étoit fille de Lycomedes Roi de cette Iſle, & Servius dit que ces peuples avoient ſuivi Pyrrhus, qui étoit né dans leur Iſle, & qui fut un des plus redoutables ennemis des Troyens, comme étant le fils d'Achille. Le Dolope eſt mis quelquefois dans ſon propre, mais quelquefois auſſi par la figure qui permet de prendre une partie pour le tout, il ſignifie tous les Grecs pour ne pas toûjours employer le même nom, qui revient trop ſouvent par la contrainte de la narration. C'eſt pour cela encore, que j'ai employé en quelque autre lieu le mot de Gregeois, bien qu'il ait un peu vieilli dans nôtre langue: parce qu'on doit conſiderer que les Latins ont tous ces mots, *Graci*, *Danai*, *Argivi*, *Argolici*, *Archivi*, *Pelaſgi*, *Myrmidones*, & encore quelques autres qui aident fort à varier cette narration; au lieu que nous n'avons que les Grecs dans le propre, ou le Grec en collectif, & qu'ainſi on ne verroit autre choſe dans ce deuxiéme Livre; car de tous ces noms nul ne peut être employé avec grace que le premier, hors le mot Argive, qui peut quelquefois ſervir d'épithete, parce qu'il y a exemple, pour cela, mais nul n'a jamais employé les *Argives* pour dire les habitans d'Argos, depuis le temps qu'on ne dit plus ni la fraude ni le courroux Argolique. Un mot pour être ancien n'eſt pas exclus de la Poëſie heroïque, au contraire, comme Mr. Deſmareſts l'a fort bien remarqué dans la Preface de ſon Clovis, ces mots anciens ont une grace merveilleuſe dans ce ſtyle, qui doit être éloigné du langage familier;

* *Pag. 47. de la Traduction. Vers 415. du Latin.*

c'eſt auſſi le ſentiment de Longin. Pourvû que ces termes ſoient agreables à l'oreille, il ſemble qu'ils ſoient conſacrez à la Poëſie heroïque, & au diſcours ſublime ; & que c'eſt pour cela ſeulement qu'ils ſont un peu moins uſitez.

XVIII.

* DANS UN QUARTIER DESERT UNE PORTE SERRÉE, &c. Je prends ce paſſage pour un exemple de ce que j'ai dit en traitant de la beauté de la narration heroïque, qu'il n'y faut pas tant chercher les pointes du Madrigal, & de l'Epigramme, que la belle Ordonnance & la liberté de la fiction. Virgile n'ayant autre choſe à dire en cet endroit, qu'une circonſtance neceſſaire à ſon recit, à ſavoir qu'Enée entra dans le Palais par une porte écartée ; pour monter au haut, où il avoit une tour qui fut démolie & precipitée ſur les Grecs ; il étoit bien malaiſé d'entrer dans ce détail, qui de ſoi-même eſt un peu plus bas avec la dignité du ſtile heroïque : quelques beaux mots qu'on eût peu choiſir ; & quelque effort qu'on eût fait pour ne dire que cela, & le dire ſpirituellement & noblement, il étoit bien difficile d'en venir à bout, à moins que d'en uſer comme il a fait, & c'eſt ce qui eſt à obſerver une fois pour toutes. Le Lecteur appliquera aux rencontres qui ſont pareilles, & frequentes dans ce bel Ouvrage, la reflexion qu'on doit faire ſur celle-ci. Il faut donc ſonger que le Poëte n'ayant pû manquer de voir la nudité de ce paſſage, n'a pas manqué auſſi de le relever, & de le r'habiller pour ainſi dire, par la fiction. En parlant de cette porte écartée, il feint auſſi-tôt dans la nature de la choſe qu'il traite, que c'étoit par cette porte qu'Andromaque menoit ſon petit Aſtyanax au vieux Priam, dans le temps de leur proſperité. Ainſi cette image noble & relevée, & même pleine de tendreſſe, fait paſſer avec cette fauſſe porte cette petite circonſtance, ſans qu'on s'apperçoive de ſa petiteſſe, par l'adreſſe du Poëte, & par le bel effet de la fiction. De même pour relever encore cette vieille tour panchante en precipice qu'il faloit démolir, & qui pouvoit aiſément faire une pauvre idée, il ramene auſſi-tôt

* *Page 49. de la Traduction. Vers 453. du Latin.*

tôt la belle vuë qui s'y preſentoit, ajoûtant que c'étoit de là qu'on voyoit toute l'enceinte de la ville, qu'on découvroit le camp des Grecs, & qu'on comptoit leurs vaiſſeaux.

XIX.

* A L'ENVI DE PYRRHUS ON VOID LES DEUX ATRIDES. Voici un paſſage où l'on fait une grande objection à Virgile, & où il paroît une grande difficulté pour le ſoûtenir. Il y a dans le Latin, *vidi*, j'ai vû, bien que j'aye traduit on void, & le Poëte fait dire à Enée qu'il a vû toutes ces grandes cataſtrophes. Il ſemble même qu'il le faſſe témoin de tout ce qui ſuit. Et ſans doute ceux qui ont imaginé les Amadis, & les Orondates n'en euſſent pas uſé ainſi : leur Heros eût été affronté Pyrrhus & les Atrides, lui ſeul ; & au milieu de l'armée ennemie, ils l'euſſent fait demeurer ſur la place percé de coups ; & ne l'euſſent reſſuſcité que quand on l'eût voulu mettre au bucher ; & alors quelque ſujet fidèle ou quelque ami auſſi déterminé que lui, eût trouvé l'invention de l'enlever dans quelque maiſon écartée, où l'on eût eu encore bien de la peine à l'empêcher de ſe tuer pour une ſeconde fois. A la verité ces grands deſeſpoirs ont quelque choſe qui paroît bien genereux, & ceux qui nous ont accoûtumez à ces reſolutions ſi déterminées, trouvent bien étrange que Virgile n'en faſſe pas faire autant à Enée. J'avoüe que ſans pouſſer les choſes à cette autre extrêmité, je n'étois pas tout-à-fait éloignée du ſentiment qu'Enée devoit en faire, ou du moins en dire un peu davantage. Neanmoins perſiſtant toûjours dans l'opinion que j'ai avancée, qu'il ne faloit pas condamner ce grand Poëte de manque de jugement ſur les premieres objections, parce que quelquefois la fuite d'une faute fait tomber dans une autre ;

In vitium ducit culpæ fuga.

J'ai medité ſur cette matiere le plus qu'il m'a été poſſible, & ſuivant le raiſonnement que j'ai fait dans le petit avant-propos qui precede les Remarques de ce ſecond

* *Pag. 50. de la Traduction. Vers 499. du Latin.*

Livre, je penſe que cela n'eſt pas ſi condamnable qu'on ſe l'eſt imaginé. Il faut pour cet effet accorder à Virgile, ce qu'on doit à tous ceux qu'on accuſe, il faut l'entendre avant que de le condamner; & comme il n'eſt pas au monde pour nous dire ſes raiſons, il faut au moins lui donner nôtre jugement, pour les chercher avec étude & avec application dans le fait qu'il nous expoſe, puiſqu'elles ne ſe peuvent trouver ailleurs. Il faut peſer toutes les circonſtances pour ne prononcer pas legerement; il faut ſuivre ſon Heros pas à pas: il faut voir s'il a fait ce qu'il a dû faire ſur le caractere qu'il lui a donné, & examiner encore avec le même ſoin, s'il en auroit uſé plus ſagement, en faiſant ce qu'on s'imagine pour le meilleur. Je dis donc qu'ayant reſolu qu'Enée s'aquitât de tous les devoirs de la pieté dans cet extrême peril, il faut voir ſi on le peut blâmer en quelque choſe. Perſonne ne peut ce me ſemble condamner ce Heros d'avoir donné ſes premieres penſées à la défenſe du Temple: Le peut-on blâmer d'avoir combatu enſuite pour la défenſe de ſon Roi, ayant appris du grand Prêtre même que le Temple étoit détruit: Enfin ayant vû que Priam, Hecube & tout le reſte étoient peris, n'a-t-il pas dû ſonger à la défenſe de ſon pere, de ſa femme, & de ſon fils? Pour entrer dans cet examen, qu'on peſe comme je l'ai dit, toutes les circonſtances qui accompagnent ſon recit, car il n'y en a aucune que Virgile n'ait apportée pour prevenir l'objection qu'on lui fait. Enée ayant ramaſſé ce qu'il peut trouver de plus braves gens, les exhorte à combattre juſques à la mort, qu'il ne leur cele point être inévitable; il marche avec eux, il attaque les Grecs par tout où il les trouve, il en fait un carnage furieux, & combat enfin juſques à une ſi grande extrêmité qu'il demeure preſque ſeul. Il declare alors qu'il voulut mourir mille fois, & c'eſt dire aſſez honnêtement de ſoi-même, qu'il n'évita pas la mort. En effet perſeverant dans ſon deſſein de ſecourir le Palais, & voyant qu'il n'avoit plus aſſez de monde pour en chaſſer par le dehors ceux qui l'attaquoient, il reſolut au moins de ſe jetter dedans, pour le défendre autant qu'il lui ſeroit poſſible. Tout cela eſt marqué le plus exactement qu'il peut: & auſſi je ne voi pas que juſques-là il ait été condamné de per-

ſonne. Quant au reſte trouvera-t-on étrange, que pour entrer dans ce Palais, qui eſt attaqué par la principale Porte, il trouve une entrée ſecrette; perſonne ne le fera à mon avis; parce que comme Troyen il devoit mieux ſavoir que les Grecs, qu'il étoit impoſſible d'entrer par un autre lieu; mais on demande pourquoi monter plûtôt au haut du Palais que de demeurer avec Priam, où de ſoûtenir la principale Porte avec ceux qui s'efforçoient de la ſoûtenir. Pour ce qui eſt de demeurer avec Priam, il eſt à remarquer que Virgile le dépeint ſeul avec ſa femme & ſes belles filles au fonds de ſon appartement, & enſuite auprés de cet autel, qui étoit dans la cour au pied de ce laurier conſacré, où tous enſemble ils crurent trouver un aſile. Polite même ſon fils venoit d'un autre lieu, quand Pyrrhus le joint & le tuë aux pieds de cet Autel, & preſque entre les bras de ſon pere. Il me ſemble que ce n'eût guere été le poſte d'un Heros, de demeurer au pied d'un autel, ou dans une ſale avec un Vieillard & des femmes, tandis qu'on combattoit encore du faîte des maiſons & du haut des tours. La même choſe étoit de le placer derriere la Porte au travers de laquelle on ne pouvoit combattre. Ceux qui par dedans la ſoutenoient avec leurs épaules, ſans pouvoir découvrir l'ennemi ni lui nuire, n'avoient pas tant d'honneur que ceux qui du haut du Palais, s'expoſoient aux coups des flêches & des machines, qui faiſoient pleuvoir les traits & les cailloux ſur les ennemis, & qui renverſoient ſur eux juſques à cette maiſon même. Enée ne peut donc être blâmé d'avoir couru au lieu ſeul d'où il pouvoit combattre, au lieu où ſa preſence pouvoit encourager les Troyens, & rétablir leurs affaires, où par ſa prudence il pouvoit rendre plus de ſervice: car ſi quelque choſe avoit pû renverſer l'effort de l'attaque, il n'y a pas de doute que ç'eût été le débris de cette tour qu'il fit tomber ſur les Grecs, & qui en écraſa un ſi grand nombre. Cependant la porte eſt enfoncée, le Vainqueur entre avec furie, Enée eſt au haut de cette tour qui void tout paſſer par le fil de l'épée, on demande ce qu'il fait dans ce moment, & quelle penſée lui pouvoit venir, il y répond lui-même.

ſubiit

ſubiit cari genitoris imago
Ut regem æquævum crudeli funere vidi
Vitam exhalantem.

L'image de ſon pere qui lui eſt repreſentée par le vieil âge de Priam, ſa mort funeſte qui n'a plus de remede, lui en fait craindre une pareille pour le vieil Anchiſe. Tout cela lui donne la plus juſte penſée que pouvoit avoir un homme qui ne faiſoit cas de ſa vie, qu'entant qu'elle pouvoit être utile à ſes Dieux, à ſon Roi, & à ſes proches. Il n'y a plus d'eſperance de ſecours; à moins que de ſe jetter du haut de ce Palais dans la Cour, il ne pouvoit arriver aſſez à tems pour parer le coup qui perçoit ſon Roi. Qu'eſt-ce que la prudence & la pieté exigeoient de ſon courage autre choſe que d'aller ſecourir ſon pere? Eût-il mieux fait de s'aller battre contre Pyrrhus & contre tous les Grecs enſemble, avec certitude d'y mourir, que d'aller rendre à ſon pere ce qu'il lui devoit? ſans doute on ne le peut penſer. Ainſi ceux même qui l'accuſent blâmeroient cette penſée s'il l'avoit euë. La veritable valeur n'eſt pas d'aller chercher la mort en toutes rencontres, ou de tenir la vie & la mort indifferentes; elle conſiſte à mépriſer la vie, quand on peut mourir utilement, & pour quelque bonne cauſe, comme on peut & comme on doit auſſi la conſerver, quand la perte en peut être nuiſible, ou à ſa Religion ou à ſa Patrie; pourvû qu'on la conſerve par des voyes honnêtes, ſans baſſeſſe & ſans lâcheté. C'eſt brutalité, temerité, & deſeſpoir de ſe precipiter dans un peril évident ſans utilité, ſans gloire, ou ſans neceſſité. La mort d'Enée eût été de cette ſorte, ſi ſans eſperance de vaincre ou de ſervir à ſa Patrie, il ſe fût precipité dans une mort obſcure, à cauſe des tenebres; & de nulle utilité, à cauſe du grand nombre d'ennemis contre leſquels il ſe trouvoit ſeul. C'eſt quelquefois lâcheté que de mourir. Nous voyons des femmes & des miſerables ſe pendre & ſe noyer, ſans que cela leur donne la reputation de generoſité; parce que le deſeſpoir vient de foibleſſe & de la peur de ne pouvoir ſupporter quelque offenſe ou quelque douleur: ſurquoi il en faut venir à la maxime generale, que la vertu conſiſte à vaincre ſes paſſions, & qu'il y en

a

a peu de plus blâmable que le deſeſpoir. Quand donc Enée dit qu'il a vû toutes ces horreurs, c'eſt pour en revenir à cette exclamation que Virgile lui fait faire dès le commencement de ſon Hiſtoire.

quæque ipſe miſerrima vidi.

Le Poëte a crû cela plus pathetique de repreſenter ſon Heros voyant tuër ſon Roi ſans le pouvoir ſecourir, que de feindre qu'il l'avoit appris d'un autre. On peut maintenir auſſi que cela ſe peut deffendre dans les mœurs Romaines. Neanmoins pour ne pas condamner un goût que je trouvois general, & pour éviter une objection qui paroît trés-forte, à moins que d'en venir à ce détail, & de bien approfondir la choſe; j'avouë que pour adoucir cet endroit, en quelque maniere j'ai plûtôt traduit ce vers.

vidi ipſe furentem
Cæde Neoptolemum,

& ce qui ſuit par *on void, &c.* que de faire dire à Enée qu'il avoit vû lui-même tuër Priam, &c. parce qu'il n'eſt pas fort neceſſaire qu'il ait vû cette cruauté de ſes yeux, où que le Poëte le lui faiſant dire qu'il l'avoit vûë, devoit du moins lui faire ajoûter que ç'avoit été avec un grand deſeſpoir de ne le pouvoir ſecourir. En diſant ſimplement que cela fût, on peut ſous-entendre d'ailleurs qu'il n'en ſçût rien pour lors, ou qu'étant deſcendu du haut de la Tour, pour aller défendre ſon Roi, ou mourir auprès de lui, dés qu'il vid les Grecs maîtres du Palais, il apprit que ç'en étoit fait, & prit enſuite le deſſein de regagner la maiſon de ſon pere. Cela n'eſt qu'un leger adouciſſement pour nous conformer à nos mœurs, & cela previent ce me ſemble le fort de l'objection; car quant à ceux qui ſoûtiennent qu'il devoit être ailleurs qu'au haut du Palais, je penſe y avoir ſuffiſamment répondu. On doit admirer comme Virgile ſauve adroitement tout le reſte pour la vrai-ſemblance. Premierement ayant fait entrer Enée par une porte ſecrette, il laiſſe à juger qu'il reſſortir par la même porte que les Grecs pouvoient ignorer auſſi facilement qu'auparavant,

&

& dont ils devroient encore moins ſe ſoucier que quand il y entra, puiſqu'ils étoient maîtres de la principale entrée. En ſecond lieu ayant inſeré dans la narration de ſon Heros, que la maiſon d'Anchiſe étoit écartée, il favoriſe l'apparence qu'elle n'avoit pas encore été attaquée, ſon retour dans cette maiſon éloignée étoit moins naturel, & moins poſſible, c'eſt pour cela que Venus l'aſſure de ſa protection pour l'y conduire, & du ſoin qu'elle a pris de cette maiſon en ſon abſcence, auſſi cela n'eſt-il conteſté de perſonne.

XX.

* DEMEURE SUR LA TERRE UN TRONC INFORTUNÉ, &c. Il y en a qui croyent que Virgile a fait ici une alluſion à la mort de Pompée, qui étoit arrivée de ſon tems de la même ſorte; comme en cet autre paſſage de ce même Livre, où Sinon dit de lui-même.

† *Demeurant plein d'effroi caché dans les roſeaux.*

On eſtime auſſi qu'il avoit eû l'idée d'une pareille avanture arrivée à Marius. Cela ſe peut facilement, car comme Virgile vouloit rendre ſon recit agréable à ſon ſiecle, il n'eſt pas mal à propos d'employer autant qu'il ſe peut ce qui lui plaît davantage: or les évenemens où le Lecteur peut s'intereſſer, font plus d'effet que les autres. On croît plus facilement ceux qui ont quelque rapport à ce qu'on a vû de ſon tems, que ceux dont les exemples ſont plus éloignez. Il y a encore d'autres paſſages qui ſont voir que Virgile a eu cette maxime pour rappeller en quelque maniere la memoire des grands Perſonnages dont il celebre l'avanture, pour intereſſer plus de monde à ſon recit, & pour le rendre plus naturel par ces reſſemblances.

XXI.

* *Pag.* 53. *de la Traduction. Vers* 557. *du Latin.*
† *Vers* 135.

XXI.

* AINSI DONC MARCHANT SEUL DE MILLE ENNUIS OUTRÉ, &c. Quelques critiques comme je l'ai dit dans la premiere Remarque du premier Livre, veulent qu'on retranche de ce Poëme, les vingt-deux ou vingt-trois vers Latins qui répondent à ceux-ci, qui commencent par ces mots;

† *Jamque adeo ſuper unus eram, &c.*

Ils en diſent deux raiſons: la premiere, parce qu'ils trouvent quelque contradiction en ce qu'ils contiennent, & en ce que Deiphobe raconte à Enée, quand ils ſe rencontrerent dans les Enfers vers le milieu du ſixiéme Livre: la ſeconde, parce qu'ils ne jugent pas qu'il ſoit honnête à Enée de s'emporter à la vûë de la belle Helene, juſques à concevoir le deſſein de vanger par ſa mort la ruïne de Troye. Quant à cette premiere raiſon je la tiens entierement mauvaiſe, parce que retranchant ces vingt-deux vers, on ne pourroit entendre la ſuite. Venus apparoît à Enée, & l'empêche de tuër Helene; ne ſeroit-ce pas hors de propos, s'il ne paroiſſoit qu'il en eût eu le deſſein auparavant; & où le voit-on, que dans ces vingt-deux vers qu'ils veulent ſupprimer? D'ailleurs je ne crains point de dire que ceux qui trouvent quelque contradiction entre ce paſſage & celui du ſixiéme Livre, n'ont examiné ni l'un ni l'autre, & encore moins les circonſtances qui en dépendent: ces deux endroits ſe lient ſi bien, que ſi l'un manquoit à l'autre, la defectuoſité en ſeroit viſible. Celui du ſixiéme Livre ne faiſant qu'éclaircir ce qui pouvoit manquer à la narration d'Enée, parce que comme il ne parle preſque que de ce qu'il avoit fait, & de ce qu'il avoit vû, il ne pouvoit pas dire tout ce qui étoit arrivé, & ſans doute cette mort de Deiphobe n'étoit pas une circonſtance à être oubliée. Pour mieux faire entendre tout cela il ne faut pas mêler les tems ni concevoir dans un ſeul moment tout ce qui ſe paſſe pendant cette effroyable nuit. Virgile marque avec diſtinction

* *Pag. 53. de la Traduction.* † *Vers 567. du Latin.*

tion le tems neceſſaire à chaque évenement. Si on le veut ſuivre on verra qu'il diſtingue cette nuit en trois parties ; mais dans le ſecond Livre il ne fait pas tout reciter par Enée. D'abord il dit qu'il étoit endormi, & qu'Hector lui apparut pendant qu'une partie des Grecs deſcendoit du cheval de bois, & que l'autre revenoit de Tenede, pendant que les Troyens ne ſongeoient qu'à ſe réjoüir. Il n'en dit que cela : il commence l'hiſtoire de cette nuit effroyable par ſon réveil ; quand il dit qu'il apperçût tout en feu, & que le Palais de Deiphobe étoit déja tout conſumé.

jam Deiphobi dedit ampla ruinam
Vulcano ſuperante domus:]

Or il eſt aſſez apparent que pendant qu'Enée dormoit, il s'étoit paſſé quelque choſe de conſiderable en cette premiere partie de la nuit, quand ce ne ſeroit que la fraude d'Helene, qui étoit complice de la trahiſon des Grecs, & l'attaque de la maiſon de Deiphobe, qui devoit être le premier objet de la fureur ennemie, comme la demeure de celui qui avoit épouſé Helene, après la mort de Paris ſon frere. C'eſt donc ce que Virgile rappelle par le propre recit de ce Prince, quand il trouve Enée dans les Enfers, & il eſt bien plus judicieuſement placé de la ſorte, que ſi la choſe étoit racontée tout de ſuite. Or Enée pouvoit ignorer cela, car il n'y étoit pas, & il n'étoit pas même de la bienſeance qu'il y eût été ; le Poëte même lui fait dire qu'il avoit crû que ce Prince étoit mort d'une maniere toute differente, percé de coups, & après un affreux carnage des Grecs étouffé ſous le nombre des morts.

mihi fama ſuprema
Nocte tulit, feſſum vaſta te cæde Pelaſgûm
Procubuiſſe ſuper confuſa ſtagis acervum.

Appliquant donc cette avanture à la premiere partie de la nuit, on peut voir dans la ſeconde que Menelaus ne s'amuſe pas à faire l'amour avec Helene. Virgile le fait voir dans le carnage aprés l'enlevement de Caſſandre.

* *Là ſe ſignale Ajax & l'un & l'autre Atride*

Il le marque encore à l'invaſion du Palais de Priam

§ *A l'envi de Pyrrhus on void les deux Atrides*
Dans le meurtre baigner leurs dextres homicides.

De ſorte qu'il ne faut pas s'étonner ſi Helene pouvoit avoit de l'inquietude de ce qu'elle deviendroit, ayant livré Deiphobe ſon mari Troyen, comme il le raconte, & étant abandonnée de l'autre. Dans cette inquietude elle ſe ſauvoit dans un Temple, quand Enée la rencontra. On ne peut pas mettre en doute qu'elle n'eût ſujet de crainte, ayant offenſé les Grecs & les Troyens. J'en viens donc au reſſentiment qu'Enée témoigne contre cette femme, qu'avec tant de raiſon il appelle la furie de Troye & d'Argos. Car il étoit difficile de dire à laquelle des deux Nations elle avoit coûté plus de ſang. Je ne comprens pas qu'on puiſſe blâmer le reſſentiment d'un homme de bien qui étoit outré de la mort de ſon Roi, & de la ruine de ſa Patrie, à l'aſpect de celle qui en étoit la ſeule cauſe. Auſſi dira-t-on que ce n'eſt pas ſon reſſentiment qu'on condamne; mais bien l'emportement de ce reſſentiment, la penſée de tuer une femme. En cela j'avouë que nos mœurs ſont oppoſées à un ſentiment ſi dur, & je confeſſe que pour m'accommoder en quelque façon à nôtre ſiecle, j'ai un peu alteré le ſens de deux ou trois mots de Virgile. Mais à l'égard de ce Poëte, quand je conſidere les mœurs des Anciens qui n'étoient pas ſi auſteres, & que meditant ſur ce paſſage j'examine ce correctif, qui previent l'objection;

namque etſi nullum memorabile nomen
Fœminea in pœna eſt, nec habet victoria laudem.

Je ne penſe pas que cela puiſſe s'appeller une faute. Enée dit qu'il ſait bien qu'il n'y a pas d'honneur à la mort d'une femme, mais entierement occupé des maux que cette femme avoit cauſez, & de ceux qu'il prevoyoit encore, quand

* *Vers* 415. *du Latin.*
§ *Vers* 500. *du Latin.*

quand il ſe repreſentoit que les Grecs la feroient ſervir par les Troyens eſclaves, il conçoit que ce ſeroit quelque choſe de bien doux de venger ſa Patrie, de punir cette méchante femme de ſes crimes & de l'embraſement de Troye, & comme il le dit ſi élegamment.

Cineres ſatiaſſe meorum.

Tout cela, dis-je, lui peut faire penſer qu'elle meritoit la mort, & qu'il feroit bien de la lui donner. S'il l'eût fait, il eût été condamnable; mais ce premier mouvement ne partant que de la juſtice & de l'amour de ſon Païs n'eſt pas injuſte, vû principalement qu'il ajoûte incontinent aprés, qu'il penſoit toutes ces choſes tout tranſporté d'une fureur extrême:

* *Talia jactabam & furiata mente ferebar.*

Je penſe donc qu'il faut conclure qu'il n'y a point de raiſon de retrancher ces vingt-deux vers, puiſqu'autrement le recit ſeroit imparfait. Et quant au ſecond point, que ſi on ne peut défendre l'emportement d'Enée dans ſa fureur, il faut avouër au moins qu'on ne peut blâmer le motif de ſon reſſentiment.

XXII.

† DEPUIS QUE JUPITER ALENTOUR DE MA TÉTE. Anchiſe ayant eû les bonnes graces de Venus s'en vanta, & pour ſa punition Jupiter le toucha de ſon foudre.

XXIII.

§ MA FEMME SUIVEZ NOUS, MAIS NE NOUS QUITEZ PAS. Il y a encore des perſonnes ſi injuſtes qu'ils accuſent Enée de la perte de ſa femme, comme ſi portant ſon pere & menant ſon fils par la main, il eût pû la ſecourir, & ne l'eût pas fait, mais à parler ſans

* *Vers* 588.

† *Pag.* 56. *de la Traduct. vers* 649. *du Latin.*

§ *Pag.* 59. *de la Trad. vers* 77. *du Latin.*

ſans préoccupation, que pouvoit-il faire de plus taiſonnable que ce qu'il fit? Il ſe chargea de ſon pere & de ſon fils, comme des plus imbecilles, & il avertit ſa femme de ne marchet pas tout-à-fait enſemble, mais de ne le quitter pourtant pas; l'un pour cacher leur fuite plus aiſément, & l'autre pour être en état de la ſecourir en cas qu'il en fût beſoin. Je ne ſai pas ce qu'il pouvoit faire de plus à propos. On répond qu'il devoit au moins la mettre à la garde de quelque domeſtique. Il eſt aiſé de repartir qu'il n'eſt pas dit auſſi qu'il ne l'ait pas fait, & qu'on ne ſait pas ſi ceux qui la conduiſoient ne perirent pas avec elle, mais que cela eſt aſſez apparent, qu'on ne ſait pas s'ils ne s'enfuirent point, & n'oſerent revenir, & mille autres choſes auſſi incertaines les unes que les autres. Il ſuffit pour juſtifier le Poëte, qu'il n'y a rien en ſon recit contre la bienſeance, & contre la vraiſemblance. Il n'eſt pas obligé de dire les circonſtances de tout: le Lecteur peut s'imaginer ce qui lui plaît; autrement il n'y a incident de Poëme, de Roman, ni de Tragedie, qu'on ne puiſſe critiquer de la ſorte, quand on voudra examiner le fait, comme un Prevôt habile examine les circonſtances d'un crime. Chacun concevra la choſe en ſa maniere, & tous diverſement; & quoi qu'on puiſſe inventer on y trouvera à cenſurer; mais la Poëſie n'entre pas dans tout ce détail. Expoſant un incident vraiſemblable, & l'embelliſſant de tous les ornemens que ſon art lui peut donnet, & que la matiere peut ſoufftir; il faut quant au reſte, que le Lecteur aide plûtôt à l'appuyer qu'à le détruire, quand la ſuite en dépend, & qu'il n'y a pas d'inconvenient qui le contrarie, ou qui le rende ridicule. Qu'y a-t-il donc dans celui-ci de difficile à croire: il faut ſe ſauver comme on peut d'une Ville priſe & embraſée; une femme ſe perd en voulant s'enfuïr, ſon mari ne la ſecourt point, parce qu'il ne void pas ſon infortune, & il ne la void pas, parce qu'il eſt chargé de ſon pere & de ſon fils. Je juge cette objection ſi foible, que je croi qu'il n'y faut pas d'autre réponſe: on peut voir neanmoins comme Virgile a eu ſoin de la prevenir par ce grand jugement qui ne l'abandonne point. Car en quoi cette objection ſeroit plus forte, ce ſeroit ſi on pouvoit inferer qu'Enée eût preferé ſon pere à ſa femme, manque d'affection; mais le ſoin qu'il

eût de la rechercher, & le peril qu'il courut pour cet effet, le juſtifie entierement. Et en dernier lieu, racontant comme elle lui apparut, le Poëte lui fait dire qu'elle n'avoit peri que par l'ordre, & par la volonté des Dieux; parce que les deſtins qui lui reſervoient Lavinie euſſent été aſſez embaraſſez de ſa femme s'ils l'euſſent ſauvée. Ainſi comme il faloit qu'il pût en épouſer une autre, quand il arriveroit en Italie; il étoit auſſi plus à propos que Creüſe mourut de cette ſorte que d'un autre, puiſque c'étoit la mort la plus naturelle & la plus apparente, que le Poëte lui pouvoit donner; & que c'étoit aſſez que ſon pere mourut par les chemins, ſans y faire encore mourir ſa femme.

XXIV.

* MARCHANT VERS MON PALAIS, &c. Virgile feignant qu'Enée va rechercher ſa femme dans les ruines de Troye, on doit admirer ici avec quelle adreſſe il inſere dans la narration de ce Heros, ce qui pouvoit manquer à l'hiſtoire du ſaccagement de cette Ville, à ſavoir le pillage des Palais & des Temples, la captivité des Troyens, & l'embraſement de ſa maiſon.

XXV.

† LORSQUE SON OMBRE PASLE, &c. C'eût été peu de choſe de faire apparoître Creüſe à ſon mari, ſi elle n'avoit eû que ſa mort à lui raconter: les morts doivent être plus éclairez que les vivans, & on remarquera auſſi que Virgile lui donne le don de Prophetie, & qu'elle prédit à ſon mari une partie de ſes avantures. Enée recitant cette Prophetie à Didon, lui apprend dés lors qu'il étoit arrêté par les deſtins, qu'il épouſeroit la fille du Roi Latinus, ce qui prepare auſſi plus de croyance aux raiſons qu'il devoit alleguer à cette Reine, à ſon départ de Carthage.

* *Pag.* 61. *de la Traduction. Vers* 755. *du Latin.*

† *Pag.* 61. *de la Traduction. Vers* 772. *du Latin.*

REMAR

REMARQUES SUR LE TROISIE'ME LIVRE DE L'ENEÏDE.

CE Livre eſt celui de toute l'Eneïde, qui contient le plus de matiere, il renferme preſque toute l'Odiſſée ; & ce qui eſt raconté par Enée, contient ſept années, au lieu que hors le quatriéme Livre, qui décrit ce qui ſe paſſe depuis l'Eté qu'Enée arriva dans Carthage, juſques à la fin de l'Hyver qu'il en partit ; chacun des autres Livres ne contient que quelques journées. Ce Livre eſt très-docte pour la Geographie, & pour les mœurs des peuples, dont Virgile montre une grande connoiſſance : ces differentes nations où il faut aborder ſon Heros, cette avanture des Harpyes, qui eſt l'allegorie des mauvaiſes femmes (ou ſelon quelques autres) des remords qui ſuivent les méchantes actions, l'aventure des Cyclopes, qui eſt l'image des hommes que le carnage, ou l'ivrognerie abbrutit, apprenent comme l'homme ſage ſe doit conduire dans les differens écueils où la condition humaine eſt expoſée. Cette grande abondance de matiere eſt ornée d'une grande éloquence, il y a autant d'endroits que dans aucun autre Livre, où le Poëte s'eſt élevé : Cependant ce Livre eſt un de ceux, &

je penſe même qu'il faut dire celui de toute l'Eneïde qu'on lit le moins. Je croi que c'eſt autant pour ſa ſituation que pour toute autre raiſon : car le ſecond Livre qui le precede, contenant l'Hiſtoire du ſac de Troye, preſente queqlue choſe de ſi grand qu'on en dédaigne ce troiſiéme ; Et le quatriéme eſt ſi charmant pour les choſes tendres qu'on y trouve, qu'on a naturellement impatience de le lire. Ainſi comme il ſuffit de ſavoir qu'après la détruction de Troye, Enée arriva à Carthage ; beaucoup ont paſſé pardeſſus ce troiſiéme, ou l'ayant lû pour ſavoir ce qu'il contient, dédaignent de l'étudier comme les autres : neanmoins c'eſt celui après le ſixiéme, où il y a davantage à apprendre, tant pour cette ancienne Carte, où il eſt fort exact, que pour ces differens portraits qui regardent la vie civile, & pour les beaux monumens de la Religion ancienne, qui ne ſe trouvent preſque point ailleurs. Ainſi comme j'ai déja dit, ce qu'il y a d'admirable dans ce grand Ouvrage, c'eſt que tout en eſt beau, & que rien ne ſe reſſemble : & il en faut convenir par les differences d'un Livre à un autre : car ſi ces trois premiers Livres ſont entierement diſſemblables, les autres ne le ſont pas moins comparez entr'eux, & à ces trois même. On eſt ſouvent injuſte en ce point, & de grands Auteurs l'ont éprouvé en ce ſiécle : quand ils ont fait quelque choſe de beau, on s'en ſert pour abaiſſer ce qu'ils font après. On ne conſidere point qu'il ne faut pas qu'un homme qui aſpire à quelque reputation, faſſe des choſes ſi approchantes les unes des autres ; on ne ſonge pas qu'il doit regarder ſa renommée en general, & avoir dans ſon eſprit tout ce qu'il a fait, pour ne le plus refaire, & ne plus compter à lui ce qu'il a donné au public. Ainſi il s'appauvrit d'autant plus qu'il l'enrichit. Mais ce public eſt un ingrat, s'il ne lui garde au moins la juſtice d'en juger comme il le doit, n'exigeant pas qu'il faſſe toûjours les mêmes merveilles, quand il pourroit l'obliger d'en faire toûjours. C'eſt ce qu'on doit admirer en Virgile ; car ſi on conſidere toutes les differentes parties de ſon Poëme, il faut convenir qu'elles ſont toutes belles, toutes en leur place, toutes differentes ; & qu'il ſeroit bien difficile d'ajoûter à ſon Ouvrage, ou d'en retrancher, ſans faire quelque choſe de plus reprehenſible, que ce qu'on peut juger tel.

I.

I.

* QUAND LE COUROUX DES DIEUX SANS L'AVOIR MERITÉ, &c. Il ſe preſente d'abord une grande objection ; car elle ne conſiſte pas en un ſeul paſſage, comme beaucoup d'autres, elle s'étend dans tout ce Livre. C'eſt la longueur du recit d'Enée, qui ayant contenu tout le ſecond Livre, contient encore tout le troiſiéme. Beaucoup de perſonnes trouvent cela à redire, par les raiſons de Virgile même qui fait dire à Enée quand il commence cette narration, que le jour approchoit, & que Didon ne lui demandoit qu'un abregé de l'Hiſtoire de Troye, & de ſes malheurs.

† *Et breviter Trojæ ſupremum audire laborem.*

Ce n'eſt pas, diſent-ils, parler ſommairement, que de dire quinze ou ſeize cens vers tout d'une haleine, & le jour pouvoit venir cependant. Cela paroît plauſible. Mais on me pardonnera pourtant ſi je dis que ce n'eſt pas ainſi qu'il faut juger de la Poëſie élevée. Ceux qui veulent ſoûmettre les Ouvrages des grands Poëtes à cette regularité, & qui s'attachent au ſens literal des paroles, n'ont point les idées qui ſont neceſſaires, pour admirer les grandes beautez de cet Art. Les Peintres qui repreſentent les Heros ne leur donnent pas des habits comme nous les portons. Une peau de tigre ou de lion, dont ils ne ſont qu'à demi couverts, une cotte d'armes, & des brodequins qui leur découvrent les pieds & les genoux, qui leur laiſſent les bras retrouſſez, avec la tête & les épaules nuës, nous les figurent mieux comme il les faut concevoir (quoi qu'on ne puiſſe pas juger qu'ils ayent jamais marché vêtus de la ſorte) que ſi on nous les repreſentoit avec un habit conforme au beſoin de la nature, ou tel qu'ils pouvoient le porter effectivement. Les Poëtes en uſent de même en mille rencontres, leur art agrandit ou diminuë preſque en toutes choſes, & cela pour donner un air plus majeſtueux à leurs fictions. Ceux qui

* *Pag.* 63. *de la Traduction. Vers* 1. *du Latin.*
† *Vers* 11. *d.* 1. *l.*

s'attachent à cette timide verité, ne peuvent penetrer dans ces myſteres ; il faut être plus hardi pour ſonder ces abîmes. Il ne faut pas s'attacher aux moindres particularitez de la vie des Heros, ni compter tous les momens qui ſe paſſent. Sur le fondement de cette exacte verité, on n'introduiroit pas des hommes qui parlent ſeuls, comme on fait dans les Poëmes, dans les Romans, & ſur le Theatre. Bien ſouvent on leur fait dire ce qu'ils n'ont fait que penſer, & à prendre les choſes à la rigueur, ce n'eſt que la folie ou une extrême tranſport, qui en a fait parler quelques-uns de la ſorte. Un Achille, qui chaſſe ſeul tous les Troyens, la tête d'Orphée qui étant arrachée de ſon corps, prononçoit encore le nom d'Euridice ; un Roi comme Evandre, dont le lit honorable n'étoit que de feüilles & de la peau d'un lion, & qui s'éveille au chant de ſon coq, & mille autres idées de la fable, que la Poëſie s'eſt conſacrées, ne peuvent paroître exactement veritables. Mais ceux qui veulent cette exacte verité, ne doivent pas lire les Poëtes. Ceux qui en ſauront mieux juger ne s'imagineront pas qu'Enée fit quinze cens vers le ſoir qu'il arriva dans Carthage. Ils concevront que c'eſt aſſez de penſer qu'il dit la ſubſtance de ce qu'ils contiennent, & quant à la vrai-ſemblance juſtement requiſe ; cela ne les choquera point, puiſque cela ſe peut en moins de deux heures, & que n'étant point interrompu, à prendre les choſes à la rigueur même, il eût pû dire autant de vers en moins de tems, comme je l'ai éprouvé bien ſouvent. Quant à cette breveté ſi ſouhaitée ; & à laquelle on prétend qu'Enée même s'étoit engagé, il eſt aiſé de répondre que difficilement en peut-on ſouhaiter une plus grande. Un Livre de dix volumes peut être bref, & un diſtique peut-être long, comme après Martial l'a fort bien remarqué le défenſeur de Voiture. Un recit n'eſt jamais long, quand il n'y a rien de ſuperflu, ni rien qui ennuye : & à l'égard des grandes matieres que contiennent ce ſecond & ce troiſiéme Livre, on peut dire avec hardieſſe que rien ne ſauroit être raconté avec plus de breveté.

II.

* ET QUE PAR TOUT FUMOIT L'OUVRAGE DE NEPTUNE. Ce n'eſt pas ſans raiſon que Virgile rappelle encore cette circonſtance dans le commencement du troiſiéme Livre ; bien que dans le ſecond il ait marqué aſſez fortement, que Troye étoit tout embraſée : car il y en a qui demandent comme il étoit poſſible qu'Enée eût peu bâtir une flote de vingt navires, en un lieu qui étoit ſi peu éloigné de cette ville, & par quelle raiſon les Grecs ne le pourſuivirent point. J'avoüe que d'abord je me fis moi-même cette objection, qui m'a été faite par de grands hommes : neanmoins ayant examiné ce Poëme avec plus de loiſir, j'ai trouvé qu'il étoit facile d'y répondre ; & que cette objection ne peut venir que du même eſprit qui a obligé un Poëte moderne à faire un ſuplément à l'Eneïde, comme ne la jugeant pas parfaite, parce qu'Enée n'avoit pas Epouſé Lavinie, ni bâti cette ville de ſon nom, ce qui paroît le but de ce Poëme, par la propoſition du Poëte. Mais c'eſt s'y connoître mediocrement. Quand Virgile a fait voir comme ſon Heros avoit vaincu tous les obſtacles qui s'oppoſoient à cette action principale ; qu'il a fait mourir Amate & Turne ; cela ſignifie le reſte, & un grand Auteur doit bien ſe donner de garde de dire ce qu'il a ſi bien ſignifié. Ainſi ſans entrer dans les circonſtances du bâtiment de ces vaiſſeaux, qui ne pouvoit être agreable, c'eſt aſſez à Virgile d'avoir marqué que les Grecs conſumerent Troye par le feu, & inſeré par d'autres paſſages qu'ils s'en retournerent, ſans repeter encore dans ce lieu qu'Enée s'étant ſauvé dans la forêt d'Ida gagna la ville d'Antandre, où il équippa ſa flote : car qui pouvoit l'en empêcher, ſi les Grecs n'y étoient plus ; Et pouvoient-ils avoir eu le deſſein de laiſſer une garniſon dans Troye l'ayant entierement embraſée d'une ſi épouvantable ſorte qu'Enée rapporte, que les Dieux même s'en mêlerent.

* *Pag.* 63. *de la Traduction Vers* 3. *du Latin.*

III.

* J'EQUIPPE MES VAISSEAUX SOUS LES RAMPARS D'ANTANDRE, Antandre étoit une ville de Phrygie. Le Poëte apporte encore cette circonſtance aſſez à propos ; parce qu'Enée s'y pût retirer ; la fureur des Grecs n'étant que contre Troye, & le ſujet de la guerre étant fini par le recouvrement d'Helene, & par la mort de ſes raviſſeurs. Dans le neuviéme Livre de ce Poëme, où Turne embraſe les vaiſſeaux qu'Enée avoit bâtis en cette ville des ſapins du mont Ida, qui eſt en Phrygie, on void que Cybele pria Jupiter de conſerver ces vaiſſeaux, qui étoient faits des arbres d'une forêt qui lui étoit conſacrée, & qu'elle les avoit acordez à Enée pour en bâtir ſa flote : ce qui montre encore qu'il étoit ſous la protection de cette Deeſſe ; & ce qui autoriſe d'autant plus la facilité de cet armement. Il n'eſt point ſpecifié combien Enée fut de tems à les bâtir, ni combien il fut de tems ſur la mer : Virgile marque ſeulement que ſepts ans ſe paſſerent depuis la priſe de Troye juſques à ſon arrivée à Carthage. La raiſon auſſi ne voudroît pas qu'il eût été ſept ans à aller de Troye en Afrique. Il eſt plus vrai-ſemblable qu'il fut quelque-tems à bâtir cette flote, comme je l'expliquerai encore plus amplement en la quinziéme remarque de ce même livre.

IV.

† JE FONDE UNE CITÉ SUR CE SAUVAGE BORD.

JE LUI DONNE MON NOM, &c. Les Geographes diſent qu'il y a une ville en Thrace qui s'appelloit Énon, & que c'eſt celle que bâtit Enée.

V.

§ ET LE DIEU BELLIQUEUX DES GETIQUES

* *Pag. 63. de la Traduct. Vers 5. du Latin.*
† *Pag. 64. de la Traduction. Vers 17. du Latin.*
§ *Pag. 64. de la Traduction.*

QUES RIVAGES. Les Getes ont habité une partie de la Thrace, dont Mars étoit le Dieu.

VI.

* A L'AVARE TIRAN DE LA PERFIDE THRACE. C'étoit Polymneſtor gendre de Priam, il avoit épouſé Ilione, qui étoit ſa fille aînée, Virgile ne l'a point nommée, je ne ſai pourquoi : il a même changé l'hiſtoire de Polidore ; car Euripide dit que ce Roi le tua en cachette, & le jetta dans la Mer. Peut-être l'a-t-il feint de cette ſorte, pour avoir lieu de décrire ce prodige, qui fit partir les Troyens de ce climat barbare : l'hiſtoire n'a point beſoin d'explication, étant traitée aſſez clairement quant au reſte.

VII.

† UNE POMPE FUNEBRE AU JEUNE POLIDORE, &c. La deſcription de cette ceremonie, & celle des funerailles de Miſene au ſixiéme Livre, ſont deux des plus beaux monumens de l'antiquité, pour apprendre ces ſacrifices des Anciens. J'ai fait ce qu'il m'a été poſſible pour conſerver ces paſſages dans leur entier, & pour les éclaircir même autant que ma foibleſſe me l'a permis, avec le ſecours des Commentaires.

VIII.

¶ UNE ISLE, D'APOLLON LE VERITABLE AMOUR. C'étoit l'Iſle de Delos conſacrée à ce Dieu.

IX.

§ DE LOIN SON MONT IDA S'ÉLEVE SUR LES FLOTS, &c. Je marque exprès ces deux montagnes d'Ida, l'une en Crete où naquit Jupiter, & l'autre

* *Pag.* 65. *de la Traduction. Vers* 35. *du Latin.*
† *Pag.* 66. *de la Traduction. Vers* 50. *du Latin.*
¶ *Pag.* 66. *de la Traduction. Vers* 62. *du Latin.*
§ *Pag.* 68. *de la Traduction. Vers* 105, *du Latin.*

l'autre en Phrygie, au pied de laquelle Enée bâtit sa flote. Ce passage est digne de consideration, car cette double origine des Troyens est trés-necessaire à savoir, pour la parfaite intelligence de ce Poëme. Les Troyens descendoient d'un côté de Scamandre Prince de Crete, qui alla s'établir en Phrygie au pied du Mont, auquel il donna le nom d'Ida, en memoire du Mont Ida de son païs, comme il donna le sien au fleuve Xanthe, pour s'être noyé dedans. Teucrus, ou Teucer son fils donna le nom de Teucres aux peuples qu'ils gouvernerent l'un aprés l'autre, qui ensuite s'appellerent Troyens du nom de Tros, un de leurs autres Rois, descendu en ligne masculine de Dardanus Prince Italien, & non pas de Scamandre ni de Teucer son fils, dont il ne venoit que par femmes: car Dardanus épousa Batea fille de Teucer, & de ce mariage nâquit Erictonius pere de Tros, qui eût pour fils Ilus, dont sortit Laomedon le pere de Priam; Enée sortoit aussi d'Assaracus frere d'Ilus, & par consequent de tous ces Rois qui l'avoient precedé; Assaracus fils de Tros, étant pere de Capys, dont Anchise étoit fils. Tout cela est neceſſaire à savoir, & c'est pourquoi j'ai trouvé à propos pour l'intelligence de ce passage, expliqué diversement par Anchise & par les Dieux Penates, de joindre la Table Genealogique, qui se trouve en la page suivante. Elle démêle cet embarras, avec moins de peine, & explique beaucoup de passages de ce Poëme. Les femmes de Dardanus, d'Erictonius, de Tros, d'Assaracus & de Capys, sont nommées au premier Livre de Denis d'Halicarnasse, & Homere raconte toute la posterité de Dardanus, au vingtiéme Livre de son Iliade, comme elle se trouve dans cette Table.

Le Poëte n'est pas exact, car il dit, que Teucrus vint le premier habiter cette Contrée, où il transporta le nom d'Ida: ce fut Scamandre son pere, qui y regna le premier, mais comme ils vinrent ensemble, il n'y prend pas garde de si prés. J'ai mieux aimé nommer Scamandre que Teucer, pour cette raison, & parce qu'il y a eû un autre Teucer, dont parle Didon au premier Livre; & Teucrus ou Teucre, selon la Traduction ordinaire de ces mots en *us* faisoient un nom choquant.

X.

X.

* PAR CES BRUYANTES MERS LES CYCLADES SEMÉES. Virgile en parle ainſi, parce qu'elles ſont cinquante en nombre. Ces mots Geographiques ſont difficiles à traduire en vers avec grace & avec majeſté. Je choiſis les plus agréables autant que je le puis, & j'explique quelquefois la qualité du Païs, comme Virgile l'a fait. Mais comme en ces paſſages il y a ſouvent diverſité d'opinions, je ſuis celui des Commentateurs, qui me donne le moyen de rendre ces vers plus conformément aux idées de nôtre Poëſie, ce que je dis pour tous ces noms des Iſles de la Mer Egée, & pour toutes les côtes d'Iralie & de Sicile, dont l'Auteur fait une ſavante deſcription en ce troiſiéme Livre, non pas tout de ſuite, comme on le peut voir, car le Lecteur pourroit s'en ennuyer; mais entremêlant tous ces voyages de diverſes avantures. Il touche en une tirade la deſcription de la Mer Egée; celle des côtes de la Grece en une autre; Helenus parle ſommairement en un troiſiéme lieu des Grecs établis ſur les Côtes d'Italie; ces mêmes bords ſont touchez plus amplement en un quatriéme paſſage, quand Enée les raſe avec ſa flote; & dans un cinquième endroit il parle des Ports, des Fleuves, & des Promontoires de Sicile. Mais les deſcriptions de tous ces lieux ſont ſi belles & ſi exactes, qu'il ne s'y peut rien ajoûter, tant pour la doctrine du Poëte que pour le ſoin qu'il prend de varier ſes expreſſions en ces ſujets, qui pourroient facilement être ennuyeux ſans cet art admirable.

XI.

† SUR MA TETE A L'INSTANT PASSE UN ÉPAIS NUAGE. C'eſt ici la deſcription de la ſeconde tempête. On peut remarquer par ſa beauté qui n'a rien de pareil à celle du premier Livre, combien ce grand Poëte ſait ſe variet même dans les images que le ſujet rend ſemblables.

XII.

* *Page 68. de la Traduction. Vers 126. du Latin.*
† *Pag. 71. de la Traduct. Vers 194. du Latin.*

XII.

* DEPUIS QUE LA MAISON DU CRIMINEL PHINÉE. Ce Phinée étoit un Roi d'Arcadie, qui fit crever les yeux à ſes enfans, par la perſuaſion d'Harpalice leur belle mere, les Dieux pour le punir l'aveuglerent lui-même, & lui envoyerent ces Harpyes.

XIII.

† JE LIS DANS L'AVENIR, &c. On doit conſiderer que la Harpye dit qu'elle fait l'avenir d'Apollon, qui l'apprend de Jupiter, pour montrer que la connoiſſance du deſtin ne peut être que dans la penſée de l'Etre ſouverain, ce qu'elle prédit s'accomplit dans le ſeptiéme Livre, comme j'en parlerai en ſon lieu.

XIV.

¶ LAS DE COURIR LES MERS NOUS ABORDONS LA VILLE, &c. Virgile fait faire à Enée dans ce lieu, tout ce qu'y fit Auguſte aprés la bataille d'Actium, pour celebrer indirectement les actions de ſon Prince. Cette petite ville eſt Ambracie, qu'Auguſte démolit & rebâtit de neuf, ſous le nom de Nicopolis.

XV.

§ CEPENDANT LE BEAU CHAR QUI PORTE LA LUMIERE, &c. Je ne puis être du ſentiment des Commentateurs, qui eſtiment que Virgile marque par le vers Latin qui répond à celui-ci, que la premiere année depuis le ſac de Troye étoit ſur le point de finir, quand Enée celebra ces jeux au Cap d'Actium. Sur leur calcul il faudroit qu'il eût été ſix ans à aller depuis ce lieu-là juſques à Carthage. Or les avantures qui ſont déja

* *Pag. 71. de la Traduction, vers 212. du Latin.*
† *Pag. 73. de la Traduction, vers 250. du Latin.*
¶ *Pag. 74. de la Traduction, vers 276. du Latin.*
§ *Pag. 74. de la Traduction, vers 284. du Latin.*

déja touchées, ſemblent exiger bien plus de tems que celles qui reſtent. Son départ d'Antandre, ſon arrivée en Thrace, où il bâtit une Ville, ſon retour en Delos, ſon debarquement en Candie, où il bâtit encore une autre Ville, le ſejour qu'il fait aux Strophades, enſuite toute ſa navigation pour aller de l'Iſle des Harpyes en Epyre, tout cela fait du moins la moitié de ſa courſe; car il ne lui reſte plus qu'à raſer les côtes d'Italie, d'aborder au Port des Ciclopes, & de gagner enfin le Port de Drepane, où il fût reçû par Aceſte, & où ſon pere mourut. Le partage ſeroit ſans doute très-inégal, de ne mettre qu'une année pour la premiere partie, & ſix pour l'autre. Je croi qu'il faut expliquer autrement ce paſſage. Quand Virgile marque une année, il en excepte le tems qu'il mit au bâtiment de ſa flote, qui étoit de vingt vaiſſeaux, & il veut dire ſeulement qu'il y avoit un an qu'il couroit ces differentes mers: ainſi demeurant indecis, combien il fût de tems à la bâtir, le Lecteur peut partager le reſte comme il lui plaît, il ſuffit qu'il ſe paſſe ſept années depuis le ſac de Troye juſques à ſon arrivée à Carthage, pour les raiſons qui ſont dites. Ce qui ſuit augmente l'apparence qu'il y avoit plus d'un an, depuis le ſac de Troye juſques au tems qu'il deſigne, parce que cette grande revolution qu'il trouve en Epyre de la mort de Pyrrhus, & du mariage d'Helenus avec Andromaque, ſemble demander plus d'une année, vû même qu'Andromaque avoit eû un fils de Pyrrhus, qui s'appella Moloſſus, & qui donna ſon nom à une partie de l'Epyre. Peut-être auſſi qu'il y a lieu de maintenir, que ce nombre de ſept années, eſt auſſi-tôt un nombre Poëtique, qu'un nombre exact. Mais ne voyant nul inconvenient à ſuivre laquelle on voudra de ces opinions, je n'entre point dans cette queſtion.

XVI.

* INNOCENTE BEAUTÉ QUE PIRRHUS L'INHUMAIN, &c. Andromaque entend parler de Polixene fille de Priam, laquelle par l'avis de Calchas fût immolée aux Manes d'Achille, qui ſe plaignoient de n'avoir

* *Pag. 76. de la Traduction. Vers 321. du Latin.*

n'avoit point eu de part aux dépoüilles de Troye. Elle fût choiſie ſur toutes les autres filles, parce qu'Achille l'avoit aimée.

XVII.

* VOIR LA PORTE FUNESTE AU REDOUTABLE ACHILLE. Il y a dans le Latin,

Scææque amplector limina portæ.

Quand je l'aurois traduit dans ſon ſens litteral, la porte Scée ſelon l'uſage de traduire les noms propres des lieux; peu de François auroit ſçû ce que cela voudroit dire. Ces paſſages qui conſiſtent en une Etimologie Grecque ou Latine, ne peuvent ſe rendre que trés-malaiſement ſans difformité. C'eſt pourquoi quand je m'y ſuis trouvé, j'ai choiſi celui des Commentateurs, qui me preſentoit la plus belle porte pour en ſortir. Ayant par conſequent appris que quelques-uns croyoient que cette porte avoit été appellée *Scæa*, d'un mot Grec qui ſignifie funeſte, à cauſe que Paris ſortit par là, quand il fut tuër Achille; j'ai ſuivi ce ſens plûtôt que tous les autres, tant à cauſe qu'il m'a ſemblée qu'Enée devoit plûtôt ſonger à cette porte dont il voyoit la repreſentation, par la raiſon de cette avanture, qui étoit ſi memorable, & qui étoit de ſon tems, qu'à cauſe que le corps de Laomedon étoit enterré ſous cette porte, ce qui lui avoit fait donner ce nom funeſte, ſuivant une autre opinion. Les Anciens croyoient qu'il y avoit quelque choſe de ſacré & de myſterieux aux verroux des portes, & c'eſt pour cela que dans les vers precedent, Enée dit qu'il embraſſoit cette porte, de même qu'au ſecond Livre, quand le Palais eſt forcé par les Grecs, les femmes Troyennes embraſſoient auſſi les portes & les verroux, comme pour implorer leurs Dieux Penates, auſquels ils étoient conſacrez, ſelon la Religion des Anciens, ou pour leur dire le dernier adieu, croyant mourir ou demeurer en une éternelle captivité.

XVIII.

* *Pag. 77. de la Traduction. Vers 351. du Latin.*

XVIII.

* QUAND SUR LE BORD D'UN FLEUVE, &c. Cette prediction revient encore au huitiéme Livre, & s'y trouve accomplie. Toute cette Prophetie d'Helenus eſt fort Poëtique, & fort noblement exprimée dans le texte Latin, ſur tout cette peinture de Scylle & de Caribde, de la Sibylle, & de ſon Antre, celle du Cyclope qui devore les Compagnons d'Ulyſſe, eſt auſſi un des endroits où le Poëte s'eſt forcé davantage. La peinture du Mont Etna, qui ſe void ſur la fin de ce Livre eſt inimitable. Scaliger a pris plaiſir à la comparer aux plus grands efforts des autres Poëtes ſur ce même ſujet, & fait voir avec combien de préeminence Virgile les ſurpaſſe.

XIX.

† LE SEJOUR ETERNEL DE TA VAILLANTE RACE. Cela eſt entendu de la Ville d'Albe, ainſi nommée du mot d'Alba, qui ſignifie blanche, à cauſe de cette truye blanche, qu'Enée rencontra dans ce lieu.

XX.

¶ LA REGNE IDOMENÉE, &c. Cette revolution, qui d'un autre coté étoit arrivé en Crete, eſt encore une preuve, qu'il y avoit plus d'un an de paſſé, quand Enée celebra les jeux d'Actium. Pour le faire entendre, il faut ſçavoir l'hiſtoire de cet Idomenée. C'étoit un Prince de l'Iſle de Crete, qui fût à la guerre de Troye: s'en retournant, il fit vœu d'immoler ce qui viendroit à ſa rencontre: il rencontra ſon fils, & il l'immola. Une grande peſte s'alluma dans l'Iſle, ſon peuple le chaſſa, & il vint en Italie, où il s'établit. Quoi que tout cela ſe puiſſe faire en moins d'un an, l'apparence n'eſt pas qu'il s'y ſoit fait. Dés que les Troyens furent en Delos, ils ſurent qu'il avoit été chaſſé, comme il eſt marqué dans ce

* *Pag.* 78. *de la Trad. Vers* 390. *du Latin.*
† *Pag.* 79. *de la Traduction. Vers* 339. *du Latin.*
¶ *Pag.* 79. *de la Traduction. Vers* 401. *du Latin.*

ce Livre, & Helenus dit dans sa prédiction, que cet Idomenée étoit établi en Italie : tout cela se seroit fait avec grande promptitude, en ce tems-là où la navigation n'etoit pas au point où elle est venuë depuis : s'il n'avoit fallu qu'un an à ce Grec pour aller de Troye en Crete, & de Crete en Italie, pourquoi en eût-il fallu sept à Enée ? Il ne faut pas pour un vers seul embarrasser tout le reste, mais c'en est assez sur ce sujet, où je ne me serois pas tant étendu, sans qu'il a quelque rapport au vingt & uniéme Chapitre de la Preface, où j'ai fait voir que l'Eneïde étoit dans une année.

XXI.

* PRINCE DEUX FOIS SAUVÉ DES RUÏNES DE TROYE. Troye fût ruïnée par Hercule, & par les Grecs.

XXII.

† L'ITAQUE EST MON PAÏS, &c. On peut voir par cette narration inserée dans la narration d'Enée, combien le Poëte y a affecté d'être court ; la même chose se void encore par la narration de Sinon. Le Lecteur doit remarquer combien ces recits contiennent de choses en peu de paroles, & combien il eût été facile de s'étendre. Mais il peut facilement voir que cette narration étenduë & jointe à ce long recit des avanture; d'Enée, eût été bien éloignée de l'agrément que sa briveté lui donne.

XXIII.

¶ NOUS PARTONS ET LE GREC, &c. J'ai reservé sur ce passage ce que j'ai observé sur toutes les terreurs, dont on accuse Virgile d'avoir rendu son Heros susceptible, pour ne point redire plusieurs fois ce qui peut être dit une fois pour toutes. Ce vers qui est encore plus choquant dans le Latin,

* *Nos*

* *Pag.* 82. *de la Trad. vers* 476. *du Latin.*
† *Pag.* 87. *de la Traduct. vers* 613. *du Latin.*
¶ *Pag.* 90. *de la Trad.*

* *Nos procul inde fugam timidi celerare, &c.*

à revolté beaucoup de monde, & ce ſemble avec juſte raiſon, puiſque cela veut dire en bon François, *nous nous enfuyons fort effrayez.* Je penſe pourtant que ceux qui ſont ſi épouventez de cette épouvente, n'en ont pas examiné aſſez exactement la natute & la cauſe. L'effroi de la tempête au ptemiet Livre où Virgile dit,

† *Ex templo Æneæ ſolvuntur frigore membra:*

Celui du ſecond Livte au ſujet des ſetpens de Laocoon, où ce Poëte fait dire à ſon Hetos même,

¶ *Diffugimus viſu exangues:*

Cette appatition des Dieux Penates, où ce Heros confeſſe encote qu'il ſuoit de frayeur.

§ *Tum gelidus toto manabat corpore ſudor.*

La peut qu'il témoigne de la ptédiction des Hatpyes, tous ces paſſages, dis-je, ne ſont pas conſiderez comme il faut: & quand on void Enée ſignalet ſon courage par les exploits & par la reſolution que j'ai matquées dans la Preface, il ne faut pas penſer que Virgile en ait patlé dans ces autres rencontres, pout ſignifiet qu'il eût de la timidité. Le jugement excellent de ce grand Poëte ne l'auroit pas abandonné à ce point. Il faut remarquer que toutes ces terteurs qu'Enée même publie pout la plûpart, viennent de cauſe divine, & ſont inſpitées par les Dieux mêmes. L'appatition de ces Dieux Penates, les malheurs qu'annoncent les Harpies, l'affreuſe tempête, les hortibles ſerpens qui devorent Laocoon, & toures ces avantures ſemblables arrivent par l'ordte de quelque divinité: ainſi toutes ces terreurs, & celle dont le Poëte patle encote dans le quatriéme Livre, quand Metcure appatoît à Enée pour la ſeconde fois, & qu'il dit,

* *Vers* 666. † *Vers* 96. *du* 1. *l.*
¶ *Vers* 212, *du* 2. *l.*
§ *Vers* 175. *du* 3. *l.*

* *Tum vero Æneas ſubitis exterritus umbris*

ſont plûtôt pour exprimer la ſoûmiſſion d'Enée envers les Dieux, ou la puiſſance de ces Dieux mêmes, que pour faire voir qu'il eût de la peur, car toutes ces frayeurs qu'on lui reproche ſont de cette nature ; la crainte des Dieux, de l'Enfer, & du Tonnerre même n'a jamais éré reprochée à perſonne, & hors ces émotions, où l'intervention de quelque Deïté irritée, a été évidente, il n'y a nulle marque d'apprehenſion, dont on puiſſe calomnier Eneé avec juſtice : mais comme dans nôtre ſiecle, on n'en juge pas ſi favorablement ; comme malgré les Edits & les plus ſaintes Loix, nous voyons encore loüer ceux qui ſont un crime où il y a quelque apparence de valeur, & que l'humeur temeraire de nôtre Nation ne peut s'empêcher de trouver l'image de la crainte, choquante dans un Heros, je confeſſe que pour me conformer à mon ſiecle, j'ai adouci quelques-uns de ces endroits, & que j'ai mieux aimé faire dire à Enée, *Tout fuit ſur le rivage*, que *nous fuyons*, mais j'avouë auſſi que c'eſt plûtôt par complaiſance pour mon Lecteur, que par l'opinion que j'aye, que ce ſoit une faute reprochable à ce grand Poëte. Tout cela ſur le fondement du caractere de pieté, dont j'ai parlé aſſez au long. Il faut encore ajoûter que ces expreſſions Latines ne ſe prennent pas dans leur ſens litteral, & ſur tout dans la Poëſie, & ſi je voulois montrer que *diffugimus*, ſignifie auſſi bien *on fuit* que *nous fuyons*, j'aurois des Grammairiens de mon avis. Mais outre que cette excuſe ne pourroit pas juſtifier Virgile ſur tous ces paſſages, & ſur ceux qui ſe peuvent encore trouver ſemblables, la veritable raiſon de Virgile n'eſt autre que la crainte des Dieux & des choſes qui ſe font par leur pouvoir & par leur entremiſe, qu'il a trouvée non ſeulement pardonnable en ſon Heros, mais encore digne de loüange, & fort dépendante du caractere d'un homme juſte & pieux.

XXIV.

† La Drepane, et son port, &c. C'eſt une Ville de Sicile aujourd'hui *Trepano*, on y montre encore le tombeau d'Anchiſe.

REMAR

* *Vers* 571. *du* 4. *l.*

† *Pag.* 91. *de la Traduct. vers* 707. *du Latin.*

REMARQUES SUR LE QUATRIE'ME LIVRE DE L'ENEÏDE.

AYANT amplement traité dans ma Preface de la queſtion, ſi l'anachroniſme de Virgile, au ſujet de Didon, & d'Enée étoit une faute, dont ce grand Poëte pût être blâmé, je n'en parlerai pas davantage. Je n'examinerai pas même ſi cet anacroniſme eſt bien conſtant, parce que c'eſt une choſe qui eſt déja aſſez debatuë; mais ayant dit que j'avois appris du ſavant Monſieur Bochart, que cette queſtion ne s'étoit bien éclaircie, que par les veritez de la ſainte Bible, à laquelle on a confronté les Croniques des Tyriens, je croi que le Lecteur aura de la ſatisfaction de trouver ici ces propres termes; qui ſont tirez d'une de ſes Lettres écrite ſur ce ſujet.

LETTRE
DE
Mr. BOCHART
A
Mr. DESEGRAIS.

PUISQUE vous voulez que je vous die mon sentiment sur l'Anacronisme dont quelques Critiques ont voulu condamner le beau Poëme que vous traduisez ; je le ferai selon ma coûtume avec sincerité, mais en peu de paroles, vû la grandeur du sujet, n'ayant pas le loisir de me donner entierement à une matiere si éloignée de celles que je traite maintenant. Premierement pour savoir si cet Anatronisme est constant, je ne crains point de vous dire qu'il n'y a rien de certain dans l'Histoire, si cela ne l'est. Encore qu'on ne soit pas tout-à-fait d'accord du tems de la prise de Troye, si est-ce que de tous ceux qui meritent quelque nom parmi les Chronologues, il n'y en a pas un qui ne l'éloigne du tems de Saül de plus de 60. ans. Et de la premiere année du regne de Saül jusques au tems que Didon bâtit Byrsa forteresse de Carthage, il y en a plus de deux cens. Pour vous en faire les preuves, il faudroit un long discours : Mais il me suffira de vous dire en general qu'elles se tirent des Chroniques des Tyriens, qui ont toûjours été tenuës pour très-fidelles. Sanchoniaton qui les commenta vivoit devant la guerre de Troye, & depuis ont vêcu Theodotus, Hypsicrates, & Mochus, qui les ont continuez. Tous les quatre avoient écrit en langue Phenicienne. Philo Byblius a traduit le premier, & Lætus les trois autres en Grec. Il y en a encore beaucoup d'autres qui ont écrit du même sujet, comme Menander d'Ephese, Hierôme d'Egypte, Asclepiades de Cypre, Teucer de Cyzique,

Cyzique, Dius, Philoſtrate, Claudius, Jollaus, de tous leſquels il ſe trouve des pieces dans les antiquitez de Joſephe, & dans ſes Livres contre Appion, dans Clement Alexandrin, dans Tatien d'Aſſyrie, dans Theophile d'Antioche, dans Porphyre, dans Euſebe, & dans le grand Etymologique. Mais ce qui fait plus à nôtre ſujet, c'eſt un paſſage de Menander d'Epheſe, cité par Joſephe en divers lieux * & par Theophile d'Antioche au troiſiéme Livre à Aulolicus. En ce paſſage ſe trouve une longue ſuite de Rois, qui ont regné à Tyr, depuis Abibalus juſqu'à Pygmalion frere de Didon qui bâtit Carthage, & combien chacun a regné, & ce qu'ils ont fait de principal. Et là eſt parlé de Hiram qui ſucceda à Abilalus, & qui fît couper force cedres du mont Liban, pour bâtir des Temples, & d'un jeune homme ſavant nommé Abdemon, à qui Salomon faiſoit des queſtions. Ce qui montre que ce Hiram étoit celui dont parle l'Ecriture, qui vivoit du rems de Salomon, & qui lui fournir du bois pour la ſtructure du Temple. A ce Hiram ſuccederent Baleazar qui regna ſept ans, & puis Abdaſtrate ſon fils qui regna neuf ans; lequel ayant été tué par les quatre fils de ſa nourrice, l'un d'eux regna douze ans. Aſtarte fils de Deleaſtarte lui ſucceda, & regna auſſi douze ans. Et Aſerym frere de cet Aſtarte, qui en regna neuf. Et Pheles ſon frere l'ayant tué ne regna que huit mois. Mais Ithobalus Sacrificateur de la Deeſſe Aſtarté, ayant mis à mort ce Pheles, fut trente deux ans aſſis ſur le Trône. Et Badezorus ſon fils en regna ſix, & Margen ſon petit-fils en regna neuf. Et Pygmalion qui ſuivit regna plus qu'eux tous, à ſçavoir quarante-ſept ans. *Et la ſeptiéme année de ſon regne ſa ſœur* (Didon) *ayant pris la fuite bâtit la ville de Carthage en Afrique.* Surquoi il faut remarquer que Achab l'un des Rois d'Iſraël vivoit du tems d'Ithobalus que l'Ecriture appelle Ethbaal, & qu'il épouſa Jeſabel ſa fille, tante par couſequent de Pygmalion & de Didon. Cela ſe prouve par ce qui ſe lit 3. Reg. 16. 31. où il eſt dit du Roi Achab, *duxit uxorem Jezabel filiam Ethbaal Regis Sidoniorum.* Car que Ethbaal ſoit Ithobalus, trois choſes le montrent, premierement la reſſemblance des noms, car il paroît que les Grecs

* *Antiq. lib. 8. c. 2. & lib. 1. contra Ap.*

ne pouvant s'accommoder à la rudeſſe du nom de *Ethbaal*, l'ont changé en *Itobalus*. Et c'eſt en effet le nom que lui donne Joſephe & les Ecrivains Grecs. Les Syriens l'écrivent *Itabeel*, les Arabes, *Ithsbael*, & les Septante *Jethebaal*, pour montrer que c'eſt un nom qui varie ſelon les langues. Voici les mots de Joſeph, touchant Achab. * *Et il épouſa la fille d'Ithobalus Roi des Troyens & Sidoniens, qui avoit nom Jezabel.* En deuxiéme lieu les tems ſe rapportent, car en comparant la Chronologie des Hebreux, qui eſt dans l'Ecriture, avec celle des Tyriens, qui eſt fort exacte dans leurs Chroniques, comme j'ai montré, on trouve que Ithobalus regnoit à Tyr en même tems qu'Achab regnoit en Samarie. En troiſiéme lieu, voici une autre marque certaine, c'eſt qu'il y eut une grande famine, & ſechereſſe en Iſraël ſous le regne d'Achab 3. Reg. 17. 1. De quoi parlent auſſi les Chroniques des Tyriens, ſous Ithobalus. Voici ce qu'en dit Menandre cité par Joſeph : † *Il y eut une grande ſechereſſe ſous ſon regne, depuis le mois Hyperberetée juſqu'au mois Hyperberetée de l'année ſuivante, & comme il eut fait faire des prieres, il ſe fit quantité de tonnerres.* C'eſt ce qui eſt appellé en l'Ecriture *ſonus multæ pluviæ*, 3. Reg. 18. 41. Comme l'Hiſtoire dit, que ſous Marc Aurele, l'Armée des Romains mourant de ſoif, Arnuphis Philoſophe Egyptien fit venir, ¶ *une groſſe pluye avec des tonnerres & des éclairs les uns ſur les autres.* Il paroît à preſent que le tems auquel vivoit Ithobalus eſt très-connu, & par conſequent celui de Pygmalion ſon petit-fils, qui s'aſſit ſur le Trône quinze ans après la mort d'Ithobalus, & Didon s'enfuit en Afrique la ſeptiéme année du regne de Pygmalion. C'étoit lorſque Jehu regnoit en Samarie, & la méchante Athalie en Jeruſalem. Il ne faut donc pas revoquer en doute le tems de Didon, ni l'anachroniſme de Virgile ; mais il faut s'en tenir à l'autre réponſe, qui eſt que Virgile a pû ignorer ſans crime, ce que nous n'avons appris que par la comparaiſon de la Chronologie des Tyriens avec la ſainte Bible, que Virgile n'avoit point vuë : outre qu'une autre choſe le peut tromper. C'eſt que ſous ombre que Didon bâtit *Birſa*, ou plûtôt *Boſra*, qui étoit la forteresſe de Carthage, pluſieurs écrivent qu'elle a bâti Carthage.

* *Ant. l.* 8. *chap.* 7. † *Ubi ſupra.*
¶ *Suidasin Arnouphis.*

Carthage. Et ſi ainſi étoit, elle autoit pû vivre du tems d'Enée, ou même devant : Car Carthage a été bâtie devant la tuïne de Troye. Appien dit cinquante ans, & Euſebe trente ans devant. Ce qu'on croit être plus vrai. Je ſuis.

Vôtre, &c.

Ce quattiéme Livre contient de ſi grandes beautez, que c'eſt celui de toute l'Eneïde, qui eſt jugé le plus parfait. Ovide a dit que c'étoit celui qu'on liſoit le plus volontiers, tant il eſt vrai que la Poëſie ſemble plus conſacrée à l'amour qu'à tout autre ſujet. Or ſi Virgile n'en traite que dans ce Livre, il faut avoüer que c'eſt avec tant de graces & avec tant de charmes, que ce Livre ſeul meriteroit qu'on leût un Poëme beaucoup plus long que l'Eneïde. Ceux qui ont connu la nature de la paſſion qu'il dépeint ſi naturellement, en conviennent. Saint Auguſtin, c'eſt confeſſé d'avoir pleuré en le liſant. En effet ſi on obſerve cette malheureuſe Reine, depuis la naiſſance de ſon amour, juſques au deſeſpoir qui l'oblige à ſe donner la mort ; on verra qu'il n'y a pas un ſeul de tous les mouvemens que l'amour peut exciter dans un cœur, que le Poëte n'ait exprimé avec tous les tranſports & toutes les tendreſſes qui accompagnent cette douce folie. C'eſt la plus conſiderable reflexion qu'on doive faire en liſant ce Livre, qui d'ailleurs eſt eſtimé ſi achevé, (ſoit que Virgile l'ait relû plus que les autres, ou que la matiere qu'il contient lui ait été plus agreable) que les plus critiques ne peuvent faire autre choſe que l'admirer. L'inſenſibilité dont on accuſe Enée, eſt la plus conſiderable objection qu'on ait faite ſur ce ſujet. Mais bien que j'y aye ſuffiſamment répondu dans la Preface, j'en parlerai encore en la neuviéme Remarque ſur ce Livre.

I.

* LES OMBRES S'ENFUYOIENT DE L'OLYMPE VERMEIL. L'adreſſe du Poëte ſe découvre dès le commencement de ce Livre, & par ce premier entretien de Didon avec ſa ſœur, où il a deſſein de faire voir la nature d'un amour qui ne fait que de naître. Feignant premierement qu'ils s'entretiennent enſemble dès la pointe du jour, il marque imperceptiblement l'inquietude & l'agitation qui empêchoit cette Reine de dormir. En ſecond lieu quoi qu'il ſemble qu'elle parle de ſa paſſion, comme d'une choſe encore irreſoluë dans ſon cœur, ſes paroles & les larmes qui finiſſent ſon diſcours, découvrent le penchant de ſa volonté, & expriment clairement ce que ſa bouche ſemble ne declarer qu'obſcurement. Les paroles de ſa ſœur ſont comme de l'huile dans ce grand embraſement; & le Poëte fait voir auſſi que depuis qu'elle eſt fortifiée par ſes raiſons, il n'y a plus de meſure, parce que trouvant dans ſes conſeils, tant d'utilité jointe aux charmes qui la touchent, il n'y a plus rien qui puiſſe combattre ſa paſſion, que les Dieux & la deſtinée; & c'eſt pour cela auſſi, qu'immediatement après le Poëte la fait recourir au Temple pour invoquer les Dieux qui peuvent lui être favorables, & pour appaiſer ceux qu'elle croit ennemis des nopces.

II.

† TANTÔT SE PROMENANT SUR LES MURS DE CARTHAGE, &c. Après que Didon a reſolu d'aimer Enée, elle ſonge aux moyens de s'en faire aimer. Le Poëte décrit élegamment le progrès de l'amour, quand on ne l'étouffe pas dans ſa naiſſance, par toutes les actions de cette Reine, par l'interruption de toutes ſes autres enrrepriſes, par la magnificence de ſon équipage & de ſes habits, & par toutes les inventions du luxe inſeparable de cette paſſion.

III.

* *Page 93. de la Traduction. Vers 6. du Latin.*
† *Page 96. de la Traduction. Vers 74. du Latin.*

III.

* LES AGATHYRSES PEINTS, &c.

AUTOUR DE SES AUTELS LES DRYOPES FREMISSENT ; Les Dryopes étoient des peuples voisins du Parnasse, Les Agathyrses des peuples de Scythie, qui avoient une veneration particuliere pour Apollon, & qui tous les ans apportoient en Delos les prémices & les decimes de leurs bleds.

IV.

† DANS UN ANTRE ÉCARTÉ, &c. Si jamais Virgile a montré son adresse à faire entendre les choses, ne faisant que les effleurer, c'est sans doute en ce passage où il étoit si aisé de faire un mauvais pas. Tous les Commentateurs loüent sa modestie & sa délicatesse, & en effet on ne peut trop admirer l'invention qu'il a trouvée, de dire & de ne dire pas une chose qui pouvoit choquer les bonnes mœurs, ou exciter la raillerie. Il semble qu'il ait affecté expressement d'être ici obscur, lui qui est si clair par tout ailleurs. Il embroüille si bien cette affaire, que chacun la peut expliquer comme il la desire. Il se sert même en Latin du mot *ululârunt*, pour signifier l'étonnement des Nymphes, & dans la langue Latine ce terme est équivoque à la tristesse & à la joye : le reste fait allusion aux ceremonies que les anciens observoient dans leurs mariages, comme tous les Commentateurs l'ont expliqué.

V.

¶ BIEN-TÔT LA RENOMMÉE ÉTEND SES GRANDES AÎLES. Cette description de la renommée doit être considerée comme un des plus grands ornemens de l'Eneïde. Quelques-uns se sont étonnez de sa longueur, parce que ce n'est pas l'ordinaire de ce grand Poëte de décrire les choses si au long, par la raison de ce

* *Page* 99. *de la Traduction. Vers* 145. *du Latin.*
† *Page* 100. *de la Traduction. Vers* 166. *du Latin.*
¶ *Page* 100. *de la Traduction. Vers* 173. *du Latin.*

ce grand deſir de la breveté que j'ai fait remarquer, mais on doit conſiderer ici que bien loin qu'il ait prolongé ſon recit par cette deſcription, qui eſt un peu plus étenduë que tout le reſte, il l'accourcit indirectement: parce que comme il lui falloit décrire les effets de la renommée & même les étendre, puiſque c'eſt ce qui conduit le fil de ſon Hiſtoire, il s'exempte par cette deſcription, d'entrer dans ce détail. En faiſant connoître la nature de ce monſtre, il ſignifie adroitement ce qu'il étoit capable de faire; & cette maniere de changer les choſes en perſonnes, eſt un des grands artifices de la Poëſie relevée, & une des grandes beautez de la fictions.

VI.

* IL RAVIT GARAMANTE EN CE BRÛLANT SEJOUR. Les Commentateurs étant partagez ſur la ſignification de ce mot *Garamanti de Nympha*, qui peut ſignifier une Nymphe du païs de Garamante, ou la fille de Garamante Roi de cette partie de la Lybie; j'ai ſuivi ce dernier ſens, & n'ai point jugé incompatible qu'elle ait eu nom Garamante elle-même, ſuivant l'opinion de Servius, qui dit que ce mot peut être un nom propre ou le nom du païs.

VII.

† JUPITER L'ENTENDIT, &c. Si on conſidere en cet endroit & dans le cours de ce Livre, de quelle ſorte ce grand Poëte paſſe d'une matiere à un autre; comme il les ſait lier; & quelle eſt la conduite & la breveté de cette narration, qui tient toûjours l'eſprit en ſuſpens, ſans doute on ne peut diſconvenir de ce que j'en ai fait obſerver au chapitre 9. 10. & 11. de la Preface.

VIII.

¶ ET LA SUPERBE ESCHARPE, &c. Il eſt aſſez aiſé de s'appercevoir, que je me ſuis ſervi du mot d'eſcharpe

* *Page* 101. *de la Traduction. Vers* 198. *du Latin.*
† *Page* 102. *de la Traduction, Vers* 219. *du Latin.*
¶ *Page* 104. *de la Traduction. Vers* 262. *du Latin.*

d'eſcharpe pour faire une idée plus convenable à nos mœurs, plûtôt que de tout autre terme qui pouvoit rendre le mot Latin *laena*. C'eſt une ſorte d'habillement que tous les Commentateurs & les Dictionnaires appellent un manteau double, dont ſe ſervoient les Augures. Monſieur d'Andilly, dont l'exactitude, la politeſſe & le jugement éclatent dans tous ſes Ouvrages, l'a nommé fort prudemment dans ſa Traduction en Proſe de ce quatriéme Livre, *un manteau Royal*, parce que, de dire ſimplement que Didon avoit donné un manteau à Enée, cela étoit capable de donner à cette galanterie une idée burleſque en François, de quelque expreſſion dont on eût pû ſe ſervi. Je voudrois avoir peu faire la même choſe de cette épée qu'Enée avoit donné à Didon; mais elle eſt ſi neceſſaire à la ſuite de l'Hiſtoire, que le changement m'en a ſemblé impoſſible. Il eſt aſſez beau que Didon en donne une à Enée, parce que c'eſt un preſent qui lui convient, mais qu'un galant donne une épée à ſa maîtreſſe, je n'en ai pas trouvé d'autre cauſe, que pour rendre ſa mort encore plus pathetique, feignant que cette Reine ſe tuë de la même épée.

IX.

* JE LE VOUDROIS EN VAIN, LE SORT REGLE MON CHOIX, &c. Ce paſſage eſt celui qui fait condamner plus hautement l'inſenſibilité d'Enée. Il ſemble auſſi qu'il lui ſuffiſoit de dire à Didon : les deſtins me forcent d'aller ailleur, ſans ajoûter que s'il pouvoit vivre à ſa fantaiſie, il rebâtiroit Troye.

Me ſit fata meis paterentur ducere vitam
Auſpiciis, Trojam primum dulceſque meorum
Relliquias colorem.

C'eſt être peu gracieux à tous les témoignages qu'elle lui donne d'une ſi forte paſſion que la ſienne. Le ſens qu'Annibal Caro, & quelques autres donnent à ces paroles, eſt ſans doute difficile à ſoûtenir. Mais ſi on veut les mieux examiner, on trouvera que ce qu'ils ont pris pour

* *Pag.* 107. *de la Traduction. Vers* 340. *du Latin.*

pour une grande dureté, peut être une forte excuſe de celle qu'on blâme, & que pour peu de changement, ou ſeulement à bien entendre ces mots, on en peut même faire une penſée très tendre. Didon prie Enée de ne point partir, ce Heros lui répond qu'il ne le peut par l'Arrêt des Deſtinées, & pour preuve il lui allegue que ſi elles l'avoient laiſſé maître de ſes actions il rebâtiroit Troye. Ce n'eſt pas à dire : je vous quitterois pour rebâtir ma ville, mais ſeulement je n'euſſe jamais fait d'autre deſſein que celui de relever ma patrie, dés-lors qu'elle fut détruite, ſous-entendant, je ne ſerois pas venu ici ſi ces deſtins qui me font partir de Carthage, ne m'euſſent fait quitter mon païs même. Dans ce ſens ce n'eſt pas une dureté, mais l'explication & la preuve convainquante de ſon malheur, qui le contraignoit de quitter Didon. La même choſe eſt encore de ce qu'il lui dit dans les Enfers.

Sed me juſſa Deûm quæ nunc has ire per umbras
Per loca ſenta ſitu cogunt, &c.

Mais les ordres des Dieux qui même me font deſcendre tout vivant parmi les ombres, m'ont contraint de vous quitter, & c'eſt ſans doute la meilleure marque qu'il lui pouvoit donner de la violence d'un ordre ſi abſolu. Au pis aller ce qu'on pourroit objecter à Virgile, eſt qu'il devoit donc dire *coluiſſem*, & non pas *colorem*, mais outre que la Poëſie n'eſt pas ſi exacte, il eſt encore facile de répondre que c'eſt le même ſens, car il eſt égal de dire ſans *l'ordre des deſtins*, &c. *je rebâtirois Troye*, où *je l'euſſe bâtie*. Au contraire, Enée marque davantage combien la choſe le devoit toucher, la faiſant preſente ; & il eſt plus pathetique de donner l'idée, qu'il ſeroit occupé à bâtir Troye, au même tems qu'on lui reproche qu'il veut s'enfuïr pour la ſeule legereté ; ſans ce commandement des Dieux qui le forcent de partir. Et puis il y a beaucoup de paſſages où le preſent tient lieu de preterit, *paterentur*, ſe dit ici pour *paſſa fuiſſent*, & *colerem* pour *coluiſſem*. Pour preuve il ne faut alleguer que ce qui ſe void enſuite.

&

& Priami tecta alta manerent.
Et recidiva manu posuissem Pergama victis.

Il est aisé de voir que bien que *posuissem* soit preterit,

& tecta alta manerent

presuppose qu'il parle de ce qu'il eût fait dés que Troye fût démolie, & non pas de ce qu'il feroit au present. Ainsi quand le Poëte dit ailleurs,

si Pergama dextra
Defendi possent etiam hac defensa fuissent

Possent est mis pour *potuissent*, témoin *defensa fuissent*, qui suit. Il y en a encore d'autres exemples dans ce Poëme, & j'en avois remarqué les passages, mais je ne m'en souvient pas pour le present.

X.

* A-T-IL D'UN SEUL REGARD CONSOLÉ MA LANGUEUR, &c. Tout ce que le Poëte fait dire à cette malheureuse Amante est accompagnée du plus grand art dont l'éloquence puisse être capable : il est à remarquer qu'il la fait toûjours parler à Enée, comme s'il étoit absent tout present qu'il est, depuis que la fureur s'est emparée de son esprit. Ce qui marque si adroitement cette fureur même, & son mépris, & ce qui rend ce discours si touchant, que le plus insensible en est émû, & c'est sans doute ce qui empêche autant que tout ce qu'on peut alleguer contre Enée, qu'on n'écoute ses raisons, & ce qui le fait aurant accuser d'insensibilité qu'aucune autre preuve qu'on en ait. C'est souvent une extrêmité où se met un Auteur, quand il est obligé de plaider deux causes à la fois, comme on le void dans cette rencontre. Virgile ne peut peindre la douleur de Didon si parfaitement, sans faire tort à Enée : mais aussi il faut considerer que s'il eût fait parler Enée avec autant

* *Pag.* 108, *de la Traduction. Vers* 370. *du Latin.*

autant de tranſport que cette Reine, non-ſeulement il lui feroit faire une action peu convenable à un homme ſi ſage, & contrediroit comme je l'ai dit dans ma Preface, le caractere de pieté qu'il lui a donné, mais il empêcheroit encore l'effet de tout ce qu'il a de pathétique dans le diſcours de Didon, dans la bouche de laquelle toutes ces tendreſſes & tous ces emportemens ſont bien plus naturels, & bien plus convenables à la ſuite des tems & aux grandes guerres, pour leſquelles ils ont été imaginez.

XI.

* MA SOEUR, IL M'ABANDONNE, &c. Si le diſcours injurieux que Didon fait elle-même à ſon fugitif Amant, porte toutes les marques d'une extrême paſſion, celui-ci qu'elle fait à ſa ſœur étant revenuë en elle-même n'en eſt pas moins rempli. Cet orgueïl qui s'étoit élevé ſi haut s'abaiſſe tout d'un coup, & deſcendant des menaces les plus inſenſées aux prieres les plus baſſes, il fait obſervet ce que je remarque. Tout en eſt conſiderable, & ſur tout que ce diſcours tombe ſi naturellement dans le fil de l'hiſtoire, que le Poëte ne le fait pas preceder du *ſic fatur*, ou du *ſic ait*, qui a accoûtumé d'introduire toutes les interlocutions, il n'y a que celle-ci, & une autre réponſe d'Enée à ſon pere, qui eſt dans le ſixiéme Livre où j'aye remarqué que le Poëte en ait uſé ainſi.

XII.

† UN JOUR QU'ELLE VOULOIT RENDRE LE CIEL PROPICE, &c. Cette ſuite des ſiniſtres préſages, qui font voir l'extrême malheur qui pourſuivoit cette Reine, excite merveilleuſement la compaſſion, & prepare avec une grande adreſſe à la triſte cataſtrophe qui finit ce Livre. La même choſe eſt de cette Magie, où il fait recourir cette Amante deſeſperée, de ſorte qu'il ſemble qu'il n'oublie rien de tout ce qui peut faire voir l'égarement de ſa raiſon, & la cruelle freneſie dont elle eſt poſſedée.

XIII.

* *Pag.* 110. *de la Trad. Vers* 452. *du Latin.*
† *Pag.* 112. *de la Traduction. Vers* 452. *du Latin.*

XIII.

* L'OMBRE COUVROIT LA TERRE, ET LE DIEU DU REPOS, &c. Cette excellente deſcription eſt alleguée dans ſon Original, par Scaliger le pere, au quatriéme Livre de ſa Poëtique, chapitre neuviéme, pour un exemple de ce qu'il y a de plus fleuri dans l'élocution de Virgile. Quelques-uns demandent ſur quel fondement ce Poëte peut feindre que tout ſommeille dans la nature, juſques aux forêts, & juſques à la Mer, qui eſt le theatre de l'agitation. Les Commentateurs répondent que c'eſt par la figure qui permet aux Poëtes de prendre le contenant pour les choſes contenuës; & ainſi en ce lieu la Mer & les Forêts ſignifient les bêtes & les poiſſons. Mais la raiſon de cette exageration n'eſt autre que pour faire voir davantage, & avec plus d'artifice, la force de l'amour de Didon, comme voulant dire que le ſommeil étoit ſi profond par tout, que toute choſe repoſoit dans le monde hors cette malheureuſe Reine ſeulement, &c.

XIV.

† GAGES DE MON AMOUR, &c. Si on veut refléchir avec quelque connoiſſance des effets de l'amour, ſur tout ce que le Poëte fait faire ou dire à cette malheureuſe Reine, ſans doute on avoüera qu'il n'y a aucun de ſes effets qui ne ſe trouve exprimé dans ce Livre. Pour peu qu'on étudie le commencement & le progrés de cette paſſion, on verra que tout en eſt pris dans la nature de cette paſſion même, qui eſt accompagnée en ſa naiſſance des doutes, des inquiétudes, & de la crainte. Eſt-elle maîtreſſe d'un cœur, ce n'eſt plus que rage, que fureur & deſeſpoir; tout cela éclate dans les premiers reproches que Didon fait à Enée, mais ce premier feu s'eſt-il évaporé, elle en revient aux ſupplications & aux plus honteux abaiſſemens, juſques à lui faire dire qu'elle ne demande pas d'être conſiderée de lui comme ſa femme; mais qu'il attende ſeulement un tems plus favorable pour s'em

* *Page* 115. *de la Traduct. Vers* 522. *du Latin.*
† *Pag.* 112. *de la Traduct. Vers* 651. *du Latin.*

s'embarquer. La même choſe ſe trouve encore dans la derniere partie de ce Livre ; elle vient de faire mille imprecations contre ſon Amant & contre toute ſa race, & cependant prête à mourir, elle donne ſon eſprit aux gages qui lui reſtent d'un amour qui lui étoit ſi cher : la derniere penſée qui lui vient de ſe vanger eſt étouffée par la conſideration que le Troyen apprendra ſa mort par le feu du bucher ſur lequel elle ſe tuë. Après cette obſervation il faut conclure que ſans doute Virgile étoit auſſi ſavant qu'on le pouvoit être dans toutes les tendreſſes qui ſont les délices de la Poëſie de ces derniers ſiecles ; & que s'il n'en a pas mis davantage dans ſon Poëme, ce n'a été que pour les raiſons qui ſont alleguées dans la Preface au troiſiéme Chapitre.

X V.

* TRANCHANT LE CHEVEU BLOND, &c. C'étoit l'opinion des Anciens, que Proſerpine coupoit les cheveux à ceux qui étoient proches de la mort. Tous les Commentateurs en rapportent des exemples dans les autres Poëtes. Quelques-uns demandent pourquoi Virgile fait Didon blonde, comme en ce paſſage,

Flavum Proſerpina crinem

Et dans un autre ;

Flaventeſque abſciſſa comas ;

puiſque ce n'eſt pas le naturel des Tyriens. La raiſon en eſt celle que j'ai déja alleguée, que les Poëtes ne s'attachant pas à ces exactes recherches de la verité : il n'eſt pas impoſſible que quelqu'un n'ait les cheveux blonds en ce païs-là. David qui étoit d'un païs voiſin étoit blond, ſi on en croid les Interpretes ; l'Hebreu dir plûtôt rouſſeau (à ce que j'apprends) auſſi bien que S. Hierôme, ce qui étoit en la même eſtime que d'être blond parmi nous, *flavus, rutilus, rufus*, ſont couleurs voiſines, que les Dames affectoient. Mais ſans s'attacher à cela, les Poëtes ne ſongent qu'à ce qui leur ſemble plus propres à embellir leurs idées, & c'eſt le goût des Nations pour leſquelles on écrit qui juge de ces beautez : car la ſeule raiſon n'en peut décider.

REMAR

* *Pag. 124. de la Traduct. Vers 704. du Latin.*

REMARQUES SUR LE CINQUIE'ME LIVRE DE L'ENEÏDE.

LA même raiſon qui a cauſé cette varieté que j'ai obſervée dans le premier Livre, au ſujet de la deſcription de ce lieu agreable, que le Poëte preſente à ſon Lecteur, immediatement aprés la peinture de l'effroyable tempête, a cauſé ſans doute celle qui ſe trouve entre ce cinquiéme Livre, & celui qui l'a precedé. Le Poëte judicieux en tout, ayant conçu la repreſentation de ces divers jeux, comme un grand embelliſſement à ſon Ouvrage, à cauſe que cette matiere eſt ſuſceptible de beaucoup d'ornement, a jugé encore qu'il ne pouvoit les mieux placer qu'en ce lieu, pour faire une oppoſition agréable à ce qu'il a touché dans le quatriéme Livre: ne doutant point qu'il faudroit recréer l'eſprit de ſon Lecteur attriſté de la mort tragique de Didon. Ce bel ordre qui ſe void dans ce Poëme tout entier, ſe void dans le détail de ce Livre; ces jeux variez par leur diverſité naturelle, le ſont encore par la maniere de les raconter, par la ſcene differente, par le ſuccès diſſemblable, & par les recompenſes proportionnées à la dignité du ſpectacle & à la qualité des Prétendans: les

actions du Heros ne ſont pas conduites avec moins de jugement. Le Poëte a conſideré que celui qu'il vouloit propoſer pour l'exemple des autres hommes, ne doit pas ſeulement être regardé dans les actions les plus relevées, & les plus importantes : il a voulu à l'exemple d'Homere humaniſer un peu ſon Heros, & le faire voir dans les jeux comme dans les autres rencontres de la vie civile. Qu'on obſerve donc l'équité & l'humanité qui accompagnent toutes ſes actions : qu'on conſidere toutes les autres bienſeances qu'il lui fait obſerver. Je n'ai point de connoiſſance qu'on lui objecte rien ſur ce ſujet, c'eſt pourquoi j'ajoûterai ſeulement que quand j'eus reſolu dans mon eſprit de traduire l'Eneïde, comme je l'ai dit dans ma Preface, ce Livre me parut d'abord comme l'écueil le plus dangereux de la grande Mer où je m'embarquois ; ſoit que le ſujet qui me ſembloit nouveau en nôtre langue, me fit le danger plus grand, ſoit que ces ſortes de jeux qui ne ſont plus en uſage, me preſentaſſent d'autres difficultez. Un des plus grands Juges de la Poëſie que j'aye connu, ſi je ſuis moi-même capable d'en juger, ne ſe pouvoit figurer que le combat de Darez & d'Entelle, pût ſe ſouffrir en nôtre langue. Cependant ſoit que je me ſois trop indulgent, ou que je me ſois accoûtumé à faire mal ſans m'en appercevoir ; ces rochers & ces precipices ſe ſont applanis dans mon imagination, quand j'en ai approché de plus près ; & je n'ai pas trouvé ma route plus difficile en ces endroits-là, que dans tout le reſte du Poëme. J'ai jugé, comme je le juge encore, qu'il m'étoit impoſſible de répondre à la magnificence de Virgile ; mais je n'ai point trouvé de matieres qui ayent augmenté cette impoſſibilité les unes plus que les autres. Au contraire je perſevere dans le ſentiment que nôtre Poëſie eſt capable de tout, comme la Poëſie étrangere, ou la Poëſie ancienne. Mais il faut des Ouvriers pour cela, & je ne penſe pas être du nombre. Montagne qui a montré un goût aſſez fin en beaucoup de choſes, a crû que Ronſard & du Bellai avoient mis nôtre Poëſie en ſa perfection ; mais je ne ſai pas ce qu'il auroit dit, s'il avoit vû ce que Malherbe y a ajoûté ; ni s'il jugeroit ce grand Poëte beaucoup inferieur aux anciens Lyriques. Malherbe même tout grand Juge de Poëſie, qu'il étoit, avoit accoûtumé de dire que nôtre Langue n'étoit propre qu'à faire des

chan

chanſons, & il eſt vrai auſſi que ſi nous égalons les autres Nations dans les plus hauts deſſeins; les Italiens, les Eſpagnols & les Anciens doivent confeſſer qu'ils n'ont point mis en air des paroles ſi polies, ſi tendres & ſi naïves, que la plûpart de ce que nos Dames ont chanté depuis que les Aſtrées ont appris en France la belle & fine galanterie, & que Mr de Voiture, Mr Sarrazin, Mr Peliſſon, Mr de Benſerade, & la celebre Mademoiſelle de Scuderi, l'ont miſe au haut point où nous la voyons. Cependant cela n'empêche pas que Mr Corneille ne puiſſe appeller de ce jugement de Mr de Malherbe, & repreſenter qu'au point où il a mis la Tragedie Françoiſe, les Grecs & les Latins pourroient étudier ſes Ouvrages, comme il a étudié les leurs. L'Ecole des maris, & les autres Comedies naïves & ſpirituelles du même Auteur, qui depuis trente ans font le divertiſſement de la Cour, n'apprennent-elles pas à la France qu'elle aura ſon Menandre, comme la Grece? Mr Deſmareſts dans ſon ingenieuſe Comedie des Viſionnaires, n'avoit-il pas déja fait voir que la Comedie peut ſe trouver dans nôtre Langue avec toutes ſes graces, comme parmi les plus délicats des Anciens, quoi que beaucoup même des meilleurs Juges n'en euſſent pas crû le genie de nôtre Nation capable, ni pour le goût, ni pour l'execution. Et enfin ne faut-il pas avoüer que les plus belles Satires des Anciens n'ont point plus de force ni plus d'agrément que celles de Mr Deſpreaux, & que ſa verſification eſt beaucoup au deſſus de la leur. Que ſavons-nous donc ce qui arrivera encore des autres parties de la Poëſie? Le regne des grands Heros a ſouvent été rendu illuſtre par la vie des plus grands hommes en toutes ſortes d'Arts, & par cette raiſon ſeule, on peut tout eſperer du ſiecle de nôtre grand Monarque, qui veut honorer les Lettres de ſa faveur & de ſa protection.

I.

* La peau d'une Panthere, &c. Cet habillement ſemble étrange pour un Roi dans les mœurs où nous vivons; mais ceux qui ont le goût antique, com-

* *Pag.* 127. *de la Traduction. Vers* 37. *du Latin.*

me les Poëtes heroïques, & les excellens Peintres le doivent avoir, ne s'étonnent pas de cela, non plus que de la garde du Roi Evandre, dont la plus grande force conſiſte en ces deux dogues, ni de ſon Palais qui eſt décrit dans le huitiéme Livre de ce Poëme. Les diminutions & les exagerations ſont de tout Art imitateur, & le Poëte habile s'en ſert, ſelon que le ſeul deſir de la beauté le lui conſeille ; il m'étoit aiſé pour cette raiſon de traduire litteralement *Pelle Libyſtridis urſæ*, la peau d'un Ours Libyque. Mais comme cela eût été inconnu à beaucoup de monde, & qu'il y a des Commentateurs qui étoient que ces Ours de Libye ne ſont autres que les Pantheres, j'ai employé ce mot plûtôt que l'autre. Les Commentateurs ont fort diſcouru ſur ce paſſage, comme ſur tous les autres qui regardent la ſignification particuliere des termes.

II.

* Là SUIVANT L'ORDRE ANTIQUE, &c. Ce qui ſuit & ce qui precede immediatement ces vers, eſt un des beaux monumens qui nous reſtent des manieres que les Anciens obſervoient aux obſeques des morts. On peut voir par là l'antiquité de beaucoup de choſes, que nôtre créance ſanctifie, & combien eſt naturelle l'opinion de ſacrifier pour les morts, & de celebrer la memoire des grands Perſonnages.

III.

† DIGNES SOURCES DU SANG DES FAMEUX MEMMIENS, &c. Il eſt aſſez évident que le Poëte donnant une origine ſi ancienne aux familles qu'il celebre en ce lieu, a voulu obliger ceux qui en étoient, & qui vivoient de ſon tems, comme il feint encore dans ce même Livre, qu'Athis favori d'Aſcagne, étoit le Fondateur de la maiſon des Actiens, en faveur d'Auguſte ; parce que ſa mere étoit de cette famille là, dont Marc-Antoine lui reprocha la baſſeſſe. D'autres veulent

* *Pag.* 128. *de la Traduction, vers* 77. *du Latin.*
† *Pag.* 130. *de la Traduction, vers* 117. *du Latin.*

veulent encore que Gyas ſoit la ſouche de la maiſon des Geganiens, mais je ne ſai ſur quel fondement, puiſque le Poëte n'en dit rien, ni pourquoi il en auroit plûtôt fait un ſecret que des trois autres. Et je ne voi que le G qui autoriſe l'étimologie, qui fait dériver les Geganiens de ce Gyas.

IV.

* LES JONIQUES FLOTS, LES SYRTES GETULOIS. Ces lieux redoutez des Nochers auſſi-bien que le Cap de Malée, qui ſe lit enſuite, ſont celebres dans tous les Poëtes, & s'étoient trouvez ſur la route, que tint Enée dans ſa navigation. Par les Joniques flots le Poëte entend la Charibde, dont il eſt parlé dans le troiſiéme Livre, comme des Syrte; par ces bancs de ſable, ſur qui les Troyens échoüent au premier Livre. Malherbe parle élegamment de ce Cap de Malée, comme d'un lieu funeſte aux Nochers dans cette belle Stance.

Ce n'eſt point ſur les bords d'un fleuve
Où dorment les vents & les eaux
Que fait ſa veritable preuve
L'art de conduire les vaiſſeaux :
Il faut dans la Plaine ſalée
Avoir lutté contre Malée
Et près du naufrage dernier
S'être vû deſſous les Plejades
Eloigné de Ports & de Rades
Pour être crû bon Marinier.

V.

† A PEINE IL EUT PARLÉ QUE DES GOUFFRES PROFONDS,

A SON AYDE ACCOURUT TOUT LE

* *Pag.* 132. *de la Trad. vers* 192. *du Latin.*
† *Pag.* 134. *de la Traduct. vers* 240. *du Latin.*

COEUR DES TRITONS. On doit obſerver que le Poëte garde exactement la bienſéance dans la conduite du premier des jeux qu'Enée celebre en la memoire de ſon Pere, donnant la victoire à celui qui avoit invoqué les Dieux ; & ne perdant point par conſequent l'occaſion d'inſtruire dans le tems qui ſemble davantage dedié au ſeul deſir de plaire. Il fait encore voir Gyas puni de ſa temerité, (quoi que bien convenable à un jeune homme) par la privation du premier prix, qui ſembloit d'abord le regarder plus qu'aucun autre, & qu'il eût obtenu, s'il n'eût point precipité ſon Patron dans la Mer. Il fait auſſi voir l'équité & la liberalité d'Enée de recompenſer Sergeſte, pour avoir ſauvé ſa Galere, puiſqu'il ne lui pouvoit donner un prix comme aux victorieux.

VI.

* PANOPE LA PUCELLE, &c. Les Commentateurs & les Dictionnaires expliquent les qualitez & les fonctions de ces Deïtez marines. Comme la nature en eſt pareille, & qu'ils ont quelquefois divers noms, je prens ceux que je juge les plus agreables, où les plus uſitez en nôtre langue, tâchant de dégager cette verſion, autant que je le puis, de tout ce qui la peut rendre obſcure à la commune portée des perſonnes, qui liſent plus ordinairement ces ſortes d'Ouvrages. C'eſt pour cela que j'ai plûtôt mis Palemon, que Portune, puiſque c'eſt le même que les Grecs & les Latins, croyent le Dieu des Ports.

VII.

† NISE ENTRE TOUS S'AVANCE, ET SON CHER EURYALE, &c. Ce ſecond jeu n'a pas moins d'agrément que le premier, & les bienſéances n'y ſont pas moins bien obſervées : cette amitié de Niſe & d'Euriale, fait naître un incident bien agréable, & prepare adroitement à l'Epiſode du neuviéme Livre dont il eſt le principal ſujet.

VIII.

* *Pag.* 134. *de la Traduct. Vers* 134. *du Latin.*
† *Pag.* 136. *de la Traduction. Vers* 136. *du Latin.*

VIII.

* QU'IL ÉLEVE SON CESTE, &c. Le Poëte paſſe au troiſiéme jeu qui étoit la Lutte, dont la deſcription eſt admirée avec raiſon dans ſon Original. Ce Ceſte étoit une eſpece de braſſart ou de gantelet aſſez marqué tel qu'il étoit dans le fil de la narration. Les Anciens s'en ſervoient dans cette ſorte de combat. C'eſt pour mieux faire entendre ſa ſignification, que je me ſuis ſervi une fois du terme de gautelet, quoi qu'on ne l'ait point ce me ſemble traduit de la ſorte. Darés eſt juſtement puni de ſa preſomption, & le Lecteur lit ſon avanture avec plaiſir, par le ſage artifice du Poëte.

IX.

† GRAND PRINCE, ERYX TON FRERE, &c. Cet Eryx fût un Prince qui vécut en Sicile, fort adroit à la Lutte, qui pourtant fût vaincu par Hercule, comme il en avoit vaincu beaucoup d'autres. Il étoit fils de Venus, & c'eſt pour cela qu'Entelle qui avoit combattu ſous ſa diſcipline, l'appelle frere d'Enée, & qu'Aceſte l'eſtime le Dieu des Lutteurs après ſa mort. Venus étoit ſurnommée Erycine, à cauſe d'un Temple qu'elle eût en cette Contrée de la Sicile ſur une Montagne à qui cet Eryx donna ſon Nom.

X.

¶ DARÉS SEUL POUR LA LUTTE A PARIS COMPARABLE. Quelques-uns s'étonnent que Paris qui n'eſt connu de beaucoup de perſonnes, que pour l'Amant d'Helene, & comme un homme effeminé, ſoit cité en cet endroit pour un des plus adroits à la Lutte, où il faut des forces de Geant. Les Commentateurs répondent à cette Objection, que Paris ayant été nourri comme un Berger, en avoit aquis ce corps robuſte que

* *Pag.* 139. *de la Trad. Vers* 364. *du Latin.*
† *Pag.* 141. *de la Traduction. Vers* 412. *du Latin.*
¶ *Pag.* 139. *de la Traduct. Vers* 370. *du Latin.*

le Poëte lui donne ; & font voir qu'encore que Paris ne ſoit pas eſtimé ſi courageux qu'Hector, il y a neanmoins d'autres Auteurs que Virgile, qui parlent de ſon adreſſe à la Lutte, comme Hyginus fab. 91. Servius, Ovide, &c.

XI.

* EURITION LE SUIT, TON FRERE Ô GRAND ARCHER.

PANDARE, QUI DU TRAIT, &c. L'avanture de ce Pandare eſt décrite au quatriéme Livre de l'Iliade. Il étoit fils de Lycaon, & ce n'eſt pas le même par conſequent que ce Pandare dont Virgile parle au neuviéme Livre de l'Enéide, & qui fût tué par Turne avec Bitias ſon frere, puiſque l'un & l'autre ſont appellez les fils d'Alcanor. Le Poëte touche ici le quatriéme jeu qui eſt celui de l'Arc, & l'on doit conſiderer avec quel artifice il entretient l'admiration de ſon Lecteur, par les évenemens ſurprenant & divers qu'il décrit avec tant de grace, auſſi bien que le jugement & la courtoiſie de ſon Heros, dans la maniere qu'il trouve de couronner Aceſte, ſans offenſer ſes concurrens.

XII.

† GAGE DE L'AMITIÉ QUE LUI PORTA CYSSÉE, &c. Le Poëte exprime cette penſée par ce vers.

Fere ſui dederat monimentum & pignus amoris.

Et incontinent aprés parlant de ce cheval que Didon avoit donné à Aſcagne, il dit encore

Eſſe ſui dederat monimentum & pignus amoris.

Ce qui marque ce que j'ai dit ſur le ſujet de ces vers doubles, que quelquefois Virgile ne les laiſſoit de la ſorte

* *Page 144. de la Traduct. Vers 495. du Latin.*
† *Pag. 145. de la Traduct. vers 538. du Latin.*

ſorte, non plus que ceux qu'il jugeoit imparfaits, que comme on met les faux pilliers d'un bel Edifice, en attendant les colomnes qui en doivent faire le principal ornement. Car aſſurément à conſiderer l'exactitude de la verſification de ſes Georgiques, & de ſes Eglogues, il ne ſe ſeroit jamais pardonné cette negligence; ſi la mort ne l'avoit prevenu.

XIII.

* DANS LE CIRQUE A L'INSTANT, &c. Ce Carouſel & la comparaiſon du Dedale dont Virgile ſe ſert pour relever encore la magnifique deſcription qu'il en fait, finit admirablement le ſpectacle agréable & galant, que le Poëte preſente à ſon Lecteur dans le cours de ce cinquiéme Livre; quoi qu'il n'y ait point de raiſons apparentes de l'ordre qu'il a mis à la repreſentation de ces jeux, que le changement de la Scene qui leur étoit convenable; il y a quelque apparence qu'il a voulu finir par celui-ci, comme par l'objet qui pouvoit laiſſer une plus belle idée, & parce que comme il ne conſiſtoit qu'en cette montre qu'il fait faire à ces jeunes enfans, & en ce manege qu'il décrit ſi élegamment; il étoit bien plus à propos de faire interrompre celui-ci que tous les precedens, dont le but & la fin compoſoit le divertiſſement du Spectateur, & dans leſquels comme il a bien ſçû faire voir, il pouvoit plûtôt faire naître des incidens divers, & ſurprenans que dans celui-ci, & puis comme les Troyens devoient courre pour éteindre le feu des navires; cette precipitation d'Aſcagne n'étoit pas un ornement qui dût être obmis.

XIV.

† SOUDAIN FAIT LA FORTUNE ÉCLATER SA COLERE, &c. Le Poëte qui pour les raiſons que j'ai alleguées, fait ſuivre l'allegreſſe des jeux à la triſte image de la mort de Didon, fait ſucceder encore par le même motif à cette réjouïſſance, l'incendie des vaiſſeaux.

* *Pag.* 146. *de la Traduction. Vers* 551. *du Latin.*
† *Pag.* 148. *de la Traduction. Vers* 604. *du Latin.*

seaux. Ce mêlange de la joye & de la douleur, fait ces surprises agréables, qui attachent le Spectateur dans les Ouvrages de Theatre, & qui ne doivent pas moins attacher le Lecteur dans les narrations.

XV.

* LE SEPTIÉME PRINTEMPS PEINT LA TERRE DE FLEURS. J'ai traduit ainsi ce vers, dont j'ai tant parlé dans la Preface ; & que tous les Commentateurs rapportent sur la question que j'y ai traitée de l'unité de l'année.

† *Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas.*

C'est sur la supposition où je me fonde, que cette septiéme année commençoit, quand Didon en parle, & qu'elle finissoit quand Iris l'allegue, suivant l'opinion établie qu'Enée partit de Carthage à la fin de l'Hyver, & qu'il celebroit ces jeux au commencement du Printemps ; & me conformant encore au sentiment de Joseph Scaliger, qui montre au Livre cinquiéme. *De Emendatione temporum*, que Troye fût prise peu avant le Solstice d'Eté, l'an du Monde 2767. Tout cela convient à ce que le Poëte fait dire ; tant à Didon qu'à la feinte Beroé, & à la Traduction que j'en ai faite : commençant la septiéme année au tems que marque Joseph Scaliger, c'étoit le septiéme Eté pour Didon, & le septiéme Printems pour Iris, & le mot *æstas*. signifie l'un & l'autre dans la Langue Latine.

XVI.

¶ PYRGO POUR SA VIEILLESSE ENTRE ELLES VENERABLE, &c. On pourroit demander pourquoi Virgile a feint que les femmes Troyennes brûlerent les vaisseaux pendant que les Troyens assistoient aux jeux ; car suivant la curiosité qui est naturelle à ce sexe, n'y devoient-elles pas assister elles-mêmes ? N'étoit

* *Pag.* 149. *de la Trad.*
† *Vers* 626. *du Latin.*
¶ *Pag.* 149. *de la Traduction, vers* 644. *du Latin.*

toit-ce pas la coûtume des Dames Romaines de ſe trouver à ces ſpectacles ; & ne fût ce pas par un divertiſſement pareil que les Sabines furent attirées dans le piege de leur raviſſement? Il ſemble que c'eſt pour répondre à cette objection, que le Poëte appelle celles-ci Meres, & ſemble deſigner que toutes celles qui furent complices de l'embraſement des vaiſſeaux étoient de vieilles femmes, témoin cette Pirgo, qui avoit nourri les enfans de Priam, & cette Beroé dont la Deeſſe Iris prit la reſſemblance ; parce qu'il étoit bien plus de la bienſéance que ces venerables matrônes aſſiſtaſſent à la ceremonie qui ſe faiſoit auprés du tombeau d'Anchiſe, & pleuraſſent alentour ſelon la coûtume, que de ſe trouver à ces jeux, qui ſembloient n'être celebrez que pour le divertiſſement de la jeuneſſe : par la raiſon auſſi que toutes ces vieilles devoient être plus deſireuſes du repos, que celles qui ſe trouvoient dans l'âge d'attendre une meilleure fortune. Il faut auſſi conſiderer qu'il n'eût pas été de la bienſeance de faire trouver les Dames à un ſpectacle, où le Poëte repreſente des hommes nuds.

XVII.

* QUAND LE SAGE NAUTÉS, &c. La famille des Nautiens celebre dans Rome, tiroit ſon origine de ce Troyen, elle avoit la garde du Palladium, & s'attribuoit l'adminiſtration des ſacrifices de Minerve. Il ſemble auſſi que le Poëte fait alluſion à cela, quand il dit que Pallas avoit inſtruit ce Nautés dans tous les beaux Arts, & l'avoit rendu fameux par ſa ſageſſe.

XVIII.

† L'ESPRIT DU VIEIL ANCHISE A L'INSTANT DESCENDIT. Cette apparition d'Anchiſe à Enée, prepare adroitement à ſa deſcente aux Enfers, & répond à ce que le Poëte lui fait dire à leur premiere entrevuë.

tua me genitor, tua triſtis imago
Sæpius occurrens hæc limina tendere adegit.

Il

* *Pag.* 152. *de la Traduction. Vers* 704. *du Latin.*
† *Pag.* 152. *de la Traduction. Vers* 722. *du Latin.*

Il ne marque pourtant pas qu'il lui ſoit apparu d'autres fois, bien qu'il die en ce paſſage du ſixiéme Livre qu'il lui étoit apparu ſouvent ; & bien qu'il allegue encore à Didon la même raiſon pour ſon départ de Carthage. Les miracles trop frequens & d'une même nature, apporteroient autant de dégoût, que le défaut qui leur ſeroit contraire.

XIX.

* MAIS VENUS CEPENDANT PLEINE D'ENNUIS DIVERS, &c. Cette plainte de Venus à Neptune, eſt fort élegante & fort artificieuſe ; & ce que ce Dieu lui répond, prepare le Lecteur à l'heureuſe arrivée en Italie, & à l'objection qu'on pourroit faire, pourquoi Junon qui avoit excité une ſi furieuſe tempête dans le premier Livre, ne l'excitoit pas encore, puiſqu'il n'y avoit point de tems à perdre pour elle, les Troyens étant ſi proches de la fin de leur longue navigation. On doit obſerver avec combien de jugement le Poëte donne à l'un & l'autre de ces Dieux les termes qui leur ſont convenables. La harangue de Venus eſt pleine de douceur, & Neptune dans ſa réponſe ſemble ne parler que de ce qui eſt de ſon Empire, prenant tantôt le Xanthe & le Simois à témoin, de ce qu'il fit pour les Troyens, tantôt inſerant dans ſon diſcours, ou la tempête qu'excita Junon, ou la naiſſance de Venus, qui ſortit de ſes ondes, ou le débordement de ces Fleuves de la Troade. Ainſi il faut toûjours marquer le caractere de ceux qu'on fait parler, en leur faiſant dire ce qui leur eſt propre, & en les faiſant paroître remplis des choſes dont ils doivent être touchez.

* *Pag.* 154. *de la Traduction, vers* 779. *du Latin.*

REMAR

REMARQUES
SUR
LE SIXIE'ME LIVRE
DE
L'ENEÏDE.

CE Livre eſt eſtimé le plus ſavant, du commun conſentement de tous les Doctes. Le Poëte a pris plaiſir d'y ramaſſer toute la Theologie des Anciens, & s'eſt principalement attaché aux ſentimens de Platon & de Pythagore, pour la Doctrine qu'il y enſeigne ; bien qu'il y ait beaucoup de paſſages dans tous ſes autres Ouvrages, & dans l'Eneïde même, qui confirment l'opinion de ceux qui le croyent plûtôt de la Secte d'Epicure, que de toute autre. Quoi qu'il en ſoit, tout ce qui ſe raporte en ce Livre eſt le plus beau monument qui nous reſte de la Theologie des Grecs & des Latins, ſur l'immortalité des ames, & ſur les recompenſes & les peines de l'autre vie. Mais quand avec tant de matiere on trouve encore ce que le Poëte y mêle de l'ancienne Hiſtoire des Rois d'Albe, & des plus illuſtres Romains, ſans doute on ne peut trop admirer la richeſſe de ce Livre, ni l'agreable varieté de l'Ouvrage, qui donne lieu de croire à châque endroit qu'on ſe propoſe de lire, qu'il n'y a rien de ſi beau dans tous les autres Auteurs. Ce Livre eſt celui de tous que je penſe avois

traduit

traduit le plus litteralement ; non que j'aye fait plus d'effor pour cela qu'à tous les autres ; mais parce que la matiere m'en a ſemblé ſi Poëtique, que d'elle-même elle m'a preſenté la facilité que j'y ai trouvée. Outre que cette peinture des châtimens des coupables, & des champs Elyſées étoit moins extraordinaire dans nôtre langue, que beaucoup d'autres choſes qui ſe trouvent dans cet excellent Poëme.

I.

* ET DANS CUMES ENFIN IL FOND A PLEINES VOILES. Comme ce vers marque l'arrivée d'Enée en Italie, c'eſt ſur ce paſſage que je crois qu'il faut conſulter cette curieuſe Diſſertation du fameux Mr. Bochart, ſur la queſtion de fait, ſi jamais dans la verité de l'Hiſtoire ce Heros a planté une colonie en Italie, où ſi ce n'eſt qu'une fiction des Poëtes. Je ne me ſuis apliqué qu'à la ſeule queſtion de droit, à ſavoir ſi le Poëte doit s'attacher à l'exacte verité de ces Hiſtoires obſcures, comme par exemple à ce point d'antiquité, & à l'anacroniſme de Didon, plûtôt qu'aux ornemens que ſon Ouvrage peut recevoir d'une fiction hardie, & j'ai dit ce que je pouvois alleguer pour confirmer l'opinion que Virgile & le Taſſe ont euë, que l'excellent Poëte devoit paſſer hardiment par-deſſus ces ſcrupules. Je m'en tiendrai à cette propoſition, & de quelque parti que puiſſe être le Lecteur, je demeure conſtant dans l'opinion de tant de grands Hommes, que le Poëte ne doit point s'en ſoucier. Mais je penſe que les plus ſavans qui voudroient répondre à Monſieur Bochart, n'auront que très-peu d'autoritez pour maintenir l'opinion contraire à la ſienne, hors celles-là même qu'il rapporte ; ainſi comme je penſe que tout ce qu'on peut dire ſur cette matiere, ſe trouve dans cette ſavante Diſſertation, je penſe auſſi que le Lecteur y verra avec plaiſir tout ce qui ſe peut rapporter de part & d'autre, & qu'il regardera cette belle Lettre, comme je l'ai regardée moi-même, c'eſt-à-dire, comme l'ornement de ce Livre. Il faudroit être auſſi profond que Mr. Bochart, pour oſer lui répondre. Il paroît par le commence

* *Page 159. de la Traduction. Vers 2. du texte Latin.*

mencement de cette Diſſertation que j'avois répondu à ce témoignage d'Homere, qui dit qu'Enée devoit regner ſur les Troyens, que ce n'étoit pas à dire dans la Troade, mais ſeulement ſur les Troyens tranſplantez en Italie : mais je ne ſai ce qu'on peut oppoſer à l'autorité, dont il fortifie ſon opinion, qui prouve qu'Enée avoit été enterré dans ce païs-là. Ce qui me feroit naître quelque doute, ſi la déciſion de cette affaire étoit d'une extrême importance, ce ſeroit ſeulement la peine de démêler, ſi cette autorité doit prévaloir contre toutes celles qu'il rapporte au contraire, contre ces Decrets du Senat, & contre la commune opinion des peuples, qui étoient plus proches que nous du ſiécle d'Enée, de prés de deux mille ans. Les conjectures qu'il tire de la Religion des Troyens, & de la langue Phrygienne; ſont de grand poids, très-cutieuſes, & très-doctement rapportées. J'ai ſû de Monſieur Huet, qu'ayant eu communication de cette Diſſertation, il répondit à Monſieur Bochart, dés-lors qu'il en fit la lecture à l'Academie de Caen, qu'il trouvoit ſes autoritez très-fortes ; mais qu'il n'étoit pas entierement convaincu par les autres raiſons, quoi que pleine d'érudition. Qu'il lui dit dès l'heure même que ſi les Romains n'avoient point eu chez-eux les Dieux de Phrygie, il n'étoit pas impoſſible que les Dieux qu'Enée trouva dans le païs, n'euſſent prévalu par deſſus ceux qu'il y apporta, & qu'en un mot la Religion externe n'eût été abolie par la Religion domeſtique. La même choſe fut dite pour la langue des Troyens, qu'il ne falloit pas s'étonner que ſix cens hommes, car Solin dit qu'Enée n'en avoit pas davantage, n'euſſent pas détruit la langue qu'ils avoient trouvée dans un pays fort peuplé. Monſieur Bochart repliqua que ſi ce petit nombre n'a pû établir ſa langue, du moins il y auroit laiſſé quelques mots comme les Phocéens qui vinrent à Marſeille nous ont apporté des mots Grecs. Monſieur Huet repartit que peut-être y a-t-il quelques mots Phrygiens dans le Latin, mais que nous ne ſavons pas la langue Phrygienne, pour les découvrir, comme nous ſavons la langue Grecque, pour découvrir les mots des Phocéens. Il lui fut répondu par Monſieur Bochart, que Varron a fait les origines de la langue Latine, & qu'il n'en rapporte pas un mot à la langue Phrygienne.

gienne. Monſieur Huet reprit que Varron & les autres Romains affectoient de rapporter tout à la Langue Latine, juſques à des mots dont ils ne pouvoient ignorer l'origine étrangere. Que par exemple Varron ſavoit bien que *Pater* venoit du Grec πατὴρ, & que pourtant il dit qu'il eſt ainſi nommé *quod per illum pateat ſemen*; qu'il eſt conſtant que pluſieurs mots Hebreux ſont paſſez dans le Latin, & que cependant Varron ne rapporte rien à l'Hebreu, parce qu'il ne le ſavoit pas : que peut-être auſſi ne ſavoit-il pas la langue des Phrygiens, & que c'eſt la raiſon pour laquelle il n'en a rien rapporté : ne pouvant rien dire de moi-même, ſur une queſtion qui demande plus de ſavoir que je n'en ai pour la reſoudre, je me contente de rapporter ce que j'en ai oüi dire à ces ſavans Hommes. Ce que j'en pourrois dire, n'ajoûteroit ni ne diminueroit rien à la créance du Lecteur.

II.

* ENCORE PAR SA MERE YSSU DU SANG DES DIEUX. Le Poëte entend parler de Turne, qu'il appelle un ſecond Achille, à cauſe de ſa valeur, & qui étoit fils de la Deeſſe Venilie, dont il eſt parlé dans le dixiéme Livre de ce Poëme

cui diva Venilia mater

III.

† A SON OBSCURE SOEUR MERE DES EUMENIDES. C'eſt la nuit que les Poëtes font ſœur de la terre, parce que la nuit n'eſt autre choſe que l'ombre de la terre même. Elle eſt appellée Mere des Furies, parce que tous ces ſpectres ſe preſentent à l'imagination qui en eſt bleſſée, plûtôt pendant la nuit, qu'en un autre tems.

IV.

* *Page* 163. *de la Traduction. Vers* 90. *du Latin.*
† *Page* 169. *de la Traduction. Vers* 250. *du Latin.*

IV.

* LA SONT PHEDRE, ET PROCRIS, &c. Monſieur de Brieux Conſeiller au Parlement de Mets, que ſes beaux vers Latins & ſon érudition, ont rendu celebre entre les plus Doctes, fait une objection à Virgile ſur ce paſſage, laquelle me ſemble bien fondée. Il demande pourquoi le Poëte qui eſt ſi judicieux en toutes choſes; qui a même dit que ces differentes ſituations des Enfers n'étoient point données par caprices & ſans diſcernement;

Nec vero hæ ſine ſorte datæ ſine judice ſedes:

Pourquoi dis-je il n'a fait qu'un même lieu pour toutes ces femmes, dont l'amour a cauſé la mort. En bonne juſtice il n'étoit pas à propos d'aſſembler Evadné & Laodamie, qu'on donne pour exemple de l'amour conjugal, avec Phedre & avec Paſiphaé, qu'on doit conſiderer comme l'exemple du plus grand abandonnement, où une folle paſſion puiſſe porter l'eſprit humain. Il ſemble que la juſtice ſoit mal renduë en cela, de donner une même demeure à qui le vice & la vertu ſembloient les promettre differentes. Ce que j'ai lû des Commentateurs n'en rendent point de raiſon; ils diſent bien que le Poëte ayant deſigné cet eſpace pour les ames de ceux qui ſe ſont donné la mort, ou qui ont eu beaucoup d'amour, n'a nommé que des femmes pour donner à entendre que leur ſexe étoit le plus ſoûmis à cette imperieuſe paſſion: mais aucun n'a prévenu cette difficulté, & n'y a répondu: pour moi je ne l'entreprendrai pas, car cette objection me ſemble bien fondée, ſi la juſtice diſtributive ſe gardoit en tout ce qui eſt allegué dans cette deſcription des Enfers. Mais c'eſt ce qui ne m'a point paru juſques ici. Quand le Poëte touche le lieu des ſupplices, & que la Sibylle en fait le recit, elle met dans le nombre des crimes l'adultere & la trahiſon, comme tous les autres forfaits, dont la punition eſt marquée dans le lieu, qui eſt appellé Tartare, & qui ſemble deſtiné à cela particu-

* *Page 176. de la Traduction. Vers 445. du Latin.*

lierement. Or il n'y a pas de doute, que beaucoup de ces femmes qui ſont nommées dans ce quatriéme eſpace, qu'il deſtine aux Amans & aux homicides de ſoi-même, devoient bien plûtôt ſur ce fondement là être placées parmi les criminels, que dans cette forêt de myrte, où le Poëte les met. En un autre endroit le Poëte Muſée dit qu'aucune de ces ames heroïques n'avoit de demeure arrêtée;

Nulli certa domus;

& cependant le Poëte met ces Amantes dans le quatriéme eſpace, & les Heros morts dans les champs de Mars dans le cinquiéme: tout cela ſeroit mal-aiſé à concilier, & je ne penſe pas que Virgile ſe ſoit bien tourmenté pour y trouver une juſte proportion, s'aſſurant toûjours qu'il ſortiroit de ce labyrinthe par la porte d'yvoire, qu'il preſente a ſon Lecteur auſſi-bien qu'à ſon Heros, à la fin de ce ſixiéme Livre, où il fait voir aſſez adroitement qu'il n'y avoit point d'autre iſſuë pour lui, que la porte des ſonges faux: promenant ſon imagination dans ces lieux obſcurs, il ſe contente d'amaſſer ces differentes ames ſelon le genre de leur mort, ſans faire encore ces ſubdiviſions, qui euſſent éré d'un grand détail, & d'un petit ornement. C'eſt pour cela qu'il a mis toutes ces Amantes enſemble. De quelque nature que puiſſe être leur amour, c'étoit toûjours la cauſe de leur mort, & comme il a mis les enfans au ſeüil de la porte, à cauſe que leur vie étoit la plus courte, & après eux ceux que les Arrêts injuſtes avoient condamnez à mort, à cauſe qu'ils n'avoient pas tant vêcu qu'ils devoient vivre, il met au troiſiéme & quatriéme lieu, ceux qui s'éroient donnez la mort, ou ceux que l'amour avoir fait mourir; parce que mourant par leur fureur ou par le tranſport de cette paſſion, il ſembloit qu'ils n'avoient pas entierement accompli leur courſe, ou que leur crime cauſé par un ſi grand tranſport ne meritoit pas le ſupplice des grands criminels, qui étoient tourmentez dans le fond du Tartare. La même choſe eſt de la place qu'il donne à Sichée, le premier mari de Didon: ſon Hiſtoire ne dit point que l'amour air cauſé ſa mort, ni qu'il ſe ſoit tué lui-même; & cependant il eſt mis avec ceux que l'amour avoit fait mourir; on peut répondre à cela, qu'encore que l'Hiſtoire ne parle pas de ſa

mort,

mort, comme d'un accident cauſé par l'amour, elle le fait neanmoins connoître davantage par ſon amour pour Didon qu'il avoit épouſée dans ſa plus grande beauté, que par aucune autre avanture ; & par conſequent ſur ce fondement établi par le Poëte, que la mort ne finit point la triſteſſe ni les paſſions des Amans. Sichée étoit auſſi-bien placé dans ce bois de myrtes, & dans ces ſolitudes épaiſſes qu'en quelque autre logis qu'on eût pû lui marquer : & puis voulant que Didon fût avec lui, il falloit auſſi qu'il fût avec elle.

V.

* Il void Parthenopée et Tydée autrefois, &c. Sur le fondement de l'objection précedente, on poutroit demander poutquoi le Poëte ordonne cette cinquiéme place aux Heros, & qu'il y fait remarquer avec les plus fameux des Grecs, & des Troyens, ceux qui étoient morts dans la Guerre de Thebes : & qu'Anchiſe qui étoit mort depuis ſe trouve déja dans les champs Elyſées : mais le Poëte y a répondu lui-même, faiſant dire à Anchiſe au cinquiéme Livre, quand il s'apparoît à ſon fils après l'incendie des vaiſſeaux, qu'il habitoit ce bien-heureux ſéjour des ames innocentes, & non pas ce lieu des ſupplices qui eſt appellé Tartare, ni ces triſtes demeures dont le Poëte fait cinq eſpaces differens. Cela eſt expreſſement marqué par ce paſſage ;

† *non me impia namque*
Tartara habent triſteſque umbræ, ſed amœna piorum
Conſilia, Elyſiumque colo.

Virgile marque auſſi ſur la fin de ce Livre, qu'il falloit être nettoyé des tâches humaines avant que de parvenir au ſéjour des bien-heureux.

¶ *Ergo exercentur pœnis veterumque malorum*
Supplicia expendent, &c.

* *Page* 177. *de la Traduction. Vers* 480. *du Latin.*
† *Page* 148. *de la Traduction. Vers* 10. *&* 11.
¶ *Page* 187. *de la Traduction. Vers* 25.

Et peu après

* *Quiſque ſuos patimur manes ; exinde per amplum*
Mittimur Elyſium , & pauci læta arva tenemus.

Or comme Anchiſe n'étoit mort qu'une année avant la deſcente d'Enée aux Enfers , & que beaucoup de Troyens & de Grecs étoient expirez dans la guerre , ou dans le ſac de Troye , c'eſt à-dire , du moins ſept ans auparavant , & n'étoient pas encore parvenus aux champs Elyſées , non plus que ces Heros morts à la guerre de Thebes , qui les avoient encore precedez , le Poëte en fait une notable difference , & ce ne peut être que pour donner une marque que ſa vie étoit encore plus innocente que la vie de tous ces autres : & puis il falloit qu'Anchiſe ſe trouvât dans les champs Elyſées pour montrer de ce lieu là les ames qui venoient boire l'eau du fleuve Lethé qui s'y trouve , & qui devoient reſſortir au jour de ce lieu là même , & non pas du lieu des ſupplices , comme il eſt expliqué aſſez clairement par le diſcours qu'Anchiſe fait à ſon fils.

VI.

† A Musée entre tous , &c. J'ai oüi faire une objection à Virgile ſur ce ſujet , par beaucoup d'habiles gens , laquelle m'a fait voir par reflexion combien on eſt en danger de ſe tromper , quand on ſe laiſſe préoccuper , & qu'on ne ſe donne pas la peine d'examiner les choſes , ou qu'on ſe laiſſe emporter à la démangeaiſon de reprendre. Il y a des Commentateurs qui demandent pourquoi Virgile avoit fait cet honneur à Muſée , de le mettre dans les champs Elyſées , & de lui adreſſer la parole de la Sibylle , plûtôt qu'à Homere ; & ſur cela je vis un jour une aſſemblée d'hommes doctes répondre preſque d'une commune voix , que Virgile le devoit , & que ſa jalouſie contre Homere l'en avoit empêché : je n'y refléchis point pour lors , cependant rien n'eſt plus groſier que cela , & la réponſe à cette objection n'eſt pas difficile à trouver , à ſavoir que Virgile eût fait une épouvantable faute de donner cette commiſſion à Homere dès le vivant d'Enée ,

* *Ibid. Vers* 29. 30. *&* 31.
† *Page* 184. *de la Traduct. Vers* 286. *du Latin.*

née, n'ayant vêcu que long-tems après, & cela pour le faire répondre à la Sibylle ſeulement. Ce ſage Poëte y met Muſée plus judicieuſement, puiſque Muſée ayant été diſciple d'Orphée, étoit bien plus ancien qu'Homere, étant environ du tems de la guerre de Troye même. Il n'eſt pas comprehenſible, que Scaliger le Pere ſe ſoit trompé en cela, comme il a fait, quand il prend Muſée, qui eſt Auteur du petit Poëme de Leandre & de Heto, poſterieur à Virgile même, à ce que tiennent beaucoup de Savans Hommes, pour cet ancien Muſée; & qu'il allegue, pour montrer combien ce Poëte étoit au-deſſus d'Homere, que c'eſt pour cette raiſon que Virgile l'a preferé à Homere, dans cet honneur qu'il lui fait recevoir aux champs Elyſées, ſans ſonger quelle impertinence ç'eût été de mettre Homere aux Enfets devant la mort d'Enée, d'Uliſſe, & de tant de Heros, dont il a chanté les avantures & les exploits. Si Homere eût été du tems de la guerre de Troye, il n'eût pas pris ce ſujet là pour ſon Poëme; & il faudroit qu'il l'eût fait promptement; pour avoir achevé l'Iliade & l'Odiſſée en ſept ans, afin de ſe trouver à l'entretien de la Sibylle. Mais il eſt bien averé qu'il n'a vêcu que long-tems après; & comme nulle raiſon n'obligeoit Virgile à faire ce contre-tems, & qu'il ne pouvoit l'ignorer, il n'avoit garde de commettre une faute ſi groſſiere: ce qui s'appelle en un mot faire mourir Homere avant qu'il fût au monde. Je ſuis perſuadé au contraire que s'il avoit pû faire mention de lui, il lui auroit rendu cet honneur bien volontiers, rien ne ſe rencontrant dans ſon caractere, comme je l'ai fait obſerver en ma preface, qui ne ſoit digne d'un cœur genereux, & le ſoin qu'il a eu d'imiter en tout ce qu'il a pû ce grand Poëte Grec, dans l'Ouvrage qu'il croyoit le plus ſublime, montre trop combien il l'eſtimoit par deſſus tous ceux qui l'avoient precedé, pour doûter qu'il n'en parlât avec eſtime, & qu'il ne l'eût fait dans ce lieu même, s'il l'avoit pû ſans pecher contre le jugement: mais cela ne ſe pouvoit; car on remarquera encore, que ſi le Poëte fait mention des grands Perſonnages Romains, qui n'étoient pas encore au monde, outre que c'eſt dans la bouche d'Anchiſe, c'eſt ſeulement pour en venir à la loüange des Ceſars, & du beau ſang d'Enée; & Homere n'y pouvoit avoir de part.

VII.

* DÉS LEUR COMMENCEMENT, &c. Cette tirade où toute la plus relevée Philosophie des Platoniciens est renfermé, ne se peut trop admirer dans ce Poëte ; il est aisé de connoître combien il s'est élevé en cet endroit, aussi-bien qu'en ces descriptions des supplices des criminels, & des délices des champs Elysées, & en cette Prophetie qui celebre les plus illustres Romains : j'ai fait remarquer sa breveté dans la Preface, & je n'ai rien à ajoûter à ce que j'en ai dit, sinon que ceux qui veulent imiter ces manieres de predire le passé & le present, ne peuvent faire leurs predictions trop courtes. Le seul bon sens veut que parlant des choses futures, on n'en parle pas comme des choses presentes ; & il semble que ce soit un écueil que quelques-uns de nos Poëtes n'ayant pû éviter, pour n'avoir pas observé assez exactement ce divin modele. Quelque Heros qu'on puisse celebrer en nos jours, il faut qu'il soit rempli d'une grande vanité, s'il se peut figurer qu'il donne plus de matiere à son Poëte, que les Cesars n'en donnoient à Virgile. Le grand art n'est pas d'en dire tant, comme de le dire si bien qu'on donne souvent l'envie de le lire. Dans ces Propheties il faut garder quelque mystere, & ne faire pas une Histoire d'un Oracle, & un Panegyrique complet d'un entretien divin, qui doit bien plûtôt être obscur par sa breveté, ou envelopé de nuages, que trop clair & trop prolixe. Il ne faut pas en ces endroits là rassasier l'oreille qui est moins curieuse, de ce qu'on peut lui dire sur ces sujets, que tout le reste, puisqu'on ne dit rien dans ces Prédictions, que le Lecteur un peu instruit ne sache, si on lui expose alors une verité comme on le doit. Il faut l'exciter seulement ou la suspendre, racontant une partie de ce qu'on pourroit dire, & supprimant l'autre.

VIII.

† VOI-TU CE JEUNE CHEF APPUYÉ SUR SA LANCE ? C'est le commencement de cette belle Pre-

* *Page* 186. *de la Traduct. Vers* 714. *du Latin.*
† *Page* 187. *de la Traduct. Vers* 700. *du Latin.*

Ptediction de Virgile, dont on ne peut trop admirer l'artifice. Quelques-uns demandent pourquoi Virgile ne nomme pas tous ces Heros, selon l'ordre du tems qu'ils ont vécu, mais il est bien aisé de voir qu'il s'en est abstenu par ce grand artifice, qui le rend digne de tant de loüanges. C'est une grande infortune pour un Auteur, quand il void son industrie si découverte, qu'il n'a pas si-tôt entâmé une matiere, qu'on devine ce qu'il va dire avant qu'il parle. Or ceux qui ont mis ces tableaux tout de suite, n'en doivent pas attendre autre chose : pour peu qu'on sache l'Histoire ou les rangs, on va au devant de leur invention. Car ayant parlé du Pere, on s'attend qu'ils vont parler du Fils, de Loüis XIII. aprés Henri IV. & l'on ne s'y trompe pas. Virgile a trouvé dans son sujet même le moyen d'éviter cet écueil ; car ayant dit que ces ames étoient confusément épaisses au bord du fleuve d'oubli, il feint qu'Anchise en parle selon que la confusion où ils étoient, les presente à ses yeux, & il y en a beaucoup où il fait encore allusion de l'état où il les represente dans les Enfers, à celui où ils doivent être pendant leur vie ; quand il dit par exemple de ce premier Sylvius dont il parle le premier,

* *Proxima sorte tenet lucis loca.*

cela signifie qu'il devoit naître le premier, & le Poëte le place pour cela comme à la porte de la lumiere. Quand il feint que Cesar & Pompée étoient dans une si belle union, dans l'obscurité dont ils paroissent environnez aux yeux d'Enée,

† *Concordes animæ nunc & dum nocte premuntur ;*

cela se rapporte à leur vie privée, pendant laquelle ils vécurent amis. Ainsi quand il dépeint le jeune Marcellus si remarquable par son art, & avec une si grosse Cour à l'entour de lui, & qu'il ajoûte que la nuit le dérobe aux yeux ;

Sed

* *Page* 188. *de la Traduction. Vers* 16.
† *Page* 191. *de la Traduction. Vers* 2.

* *Sed nox atra caput triſti circumvolat umbra ;*

qui peut mieux déſigner la grandeur pour laquelle il ſembloit être né, & le malheur de ſa mort precipitée ? Il eſt plus aiſé d'obſerver & d'admirer ces beautez que de les trouver, ou ſeulement de les imiter. C'eſt la reflexion la plus ſolide qu'on puiſſe faire, en liſant ce bel Ouvrage : & ce ſera par elle auſſi que je finirai celles qui regardent cette premiere Partie de ce beau Poëme.

* *Page 192. de la Traduction. Vers 23.*

Fin des Remarques ſur la premiere Partie de l'Eneïde de Virgile.

WG 2014995